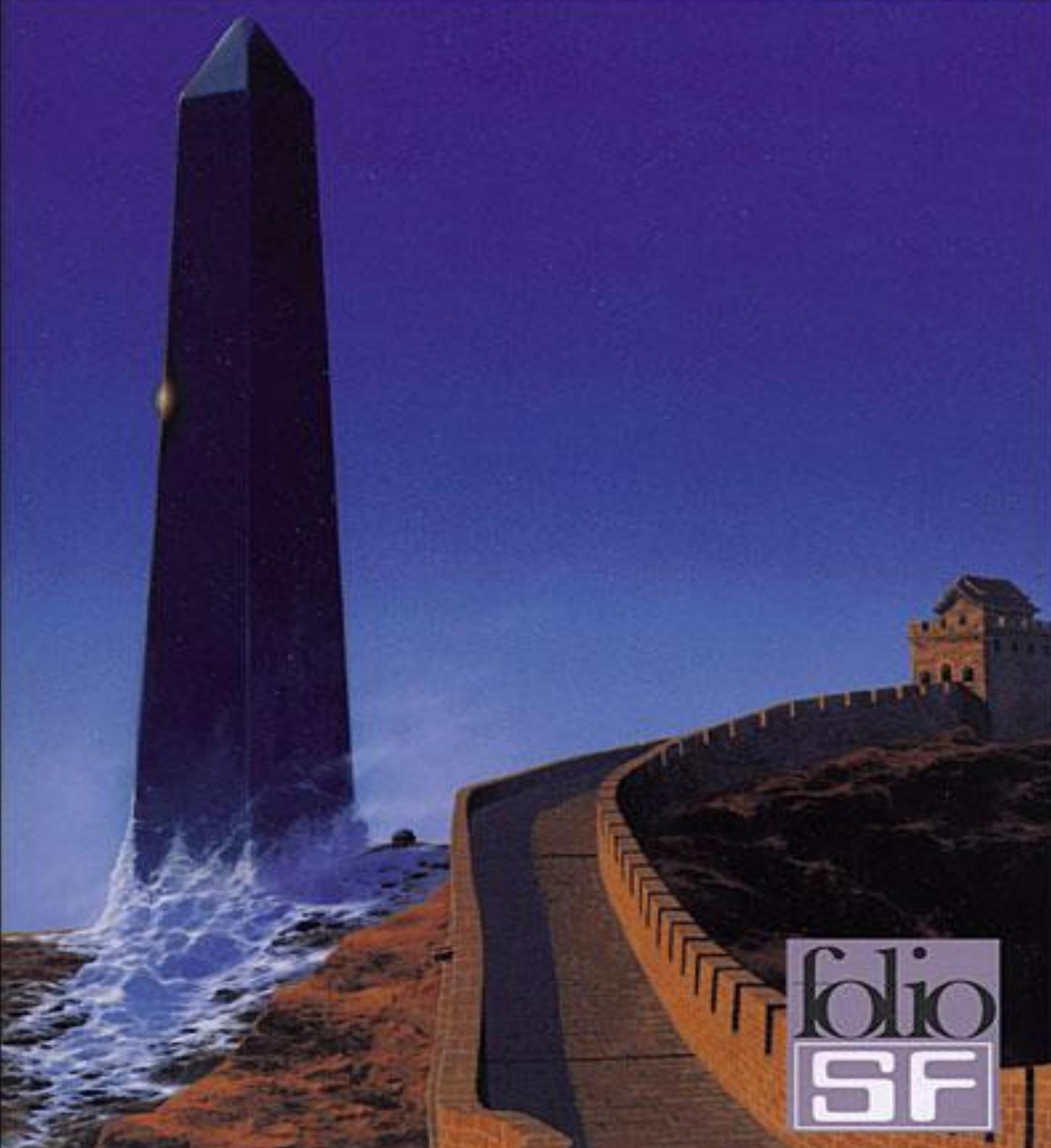


Robert Charles  
Wilson

Les Chronolithes



fdio  
SF

Robert Charles Wilson

# Les Chronolithes

*Traduit de l'américain  
par Gilles Goulet*



Denoël

Titre original :  
*The Chronoliths*

© 2001, Robert Charles Wilson

*Et pour la traduction française :*  
© 2003, by Éditions Denoël  
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

ISBN : 2-207-25316-3

# **PREMIÈRE PARTIE :**

## **L'avènement des Chronolithes**

# 1

C'est Hitch Paley qui, en poussant sa moto Daimler déglinguée sur la plage de sable à l'arrière du Haat Thai Dance Pavillon, m'a invité à assister à la fin d'une époque. La mienne, et celle du monde. Mais je ne lui jette pas la pierre.

Les coïncidences n'existent pas. Je le sais, maintenant.

Il s'est approché de moi en souriant, ce qui, avec lui, est rarement de bon augure. Il portait la tenue classique des Américains en Thaïlande durant ce dernier bon été : un short militaire, des sandales à la saint Jean-Baptiste, un T-shirt kaki trop grand pour lui et un serre-tête élastique à fleurs. C'était un homme de haute taille, un ancien Marine qui avait adopté les usages locaux, avec une barbe et un début de bedaine. Malgré ses habits, il en imposait. Pire : il faisait peur.

Je savais pertinemment qu'il avait passé la nuit sous la marquise en compagnie d'une fonctionnaire du corps diplomatique allemand. Ils avaient commencé par se nourrir l'un l'autre de biscuits épices assaisonnés de hasch, puis étaient sortis admirer les reflets de la lune sur la mer. Il n'aurait pas dû être déjà levé, et encore moins de bonne humeur.

Je n'aurais pas dû être debout non plus.

J'étais resté plusieurs heures devant le feu de joie avant de rentrer retrouver Janice, mais nous n'avions pas dormi. Notre fille Kaitlin avait pris froid, et Janice avait passé la soirée à la berger tout en se battant contre les cafards gros comme le pouce établis dans les recoins chauds et graisseux de la gazinière. Étant donné la chaleur de la nuit et les relations déjà tendues entre Janice et moi, cela rendait probablement inévitable que nous nous disputions quasiment jusqu'à l'aube.

Hitch et moi n'étions donc pas en forme, ni d'ailleurs n'avions les idées bien claires, même si je retirais du soleil matinal l'impression trompeuse d'être éveillé, la conviction qu'éclairé avec tant d'éclat, le monde était forcément sûr et

durable. Sous ce soleil annonciateur d'un après-midi sans nuages, les sloops de pêche sur les eaux lourdes et miroitantes du golfe ressortaient aussi nettement que sur un écran radar. La grève était large et plate comme une grande route, une route qui mènerait à une destination parfaite et anonyme.

« Dis, tu as entendu ce bruit, la nuit dernière ? » Hitch a entamé la conversation à sa manière habituelle, c'est-à-dire sans le moindre préambule, comme si nous venions de nous quitter. « Celui qui ressemblait au passage d'un *jet* de l'aéronavale ? »

La réponse était oui. Vers quatre heures du matin, Janice venait de se traîner jusqu'au lit. Kaitlin dormait enfin, je me trouvais donc seul attablé à la cuisine, face à une tasse de mauvais café posée sur la toile cirée marquée de brûlures. Le volume de la radio, baissé au niveau d'une conversation polie, diffusait le programme d'une station de jazz américaine.

Le son en était devenu strident et bizarre durant une trentaine de secondes. Un coup de tonnerre avait retenti, dont l'écho avait renvoyé plusieurs roulements (le « *jet* de l'aéronavale » mentionné par Hitch). Quelques instants plus tard, les pots de bougainvillées de Janice avaient cliqueté contre la vitre sous l'effet d'une étrange brise froide. Les stores s'étaient soulevés pour retomber en une petite révérence, la porte de la chambre de Kaitlin s'était ouverte toute seule, et sous sa moustiquaire, Kaitlin, sans se réveiller, avait poussé un petit grognement mécontent en se retournant.

Plutôt qu'à un *jet* de l'aéronavale, j'avais songé à un orage d'été, aux premiers ou aux derniers marmonnements d'une tempête sur le golfe du Bengale. Cela n'avait rien d'inhabituel à cette période de l'année.

« Ce matin, un groupe de traiteurs est passé au Duc nous acheter tout notre stock de glace, a raconté Hitch. Ils allaient à la datcha d'un nabab. D'après eux, cela a brassé du côté de la route de la colline. Un truc genre feu d'artifice ou tir d'artillerie qui a abattu un bosquet d'arbres. On va jeter un œil, Scotty ?

— Ça ou autre chose...

— Quoi ?

— D'accord. »

Cette décision qui allait bouleverser ma vie, je l'ai prise sur un coup de tête. La faute à Frank Edwards.

Frank Edwards, animateur de radio de Pittsburgh, a publié au siècle dernier une compilation (*Stranger Than Science*, 1959) de faits miraculeux présentés comme véridiques, dont des légendes aussi tenaces que le mystère de Kaspar Hauser ou l'explosion, en 1910, d'un « vaisseau spatial » au-dessus de Tunguska (Sibérie). Le livre et ses quelques suites avaient beaucoup compté chez nous, à l'âge où j'étais assez naïf pour les prendre au sérieux. J'avais dévoré en trois veillées nocturnes la vieille édition usée de *Stranger Than Science* que mon père avait récupérée dans les rebuts d'une bibliothèque pour me l'offrir. Sans doute pensait-il que ce genre de lecture ne pouvait que stimuler l'imagination d'un garçon de dix ans. Dans ce cas, il ne s'était pas trompé. Tout un monde séparait Tunguska du lotissement clos de Baltimore dans lequel Charles Carter Warden s'était installé avec son épouse anxieuse et leur fils unique.

En grandissant, j'avais perdu l'habitude de *croire* à ce genre de choses, mais le mot « étrange » était devenu à mes yeux une espèce de talisman personnel. Étrange, comme mon parcours dans la vie. Ou la décision de rester en Thaïlande une fois les contrats volatilisés. Ou ces longues journées et ces nuits de drogue sur les plages de Chumphon, Ko Samui ou Phuket. Aussi étranges que la géométrie torsadée des antiques temples bouddhistes.

Peut-être Hitch avait-il raison. Peut-être un mystérieux miracle avait-il atterri dans la province. Il s'agissait plus probablement d'un incendie de forêt ou d'une fusillade liée aux trafics de drogue, mais Hitch affirmait que les traiteurs avaient parlé de « quelque chose venu de l'espace »... Et pourquoi l'aurais-je contredit ? J'étais énervé, sans perspective plus réjouissante pour la journée que d'affronter à nouveau les récriminations de Janice. Voilà pourquoi j'ai dit merde aux conséquences et sauté en croupe sur la Daimler de Hitch. Nous nous sommes éloignés de la côte dans un nuage de gaz d'échappement bleuté. Je ne me suis pas arrêté pour informer

Janice de ma destination. Je ne pensais pas que cela pourrait l'intéresser, et de toute façon j'allais revenir avant la tombée de la nuit.

À cette époque, beaucoup d'Américains disparaissaient à Chumphon et Satun, soit kidnappés pour obtenir une rançon, soit assassinés pour leur petite monnaie, soit recrutés pour transporter de l'héroïne. J'étais assez jeune pour ne pas m'en soucier.

Nous sommes passés devant le Phat Duc, la cahute dans laquelle Hitch prétendait vendre des articles de pêche mais se livrait en réalité à un florissant commerce de marijuana locale avec les vacanciers, et nous avons emprunté la nouvelle route côtière. Il n'y avait pas beaucoup de circulation, à part les bus de touristes : rien que quelques dix-huit roues sortant des établissements piscicoles C-Pro, des taxis collectifs et des *songthaews* décorés comme des chars de carnaval. Hitch conduisait avec la dextérité et l'insouciance d'un autochtone, transformant le voyage en exercice de contrôle de sa vessie. Mais le flot d'air humide était rafraîchissant, surtout une fois sur la route qui menait à l'intérieur des terres, et la journée peu avancée promettait d'accoucher de miracles.

À Chumphon, tout ce qui n'est pas côtes est montagnes. En tournant vers l'intérieur, nous nous sommes retrouvés quasiment seuls sur la route, jusqu'à ce qu'une escouade de la police des frontières nous double à toute vitesse en nous bombardant de gravillons. Il se passait donc bien quelque chose. Nous avons stoppé dans une station-service *hawng nam* le temps que Hitch se soulage. J'en ai profité pour régler ma radio portative sur une station anglophone de la région de Bangkok. J'y ai surtout entendu des chansons des *tops 40* américains ou anglais, mais rien sur les Martiens. Pourtant, au moment où Hitch s'en revenait tranquillement de la gouttière servant d'urinoir, une brigade de l'armée royale est passée elle aussi à toute vitesse : trois transporteurs de troupes et une poignée de guimbarde genre grosses jeeps, tous fonçant dans la même direction que la police locale un peu plus tôt. Hitch m'a regardé et je l'ai regardé. « Sors l'appareil photo de la sacoche »,

a-t-il dit, sans sourire, cette fois. Il s'est essuyé la main sur son short.

Loin devant nous, pointant au-dessus des collines tourmentées, brillait une colonne de brouillard ou de fumée.

Ce que j'ignorais, c'est que Kaitlin, ma fille de cinq ans, était sortie de sa sieste matinale avec une violente fièvre, et que Janice avait perdu une bonne vingtaine de minutes à me chercher avant de finir par emmener Kaitlin à la clinique-dispensaire.

Le médecin, un Canadien arrivé à Chumphon en 2002, y avait mis en place un centre de soins plutôt moderne à l'aide de fonds débloqués par un département de l'Organisation mondiale de la santé. Les gens de la plage l'appelaient Docteur Dexter. La personne à consulter en cas de syphilis ou de parasites intestinaux. Le temps qu'il examine Kaitlin, sa fièvre approchait des 41 degrés et elle n'était plus lucide que par intermittence.

Bien entendu, Janice était folle d'inquiétude. Elle a forcément craint le pire, comme l'encéphalite japonaise dont tous les journaux avaient parlé cette année-là où la dengue qui avait fait tant de victimes au Myanmar. Docteur Dexter a diagnostiqué une banale grippe (celle qui, depuis mars, jouait à saute-mouton à Phuket et Ko Samui) et gavé Kaitlin d'antiviraux. Janice s'est installée dans la salle d'attente de la clinique en tentant à intervalles réguliers de me joindre par téléphone. Mais j'avais laissé mon portable dans un sac à dos sur une étagère de notre baraque de location. Peut-être aurait-elle essayé de contacter Hitch si celui-ci avait cru aux communications non cryptées : il se baladait avec un GPS et une boussole, s'imaginant que c'était plus que suffisant pour un costaud dans son genre.

La première fois que j'ai aperçu la colonne, entre les arbres de la forêt, j'ai cru voir le *chedi d'un* wat dans le lointain. Toute l'Asie du Sud-Est est parsemée de ces temples bouddhistes dont vous trouverez des photos (au moins de celui d'Angkor, Angkor Vat) dans l'encyclopédie de votre choix. On les reconnaît au

premier coup d'œil, avec leurs tours reliquaires en pierre à l'apparence vaguement organique, comme si un énorme troll avait laissé ses os se fossiliser dans la jungle.

Mais ce *chedi*-là – que j'ai mieux vu au fur et à mesure que nous avons progressé sur cette route accidentée qui sinuait sous une longue crête en surplomb – n'était ni de la bonne forme, ni de la bonne couleur.

Nous sommes tombés juste après la crête sur un barrage de la police royale thaïe, avec des voitures de la police des frontières et divers hommes armés dans des 4x4 piquetés de rouille. Ils refoulaient tout le monde. Quatre des soldats braquaient leurs armes sur un *songtheaw* Hyundai antédiluvien bourré de volailles caquetantes. Les agents de la police des frontières semblaient à la fois très jeunes et très hostiles, avec leurs vêtements kaki, leurs lunettes d'aviateur et la nervosité qui transpirait de leur façon de pointer leurs fusils. Je n'avais aucune envie de me frotter à eux, ce dont j'ai fait part à Hitch.

Je ne sais pas s'il m'a entendu, tant il s'absorbait dans l'examen du monument au loin – je vais appeler cela un monument pour l'instant.

Nous le voyions maintenant plus complètement. Il chevauchait un replat supérieur d'une colline, partiellement dissimulé par un anneau de brume. Je manquais d'un point de comparaison pour évaluer sa hauteur, que j'ai estimée supérieure à cent mètres.

Ne sachant à ce moment-là rien sur lui, nous aurions pu croire qu'il s'agissait d'un vaisseau spatial ou d'une arme, mais il se trouve que j'ai pensé à une espèce de monument dès que je l'ai vu nettement. Imaginez le Washington Monument<sup>1</sup> mais tronqué, en verre bleu ciel et avec les coins un peu arrondis. Je n'avais pas la moindre idée de qui l'avait construit ni de comment il était arrivé là – apparemment durant la nuit – mais malgré son extrême singularité, on ne pouvait s'y tromper : l'objet était de fabrication humaine, et l'homme ne crée ce genre de choses que pour s'annoncer, pour affirmer sa présence, pour

---

<sup>1</sup> Obélisque creux en marbre blanc, haut de 170 mètres, situé à proximité de la Maison-Blanche. (N.d.T.)

démontrer son pouvoir. La présence du monument à cet endroit-là était en soi d'une étrangeté aveuglante, et pourtant on ne pouvait se méprendre sur sa solidité – ni sur son poids, sa taille ou sa stupéfiante incongruité.

Puis de la brume est montée et nous l'a masqué.

L'air maussade, deux types en uniforme se sont avancés vers nous d'une démarche souple. « J'ai bien l'impression », a annoncé Hitch avec sa pointe d'accent du Sud-Ouest qui, en l'occurrence, semblait un peu trop traînant, « qu'on va bientôt voir débarquer ces enfoirés des États-Unis et de l'ONU. Ainsi qu'un bon paquet de ces enculés du BPP. » Déjà, un hélicoptère dépourvu de signes distinctifs mais indubitablement militaire volait en rond autour de la crête, ses pales rabattant de l'air qui perturbait la brume au sol.

« Donc, on fait demi-tour », ai-je dit.

Il a pris une photo et rangé l'appareil. « Pas besoin. On va contourner la colline par un chemin de contrebandiers très peu connu qui prend à moins d'un kilomètre derrière nous. » Il a souri à nouveau.

Je pense lui avoir rendu son sourire. J'étais de plus en plus réticent à continuer, mais tel que je connaissais Hitch, il n'en démordrait pas. Et me retrouver seul à ce *checkpoint* sans moyen de transport ne me disait rien du tout. Hitch a fait demi-tour et nous avons laissé les flics thaïs admirer notre pot d'échappement.

Il devait être deux ou trois heures de l'après-midi, à peu près l'heure à laquelle du pus mêlé de sang s'est mis à suinter de l'oreille gauche de Kaitlin.

Nous avons grimpé autant que possible par le chemin de contrebandiers. Lorsque la Daimler a refusé de monter plus haut, nous l'avons dissimulée dans un fourré et avons continué à pied sur quatre cents mètres.

La piste, dont on avait sacrifié le confort à la discréetion, était escarpée. Abrupte, comme a dit Hitch. Il avait des chaussures de randonnée dans les sacoches de sa Daimler, mais moi qui ne pouvais compter que sur mes baskets, je craignais les serpents et les insectes.

En restant sur la piste jusqu'au bout, nous aurions forcément abouti à une cache de drogue, à une usine de raffinage, voire à la frontière birmane, mais vingt minutes nous ont suffi pour nous retrouver aussi près que nous le voulions – et que nous le *pouvions* – du monument.

Nous nous en sommes approchés à moins d'un kilomètre.

D'autres avant nous l'avaient vu d'aussi près. Après tout, il bloquait une route depuis qu'il était arrivé, c'est-à-dire depuis plus de douze heures, si toutefois on devait bien à son apparition ce bruit de « *jet de l'aéronavale* » entendu la nuit précédente.

Mais nous étions dans les premiers.

Hitch a stoppé près des arbres tombés. La forêt – surtout des pins, avec quelques bambous sauvages – s'était effondrée à cet endroit en un motif radial autour de la base du monument, aussi des décombres obstruaient-ils le passage. Les pins devaient visiblement leur chute à une espèce d'onde de pression, mais ils n'avaient pas brûlé. Bien au contraire. Les feuilles des bambous déracinés avaient gardé leur vert et commençaient tout juste à flétrir dans la chaleur de l'après-midi. Tout – les arbres, la piste et même le sol – était d'une fraîcheur indéniable. Voir *froid*, comme on s'en rendait compte en plongeant la main dans la végétation. C'est Hitch qui a fait l'expérience. Pour ma part, j'avais du mal à détacher les yeux du monument.

Si j'avais su ce qui allait se passer ensuite, il m'aurait peut-être moins impressionné. Par rapport à ce qui a suivi, ce miracle était relativement mineur. Mais tout ce que je savais alors était que le hasard me mêlait à un événement infiniment plus étrange que tous ceux relatés par Frank Edwards dans ces vieux numéros du *Pittsburgh Press*, et cela me plongeait dans un mélange de peur et d'euphorie vertigineux.

Le monument. Tout d'abord, il ne s'agissait pas d'une statue, c'est-à-dire de la représentation d'un humain ou d'un animal, mais d'un pilier à quatre côtés au sommet lisse et conique. Constitué d'un matériau qui évoquait le verre, mais à une échelle ridicule et impossible. Il était bleu, de ce bleu profond et insondable des lacs de montagne qui parvient à paraître à la fois

paisible et inquiétant. Malgré son opacité, il semblait translucide. Le côté face à nous – le côté nord – était couvert de croûtes blanches. J'ai identifié avec stupéfaction de la glace qui se sublimait lentement dans la lumière moite. Dans la forêt dévastée humide de brouillard, à la base du monument, des monticules de neige en train de fondre masquaient l'intersection entre l'objet et le sol.

C'est cette glace, avec les vagues d'air d'une fraîcheur peu naturelle émanant de la forêt dévastée, qui rendait la scène particulièrement sinistre. J'ai imaginé l'obélisque en un immense cristal de tourmaline s'élevant d'un glacier souterrain... mais ce genre de choses ne se produisait que dans les rêves. Comme je l'ai dit à Hitch.

« Alors on doit être au pays des rêves, Scotty. Ou bien à Oz. »

Un deuxième hélicoptère a contourné la cime de la colline en volant trop bas pour ne pas nous gêner. Nous nous sommes agenouillés parmi les pins tombés à terre, dans l'air frais imprégné de leur odeur. Quand l'appareil a disparu derrière la crête, Hitch m'a touché l'épaule. « C'est bon, tu en as assez vu ? »

J'ai hoché la tête. De toute évidence, il ne valait mieux pas s'attarder, même si une partie de moi voulait absolument rester jusqu'à ce que le monument prenne un sens, dénicher un peu de rationalité dans les profondeurs bleu glace de l'objet. « Hitch, ai-je dit.

— Quoi ?

— À ton avis, ce qu'on voit tout en bas... C'est une *inscription* ou pas ? »

Les yeux plissés, il s'est longuement livré à un ultime examen de l'obélisque. « Ça en a bien l'air, a-t-il répondu en prenant une dernière photo. Mais pas en anglais. Et on ne s'approche pas plus, même pour mieux la voir. »

Nous étions déjà restés trop longtemps.

Voici ce que j'ai appris plus tard – bien plus tard – de Janice.

À quinze heures, les médias de Bangkok ont obtenu d'un touriste américain une vidéo du monument. À seize heures, la moitié des gens qui se doraient la pilule sur les plages de la

province de Chumphon avait pris la route pour assister en personne au phénomène, et se voyait refoulée en masse aux barrages routiers. On a averti les ambassades et la presse internationale a commencé à manifester de l'intérêt.

Janice se trouvait à la clinique avec Kaitlin qui, à ce moment-là, hurlait de douleur malgré les analgésiques et les antiviraux de Docteur Dexter. Après réexamen, celui-ci a informé Janice que notre fille souffrait d'une infection auriculaire bactérienne en nécrose rapide qu'elle avait dû attraper à la plage. Cela faisait d'ailleurs presque un mois qu'il signalait une forte concentration *d'e. coli* et d'une douzaine d'autres microbes sans obtenir la moindre réaction des responsables de la santé publique, sur qui les exploitations piscicoles C-Pro faisaient sans doute pression de peur de perdre leur licence d'exportation.

Il lui a administré une dose massive de fluoroquinolones et a contacté notre ambassade à Bangkok, qui a dépêché un hélicoptère sanitaire et réservé un lit pour Kait à l'hôpital américain.

Janice ne voulait pas partir sans moi. Elle a appelé à plusieurs reprises notre baraque de location et, en désespoir de cause, a laissé un message à notre propriétaire et à quelques amis. Qui ont exprimé leur compassion, mais ne m'avaient pas vu ces derniers temps.

Docteur Dexter a placé Kaitlin sous sédatifs pendant que Janice fonçait à la baraque empaqueter quelques affaires. Quand elle a regagné la clinique, l'hélicoptère d'évacuation attendait déjà.

Elle a dit à Docteur Dexter que je serais très certainement joignable à la tombée de la nuit, *a priori* en bas, sous la marquise. Si jamais je le contactais, il me communiquerait le numéro de l'hôpital et je m'arrangerais pour m'y rendre en voiture.

L'hélicoptère a décollé. Janice a elle aussi pris un sédatif tandis que trois membres du personnel médical injectaient davantage d'antibiotiques à spectre large dans le sang de Kait.

Ils ont dû grimper en altitude au-dessus du golfe, aussi Janice n'a-t-elle pu manquer de voir la cause de tout : la colonne

cristalline déposée comme une question impossible sur la luxuriance verte des contreforts.

Un nid de policiers militaires thaïs nous a surpris au sortir du chemin de contrebandiers.

Hitch a courageusement amorcé un demi-tour avec la Daimler afin de nous tirer de là, mais où aurions-nous pu aller sinon retourner sur la piste en cul-de-sac ? Lorsqu'une balle a soulevé la poussière près de la roue avant, Hitch a freiné et coupé le moteur.

Les soldats nous ont ordonné de nous agenouiller, les mains sur la nuque. L'un d'eux s'est approché et a posé le canon de son pistolet sur la tempe de Hitch, puis sur la mienne. Il a prononcé quelques mots que je ne saurais traduire mais qui ont provoqué l'hilarité de ses camarades.

Nous nous sommes retrouvés quelques minutes plus tard à bord d'un fourgon militaire, sous la surveillance de quatre hommes armés qui ne parlaient pas anglais, ou prétendaient ne pas le parler. Je me suis demandé quelle quantité de contrebande Hitch avait sur lui et si cela me rendait de près ou de loin complice d'un crime. Mais personne n'a parlé de drogue. Personne n'a même rien dit, y compris lorsque le camion s'est brusquement mis en route.

Je me suis poliment enquise de notre destination. Le soldat le plus proche de moi – un adolescent costaud auquel il manquait quelques dents – a haussé les épaules et a fait mine de me menacer de la crosse de son fusil.

Ils ont pris l'appareil photo de Hitch. Il ne l'a jamais récupéré. Sa moto non plus, d'ailleurs. L'armée était mesquine dans ce genre de situations.

Nous avons roulé presque dix-huit heures d'affilée dans ce camion avant de passer la nuit en prison à Bangkok, chacun dans une cellule et avec interdiction de communiquer. J'ai appris plus tard qu'une équipe d'évaluation des risques – américaine – voulait nous « débriefer » (c'est-à-dire nous interroger) avant que nous parlions à la presse, aussi sommes-nous restés assis en isolement avec des seaux pour tout

sanitaire, tandis qu'en divers emplacements du globe divers messieurs bien habillés réservaient une place sur un vol à destination de l'aéroport Don Muang. Ce qui prend du temps.

Six ou sept petits kilomètres me séparaient de l'hôpital dans lequel l'ambassade avait envoyé ma femme et ma fille, mais je n'en savais rien, et Janice non plus.

Kaitlin a saigné de l'oreille jusqu'à l'aube.

Le second diagnostic de Docteur Dexter s'est confirmé. Kaitlin avait été infectée par une vilaine bactérie multi-résistante qui lui avait aussi nettement dissous le tympan – m'a dit un docteur – que si on lui avait versé de l'acide dans l'oreille. Les petits os et les tissus nerveux environnants avaient eux aussi été touchés avant que les doses massives de fluoroquinolones ne viennent à bout de l'infection. Le soir suivant, deux choses étaient claires.

Premièrement, aucune menace ne pesait plus sur la vie de Kaitlin.

Deuxièmement, elle n'entendrait plus jamais de cette oreille. La droite fonctionnait toujours, mais pas à cent pour cent.

Peut-être d'ailleurs devrais-je dire que trois choses étaient devenues claires. La troisième étant qu'au coucher du soleil, Janice tenait mon absence pour parfaitement inexcusable et n'avait pas l'intention de me pardonner un jour ce nouveau et puéril manque de discernement. Pas cette fois-là, sauf si la mer rejetait mon cadavre sur la plage. Et encore.

Voici comment s'est déroulé l'interrogatoire.

Trois types bien élevés sont arrivés à la prison et se sont excusés d'un air contrit de nos conditions de détention. Ils étaient en contact avec le gouvernement thaï à notre sujet « au moment même où nous parlons », et nous ont demandé si nous accepterions de répondre à quelques questions en attendant.

Quels étaient, par exemple, nos noms, adresses et relations aux États-Unis, la date de notre arrivée en Thaïlande et nos activités dans ce pays ?

(Hitch a dû bien s'amuser pour répondre. Quant à moi, j'ai tout bonnement dit la vérité : j'étais venu à Bangkok travailler sur des développements logiciels pour le compte d'une chaîne

d'hôtels américaine et j'y étais resté depuis la fin de mon contrat, environ huit mois auparavant. Je n'ai pas mentionné que j'avais projeté d'écrire un livre sur la montée et la chute de la culture de plage expatriée dans ce que les guides de voyage thaïs se plaisent à appeler « le Pays du Sourire » – j'avais pensé en faire une étude, puis un roman, et finalement n'avais rien écrit du tout –, ni que cela faisait six semaines que je n'avais plus un sou de côté. Je leur ai parlé de Janice mais en passant sous silence que nous nous serions retrouvés dans la misère sans l'argent qu'elle avait emprunté à sa famille. Je leur ai aussi parlé de Kaitlin, en ignorant qu'elle avait frôlé la mort moins de quarante-huit heures plus tôt... et si les costard-cravate le savaient, ils n'ont pas daigné m'en informer.)

Leurs autres questions portaient sur l'objet de Chumphon : comment nous en avions entendu parler, quand nous l'avions vu pour la première fois, à quelle distance nous nous en étions approchés et quelles étaient nos « impressions » à son sujet. Un gardien de prison thaï a vaguement supervisé le prélèvement par un toubib américain d'échantillons de sang et d'urine pour analyses complémentaires. Puis les costard-cravate nous ont remerciés et promis de nous faire libérer dès que possible.

Le lendemain, trois autres messieurs tout aussi polis et munis de nouvelles accréditations nous ont posé les mêmes questions avant de nous faire les mêmes promesses.

On a fini par nous relâcher. On nous a restitué une partie du contenu de nos portefeuilles avant de nous laisser retrouver la chaleur et la puanteur de Bangkok, quelque part du mauvais côté du fleuve Chao Phraya. Livrés à nous-mêmes et sans un sou, nous avons marché jusqu'à l'ambassade où j'ai harcelé un fonctionnaire jusqu'à ce qu'il nous avance de quoi acheter un aller simple en bus pour Chumphon et nous laisse passer gratuitement quelques coups de fil depuis son poste.

J'ai voulu joindre Janice à notre baraque de location. Aucune réponse. Comme c'était l'heure du dîner, j'ai pensé que Kait et elle étaient sorties acheter de quoi manger. J'ai essayé de contacter notre propriétaire (un Britannique grisonnant du nom de Bedford) mais n'ai obtenu que sa messagerie vocale.

Un sympathique membre du personnel de l'ambassade nous

a alors ostensiblement rappelé de ne pas rater notre bus.

Je suis arrivé à la baraque bien après minuit, toujours persuadé que j'y retrouverais Janice et Kaitlin, que Janice m'en voudrait jusqu'à ce que je lui raconte ce qu'il m'était arrivé et que s'ensuivrait une réconciliation larmoyante, voire un peu de passion dans la foulée.

Dans sa hâte de rejoindre l'hôpital, Janice avait laissé la porte entrouverte. Elle avait emporté une valise pour Kaitlin et elle, et les voleurs locaux s'étaient emparés du reste, c'est-à-dire de pas grand-chose : la nourriture du réfrigérateur, mon téléphone et l'ordinateur portable.

J'ai remonté la route au pas de course pour réveiller le propriétaire. Il a reconnu avoir vu « l'autre jour » par sa fenêtre Janice trimbaler une valise et savoir que Kaitlin avait été malade, mais dans tout le tintamarre provoqué par le monument, les détails lui avaient échappé. Il m'a autorisé à utiliser son téléphone (j'étais devenu un mendiant du téléphone), ce qui m'a permis de joindre Docteur Dexter, qui m'a mis au courant de l'infection de Kaitlin et informé de son départ pour Bangkok.

Bangkok. Impossible d'appeler de chez Colin : l'appel n'était pas gratuit, m'a-t-il fait remarquer, et ne lui devais-je pas déjà de l'argent pour le loyer ?

J'ai marché jusqu'au Phat Duc, le prétendu magasin d'appâts et de matériel de pêche de Hitch.

Hitch avait lui aussi des problèmes – il caressait encore vaguement l'espoir de localiser sa Daimler perdue –, mais il m'a autorisé à dormir dans l'arrière-boutique du Duc (sur une balle humide de marijuana sinsemilla, me suis-je imaginé) et à me servir à ma guise du téléphone de la boutique : on s'arrangerait plus tard.

Cela m'a pris le reste de la nuit pour établir que Janice et Kaitlin avaient déjà quitté le pays.

Je ne la blâme pas.

Oh, j'étais en colère. Je le suis même resté six mois. Mais tout ce que je trouvais pour justifier ma colère me semblait

mesquin et inadapté.

Après tout, c'est moi qui l'avais emmenée en Thaïlande alors qu'elle m'avait dit préférer rester aux États-Unis pour terminer son postdoc. Je l'y avais ensuite retenue à la fin de mes contrats, et j'étais parvenu à lui imposer une existence de pauvre (du moins pour un Américain de l'époque) tandis que je me complaisais dans une rébellion et un repli sur soi qui relevait davantage d'une angoisse post-adolescente non résolue que de quoi que ce soit de substantiel. J'avais exposé Kaitlin aux dangers d'un mode de vie d'expatrié (ce que je préférais voir comme « un moyen d'élargir son horizon »), et enfin j'avais brillé par mon absence et mon indisponibilité lorsque la vie de ma fille s'était trouvée menacée.

Je ne doutais pas que Janice me reprochât la surdité partielle de Kaitlin. Mon dernier espoir était que Kait, elle, ne me le reproche pas. Du moins, pas définitivement. Pas pour toujours.

En tout cas, je voulais rentrer. Janice avait battu en retraite dans la maison de ses parents à Minneapolis, d'où elle refusait catégoriquement de me rappeler. On m'a fait comprendre qu'une procédure de divorce suivait son cours.

Tout cela, a plus de quinze mille kilomètres de distance.

Au bout d'un mois de frustrations, j'ai informé Hitch qu'il fallait que je rentre aux États-Unis, mais que j'étais à sec.

Nous nous sommes assis sur un tronc d'arbre échoué sur le golfe. Des véliplanchistes se déployaient sur la longue étendue bleue sans se laisser le moins du monde décourager par le nombre de bactéries. Bizarre à quel point l'océan, même empoisonné, peut sembler attrayant.

La plage était bondée. Chumphon était devenue la Mecque des photojournalistes et des oisifs curieux. Le jour, ils se battaient pour photographier au téléobjectif « l'objet de Chumphon », comme ils disaient. Le soir, ils renchérissaient sur le prix des boissons alcoolisées et des hébergements. Tous se baladaient avec plus d'argent que je n'en avais vu en un an.

Je me souciais peu des journalistes et je détestais déjà le monument. Je ne pouvais reprocher à Janice ce qu'il s'était passé, et on comprendra ma réticence à m'en vouloir à moi-même, mais rien ne m'empêchait d'en rejeter toute la

responsabilité sur cet objet mystérieux venu fasciner les trois quarts du globe.

L'ironie veut que j'aie détesté le monument presque avant tout le monde. Très peu de temps après, la silhouette de cette pierre fraîche et bleue allait devenir un symbole reconnu et détesté (ou, par esprit de contradiction, adoré) par la très grande majorité de la race humaine. Mais à ce moment-là, il n'y avait que moi.

J'imagine qu'on peut en tirer comme morale que l'histoire ne braque pas toujours ses projecteurs sur les gentils.

Et bien sûr, que les coïncidences n'existent pas.

« On a tous les deux besoin d'un service, a résumé Hitch avec son sourire dangereux. On devrait pouvoir se dépanner mutuellement, toi et moi. Je peux peut-être te faire rentrer, Scotty. Si tu me renvoies l'ascenseur.

— Voilà bien le genre de proposition qui me rend très prudent.

— Prudence est mère de sûreté. »

Ce soir-là, les journaux anglophones ont publié le texte découvert à la base du monument – un secret de Polichinelle ici à Chumphon.

L'inscription gravée dans la substance du pilier, profonde de deux ou trois centimètres et rédigée dans une sorte de pidgin de mandarin et d'anglais basique, n'était que la commémoration d'une bataille. En d'autres termes, la colonne était un monument de victoire.

Elle célébrait la reddition de la Thaïlande méridionale et de la Malaisie aux forces fédérées de quelqu'un (ou de quelque chose) appelé « Kuin ». La date de la bataille figurait au-dessous.

21 décembre 2041.

Soit vingt ans plus tard.

## 2

J'ai regagné les États-Unis à bord d'un avion appartenant à un tout nouveau transporteur aérien, avec accostages légaux à Pékin, Düsseldorf, Gander et Boston – le plus long chemin pour contourner la planète, entrecoupé d'engourdissantes escales de repos. J'ai débarqué à l'aéroport Logan muni d'un jeu d'imitations de bagages de marque dans la plus pure tradition de Bangkok, d'une provision de cinq mille dollars et d'une dette gênante, le tout grâce à Hitch Paley. J'étais rentré, pour le meilleur ou pour le pire.

Avant même que je quitte le terminal, j'ai été stupéfait que Boston me semble si riche, après une saison passée sur les plages, comme si tous ces cafés et kiosques à journaux rutilants tels des champignons de Disney aux couleurs vives avaient surgi de terre après une forte averse. Rien ne remontait à plus de cinq ans, ni l'annexe du terminal, ni les remblais gagnés sur l'Atlantique sur lesquels elle reposait, une installation plus jeune que la plupart de ceux qui s'en servaient. Je me suis soumis à un contrôle superficiel des douanes avant de rejoindre la station de taxis, de l'autre côté de la vaste zone des arrivées.

Le mystère du Chronolithe de Chumphon – comme l'avait baptisé pas plus tard que le mois précédent un journaliste de vulgarisation scientifique – n'intéressait déjà plus beaucoup le grand public. Si la presse en parlait encore, c'était surtout celle vendue aux caisses des supermarchés (le totem du Diable ou la trompette finale de la Bible) et les innombrables webjournaux dont une des chroniques se consacrait à la théorie du complot. Si incompréhensible que cela puisse paraître de nos jours au lecteur, le monde était passé à des problèmes plus immédiats – Brazzaville 3, les mariages dans la famille Windsor, la tentative d'assassinat de la diva Lux Ebene perpétrée le week-end précédent au Festival de Rome. Nous semblions tous attendre l'événement qui définirait le nouveau siècle, la chose, la

personne, l'idée qui nous frapperait à jamais par son caractère novateur, par son côté « Chose du XXI<sup>e</sup> siècle ». Et bien entendu, nous ne l'avons pas reconnue lorsqu'elle s'est frayé pour la première fois un chemin dans l'actualité. Le Chronolithe était un événement isolé, insolite certes, mais en fin de compte déconcertant, et par conséquent ennuyeux. Nous l'avons mis de côté sans aller jusqu'au bout, comme avec les mots croisés du *New York Times*.

En réalité, cet événement en Thaïlande inquiétait pas mal de personnes, mais uniquement de celles qu'on trouve à certains échelons des services de renseignement et de sécurité nationaux et internationaux. Après tout, le Chronolithe se présentait lui-même comme une incursion militaire hostile de grande envergure et d'une furtivité irréprochable, même s'il n'y avait pas eu d'autres victimes que quelques milliers de pins de montagne noueux. La province de Chumphon était alors sous haute surveillance.

Mais cela ne me concernait pas, et je croyais pouvoir m'en tenir à l'écart en m'envoyant simplement à quelques milliers de kilomètres.

On pensait de cette façon-là, à l'époque.

L'automne était d'un froid inhabituel. Un rideau de nuages turbulents masquait le ciel et un vent violent malmenait les derniers bateaux de pêche de l'année. Devant la gare AmMag, un alignement de drapeaux fouettait l'air.

J'ai payé le chauffeur de taxi, traversé le bâtiment et acheté une place à bord du Northern Tier Express qui passerait par Detroit et Chicago pour rejoindre Seattle, de l'autre côté de la Grande Prairie. J'allais quant à moi en descendre avant, à Minneapolis. Embarquement à 19 heures, m'a informé le distributeur automatique. Je me suis procuré un journal que j'ai lu sur un moniteur à pièces jusqu'à ce que l'horloge murale indique 16h30.

Je me suis alors levé pour inspecter du regard le hall, à la recherche d'une activité suspecte (je n'en ai repéré aucune), puis je suis sorti sur Washington Street.

À cinq pâtés de maisons au sud de la gare magrail, une

minuscule boutique à l'ancienne, à l'enseigne d'Easy's Packages and Parcels, proposait un service de boîte aux lettres.

C'était un magasin peu prospère dont un store en mylar défraîchi occultait la vitrine. J'ai vu un homme avec un déambulateur métallique y pénétrer à petits pas et en ressortir dix minutes plus tard muni d'une enveloppe de papier brun. Sans doute le client typique d'un établissement du genre d'Easy's, me suis-je dit : un retraité qui, contre vents et marées, restait loyal aux vestiges du service postal fédéral américain.

À moins que ce monsieur à déambulateur n'ait été un criminel sous un déguisement de latex. Ou un flic.

Avais-je la conscience tranquille ? Pas du tout... du moins, je me posais des questions. Hitch avait financé mon retour, en échange d'un service qui n'avait pas semblé bien méchant quand, complètement fauché, je prenais avec lui le soleil sur la plage. J'avais fait sa connaissance presque un an avant l'arrivée du Chronolithe de Chumphon : c'était l'un des rares habitués de Haat Thai dont la conversation ne se limitait pas à ses conquêtes sexuelles ou aux drogues de luxe. Bien que spécialiste des transactions clandestines et des revenus occultes, il était foncièrement honnête et (comme je l'avais souvent répété à Janice) « pas mauvais ». Quoi que cela signifie. Je lui faisais confiance, du moins dans les limites de sa personnalité.

Mais maintenant que j'observais Easy's Packages en cherchant des indices d'une surveillance policière – sans me faire d'illusions sur ma capacité à détecter une surveillance professionnelle tant que le ministère des Finances ne louait pas un panneau d'affichage pour en informer le public –, tous ces jugements me semblaient naïfs et superficiels. Hitch m'avait demandé de me présenter à Easy's afin de m'y faire remettre en son nom un « paquet » à garder par-devers moi jusqu'à ce qu'il me contacte, le tout sans poser de questions.

Hitch était un dealer, après tout, même si son commerce sur la plage se limitait au cannabis, aux champignons exotiques et aux phényléthylamines les plus doux. Quant à la Thaïlande, c'était un pays producteur de stupéfiants qui figurait depuis l'époque de Marco Polo sur les routes commerciales de la drogue.

Je n'avais pas froid aux yeux en matière de stupéfiants et en avais expérimenté un certain nombre. La quasi-totalité des substances psychoactives était légale à un endroit ou à un autre de la planète et les nations occidentales libérales en avaient dépénalisé la plupart, mais aux États-Unis en général et dans le Massachusetts en particulier, le convoyage de drogues dures restait puni de lourdes peines. Si Hitch s'était débrouillé pour, disons, s'expédier un kilo d'héroïne « black tar » – et si son sens de l'humour allait jusqu'à m'en confier la garde –, j'étais peut-être en train de payer mon billet de retour par une peine de prison. Ce qui m'empêcherait de voir Kaitlin autrement que derrière une vitre en verre renforcé, du moins jusqu'à son trentième anniversaire.

D'épais rideaux de pluie se sont soudain mis à tomber. J'ai traversé la rue en courant, inspiré une bouffée d'air humide et poussé la porte d'Easy's Packages.

Derrière un comptoir de bois dur, Easy en personne, ou quelqu'un qui lui ressemblait – un grand Noir musclé aux rides complexes qui pouvait avoir soixante ou quatre-vingts ans –, gardait une rangée de boîtes aux lettres en aluminium d'un gris terne et brumeux. Il m'a jeté un coup d'œil. « J'peux vous aider ?

— Je viens récupérer un colis.

— Comme tout le monde. Numéro de boîte ? »

Hitch ne m'avait pas donné de numéro.

« Hitch Paley a dit qu'un paquet m'attendrait ici. »

D'indignation, ses yeux se sont rétrécis et son cou a semblé s'allonger d'un centimètre.

« Hitch Paley ? »

Malgré le ton de sa voix qui indiquait sans ambiguïté que la situation se détériorait, j'ai hoché la tête.

« Merde alors ! Hitch Paley ! » Il a cogné du poing sur le comptoir. « Je ne sais foutre pas qui vous êtes, mais si vous voyez ce salopard de Hitch Paley, vous pouvez lui dire que lui et moi avons encore un compte à régler ! Et qu'il peut se garder ses paquets de merde !

— Vous n'avez rien pour moi ?

— Si j'ai quelque chose pour vous ? Si j'ai quelque chose pour

vous ? Un putain de coup de pied au cul que j'ai pour vous, oui ! »

J'ai réussi à retrouver la porte.

Et voilà comment le journaliste raté, le mari raté et le père raté a raté son entrée dans une carrière criminelle.

À bord du train AmMag qui quittait le Massachusetts et le corridor urbain pour pénétrer dans un foisonnement de cabanes dressées sur de sombres terres arables, je me suis efforcé de chasser ces mystères de mon esprit.

Je me suis dit que le différend entre Hitch Paley et Easy's Packages n'avait pas vraiment d'importance. J'avais fait ce que Hitch m'avait demandé et j'étais sincèrement soulagé de ne pas avoir en ma possession un paquet compromettant emballé dans du papier sulfurisé. Restait un problème potentiel : Hitch pourrait bien (et dans un avenir proche) vouloir récupérer son argent.

Minuit s'est évanoui dans l'obscurité et la pluie. J'ai incliné mon siège et pensé à l'avenir. À l'ouest du Mississippi, l'économie était en plein boom. Les nouvelles plates-formes à processeur covalent avaient ouvert la voie à des tas de nouveaux logiciels complexes, et je ne doutais pas de pouvoir utiliser mon diplôme avant qu'il ne devienne obsolète, en dénichant ne serait-ce qu'un contrat niveau débutant chez un des candidats au NASDAQ du Silicon Ring. Je finirais ainsi par rembourser Hitch et par annuler ma dette. Et voilà comment le crime engendre la vertu.

Je finirais, me disais-je, par devenir quelqu'un de respectable ; je prouverais ma valeur à Janice, je serais pardonné et Kait viendrait en trottinant se blottir dans mes bras.

Mais je ne pouvais m'empêcher de penser à mon père, de l'apercevoir dans le reflet que me renvoyait la fenêtre striée de pluie. L'échec est du domaine de l'entropie, semblait annoncer ce spectre, et l'entropie est une loi de la nature. L'amour devient douleur. Avec le temps, on apprend à l'ignorer. On parvient au nirvana de l'indifférence. Ce n'est pas facile, loin de là. Mais ce qui a de la valeur n'est jamais facile à obtenir.

Hitch et moi étions parmi les premiers à avoir vu le Chronolithe de Chumphon, et dans le grand amalgame de temps et d'esprit qui avait suivi... eh bien, oui, il m'était arrivé de me demander dans quelles proportions mon propre pessimisme (ou celui de mon père) avait alimenté cette boucle.

Sans parler du grain de folie du côté maternel. L'air froid qui se glissait à l'intérieur du wagon obscur m'a rappelé à quel point ma mère haïssait le froid. Elle prenait cela très à cœur, surtout à la fin de sa vie. Elle y voyait un affront personnel. Le froid était son ennemi ; la neige la tourmentait.

Elle m'avait affirmé un jour que la neige était la matière fécale des anges : même si elle ne puait pas, du fait de son origine angélique, elle n'en constituait pas moins une insulte – d'une telle pureté qu'elle brûlait comme du feu la peau des mortels.

En rangeant le talon de mon billet dans la poche de ma veste, j'ai remarqué le numéro d'index qui figurait sous le logo AmMag. 2041, comme l'échéance inscrite sur la pierre de Kuin.

À la gare de Minneapolis/Saint Paul, j'ai pris un journal local et un magazine de vulgarisation scientifique contenant un article sur le Chronolithe.

Le magazine reproduisait plusieurs photos du site thaï, qui avait beaucoup changé depuis que Hitch et moi y étions allés. Sur la terre brune autour de la colonne, des bulldozers avaient dégagé un vaste espace, périmètre désormais grêlé de tentes, d'abris à équipement polygonaux, de laboratoires de fortune et d'une série de toilettes mobiles recouvertes de peinture ocre. Les autorités du Traité du Pacifique avaient installé un pool multinational d'enquêteurs scientifiques, en majorité des spécialistes en sciences des matériaux qui, il faut bien le reconnaître, en perdaient leur latin, du moins pour le moment. Le Chronolithe était extraordinairement inerte. Il paraissait ne pas réagir le moins du monde à son environnement, on ne pouvait l'entamer ni à l'acide ni au laser, et sa température, du moins depuis la bouffée glacée concomitante à son arrivée, ne s'était jamais écartée ne serait-ce que d'un iota de la température ambiante. L'objet était d'un abord

prodigieusement difficile.

L'analyse spectrale de la colonne s'était révélée tout particulièrement frustrante. Le Chronolithe laissait passer et diffractait la lumière dans la zone bleu-vert du spectre visible et, inexplicablement, à quelques longueurs d'ondes harmoniques à la fois dans l'infrarouge et l'ultraviolet. À d'autres fréquences, il était soit totalement réfléchissant – à un point inimaginable –, soit totalement absorbant. Le bilan global de la transmission de lumière semblait nul, mais personne n'en était certain, et cette symétrie présumée défiait elle-même toute explication simple. L'article se poursuivait par des conjectures sur un tout nouvel état de matière, qui constituaient moins une explication qu'un aveu d'ignorance, visiblement formulé ainsi pour éviter de perturber le flot régulier d'argent qui finançait les recherches.

Les conjectures sur la légende figurant à la base du Chronolithe étaient encore plus extravagantes et encore moins instructives. Pouvait-on vraiment « voyager dans le temps » sur le plan pratique ? La plupart des experts pensaient que non. Peut-être dans ce cas l'inscription était-elle une forme de camouflage, de la désinformation. Le nom « Kuin » lui-même recelait incroyablement peu d'informations. S'il s'agissait d'un nom propre, il pouvait être chinois, ou plus probablement hollandais, encore que le mot figurait aussi dans les vocabulaires finnois et japonais. Il existait même au Pérou une tribu indigène nommée les Huni Kuin, qu'il semblait cependant difficile de tenir pour responsable.

L'autre possibilité – qu'un seigneur de la guerre asiatique, vivant vingt petites années dans le futur, ait créé un monument célébrant une victoire mineure et *l'ait projeté dans son passé récent* – était tout bonnement trop ridicule pour qu'on puisse y croire. (Cela peut maintenant sembler témoigner d'un singulier manque de perspicacité, mais n'oublions pas que la communauté scientifique avait déjà dû avaler un certain nombre d'absurdités manifestes quant à la pierre de Kuin... D'où probablement sa réticence face à cette impossibilité ultime. On utilisait le mot « impossible » avec moins de scrupule, à l'époque.)

Telle était l'opinion générale à l'automne 2021.

J'avais acheté le journal local dans un but plus terre à terre. J'ai coché dans ses petites annonces immobilières les locations disponibles à proximité de l'anneau des consortiums de conception numérique suburbains. Cette liste de possibilités et quelques pots-de-vin m'ont permis de trouver un logement dès le mercredi suivant, un F1 dans un immeuble sans ascenseur très légèrement à l'ouest de l'enclave agricole des Twin Cities<sup>2</sup>. Comme l'appartement n'était pas meublé, j'ai acheté une chaise, une table et un lit. Tout achat supplémentaire aurait constitué un aveu d'installation définitive. J'ai décidé que j'étais « de passage ». Ensuite, je me suis mis à la recherche d'un emploi. Je n'ai pas appelé Janice, du moins pas tout de suite : je voulais d'abord avoir quelque chose à lui montrer en gage de ma crédibilité, par exemple un salaire. S'il avait existé une Médaille d'Honneur du Bon Citoyen, je me serais mis sur les rangs pour l'obtenir.

Bien entendu, tout cela n'a servi à rien. On ne peut réparer le passé, et je suis à peu près sûr que le lecteur comprend cela. La jeune génération le comprend mieux que mes pairs n'y sont jamais parvenus. Ils ont été forcés d'assimiler cette notion.

---

<sup>2</sup> « Villes jumelles » : nom donné à la conurbation Saint Paul/Minneapolis. (N.d.T.)

# 3

En février 2022, Janice et Kaitlin ont déménagé dans un agréable logement coopératif de banlieue, loin du travail de Janice mais au voisinage des bonnes écoles. Le divorce, prononcé en décembre, m'accordait la garde de Kaitlin en moyenne une semaine par mois.

Janice s'était montrée raisonnable sur le partage de Kait, et j'avais pas mal vu ma fille depuis l'automne. Je devais justement l'avoir ce samedi-là. Mais un « jour passé ensemble » accordé par un jugement de divorce n'est pas un « jour passé ensemble » ordinaire. C'est quelque chose d'autre. Quelque chose d'étrange, d'embarrassant et d'inconfortable.

J'ai sonné chez Janice à neuf heures moins le quart, par un samedi matin ensoleillé mais d'un froid brutal. Janice m'a invité à l'intérieur et informé que Kait regardait les dessins animés du matin chez une amie en attendant l'heure convenue.

Une agréable odeur de moquette neuve et de petit déjeuner flottait dans l'appartement coopératif. Janice, vêtue du jean et de la blouse qu'elle portait les matins de week-end, m'a servi une tasse de café. J'avais l'impression qu'elle et moi étions parvenus à une espèce de rapprochement... voire que nous aurions pu apprécier de nous revoir, sans ce bagage de souffrances et de récriminations que chacun de nous mettait en présence de l'autre. Et sans l'affection meurtrie, les espoirs perdus et les peines muettes.

Janice s'est assise de l'autre côté de la table basse, sur laquelle elle laissait traîner, comme par désinvolture, quelques-unes de ses antiquités. Elle collectionnait les magazines imprimés du siècle dernier : *Life*, *Time*, etc. Ils reposaient là dans leur emballage de plastique rigide, comme une publicité pour une époque révolue ou des talons de billets du *Titanic*. « Toujours chez Campion-Miller ? m'a-t-elle demandé.

— On m'a renouvelé mon contrat pour six mois. » Et accordé

une prime de réembauche de trois mille dollars. À ce rythme, mon revenu net allait tôt ou tard passer directement de celui de débutant à celui de subalterne. J'avais dépensé la majeure partie de cette prime dans un panneau de divertissement 16/9 afin que Kait et moi puissions regarder des films ensemble. Jusqu'à Noël, je n'avais pour cela que la station portable sur laquelle je travaillais.

« Ça ressemble à du long terme, alors.

— Pour l'instant, oui. » J'ai pris une gorgée de la tasse quelle m'avait donnée.

« Ton café est infect, à propos.

— Ah oui ?

— Tu n'as jamais su en faire du bon. »

Elle a souri. « Et c'est maintenant que tu me le dis ?

— Mm-mm.

— Mon café t'a débecté pendant toutes ces années ?

— Je n'ai pas dit qu'il me débectait, juste qu'il était mauvais.

— Tu n'en as jamais refusé une tasse.

— Non, c'est vrai. »

Kait est rentrée de chez les voisins – elle a franchi en trombe la porte d'entrée, bottes en plastique dégoulinantes aux pieds et veste d'hiver plissée sur le dos. Ses lunettes se sont embuées en un instant. Elle en portait depuis peu. Elle ne souffrait que d'une légère myopie, mais n'avait pas encore atteint l'âge où cela s'opérait. Elle a essuyé ses verres de ses doigts et m'a regardé comme un hibou.

Avant, elle me souriait toujours largement quand elle me voyait. Elle me souriait encore. Mais plus aussi souvent.

« Tu as vu tes dessins animés, ma chérie ? a demandé Janice.

— Non. » Les yeux de Kait restaient plantés dans les miens.

« M. Levy voulait voir les infos. »

Il ne m'est pas venu à l'esprit de demander pourquoi le voisin de Janice avait tenu à regarder les infos.

Remarquez, si j'avais posé la question, je me serais sans doute privé d'un après-midi avec Kait.

« Amuse-toi bien avec Papa, a dit Janice. Tu n'as pas besoin de passer aux toilettes avant d'y aller ?

— Non ! a répliqué Kaitlin, choquée par cette indélicatesse.

— Très bien. » Janice s'est redressée et m'a regardé.  
« Tu me la ramènes à huit heures, Scott ?  
— Tapantes », ai-je promis.

Nous sommes partis dans ma voiture d'occasion, que les protocoles de proximité ont soigneusement insérée dans le trafic intense du samedi. J'avais promis à Kaitlin de l'emmener dans un parc d'attractions, et déjà elle passait de l'allégresse à l'abattement et vice versa, remplissant de son caquetage de longues portions du trajet avant de se laisser aller sur le dossier avec une expression désespérée genre *on n'est toujours pas arrivés* ?

Pendant ses silences, j'examinais ma conscience... mais avec prudence, comme lorsqu'on manipule un serpent venimeux, même s'il est sous sédatifs. Je me suis regardé avec les yeux de Janice et j'ai vu (revu) l'homme qui les avait emmenées, sa fille et elle, dans un pays du tiers-monde, celui à cause de qui elles avaient failli y rester coincées, celui qui les avait exposées à une culture de plage expatriée qui ne manquait certes ni de couleur ni d'intérêt, mais en même temps ravagée par la drogue, dangereuse et irrémédiablement improductive.

Le qualificatif le plus aimable pour un tel comportement est « irréfléchi ». Parmi ses synonymes : « égoïste » et « imprudent ».

Avais-je changé ? Eh bien, peut-être. Mais je devais toujours plusieurs milliers de dollars à Hitch Paley (même si je n'avais pas eu de ses nouvelles depuis six mois et me prenais à espérer ne plus jamais en avoir), et une existence dans laquelle figurait Hitch Paley ne pouvait, par définition, être stable.

Pourtant, Kaitlin était là, avec moi, saine et sauve, à rebondir de temps en temps sur le siège de la voiture tel un singe capucin en harnais. Je lui avais appris à nouer ses lacets. Je lui avais montré la Croix du Sud, par une nuit sans nuages à Chumphon. J'étais son père, et elle tolérait ma présence de bon cœur.

Nous avons passé trois heures au parc, assez pour l'épuiser. Elle a été fascinée, et un peu intimidée, par les clowns dont les costumes et le maquillage s'adaptaient morphologiquement aux personnages. Elle a englouti une quantité impressionnante de

nourriture du parc, assisté à deux Surround Adventures d'une demi-heure, et s'est endormie à peine assise dans ma voiture.

Arrivé dans mon appartement, j'ai allumé les lumières pour tenir à l'écart le crépuscule d'hiver qui descendait sur la plaine. J'ai préparé le repas en réchauffant du poulet surgelé et des haricots, de la nourriture de prolo mais qui a embaumé ma petite cuisine, et nous avons regardé des téléchargements en dînant. Et même si Kaitlin n'a pas beaucoup parlé, nous étions bien.

Chaque fois qu'elle tournait la tête vers la droite, elle m'exposait son oreille sourde, confortablement nichée dans sa chevelure dorée. L'oreille n'était pas déformée outre mesure, juste froncée à l'endroit où un tissu cicatriciel rosé avait remplacé la chair rongée par les bactéries.

Un appareil acoustique semblable à un minuscule coquillage poli équipait l'autre oreille de Kaitlin.

Après le dîner, j'ai lavé la vaisselle et, à force de cajoleries, réussi à persuader Kaitlin de lâcher les dessins animés pour basculer sur les infos.

Bangkok faisait la une.

« C'est ça », a dit Kaitlin d'un ton acerbe à son retour de la salle de bains, « que M. Levy voulait voir. »

Vous l'avez deviné, il s'agissait du premier des Chronolithes à ravager une ville, de la première annonce que les événements en Asie du Sud-Est ne se limitaient plus à une simple anecdote digne de *Stranger Than Science*.

Je me suis assis à côté de Kaitlin et l'ai laissée se blottir contre ma poitrine pendant que je regardais.

L'émission l'a tout de suite ennuyée. Les enfants de son âge manquent de contexte : pour eux, tout ce qu'on voit à la vidéo se vaut. Et ils sont avares de leur attention. Les vues d'hélicoptère montrant les alentours du fleuve, en ruine et recouverts de glace fumante dans la lumière du soleil, l'ont impressionnée, et même désorientée. Mais il n'y avait que très peu de séquences de ce genre, et du coup les chaînes d'information les diffusaient en boucle sur un brouhaha mêlant estimations du nombre de victimes et « interprétations » vides de sens. L'atmosphère de

confusion, de peur et d'incrédulité qui imprégnait les commentaires l'a renfrognée quelques minutes de plus, mais elle a bientôt fermé les yeux et sa respiration s'est transformée en petits ronflements flegmatiques.

On y est allés tous les deux, Kait, ai-je pensé. Vus d'en haut, les décombres de Bangkok ressemblaient à une carte routière mal imprimée, j'ai reconnu les méandres du Chao Phraya à travers la ville, le quartier Rattanakosin dévasté et l'ancienne Cité royale, où le Klong Lawd se jette dans le fleuve. Cette zone verte était probablement ce qu'il restait du parc Lunipini. Mais le quadrillage des rues avait été réduit à un terrain vague incompréhensible rempli de briques, de poutrelles, de fer-blanc et de carton sur de l'asphalte épaisse de givre, le tout scintillant de glace et balayé par le brouillard. La glace n'avait pas empêché un certain nombre de conduites de gaz brisées de s'embraser, créant des îlots de flammes au milieu des débris gelés. Il y avait eu énormément de victimes, comme les commentateurs ne se lassaient pas de le répéter. Une partie des gros objets que l'on voyait partout dans les rues ne pouvait guère être que des cadavres humains.

Sauf à aller dans les faubourgs, il n'y avait qu'une seule structure intacte, dressée au cœur même du désastre : le Chronolithe.

Il ne ressemblait pas beaucoup à celui de Chumphon. Il était plus haut, plus majestueux, avec des détails plus complexes et une facture plus fine. Mais je n'ai pas manqué de reconnaître, là où le givre une fois disparu la rendait visible, sa surface bleue translucide, sa peau singulière et indifférente.

Le monument était « arrivé » (d'une manière explosive) à la nuit tombée, heure de Bangkok. Les séquences qu'on nous montrait étaient plus récentes : certaines avaient été filmées au cours de cette nuit de chaos ; la plupart dataient du matin. Petit à petit, les chaînes d'information ont relayé davantage de prises de vue aériennes. On nous a montré une sorte de montage dans lequel le nouveau Chronolithe se dépouillait de sa couverture d'humidité condensée et gelée pour évoluer de ce qu'il semblait être – une colonne blanche d'un volume inhabituel et d'une taille monstrueuse – à ce qu'il était en réalité : la représentation

stylisée d'une silhouette humaine.

En le voyant, on songeait aussitôt aux monuments publics de la Russie stalinienne, comme la Victoire ailée à Leningrad. Ou bien au Colosse de Rhodes, jambes écartées au-dessus du port. À ces structures intimidantes par leur taille démesurée mais aussi par l'extrême froideur de leur style. Ce n'était pas une image mais un *schéma* d'être humain, jusqu'au visage arrangé pour évoquer une espèce de perfection eurasienne hors de portée du monde réel. Des croûtes de glace restaient accrochées aux dômes des yeux, aux crevasses des narines. Malgré son apparence masculine, la silhouette pouvait être celle de n'importe qui. Du moins, de n'importe qui doté à la fois d'une confiance infinie et d'un pouvoir absolu.

Kuin, ai-je supposé. Tel qu'il voulait qu'on se le représente.

Son torse fusionnait dans la structure colonnaire fondamentale du Chronolithe. La base du monument, d'environ quatre cents mètres de diamètre, chevauchait le Chao Phraya, formant une couche de glace à l'endroit où il touchait l'eau. Le soleil brisait cette couche et le courant l'emportait, minuscules icebergs tropicaux qui se heurtaient à la coque des barges touristiques à moitié coulées.

À dix heures, Janice a appelé et exigé de savoir ce que j'avais fait de Kait. J'ai consulté ma montre, grincé des dents et l'ai priée de m'excuser. Je lui ai raconté notre journée et expliqué que je m'étais laissé distraire par le Chronolithe de Bangkok. « Ah, ce truc-là », a-t-elle dit comme si c'était déjà de l'histoire ancienne. Et peut-être cela en était-il à ses yeux : elle avait déjà classé les Chronolithes parmi les menaces symboliques générales, terrifiantes mais distantes. Cela semblait lui déplaire que j'aborde le sujet.

« Je peux te ramener Kaitlin ce soir, ai-je proposé, ou alors je la garde jusqu'à demain matin, comme tu veux. Elle dort sur le canapé, pour le moment.

— Trouve-lui un oreiller et une couverture », a répondu Janice comme si je n'y avais pas déjà pensé. « J'imagine que c'est aussi bien qu'elle passe la nuit chez toi. »

J'ai fait mieux : j'ai porté Kaitlin dans le lit et me suis installé sur le canapé. J'ai regardé la télé quasiment toute la nuit, le son

baissé au maximum. Je n'entendais pas les commentaires, mais cela valait sans doute mieux. Il ne me restait que les images, de plus en plus complexes au fur et à mesure que les équipes de reporters progressaient dans les ruines. Au matin, des nuages couronnaient la vaste tête de Kuin et la pluie s'était mise à mouiller la cité en flammes.

Cet été-là (l'été où Kaitlin a appris à faire du vélo sur celui que je lui avais offert pour son anniversaire), un troisième Chronolithe a arraché le cœur de Pyongyang, et la Crise asiatique a commencé pour de bon.

## 4

Le temps a passé.

Dois-je m'excuser pour ces trous, une année ici, une autre là ? Après tout, l'histoire n'est pas linéaire, elle s'écoule en hauts-fonds et en passages étroits, en bayous et en baies. (Sans oublier les courants traîtres et les tourbillons cachés.) Et relater ce qu'on a vécu est aussi une espèce d'histoire.

Mais cela dépend sans doute de pour qui j'écris, ce que je n'ai toujours pas déterminé. À qui suis-je en train de m'adresser ? À ma génération, dont tant sont morts ou vont mourir sous peu ? À nos descendants, qui n'ont pas forcément vécu ces événements, mais les ont étudiés à l'école ? Ou à une génération plus lointaine d'hommes et de femmes qu'on aurait autorisée, plaise à Dieu et si impossible que cela paraisse, à oublier une petite partie de ce qu'a connu ce siècle ?

En d'autres termes, jusqu'où dois-je expliquer, quel niveau de détails dois-je donner ?

Mais la question est purement rhétorique.

En réalité, nous ne sommes que deux, ici.

Moi. Et vous. Qui que vous soyez.

Près de cinq ans se sont écoulés entre ma visite au parc avec Kaitlin et le jour où Arnie Kunderson m'a convoqué dans son bureau alors que je testais un tri de lots – et il se peut que cette convocation constitue le tournant suivant de ma vie, du moins si vous croyez que la causalité est linéaire et que l'avenir tient poliment compte du passé. Mais sentez d'abord le goût de ces années : imaginez-les, si vous les avez oubliées.

Cinq étés, des étés chauds à l'actualité (entre les événements de Kuin) dominée par la nappe aquifère d'Oglalla, en cours d'épuisement. Le Nouveau-Mexique et le Texas avaient déjà perdu presque toute capacité à irriguer leurs terres sèches. La nappe aquifère d'Oglalla, un plan d'eau souterrain de la taille du

lac Huron hérité du dernier âge glaciaire, demeurait vitale pour l'agriculture du Nebraska, du Kansas, de l'Oklahoma et de certaines parties du Wyoming comme du Colorado... Et elle continuait à baisser, aspirée toujours plus profond par des pompes centrifuges d'une efficacité implacable. Les journaux télévisés diffusaient à satiété d'âpres images d'exode rural : des familles à bord de camions de transport délabrés échoués sur l'autoroute, leurs enfants maussades avec des web-joueurs qui se bouchaient les oreilles et se masquaient les yeux. Des files d'attente d'hommes et de femmes cherchant du travail à Los Angeles ou Détroit, les sombres dessous de notre économie florissante. La plupart d'entre nous ayant un emploi, nous nous accordions le luxe de la pitié.

Cinq hivers. Pour nous, ils ont été froids et secs. Les nantis portaient les premiers vêtements à adaptation thermique, donnant aux quartiers commerciaux les plus chics l'air d'avoir été envahis par des extraterrestres en respirateurs et joggings de polyester. Le reste d'entre nous descendait précipitamment les rues en parkas volumineuses ou s'éloignait le moins possible des passerelles reliant les immeubles. On voyait un nombre croissant de robots domestiques (aspirateurs autoguidés, tondeuses à gazon assez intelligentes pour ne pas estropier les enfants du quartier) ; le promeneur de chiens Sony était retiré du marché après un accident très médiatisé impliquant un lampadaire défectueux et une paire de Shi Tzus. Au cours de ces années-là, même les personnes âgées ont cessé d'appeler « télévisions » leurs panneaux de divertissement. Lux Ebene a annoncé, deux fois, qu'elle prenait sa retraite. Cletus King a battu la présidente sortante Marylin Leahy, offrant ainsi la Maison-Blanche au Parti fédéral, même si la majorité du Congrès restait démocrate.

Sombrées depuis dans l'oubli général, les accroches publicitaires à la mode étaient : « Maintenant donne-moi le *mien* », « Brutal, mais sympa ! » et « Comme le jour dans un tiroir ».

Les noms et lieux que nous trouvions importants : le Dr Dan Lesser, le palais de justice Wheeling, Beckett et Goldstein, Kwame Finto.

Événements : la seconde vague d’alunissages, la pandémie au Zaïre, la crise monétaire européenne et la prise d’assaut de La Haye.

Et Kuin, bien sûr, comme un battement de tambour allant crescendo.

Pyongyang, puis Hô Chi Minh-Ville, et en fin de compte Macao, Sapporo, la plaine du Kantô, Yichang...

Et toutes les premières fascinations, la « Kuin-mania », les dix mille sources web aux théories bizarres et contradictoires, l’incessant bouillonnement de la presse spécialisée dans l’insolite, les symposiums et les rapports de commissions, les groupes d’experts et les enquêtes parlementaires. Le jeune homme de Los Angeles qui a officiellement changé son nom en « Kuin » et tous ceux qui l’ont imité.

Kuin, qui ou quoi qu’il puisse être, avait déjà causé la mort de milliers de personnes. Son nom était par conséquent prononcé avec gravité dans les cercles respectables, et devenait populaire parmi les humoristes et les concepteurs de T-shirts. Certaines écoles ont interdit l’imagerie « kuiniste » dans leurs locaux, provoquant l’intervention de la Ligue américaine des droits du citoyen. Comme on ne voyait pas ce qu’il représentait d’autre que la destruction et la conquête, Kuin devenait une ardoise sur laquelle les mécontents griffonnaient leurs revendications. En Amérique du Nord, on ne prenait pas véritablement tout cela au sérieux. Ailleurs, le grondement du séisme se montrait plus inquiétant.

J’ai suivi tout cela de très près.

J’ai travaillé pendant deux ans dans l’établissement de recherche de Campion-Miller, à l’extérieur de Saint Paul, où je retouchais du code autodéveloppé d’interface commerciale. On m’a ensuite muté dans les bureaux en ville où j’ai intégré une équipe effectuant à peu près le même genre de travail, mais sur un matériau beaucoup plus sécurisé, le code source de Campion-Miller lui-même, un code très surveillé sur lequel tous nos principaux produits étaient basés. En général, j’allais au bureau en voiture, mais au plus fort de l’hiver je prenais le nouveau métro aérien, une chambre en aluminium dans

laquelle trop de banlieusards déversaient leur chaleur et leur humidité, mélangeaient leurs odeurs corporelles et leurs après-rasage, avec la ville en une vague toile de fond pâle sur les fenêtres d'un blanc fumant.

(C'est au cours d'un de ces trajets que j'ai vu, assise au milieu du wagon, une jeune femme avec un chapeau portant l'inscription « VINGT ET TROIS » – vingt ans et trois mois, l'intervalle nominal entre l'apparition du Chronolithe et la conquête qu'il prédisait. Elle lisait un exemplaire déglingué de *Stranger Than Science*, dont le tirage devait être épuisé depuis bien soixante ans. J'ai eu envie de l'aborder, de lui demander comment elle s'était ainsi retrouvée en possession de ces totems, de ces échos de mon passé, mais ma timidité l'a emporté, et de toute façon, de quelle manière aurais-je pu poser une question comme celle-là ? Je ne l'ai jamais revue.)

J'ai eu plusieurs aventures. Je suis sorti pendant presque un an avec Annali Kincaid, qui travaillait à la division contrôle qualité de Campion-Miller, adorait la couleur turquoise et le Nouveau Drame, et s'intéressait beaucoup à ce qu'il se passait dans le monde. Elle m'a traîné à des conférences et à des exposés auxquels je n'aurais prêté aucune attention sans elle. Nous avons fini par rompre, parce qu'elle avait des convictions politiques profondes et complexes alors que je n'en avais aucune. Politiquement, à part au sujet de Kuin, j'étais agnostique.

J'ai quand même eu au moins une occasion de l'impressionner. Elle avait utilisé les références d'une personne de Campion-Miller pour nous permettre d'assister à une conférence universitaire : « Les Chronolithes : problèmes scientifiques et culturels. » (Mon idée autant que la sienne, en l'occurrence. Voire plutôt la mienne. Annali n'avait déjà pas apprécié que j'aie décoré ma chambre avec des photographies aériennes et orbitales des Chronolithes, ni que des téléchargements kuinistes jonchent mon appartement.) Nous venions de passer l'essentiel d'un agréable samedi après-midi à suivre trois exposés lorsque Annali a annoncé qu'elle trouvait cela un peu trop abstrait. Mais alors que nous traversions le hall, une femme m'a hélé. Une femme plus âgée que moi, qui

portait un jean ample et un pull vert pomme trop grand pour elle, et me fixait de derrière de monstrueuses lunettes.

Elle s'appelait Sulamith Chopra. J'avais fait sa connaissance à l'université Cornell. Sa carrière l'avait amenée à s'impliquer complètement dans la partie physique fondamentale des recherches sur les Chronolithes.

J'ai présenté Sue à Annali.

Annali en a été abasourdie. « Madame Chopra, j'ai entendu parler de vous. La presse cite souvent votre nom.

— Eh bien, j'ai accompli quelques petites choses.

— Je suis ravie de faire votre connaissance.

— Moi de même ». Mais Sue ne m'avait pas quitté des yeux.

« Curieux que ce soit sur *toi* que je tombe ici, Scotty.

— Vraiment ?

— Inattendu. *Significatif*, peut-être. Ou peut-être pas. Il faudrait qu'on reprenne contact, un de ces jours. »

Cela m'a flatté. J'avais très envie de discuter avec elle. Je lui ai tendu d'un geste pitoyable ma carte de visite professionnelle.

« Inutile, a-t-elle décrété. Je saurais te retrouver en cas de besoin, Scotty, ne te fais pas de souci.

— Vraiment ? »

Mais déjà elle se fondait dans la foule.

« Je vois que tu connais du beau monde », m'a dit Annali pendant que nous rentrions en voiture.

C'était inexact. (Sue ne m'a pas appelé – pas cette année-là – et aucune de mes tentatives pour la joindre n'a abouti.) Je connaissais des gens, pas forcément ceux qui comptaient, mais pas n'importe lesquels non plus. Tomber sur Sue Chopra était un présage, comme cette femme dans le métro aérien, mais un présage dont la signification restait obscure, une prophétie proférée dans une langue indéchiffrable, un signal perdu dans du bruit.

Être convoqué dans le bureau d'Amie Kunderson n'augurait jamais rien de bon. Je l'avais comme superviseur depuis que je travaillais chez Campion-Miller, et j'avais largement eu le temps de remarquer qu'il se déplaçait pour vous annoncer une bonne nouvelle. Quand il vous convoquait dans son bureau, mieux

valait s'attendre au pire.

Arnie s'était énervé très récemment, quand l'équipe placée sous ma responsabilité avait bousillé un protocole de tri et d'expédition de commandes, manquant nous faire perdre un contrat avec un détaillant d'envergure nationale. Mais j'ai su que c'était encore plus grave dès que je suis entré dans son bureau, car quand Arnie se mettait en colère, il gesticulait et devenait tout rouge. Or, ce jour-là, c'était pire : il restait assis à son bureau avec l'expression fuyante d'un homme chargé d'une mission répugnante mais nécessaire – l'expression d'un croque-mort, par exemple. Il évitait mon regard.

J'ai approché une chaise et attendu. Nos relations n'avaient rien de formel. Chacun de nous s'était rendu aux barbecues de l'autre.

Il a joint les mains. « Il n'y a pas de bonne manière de faire ça. Scott, je suis chargé de t'informer que Campion-Miller ne renouvelle pas ton contrat. Nous l'annulons. Je te le notifie officiellement. Je sais que cela vient sans aucun avertissement et Dieu sait que ça me fait vraiment chier de te l'assener comme ça. Tu as le droit à la totalité de l'indemnité de départ ainsi qu'à une compensation généreuse pour les six mois qui restaient à courir. »

Cela ne m'a pas autant surpris qu'il semblait s'y attendre. L'effondrement économique de l'Asie avait creusé un gros trou dans la clientèle étrangère de Campion-Miller. Rien que l'année précédente, la compagnie avait été rachetée par une multinationale dont la direction avait licencié un quart du personnel et revendu la plupart des filiales pour profiter de leur valeur immobilière.

Ce qui ne m'empêchait de me sentir pris en traître.

Le chômage augmentait, cette année-là. La crise d'Oglalla et l'effondrement des économies asiatiques avaient jeté beaucoup de monde sur le marché du travail. Un village de tentes se dressait à quatre pâtés de maisons de là, au bord de la rivière. Je me suis imaginé là-bas.

« Tu l'annonceras toi-même à l'équipe, ou tu veux que je m'en charge ? » ai-je demandé.

Mon équipe travaillait sur un logiciel de prévision du

marché, l'un des produits les plus lucratifs de Campion-Miller. Plus précisément, nous factorisions de l'aléatoire et du pseudoaléatoire dans des applications servant à établir des tendances de consommation ou des prix compétitifs.

Demandez à un ordinateur de choisir au hasard deux chiffres entre un et dix, et la machine vous fournira une séquence vraiment aléatoire : par exemple 2 et 3, ou 1 et 9, etc. Alors qu'en reportant sur un graphe les réponses d'un échantillon conséquent d'êtres humains à la même question, vous obtiendrez une courbe de distribution avec de gros pics à 3 et 7. Quand les gens pensent au « hasard », ils ont tendance à se représenter des chiffres que l'on pourrait appeler « discrets » : ni trop près des limites, ni au milieu, ni appartenant à une séquence prédéterminée (2, 4, 6), etc.

Autrement dit, il existe ce qu'on pourrait appeler un aléatoire *intuitif* qui diffère radicalement de l'aléatoire authentique.

Pouvait-on tirer avantage de cette différence dans des applications commerciales de grand volume, tels que portefeuilles d'actions, marketing ou détermination du prix des produits ?

Nous pensions que oui. Nous avions progressé. Le travail avançait assez bien pour que l'annonce d'Arnie semble intervenir à un moment (pour le moins) curieux.

Il s'est éclairci la gorge. « Tu m'as mal compris. L'équipe ne s'en va pas.

— Pardon ?

— Ce n'est pas moi qui ai pris la décision, Scott.

— Tu l'as déjà dit. OK, ce n'est pas ta faute. Mais puisque le projet avance...

— Ne me demande pas de justifications. Franchement, je suis incapable de t'en fournir. »

Il a laissé ses paroles faire leur effet.

« Cinq ans, ai-je lâché. Merde, Arnie ! Cinq ans !

— Rien n'est garanti. C'est fini, ce temps-là. Tu le sais aussi bien que moi.

— Ça passerait sans doute mieux si je comprenais pourquoi. »

Il s'est tortillé dans son fauteuil.

« Je ne suis pas autorisé à te le dire. Je suis très content de ton travail, et je suis prêt à le mettre par écrit.

— Je me suis fait un ennemi à la direction, c'est ça ? »

Il a failli hocher la tête. « Le travail que nous faisons ici est surveillé de très, très près. Certaines personnes deviennent nerveuses. Je ne sais pas au juste si tu t'es fait un ennemi. Peut-être plutôt les amis qu'il ne fallait pas. »

J'en doutais : je ne m'en étais pas fait beaucoup.

Des gens avec qui partager un repas ou assister à un match des Twins, oui, j'en connaissais. Mais personne sur qui je pouvais compter. D'une façon ou d'une autre, par un lent processus d'attrition émotionnelle, j'étais devenu le genre de type qui bossait dur, souriait avec affabilité et rentrait chez lui passer la soirée en buvant quelques bières devant son panneau vidéo.

C'est d'ailleurs de cette manière que je l'ai passée, le jour où Arnie Kunderson m'a viré.

L'appartement n'avait pas beaucoup changé depuis que j'y avais emménagé (excepté un des murs de la chambre dont je me servais comme tableau d'affichage pour des articles de presse, pour des photos des sites des Chronolithes et pour mes abondantes notes sur le sujet). Les rares améliorations étaient presque toutes dues à Kaitlin. Elle avait alors dix ans et se plaisait à critiquer mes goûts en matière de mode, sans doute pour se donner l'impression de grandir. J'avais fini par remplacer le canapé à force d'entendre Kait répéter à quel point il était « inactuel » (son mot de dérision favori).

Bref, mon vieux canapé avait cédé la place à une banquette capitonnée d'un bleu austère qui avait l'air géniale tant qu'on ne tentait pas de s'y installer confortablement.

J'ai songé à appeler Janice, mais j'ai décidé de m'en abstenir. Janice n'appréciait pas les coups de fil spontanés. Elle préférait avoir de mes nouvelles selon un planning régulier et prévisible. Quant à Kaitlin... mieux valait ne pas la déranger non plus. Sinon, elle serait capable de se lancer dans un compte rendu détaillé de ce qu'elle avait fait ce jour-là avec Whit, comme on l'encourageait à appeler son beau-père. Whit était génial, selon

elle. Whit la faisait rire. Je devrais peut-être parler à Whit, me suis-je dit. Peut-être qu'il me ferait rire aussi.

Et donc, ce soir-là, je n'ai fait que téter quelques bières en naviguant d'un satellite à l'autre.

Même les bouquets bon marché incluaient des chaînes « nature et sciences ». L'une d'elles proposait des images récentes de la Thaïlande, celles d'un reportage vidéo sur une expédition véritablement dangereuse qui cherchait à atteindre les ruines de Bangkok en remontant le Chao Phraya. La National Géographie Society et une demi-douzaine d'autres compagnies dont le générique de début mettait les logos bien en évidence sponsorisaient ladite expédition.

J'ai coupé le son pour laisser les images parler d'elles-mêmes.

On avait très peu reconstruit le cœur urbain de Bangkok depuis 2021. Personne ne voulait vivre ou travailler au voisinage du Chronolithe – des rumeurs de « maladie de proximité » effrayaient la population, malgré l'absence de tout diagnostic en ce sens dans la littérature médicale. Bandits et milices révolutionnaires étaient par contre omniprésents. Tout cela n'empêchait pas le commerce fluvial de prospérer le long du Chao Phraya, y compris à l'ombre de Kuin.

Le programme débutait par une prise de vue aérienne de la ville. De grossiers docks bancals permettaient d'accéder à des entrepôts sommaires, à un marché, à des stocks de fruits et de légumes frais, l'ordre émergeant du chaos, des rues regagnées sur les ruines et ouvertes au commerce. En prenant suffisamment d'altitude, on aurait cru à une illustration de la manière dont l'homme reprend le dessus après un désastre. Vu du sol, l'impression se révélait moins flatteuse.

Lorsque l'expédition s'est approchée du cœur de la cité, le Chronolithe a commencé à apparaître dans chaque plan : de loin, dominant le fleuve, ou de près, imposant dans la mi-journée tropicale.

Le monument était d'une propreté ahurissante. Les oiseaux et les insectes eux-mêmes l'évitaient. De la poussière charriée par le vent s'était accumulée dans les quelques crevasses protégées du visage sculpté, adoucissant légèrement le regard

préoccupé de Kuin. Mais rien n'y poussait, même dans cette terre abritée : elle était d'une stérilité absolue. Sur l'une des berges, là où l'énorme base octogonale du monument coupait le sol, quelques lianes avaient bien tenté l'escalade, mais rien ne parvenait à s'accrocher à cette surface hostile lisse comme un miroir.

L'expédition a jeté l'ancre au milieu du fleuve et débarqué pour tourner d'autres images. L'une des séquences montrait une tempête tourbillonnant sur l'antique cité. La pluie cascadaït du Chronolith en torrents miniatures, petites chutes d'eau qui soulevaient des panaches de limon au fond du fleuve.

Les marchands sur les quais couvraient leurs stands de toiles goudronnées et de bâches en plastique avant de se réfugier dessous.

Plan de coupe sur un singe sauvage qui aboyait au ciel depuis un panneau publicitaire Exxon tombé à terre.

Les nuages s'ouvraient pour contourner le promontoire formé par l'énorme tête de Kuin.

Le soleil a émergé derrière l'horizon vert et projeté l'ombre du Chronolith sur la cité, tel le style d'un gigantesque et lugubre cadran solaire.

Le reste ne m'apprenait rien. J'ai éteint le moniteur et suis allé me coucher.

Nous – le monde anglophone – avions à cette époque adopté un certain nombre de termes descriptifs pour les Chronolithes. Ainsi, un Chronolith *apparaissait ou arrivait...* certains préféraient *se poser*, un peu comme pour une tornade à bout de force.

Le plus récent des Chronolithes était apparu (était arrivé, s'était posé) plus de dix-huit mois auparavant en niveling le front de mer de Macao. Six mois seulement plus tôt, un monument similaire avait détruit Taipei.

Comme les précédentes, ces deux pierres célébraient des victoires militaires situées environ vingt ans dans le futur. Vingt et trois : à peine la durée d'une vie, mais sans doute assez pour que Kuin (s'il existait, s'il était plus qu'un symbole arrangé ou une abstraction) masse ses forces en prévision de ses présumées

conquêtes asiatiques. Assez pour qu'un jeune homme approche de la cinquantaine. Ou pour qu'une petite fille devienne une jeune femme.

Mais le monde n'avait pas connu la moindre arrivée de Chronolithe depuis plus d'un an, et certains d'entre nous avaient choisi de croire que la crise était, sinon complètement terminée, du moins exclusivement asiatique – confinée par la géographie, limitée par les océans.

Nos conversations publiques étaient distantes, détachées.

L'essentiel de la Chine méridionale se trouvait dans un état de chaos politique et militaire, un no man's land dans lequel Kuin rassemblait peut-être déjà un noyau de partisans. Pourtant, le journal de la veille se demandait en éditorial si Kuin ne pourrait pas, à long terme, se révéler une force *positive* : un empire kuiniste, même s'il y avait fort peu de chances qu'il prenne la forme d'une dictature bienveillante, restaurerait peut-être la stabilité dans une région dangereusement déstabilisée. L'année précédente, les dernières bribes de la bureaucratie pékinoise avaient tenté de détruire ce qu'on appelait le Kuin de Yichang à laide d'un engin nucléaire tactique. L'explosion avait provoqué la rupture d'un barrage ainsi qu'une inondation qui avait charrié de la boue radioactive jusque dans la mer de Chine orientale. Le régime de Kuin pourrait-il être pire que cela ?

Je n'avais pas d'opinion sur le sujet. Nous sifflions tous dans le cimetière, ces années-là, même ceux d'entre nous qui suivaient l'affaire, analysaient les Chronolithes (par date, heure, taille, conquête impliquée, etc.) afin d'avoir l'air de les comprendre. Mais je préférais éviter de jouer à ce jeu-là. Les Chronolithes avaient jeté leur ombre sur ma vie depuis que cela avait mal tourné avec Janice. Ils représentaient toutes les forces nuisibles et imprévisibles de ce monde. Il m'arrivait d'avoir une peur atroce d'eux, ce que je ne m'avouais qu'une fois sur deux.

En étais-je obsédé ? Annali le pensait.

J'ai essayé de dormir. D'un sommeil qui débrouille les fils noués<sup>3</sup>, etc. D'un sommeil qui tue cette période étrange

---

<sup>3</sup> Référence au *sommeil qui débrouille les fils noués de souci* (Shakespeare, *Macbeth*, II, 2, ici dans une traduction d'Yves Bonnefoy).

séparant minuit de l'aube.

Mais je n'ai même pas pu dormir aussi longtemps. Une heure avant le lever du soleil, le téléphone a sonné. J'aurais dû laisser le serveur prendre l'appel. Mais j'ai attrapé à tâtons le combiné, l'ai ouvert avec la peur au ventre – comme chaque fois que le téléphone sonne au milieu de la nuit – qu'il soit arrivé quelque chose à Kait. « Allô ?

— Scott, a dit une rude voix masculine. Scotty. »

J'ai eu un instant de panique en pensant à Hitch Paley. Hitch, avec qui je n'avais pas échangé un mot depuis 2021. Hitch Paley, surgi du passé comme un fantôme en colère.

Mais ce n'était pas lui.

C'était un autre fantôme.

J'ai écouté la respiration calme, la compression et l'expansion de l'air nocturne dans un soufflet flétris. « Papa ?

— Scotty, a-t-il dit comme s'il n'arrivait à prononcer que mon nom.

— Papa, tu as bu ? » J'ai eu assez de courtoisie pour éviter d'inclure le mot *encore* dans ma question.

« Non, a-t-il répondu avec colère. Non, je... Ah, et puis merde. C'est le genre de... le genre de traitement... eh bien, puisque c'est ça, *putain, merde.* »

Et il a raccroché.

Je suis sorti du lit.

J'ai regardé le soleil se lever sur les coopés, à l'est, les grandes exploitations agricoles collectives, notre rempart contre la famine. De la neige poudreuse s'était rassemblée dans les champs, d'un blanc étincelant entre les sillons vides de maïs.

Plus tard, ce jour-là, j'ai pris ma voiture pour aller frapper chez Annali.

Nous ne sortions plus ensemble depuis plus d'un an, mais étions toujours aimables l'un envers l'autre lorsque nous nous croisions au coin café ou à la cantine. Ces derniers temps, elle me portait un intérêt vaguement maternel, s'enquérant de ma santé comme si elle s'attendait à ce que quelque chose de

---

(N.d.T.)

terrible m'arrive dans les prochains jours. (Et peut-être était-ce arrivé, même si je continuais à bénéficier d'une santé de fer.)

Mais quand elle m'a trouvé devant sa porte, elle a été surprise. Et s'est nettement rembrunie.

Elle savait qu'on m'avait viré. Elle en savait peut-être même davantage.

C'était d'ailleurs pour cela que j'étais venu : je pensais qu'elle pourrait éventuellement m'aider à comprendre ce qu'il s'était passé.

« Scotty, a-t-elle dit. Hé, tu aurais pu prévenir.

— Je te dérange ? » Elle n'avait pas l'air occupée. Elle portait une ample jupe-culotte et un T-shirt jaune passé. Le genre de vêtements qu'on met pour nettoyer sa cuisine.

« Je sors dans quelques minutes. Je t'inviterais bien à entrer, mais je dois m'habiller et tout. Qu'est-ce que tu fais là ? »

Je me suis aperçu qu'en fait, elle avait *peur* de moi... ou qu'on la voie en ma compagnie.

« Scott ? » Elle a parcouru le couloir du regard. « Tu as des problèmes ?

— Pourquoi en aurais-je, Annali ?

— Eh bien... J'ai appris qu'on t'avait viré.

— Il y a combien de temps ?

— Pardon ?

— Depuis quand sais-tu qu'on va me virer ?

— Est-ce que c'était de notoriété publique, tu veux dire ? Non, Scott. Mon Dieu, ça aurait été vraiment humiliant. Non. Bien sûr, il y avait des bruits qui couraient...

— Quel genre de bruits ? »

Elle a froncé les sourcils et s'est mordu la lèvre. Un tic que je ne lui connaissais pas.

« Dans son domaine d'activité, Campion-Miller ne peut pas se permettre d'avoir des ennuis avec le gouvernement.

— Mais bordel, qu'est-ce que cela a à voir avec moi ?

— Ça ne sert à rien de crier, tu sais.

— Annali... Quels ennuis avec le *gouvernement* ?

— Pour tout dire, on m'a rapporté que certaines personnes se renseignaient sur toi. Des personnes style agents du gouvernement.

— La police ?

— Non... Tu as des démêlés avec la police ? Non, juste des types en costard. Le fisc, peut-être, j'en sais rien.

— N'importe quoi !

— Je ne fais que répéter ce que j'ai entendu dire, Scott. Ce n'est peut-être que des conneries. Je te jure que j'ignore complètement pourquoi on t'a renvoyé. Mais bon, il faut que C-M garde toutes ses autorisations en règle, vu la quantité de personnel technique qu'on envoie à l'étranger. Quand quelqu'un se pointe en posant des questions sur toi, ça peut mettre tout le monde en danger.

— Annali, je ne représente aucun risque pour la sécurité.

— Je le sais bien, Scott. » Elle n'en savait rien du tout. Elle évitait mon regard. « Promis, je suis sûre que c'est que des conneries. Mais il faut vraiment que je m'habille ». Elle a commencé à refermer la porte. « La prochaine fois, appelle, bon dieu ! »

Elle vivait au premier des trois étages d'un petit bâtiment en briques de l'ancien quartier d'Edina. Appartement 203. Je suis resté un certain temps à fixer le numéro sur la porte. Vingt et trois.

Je n'ai jamais revu Annali Kincaid. Il m'arrive de me demander ce qu'elle est devenue. De quelle manière elle a passé ces longues et difficiles années.

Je n'ai pas informé Janice de mon licenciement. Non que je cherchais encore à lui prouver quoi que ce soit. Mais peut-être que j'essayais de me prouver quelque chose à moi-même. Et j'essayais très probablement de prouver quelque chose à Kaitlin.

Non que Kait se souciait de la manière dont je gagnais ma vie. À dix ans, on est encore à un âge où les affaires des adultes semblent opaques et sans le moindre intérêt. Tout ce qu'elle savait, c'était que « j'allais au travail » et que cela me rapportait assez d'argent pour faire de moi un membre sinon riche, du moins respectable du monde des adultes. Ce qui me convenait tout à fait. J'aimais ce reflet de moi-même que je voyais parfois dans les yeux de Kait : stable. Prévisible. Voire ennuyeux.

Mais pas décevant.

Et certainement pas dangereux.

Je ne voulais pas que Kait (ni Janice, ni même Whit) sache qu'on m'avait viré... du moins pas tout de suite, pas tant que je n'aurais rien à ajouter à cette histoire. Une fin heureuse, ou ne serait-ce qu'un deuxième chapitre, une suite...

... qui est arrivée sous la forme d'un autre coup de fil inattendu.

Pas une fin heureuse, non. Pas une fin du tout. Et certainement pas heureuse.

Janice et Whit m'ont invité à dîner. Ils m'invitaient tous les trimestres, comme on épargne pour sa retraite ou on donne à une association caritative méritante.

Janice n'était plus une mère célibataire habitant une petite maison mitoyenne à loyer contrôlé. Elle s'était débarrassée de ce stigmate en épousant Whitman Delahunt, son superviseur au laboratoire biochimique où elle travaillait. Whit était un type ambitieux doté de solides capacités de gestion. Clarion Pharmaceuticals avait réussi à prospérer malgré la crise asiatique en fournissant les marchés occidentaux qui s'étaient retrouvés du jour au lendemain privés des imports biochimiques chinois ou taïwanais à prix cassés. (Whit qualifiait parfois les Chronolithes de « petite taxe divine », provoquant un sourire gêné chez Janice.) Je crois qu'il ne m'aimait pas beaucoup, mais il m'acceptait comme on accepte un cousin de la campagne, relié à Kaitlin par un inavouable et désagréable accident de paternité.

Je reconnaissais qu'il a fait son possible pour me mettre à l'aise, du moins ce soir-là. Il m'a ouvert la porte de sa maison à étage, découpant sa silhouette dans la chaude lumière jaune. Il a souri. Whit était l'un de ces grands types mous taillés comme un ours en peluche et à peu près aussi velus. Pas bel homme, mais avec ce physique que les femmes appellent « mignon ». Il avait dix ans de plus que Janice et commençait à se dégarnir, mais cela lui allait bien. Son sourire était expansif, quoique affecté, et ses dents d'une blancheur éclatante. J'étais presque sûr qu'il avait le meilleur dentiste, le meilleur cariotome radial et la meilleure voiture de tout le quartier. Je me suis demandé si Janice et

Kaitlin avaient du mal à être la meilleure épouse et la meilleure fille.

« Entre donc, Scott ! s'est-il exclamé. Enlève tes bottes, réchaaffe-toi près du feu. »

Nous avons mangé dans la vaste salle à manger, où des fenêtres à verre cathédrale de provenance distinguée vibraient dans leurs cadres. Kait a un peu parlé de l'école. (Elle avait quelques problèmes cette année-là, surtout en maths.) Whit a parlé avec bien plus d'enthousiasme de son travail. Janice, qui s'occupait toujours de synthèses de protéines plutôt routinières à Clarion, n'a pas parlé du tout du sien. Laisser Whit fanfaronner semblait lui convenir.

Kait a quitté la table la première et s'est précipitée dans une pièce adjacente où le marmonnement de la télévision servait de contrepoint au bruit du vent. Whit a sorti une carafe de brandy. Il nous a servis gauchement, comme un Occidental qui s'essaierait à la cérémonie japonaise du thé. Whit ne buvait pas beaucoup.

« J'ai bien peur d'avoir monopolisé la conversation, a-t-il dit. Et pour toi, Scott ? Comment va la vie ?

- « La fortune offre des biens inattendus. »
- Scotty cite encore un poème, a expliqué Janice.
- Je voulais dire qu'on m'avait proposé un boulot.
- Tu penses à quitter Campion-Miller ?
- Nos chemins se sont séparés il y a déjà une quinzaine de jours.

- Oh ! Une décision courageuse, Scott.
- Merci, Whit, mais cela n'en avait pas l'air à l'époque. »

Janice s'est montrée plus perspicace : « Et alors, tu travailles où, maintenant ?

- Eh bien, rien n'est fait, mais... tu te souviens de Sue Chopra ? »

Elle a froncé les sourcils, puis son regard s'est éclairé. « Ah oui ! À Cornell, c'est ça ? La jeune prof qui donnait ce cours loufoque aux première année ? »

Janice et moi nous étions connus à l'université. La première fois que je l'ai vue, elle traversait le labo de chimie avec un flacon d'aluminium-lithium à la main. Elle aurait pu nous tuer

si elle l'avait lâché. Première règle d'une relation stable : ne pas lâcher ce foutu flacon.

C'est Janice qui m'avait présenté à Sulamith Chopra, une postdoc ridiculement grande et potelée dont la réputation croissait dans le département de physique. On avait chargé Sue (sans doute en punition d'une quelconque indiscretion académique) d'un cours de deuxième année interdisciplinaire, du genre de ceux que l'on présente aux étudiants en anglais comme une unité de valeur scientifique et aux étudiants en sciences comme une UV d'anglais. Elle avait renversé la situation en rédigeant pour ce cours une présentation si intimidante qu'elle avait fait fuir tout le monde, à part quelques prétendus artistes naïfs ou informaticiens troublés. Et moi. La bonne surprise, c'est que Sue ne voyait pas l'intérêt de coller quelqu'un. Sa description de cours visait à décourager les parvenus. Tout ce qu'elle demandait au reste d'entre nous, c'était une conversation intéressante.

Ainsi « Métaphore et modelage de la réalité en littérature et en sciences physiques » était-il devenu une espèce de salon hebdomadaire, et le seul critère requis pour décrocher l'UV consistait-il à prouver qu'on avait lu le programme du cours de Sue et à pouvoir en discuter sans la barber. Pour obtenir la moyenne, il suffisait de lui demander de parler de ses sujets de recherche favoris (la géométrie Calabi-Yau, la différence entre les forces antérieures et contextuelles) : elle tenait alors le crachoir pendant vingt minutes et vous notait en fonction de la plausibilité de l'air captivé que vous aviez affiché.

Mais Sue était également quelqu'un avec qui on avait plaisir à déconner, aussi la plupart de ses cours devenaient-ils de longues sessions de déconnades. À la fin du semestre, je ne voyais plus en elle une excentrique mal sapée d'un mètre quatre-vingt-dix aux yeux globuleux, mais la femme drôle et férolement intelligente qu'elle était.

« Sue Chopra me propose du boulot », ai-je annoncé.

Janice s'est tournée vers Whit pour lui expliquer : « Une de nos profs à Cornell. Les journaux en ont parlé il n'y a pas longtemps, il me semble. »

Sans doute, mais on s'aventurait en terrain mouvant. « Elle

appartient à un groupe de recherche financé sur fonds fédéraux. Elle a le bras assez long pour embaucher un assistant.

— Et c'est *toi* qu'elle est venue chercher ?

— Il doit y avoir une façon plus sympa de le dire, a fait observer Whit.

— Ne t'inquiète pas, Whit. Janice se demande ce qu'une universitaire du calibre de Sulamith Chopra peut bien vouloir d'un pisseeur de code comme moi. La question est légitime.

— Et quelle est la réponse ? a demandé Janice.

— Je suppose qu'ils ont besoin d'un pisseeur de code de plus.

— Tu lui avais dit que tu cherchais un boulot ?

— Eh bien, tu sais ce que c'est. On reste en contact. »

*(Je saurais te retrouver en cas de besoin, Scotty, ne te fais pas de soucis)*

« Ah bon », a dit Janice, sa manière de me faire comprendre qu'elle n'était pas dupe. Mais elle n'a pas insisté.

« Eh bien, c'est super, Scott, a estimé Whit. Les temps sont trop durs pour rester sans travail. Donc, c'est super. »

Nous n'avons plus abordé ce sujet avant la fin du repas, au moment où Whit s'est levé de table. Janice a attendu qu'il soit hors de portée de voix pour me demander : « Il y a une chose dont tu n'as pas parlé ? »

Il y en avait même plusieurs. J'en ai mentionné une. « Le poste est à Baltimore.

— Baltimore ?

— Baltimore, dans le Maryland.

— Tu veux dire que tu vas déménager à l'autre bout du pays ?

— Si on me donne ce boulot. Cela reste à faire.

— Mais tu n'as rien dit à Kaitlin.

— Non, pas encore. Je voulais t'en parler d'abord.

— Ah bon. Eh bien, que pourrais-je te répondre ? Je veux dire, c'est si soudain. La question est de savoir à quel point cela va bouleverser Kait. Mais je n'en sais rien. Sans vouloir te vexer, elle parle moins souvent de toi qu'avant.

— Je ne vais quand même pas disparaître de sa vie. On peut se rendre visite.

— Se rendre visite et élever un enfant, ce n'est pas la même chose, Scott. Une visite, c'est... c'est un truc *d'oncle*. Mais je ne

sais pas. Ce n'est peut-être pas plus mal. Whit et elle s'entendent plutôt bien.

- Même si je n'habite plus dans le coin, je reste son père.
- Dans la mesure où tu l'as été un jour, oui, c'est vrai.
- Tu as l'air en colère.
- Non. Je me demande juste si je ne *devrais* pas l'être. »

Whit est redescendu et nous avons bavardé encore un peu, mais le vent a forci, de la neige dure a cogné aux fenêtres et Janice s'est inquiétée à voix haute des conditions de circulation. Aussi ai-je salué Whit et Janice avant d'attendre comme à l'accoutumée sur le seuil que Kait vienne me serrer dans ses bras pour me dire au revoir.

Elle s'est avancée dans le vestibule mais s'est immobilisée à quelques pas de moi, le regard furieux, la lèvre tremblante.

« Kaity, mon canard ? me suis-je étonné.

— Ne m'appelle pas comme ça. Je ne suis pas un bébé. » Alors j'ai compris. « Tu as écouté. »

Son handicap auditif ne l'empêchait pas d'écouter aux portes. Il l'avait peut-être même rendue plus discrète et plus curieuse.

« Hé, a-t-elle dit, ce n'est pas grave. Tu déménages dans une autre ville. C'est normal. »

Parmi tout ce que j'aurais pu dire, j'ai choisi ceci : « Ça ne se fait pas d'écouter les conversations des autres, Kaitlin.

— Ne me dis pas ce que j'ai à faire », a-t-elle répliqué. Puis elle s'est détournée et a couru dans sa chambre.

## 5

La veille du jour où je suis parti à Baltimore pour discuter avec Sue Chopra, Janice m'a téléphoné. J'ai été surpris d'entendre sa voix : elle m'appelait rarement à l'improviste.

« Tout va bien, m'a-t-elle aussitôt rassuré. Je voulais juste, eh bien, te souhaiter bonne chance. »

Le genre de chance qui me garderait hors de la ville ? Mais c'était une pensée mesquine. « Merci, ai-je répondu.

— Sincèrement. J'y ai repensé. Et je voulais que tu saches... Kaitlin le prend mal, c'est vrai. Mais elle s'en sortira. Si cela la bouleverse autant, c'est parce qu'elle tient à toi.

— Eh bien... Merci de l'avoir dit.

— Je n'ai pas fini. » Elle a hésité. « Ah, Scott, on a vraiment merdé, hein ? Là-bas, en Thaïlande. Mais c'était trop bizarre. Trop étrange.

— Je m'en suis déjà excusé.

— Je ne t'appelle pas pour avoir des excuses. Tu comprends ce que je veux dire ? J'ai peut-être ma part de responsabilité dans toute cette histoire.

— On ne va pas s'amuser à chercher à qui la faute, Janice. Mais je te suis reconnaissant de l'avoir dit. »

Je ne pouvais m'empêcher de passer mon appartement en revue pendant notre conversation. Il semblait déjà vide. Sous les stores défraîchis, les fenêtres étaient blanches de glace.

« Je voulais te dire que j'ai conscience des efforts que tu fais. Vis-à-vis de Kaitlin, pas de moi, je suis une cause perdue, pas vrai ? »

Je n'ai pas répondu.

« Pendant tout ce temps où tu travaillais à Campion-Miller... Tu sais quoi, j'étais inquiète à l'époque, quand tu es revenu de Thaïlande. Je me demandais si tu n'allais pas m'assiéger ou me harceler, et même s'il fallait laisser Kaitlin te revoir. Mais je dois bien l'avouer, tu as l'étoffe d'un bon père divorcé. Tu as fait

traverser à Kait cette période difficile comme si c'était un champ de mines, en prenant tous les risques pour toi. »

Nous n'avions plus parlé aussi intimement depuis des années, ce qui m'a un peu décontenancé.

Elle a continué. « On aurait dit que tu essayais de te prouver quelque chose, que tu pouvais te comporter comme il faut, en adulte responsable.

— Je n'essayais pas de le prouver, je le faisais.

— Oui, mais en te punissant en même temps. En te réprimandant. Ce qui est une des composantes d'un comportement responsable. Mais jusqu'à un certain point, Scott, tant qu'on ne dépasse pas les bornes. Il n'y a que les moines qui arrivent à se flageller sans arrêt.

— Je ne suis pas un moine, Janice.

— Alors n'agis pas comme si tu en étais un. Si ce boulot te semble intéressant, prends-le. *Prends-le*, Scott. Kait ne va pas cesser de t'aimer simplement parce que tu ne la verras plus toutes les semaines. Pour l'instant, elle est dans tous ses états, mais elle finira par comprendre. »

C'était un bien long discours. Mais aussi ce que Janice avait tenté de mieux jusque-là pour m'accorder l'absolution, pour me féliciter d'avoir reconnu quel désastre j'avais fait de nos vies.

C'était bon. Généreux. Mais sonnait en même temps comme une porte qui se ferme. Elle me donnait la permission de chercher une vie meilleure, parce qu'il aurait été complètement irréaliste de croire que ce qu'il y avait eu autrefois entre nous pouvait être recréé.

Nous le savions tous les deux. Mais le cœur a parfois des raisons que la raison ignore.

« Il faut que j'y aille, Scotty. »

Sa voix avait eu une petite hésitation, presque un hoquet.

« OK, Janice. Mes amitiés à Whit.

— Appelle-moi quand tu auras trouvé du boulot.

— Promis.

— Kait a encore besoin que tu lui donnes de tes nouvelles, même si elle pense le contraire. Vu l'époque et le monde dans lesquels nous vivons...

— Je comprends.

— Et sois prudent sur la route de l'aéroport. La chaussée est glissante depuis la dernière grosse chute de neige. »

À mon arrivée à l'aéroport de Baltimore, je m'attendais à trouver un chauffeur avec mon nom inscrit sur un carton, mais j'ai été accueilli par Sulamith Chopra en personne.

Impossible de ne pas la reconnaître, même après toutes ces années. Elle dépassait de la foule. Jusqu'à sa tête qui était toute en longueur, une espèce de longue cacahuète brune surmontée de boucles noires en léger désordre. Elle portait un pantalon kaki taille montgolfière et une blouse qui avait dû être blanche, mais sur laquelle d'autres vêtements avaient apparemment déteint dans la machine à laver. Elle donnait tellement l'impression d'avoir choisi ses vêtements à l'Armée du Salut que j'ai douté de sa capacité à embaucher qui que ce soit... puis je me suis dit *monde universitaire et scientifiques*.

Elle a souri. J'ai souri aussi, mais avec moins d'énergie.

J'ai tendu la main, mais elle n'en a pas voulu, elle m'a attrapé pour me serrer très fort dans ses bras, me relâchant une fraction de seconde avant que cela ne devienne douloureux. « Ce bon vieux Scotty.

- Cette bonne vieille Sue, ai-je réussi à répondre.
- J'ai ma voiture dehors. Tu as mangé ?
- Je n'ai pas eu de petit déjeuner.
- Alors je t'invite. »

Deux semaines plus tôt, Sue m'avait appelé un après-midi, me tirant d'une sieste sans rêves. Ses premiers mots avaient été : « Salut, Scotty ! J'ai appris que tu n'avais plus de boulot. »

Alors que je n'avais pas échangé un traître mot avec cette femme depuis notre brève rencontre fortuite à Minneapolis. Qu'elle ne m'avait jamais rappelé depuis. J'ai eu besoin de quelques secondes pour reprendre mes esprits et simplement reconnaître sa voix.

« Excuse-moi de ne pas t'avoir rappelé plus tôt, a-t-elle continué. J'avais mes raisons. Mais ça ne m'empêchait pas de garder un œil sur toi.

- Tu gardais un œil sur moi ?

— C'est une longue histoire. » J'ai attendu qu'elle me la raconte. Au lieu de cela, elle est longuement revenue sur le bon vieux temps à Cornell et m'a résumé sa carrière depuis, y compris le travail universitaire qu'elle effectuait sur les Chronolithes, sujet qui m'intéressait au plus haut point... Et distrayait mon attention, ce qui n'était sûrement pas innocent de sa part.

Elle a parlé de physique avec trop de détails pour que je puisse suivre : des espaces de Calabi-Yau et de quelque chose qu'elle appelait « la turbulence tau ».

Jusqu'à ce que je lui demande enfin : « Donc ouais, je n'ai plus de boulot. Comment tu le sais ?

— Eh bien, c'est aussi pour ça que je t'appelle. J'ai bien l'impression d'y être un peu pour quelque chose. »

Je me suis souvenu des « ennemis dans la direction » sous-entendus par Arnie Kunderson. Des « hommes en costume » évoqués par Annali. « Crache le morceau.

— D'accord, mais il va falloir que tu sois patient. Je suppose que tu n'as pas besoin de sortir ? Ni d'aller bientôt aux toilettes ?

— Je te le ferai savoir.

— OK. Bon, par où commencer ? Scotty, tu as déjà remarqué à quel point il était difficile de distinguer la cause de l'effet ? Tout se mélange. »

Elle avait publié un certain nombre d'articles sur les formes exotiques de la matière et les transformations C-Y (« la matière non baryonique et comment dénouer des nœuds dans une corde ») au moment de l'apparition du Chronolithe de Chumphon. La plupart traitaient de problèmes dans la symétrie temporelle – un concept qu'elle m'aurait expliqué en long et en large si je l'avais laissée faire. Après Chumphon, quand le Congrès avait commencé à prendre au sérieux la menace potentielle que représentaient les Chronolithes, on l'avait invitée à se joindre à une équipe de recherche patronnée par une poignée d'agences de sécurité et financée par une ligne du budget fédéral. Un travail à temps partiel, lui avait-on précisé, qui consisterait en de la recherche fondamentale, impliquerait la collaboration de la faculté de Cornell comme de divers

collègues plus anciens, et serait du plus bel effet sur son CV. « Comme Los Alamos, tu comprends, mais un petit peu plus détendu, a-t-elle expliqué.

— Ah oui ?

— Enfin, du moins au début. Alors j'ai accepté. C'est au cours de ces premiers mois que je suis tombée sur ton nom. Tout était très ouvert, à l'époque. J'ai vu toutes sortes de conneries de sécurité. Il y avait une liste maître de témoins oculaires, des gens qu'ils avaient débriefés en Thaïlande...

— Ah...

— Et bien sûr, ton nom y figurait. On a pensé convoquer tous ces gens, enfin, tous ceux que nous pourrions retrouver, histoire de leur faire passer des tests sanguins et autres, mais finalement on a renoncé : c'était trop lourd, trop envahissant, et trop peu susceptible de donner du concret. Sans compter les atteintes aux libertés civiques. Mais je me souviens que ton nom figurait sur cette liste.

« Je savais que c'était bien le tien parce qu'on y avait joint ta biographie quasi complète, y compris Cornell, y compris un lien hypertexte sur *moi*. »

Une fois de plus, j'ai pensé à Hitch Paley. Son nom figurait aussi sur cette liste. Ils avaient peut-être examiné un peu plus attentivement ses activités, depuis Hitch était peut-être en prison. Ce qui expliquerait pourquoi il n'y avait pas eu de paquet ce jour-là à Easy's Packages, et pourquoi je n'avais pas entendu parler de lui depuis.

Mais bien entendu, je n'ai pas soufflé mot de tout cela à Sue.

« Eh bien, j'ai en quelque sorte pris note, a-t-elle continué, mais sans plus, du moins jusqu'à ces derniers temps. Scotty, il y a une chose qu'il faut que tu comprennes : l'évolution de cette crise a rendu tout le monde beaucoup plus parano. Et si ça se trouve, à juste titre. Surtout depuis Yichang. Tout le monde a pété les plombs à cause de Yichang. Tu sais combien de morts il y a eu rien que dans l'inondation ? En plus, c'était la première explosion atomique à peu près guerrière depuis le siècle dernier. »

Elle n'avait pas besoin de me le dire. Je m'étais tenu au courant. Il n'y avait même rien de surprenant à ce que la NSA, la

CIA ou le FBI s'impliquent à ce point dans les recherches de Sue. Les Chronolithes étaient devenus, à la base, un problème de défense. L'image qui se tapissait au fond de toutes les têtes – rarement exprimée, rarement explicite – était celle d'un Chronolithe sur le sol américain : Kuin trônant sur Houston, New-York ou Washington.

« Et donc, quand ton nom m'est retombé sous les yeux... eh bien, c'était sur une liste d'un autre genre. Le FBI enquêtait à nouveau sur les témoins. Je veux dire, ils te gardaient plus ou moins à l'œil depuis le début. Tu n'étais pas *surveillé* à proprement parler, mais si tu déménageais dans un autre État ou je ne sais quoi, ils s'en seraient rendu compte et l'auraient noté dans ton dossier.

— Bon Dieu, Sue !

— Simple routine, rien de bien méchant. Jusqu'à récemment. Ton travail à Campion-Miller est apparu sur l'écran radar.

— J'écris des logiciels de gestion. Je ne vois pas...

— Ne sois pas si modeste, Scotty. Tu t'en es très bien sorti avec ces heuristiques de marketing et ces anticipations collectives. J'ai jeté un œil sur ton code...

— Tu as vu le code source de Campion-Miller ?

— Campion-Miller a bien voulu le mettre à la disposition des autorités. »

Les pièces du puzzle se mettaient peu à peu en place. Une enquête du FBI chez Campion-Miller ne manquerait pas d'inquiéter la direction, surtout si les questions portaient sur du code sensible. D'où l'étrange intransigeance d'Arnie Kunderson et cette atmosphère « taisez-vous, méfiez-vous » qui entourait mon licenciement.

« Tu veux dire que c'est toi qui m'as fait virer ?

— Personne ne voulait que tu perdes ton emploi. Mais en l'occurrence, c'est plutôt commode. »

*Commode* était sans doute le dernier mot qui me serait venu à l'esprit.

« Tu vois comment ça se goupille, Scotty ? Tu es sur place à l'arrivée du Chronolithe de Chumphon, qui te marque pour la vie à lui tout seul. Et voilà que cinq ans plus tard, il s'avère que tu élabores des algorithmes tout à fait pertinents pour les

recherches qu'on effectue ici.

— Vraiment ?

— Crois-moi. C'est ce qui a fait ressortir ton dossier. J'ai glissé un mot gentil sur toi histoire qu'ils te lâchent un peu, mais pour parler franchement : il y a des gens très puissants qui s'énervent beaucoup trop. À cause de Yichang, mais aussi de l'économie, des émeutes, de tous ces problèmes au cours des dernières élections... cela rend incroyablement nerveuses certaines personnes. Donc, quand j'ai entendu dire que tu avais été viré, j'ai eu la brillante idée de te faire venir *ici*.

— En tant que quoi ? Prisonnier ?

— Pas vraiment. Je ne plaisantais pas à propos de ton travail, Scotty. En termes de culture de code, c'est vraiment chouette. Et très, très pertinent. Ça n'en a peut-être pas l'air, mais ce dont je me suis occupée ces derniers temps concerne en grande partie la modélisation de l'effet d'anticipation sur le comportement de masse. L'application d'un *feedback* et la théorie de la récurrence à la fois sur les événements physiques et sur le comportement humain.

— Je ne suis qu'un pisseur de code, Sue. Je cultivais des algorithmes que je ne prétends pas comprendre.

— Tu es trop modeste. C'est un travail capital. Et franchement, ce serait bien plus sympa si tu le faisais pour *nous*.

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce qui vous intéresse, mon travail ou ma présence à Chumphon à l'époque ?

— Les deux. Je les soupçonne d'être liés.

— Ce n'est pourtant qu'une coïncidence.

— Au sens *conventionnel* du terme, oui, mais... oh, Scotty, c'est bien trop compliqué à expliquer au téléphone. Il faut que tu viennes me voir.

— Sue...

— Tu vas me dire que tu as l'impression que je t'ai mis la tête dans le mixeur. Que tu ne peux pas prendre une décision comme ça, en pyjama, à boire une cannette de bière tout en te désolant sur ton sort. »

J'étais en jean et en sweat-shirt, mais à part ça, elle avait mis dans le mille.

« Alors *ne décide pas*, a-t-elle intimé. Mais viens me voir.

Viens à Baltimore. À mes frais. On pourra en discuter. Je m'occuperai de ton voyage. »

Une des principales caractéristiques de Sulamith Chopra, c'est que quand elle disait qu'elle allait faire quelque chose, elle le faisait.

La récession avait frappé plus durement à Baltimore qu'à Minneapolis/Saint Paul. La ville s'en était sortie sans problème dans les premières années du siècle, mais le centre-ville avait vite perdu ensuite ce lustre de prospérité, s'était petit à petit transformé en un ensemble de devantures vides, d'écrans à plasma brisés, de panneaux d'affichages criards rendus pastel par le soleil et les intempéries.

Sue s'est garée derrière un petit restaurant mexicain et m'a accompagné à l'intérieur. Le personnel l'a reconnue et l'a saluée par son nom. Le costume de notre serveuse lui donnait l'air de sortir d'une mission du XVII<sup>e</sup> siècle, ce qui ne l'a pas empêchée de nous énumérer les plats du jour avec un accent heurté de Nouvelle-Angleterre. Elle a adressé à Sue un sourire qui rappelait celui d'un métayer à un propriétaire bienveillant : j'en ai déduit que Sue ne lésinait pas sur les pourboires.

Nous avons discuté un moment de tout et de rien : des événements actuels, de la crise d'Oglalla, du procès Pemberton. Sue essayait de retrouver le ton de notre relation, cette intimité familiale qu'elle avait établie avec tous ses étudiants à Cornell. Elle n'avait jamais aimé être traitée en figure d'autorité. Elle ne s'en remettait à personne et ne supportait pas qu'on s'en remette à elle. Elle était assez vieux jeu pour imaginer les scientifiques au travail comme des plaignants munis des mêmes droits face à la barre absolue de la vente.

Depuis Cornell, m'a-t-elle appris, le projet Chronolithe l'avait accaparée de plus en plus, jusqu'à devenir toute sa carrière. Elle avait publié d'importants articles théoriques durant cette période, mais jamais sans l'imprimatur de la sécurité nationale. « Et notre travail le plus important ne peut être publié, de peur de mettre l'arme entre les mains de Kuin.

— Tu en sais donc bien plus que ce que tu peux dire.

— Oui, bien plus... mais pas assez. » La serveuse a apporté

du riz et des haricots. Sue s'est plongée dans son assiette en fronçant les sourcils. « Je suis aussi au courant pour toi, Scotty. Tu as divorcé de Janice, ou vice versa. Ta fille vit maintenant avec sa maman. Janice s'est remariée. Pendant cinq ans, tu as effectué à Champion-Miller un travail de qualité mais dans un domaine extrêmement limité, ce qui est honteux, parce que tu es une des personnes les plus brillantes que je connaisse. Pas un génie du genre en chaise roulante, mais *brillant*. Tu peux faire mieux.

— C'est ce qu'on écrivait toujours sur mon bulletin scolaire : « peut mieux faire ».

— Tu as réussi à t'en remettre, pour Janice ? »

Sue posait des questions intimes avec la brusquerie d'un agent du recensement. Je ne crois pas qu'il lui soit jamais venu à l'esprit qu'on puisse s'en offusquer.

Aussi ne s'en offusquait-on pas.

« En gros, oui, ai-je répondu.

— Et votre fille ? Kaitlin, c'est ça ? Mon Dieu, je me souviens quand Janice était enceinte. Avec son gros ventre. On aurait dit qu'elle avait planqué une Coccinelle Volkswagen sous ses vêtements.

— Kait et moi nous entendons bien.

— Tu aimes toujours ta fille ?

— Oui, Sue, j'aime toujours ma fille.

— Bien entendu. C'est tellement toi. » Elle a eu l'air sincèrement ravie.

« Et toi, à propos ? Tu as quelque chose en cours ?

— Eh bien, je vis seule. Je vois bien quelqu'un de temps en temps, mais ce n'est pas vraiment une *relation*. » Sue a baissé les yeux avant d'ajouter : « Elle est poète. Le genre de poète qui travaille dans un magasin. Je ne me résous pas à lui apprendre que le FBI a déjà mis le nez dans sa vie. Elle en sauterait au plafond. De toute façon, elle voit aussi d'autres personnes. Nous ne sommes pas monogames. Plutôt polyamoureux. Et surtout, nous sommes à peine *ensemble*. »

J'ai levé mon verre. « Drôle d'époque.

— Drôle d'époque. *Skol*. Au fait, j'ai vu que tu ne parlais pas à ton père. »

J'ai failli m'étouffer.

« J'ai eu le relevé de ta ligne téléphonique sous les yeux, a-t-elle expliqué. C'est lui qui appelle, et cela ne dure jamais plus de trente secondes.

— On fait un concours. Pour gagner, il faut raccrocher le premier. Merde, Sue, ce sont des appels *privés*.

— Il est malade, Scotty.

— Vas-y, dis-moi tout.

— Non, vraiment. Tu savais pour son emphysème, j'imagine. Mais il a consulté un oncologue. Cancer du foie, métastatique, qui ne réagit pas aux traitements. »

J'ai posé ma fourchette.

« Oh ! Désolée, Scotty, a-t-elle dit.

— Tu réalises que je ne te connais pas ?

— Bien sûr que si, tu me connais.

— Je t'ai connue il y a longtemps. Et pas intimement. J'ai connu une jeune universitaire, pas une femme qui me fait virer... et branche mon téléphone sur une putain de table d'écoute !

— Il n'y a plus de vie privée, de nos jours. Plus vraiment.

— Il est... mourant ?

— Sans doute. » Son visage s'est assombri quand elle a pris conscience de ses paroles. « Oh, mon Dieu ! Pardonne-moi, Scotty. Je parle sans réfléchir. Comme si j'étais limite autiste ou je ne sais quoi. »

Ça, au moins, c'était quelque chose que je savais sur elle. Je suis sûr qu'on a répertorié et génétiquement cartographié le défaut de Sue, cette incapacité bénigne à lire ou à prédire les sentiments des autres. En plus, elle adorait parler... du moins à l'époque.

« Ça ne me regarde pas, a-t-elle reconnu. Tu as raison.

— Je n'ai pas besoin d'un parent de substitution. Je ne suis même pas sûr d'avoir besoin de ce boulot.

— Scotty, ce n'est pas moi qui ai commencé à tenir la liste de tes appels. Tu peux prendre ce boulot ou non, mais le refuser ne te procurera pas une vie normale. Que tu l'aies su ou non à l'époque, tu y as renoncé à Chumphon. »

J'ai pensé : *mon père est en train de mourir*. Je me suis

demandé si je m'en fichais ou pas.

De retour dans la voiture, Sue s'excusait toujours. « Ai-je tort de remarquer qu'il y a un lien entre nous ? Que les Chronolithes ont donné à nos deux vies une forme que nous ne pouvons contrôler ? Mais j'essaye de faire pour le mieux, Scotty. J'ai besoin de toi ici, et je pense que tu t'accompliras davantage dans ce travail que chez Campion-Miller. » Elle est passé au feu orange et le clignotement de réprimande sur son contrôle tête haute l'a fait ciller. « Je me trompe en soupçonnant que tu *veux* être impliqué dans ce que nous faisons ? »

Non, mais je ne lui ai pas donné la satisfaction de l'avouer.

« Et puis...» Est-ce qu'elle rougissait ? « Franchement, j'apprécie ta compagnie.

— Tu ne dois pourtant pas en manquer.

— J'ai des *collègues*, pas de la compagnie. Personne qui compte. Et de toute façon, tu sais que ce n'est pas une mauvaise proposition. Pas dans le monde dans lequel nous vivons. » Elle a ajouté d'une voix presque timide : « Et ça te permettrait de voyager. De voir du pays. D'assister à des miracles. »

*Stranger than science.*

# 6

Dans la grande tradition de l'emploi fédéral, j'ai attendu trois semaines que quelque chose se produise. Les employeurs de Sulamith Chopra m'ont trouvé un motel et m'y ont abandonné. Chaque fois que j'appelais Sue, on me passait à un fonctionnaire du nom de Morris Torrance, qui me conseillait d'être patient. Le service en chambre était gratuit, mais on ne peut pas vivre uniquement de service en chambre. Je ne voulais pas abandonner mon appartement de Minneapolis tant que je n'avais rien signé de concret, et chaque jour passé dans le Maryland me faisait perdre de l'argent.

Le terminal du motel était presque certainement sur écoute, et le FBI avait sûrement trouvé le moyen de se brancher sur mon terminal portable avant même que son signal n'atteigne un satellite. Cela ne m'a pas empêché de faire ce qu'ils s'attendaient sans doute à me voir faire : j'ai continué à rassembler des données sur Kuin et me suis intéressé d'un peu plus près à certaines des publications de Sue.

Elle avait publié deux articles importants dans le nexus de *Nature* et un sur le site de *Science*. Tous trois sur des sujets qui dépassaient mes compétences et ne semblaient avoir qu'un vague rapport avec les Chronolithes : « Une hypothétique énergie unificatrice du tauon », « Structures matérielles non hadroniques », « La gravitation et les forces de liaison temporelles ». Tout ce que j'ai compris du texte est que Sue avait produit quelques solutions intéressantes à des problèmes de physique fondamentale. Les articles étaient très détaillés et, pour moi, difficilement compréhensibles, un peu comme Sue elle-même.

Comme j'avais du temps devant moi, j'en ai consacré une partie à penser à elle. Bien entendu, elle avait été plus qu'une enseignante pour ceux qui avaient appris à la connaître. Mais elle s'était toujours montrée très discrète sur sa vie privée.

Originaire de Madras, la famille de Sue avait émigré aux États-Unis lorsqu'elle avait trois ans. Son enfance avait été des plus solitaires, partagée entre ses devoirs scolaires et ses intérêts intellectuels alors naissants. Elle était homosexuelle, bien entendu, mais parlait très peu de ses partenaires, qu'elle ne semblait jamais garder bien longtemps, et n'avait jamais évoqué la manière dont ses parents, qu'elle décrivait comme « plutôt conservateurs, légèrement religieux », avaient réagi à l'annonce de son homosexualité. Comme si elle trouvait ces sujets triviaux, indignes qu'on en parle. Peut-être nourrissait-elle une vieille douleur. Dans ce cas, elle le cachait bien.

Elle trouvait son bonheur dans son travail, qu'elle effectuait avec un enthousiasme d'une sincérité évidente. Son travail, ou sa capacité à l'accomplir, était la récompense dont la vie la gratifiait, et pour Sue, cela compensait tout le reste. Elle avait des plaisirs intenses, mais monacaux.

Sue ne se limitait sûrement pas à cela. Mais elle n'avait rien voulu partager d'autre.

« Une hypothétique énergie unificatrice du tauon »... Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ?

Cela signifiait qu'elle avait inspecté de près la mécanique de l'univers. Qu'elle ne se laissait pas intimider par les choses fondamentales.

Je souffrais de la solitude, mais j'étais trop mal à l'aise pour y remédier, et je m'ennuyais assez pour tenter de repérer, parmi les automobiles garées sur le parking du motel, celle abritant l'équipe du FBI chargée de ma surveillance, si toutefois elle se servait d'une voiture.

Mais quand j'ai fini par avoir affaire au FBI, cela n'a rien eu de furtif. Morris Torrance m'a téléphoné pour m'informer que j'avais rendez-vous au Bâtiment fédéral du centre-ville, où l'on me demanderait de fournir un échantillon de sang et de me soumettre au détecteur de mensonge. Qu'il faille franchir de tels obstacles pour décrocher un emploi rémunéré comme gardien du code de Sue Chopra montrait avec quel sérieux le gouvernement prenait ses recherches, ou du moins l'investissement consenti par le Congrès.

Mais Morris lui-même avait sous-estimé ce que les Fédéraux exigeaient de moi. Outre un prélèvement de sang, j'ai subi une radio du torse ainsi qu'un scan-laser crânien. On m'a soulagé d'échantillons d'urine, de matières fécales et de cheveux. On a relevé mes empreintes digitales, on m'a fait signer une autorisation de séquençage de chromosomes, et on m'a accompagné jusqu'au détecteur de mensonge.

Lorsque Morris Torrance avait mentionné ce détecteur, au téléphone, je n'avais ensuite pu penser qu'à une chose : Hitch Paley.

Ce que je savais sur Hitch pouvait l'envoyer en prison, s'il ne s'y trouvait pas déjà, et cela me posait un problème. Hitch n'avait jamais été mon ami le plus intime et j'ignorais jusqu'à quel point je devais lui être loyal, après tant d'années. Mais je n'en avais pas dormi de la nuit et j'avais fini par décider que je déclinerais l'offre d'emploi de Sue plutôt que de compromettre la liberté de Hitch. Certes, Hitch était un criminel possible de prison selon la loi, mais je ne voyais pas quelle justice il y avait à emprisonner un homme pour avoir vendu de la marijuana à des oisifs fortunés qui, sans cela, auraient claqué leur fric dans des boissons à base de vodka, de la coke ou des méthamphétamines.

Non que Hitch ait été particulièrement scrupuleux sur ce qu'il vendait. Mais moi, je l'étais sur qui je vendais.

Malgré sa blouse blanche, l'opérateur du détecteur de mensonge ressemblait plus à un vendeur qu'à un médecin, et l'incontournable Morris Torrance nous a rejoints dans la pièce d'une nudité clinique afin de superviser le test. Morris était de toute évidence un employé fédéral ; il avait une douzaine de kilos en trop et n'était plus dans la fleur de l'âge depuis une dizaine d'années. Son crâne s'était dégarni de cette manière qui donne l'air tonsuré à certains hommes mûrs. Mais il avait une poignée de main ferme, des manières décontractées, et ne me semblait pas vraiment hostile.

J'ai laissé l'opérateur me fixer les électrodes et répondre à ses questions d'étalonnage sans bafouiller. Morris a ensuite pris le relais et s'est mis à revoir avec moi, détail après détail, ma première expérience du Chronolithe de Chumphon, s'interrompant de temps à autre pour laisser le gourou du

détecteur gribouiller des annotations sur le listage craché par la machine (qui ressemblait à une antiquité, et en était bien une puisqu'on l'avait conçue conformément à des spécifications formulées par une jurisprudence du XX<sup>e</sup> siècle.) J'ai raconté mon histoire sans mentir et en détail, sans hésiter à mentionner le nom de Hitch Paley, mais en passant sous silence la manière dont il gagnait sa vie. J'ai même ajouté un petit quelque chose sur son commerce d'appâts, qui était des plus légitimes, après tout, du moins de temps en temps.

Quand j'en suis arrivé à Bangkok et à la prison, Morris a demandé : « Vous a-t-on fouillé à la recherche de drogue ?

— On m'a fouillé plusieurs fois. Peut-être qu'ils cherchaient de la drogue, je n'en sais rien.

— A-t-on trouvé des drogues ou des substances interdites sur votre personne ?

— Non.

— Avez-vous fait passer des frontières nationales ou d'État à des substances interdites ?

— Non.

— Êtiez-vous averti de l'aspect du Chronolithe avant son arrivée ? Avez-vous une quelconque connaissance préalable de cet événement ?

— Non.

— Son arrivée vous a-t-elle surpris ?

— Oui.

— Connaissez-vous le nom de Kuin ?

— Je l'ai appris grâce aux informations.

— Avez-vous vu l'image sculptée dans les monuments actuels ?

— Oui.

— Ce visage vous est-il familier ? Le reconnaissiez-vous ?

— Non. »

Morris a hoché la tête puis a conféré en privé avec l'opérateur du détecteur. Quelques minutes plus tard, on m'a séparé de la machine.

Morris m'a raccompagné à l'extérieur du bâtiment. « Est-ce que j'ai réussi le test ? » lui ai-je demandé. Il a souri. « Ce n'est pas mon rayon. Mais à votre place, je ne me ferais pas de

souci. »

Sue m'a appelé le lendemain matin pour me dire de me présenter au travail.

Le gouvernement fédéral, pour des raisons que le plus ancien des sénateurs du Maryland est probablement le seul à connaître, avait installé cette branche de sa force d'enquête sur le Chronolithe dans un immeuble quelconque d'un parc industriel de la périphérie de Baltimore. C'était une simple enfilade basse de bureaux et de bibliothèques improvisées. Sue m'a expliqué que la part purement scientifique des travaux de recherches était effectuée par des universités et des laboratoires fédéraux. Sa responsabilité à elle tenait plus de l'animation d'un groupe de réflexion chargé de collationner les résultats, de fournir des prestations d'expert-conseil et d'agir comme chambre de compensation pour la bourse allouée par le congrès. En essence, le travail de Sue consistait à évaluer l'état actuel des connaissances et à identifier les nouvelles lignes de recherche les plus prometteuses. Ses supérieurs immédiats travaillaient dans des agences gouvernementales ou en tant qu'assistants parlementaires. Elle représentait l'échelon supérieur, dans les forces de recherche sur les Chronolithes, de ce qu'on pouvait raisonnablement appeler la science.

Je me suis demandé comment quelqu'un d'aussi attaché à la recherche que Sue Chopra avait pu aboutir dans un vulgaire boulot de direction. J'ai arrêté de me poser la question lorsqu'elle a ouvert la porte de son bureau pour m'inviter du geste à y entrer. La grande pièce renfermait un bureau laqué d'occasion et d'innombrables meubles-classeurs. L'espace entourant son terminal de travail croulait sous les coupures de presse, les journaux, les impressions de courriers électroniques. Quant aux murs, ils étaient recouverts de photographies.

« Bienvenue dans le saint des saints », a dit Sue d'un air enthousiaste.

Des photos des Chronolithes.

De tous les Chronolithes, portraits professionnels avec beaucoup de piqué, instantanés pris par des touristes ou énigmatiques clichés satellites en fausses couleurs. Il y avait

celui de Chumphon avec plus de détails que je n'en avais jamais vu, les lettres de son inscription mises en valeur par une lumière rasante. Et celui de Bangkok, et la première image gravée de Kuin lui-même. (La plupart des experts doutaient de la fidélité de la représentation. Ils en trouvaient les traits trop génériques, presque comme s'ils sortaient d'un processeur graphique programmé pour fournir une image de « maître du monde ».)

Il y avait ceux de Pyongyang et de Hô Chi Minh-Ville. Ceux de Taipei, de Macao et de Sapporo, celui de la plaine de Kantô dominant une paire de silos foudroyés. Celui de Yichang, avant et après l'inutile frappe nucléaire, avec le monument hautainement intact et l'artère tranchée et ravagée là où l'explosion avait brisé le barrage sur la rivière Jaune.

Et aussi, vu d'orbite, l'écoulement brun dans la mer de Chine.

Sur toutes, le visage de Kuin, imperturbable, observait les environs comme depuis un trône de nuages.

« En fin de compte, les Chronolithes ont presque complètement inversé le concept de monument, m'a dit Sue tandis que je regardais ces images. Un monument sert à laisser un message au futur, à permettre aux morts de parler à leurs descendants.

« Contemplez mon œuvre, ô puissants, et vous désespérez<sup>4</sup>. »

— Exactement. Sauf qu'avec les Chronolithes, c'est l'inverse. Ils n'annoncent pas « j'étais ici » mais « j'arrive. Je suis votre avenir, que cela vous plaise ou non ».

— Contemplez mon œuvre et *tremblez*.

— C'est d'une perversité admirable.

— Tu l'admires, toi ?

— Pour tout te dire, Scotty... j'en ai parfois le souffle coupé.

— Moi aussi. » Sans dire que cela m'avait aussi séparé de ma femme et de ma fille.

Découvrir sur le mur de Sue Chopra une recréation de mon obsession envers les Chronolithes m'a perturbé, comme si je

---

<sup>4</sup> *Look upon my work, ye mighty, and despair.* Extrait d'*Ozymandias*, célèbre sonnet de Shelley dans lequel un voyageur raconte au narrateur que l'on trouve au milieu d'un désert de son pays les ruines d'une statue colossale dont le piédestal porte ces mots. (N.d.T.)

venais de m'apercevoir que nous avions un poumon commun. Mais bien entendu, c'était justement pour cela que ce travail lui plaisait : il lui permettait de savoir à peu près tout ce qu'il était possible de savoir sur les Chronolithes. De la recherche plus appliquée l'aurait confinée dans une perspective bien plus limitée, du genre dénombrement des anneaux de réfraction ou débusquage d'insaisissables bosons.

Et il lui permettait aussi de se consacrer aux maths approfondies, et peut-être même davantage que par le passé, étant donné que, jour après jour, la quasi-totalité des travaux de recherche classés secrets passait sur son bureau.

« Et voilà, Scotty.

— Montre-moi mon poste de travail. »

Elle m'a conduit à un bureau périphérique meublé d'une table et d'un terminal. Le terminal, quant à lui, était connecté à un ensemble de stations de travail Quantum Organics disposées en rangs serrés, dont la puissance de calcul tout comme la sophistication dépassaient ce que Campion-Miller avait jamais eu les moyens de s'offrir.

Dans un coin, Morris Torrance, perché sur une chaise en bois inclinée contre le mur, lisait l'édition papier de *Golf*.

« Il est compris dans le lot ? ai-je demandé.

— Vous pouvez vous partager l'endroit quelque temps. Morris a besoin d'être proche de moi, physiquement parlant.

— Morris est un bon ami ?

— C'est mon garde du corps, entre autres. »

Morris a souri et lâché son magazine. Il s'est gratté la tête, un geste étrange sans doute destiné à dévoiler le pistolet qu'il portait sous sa veste. « Je suis globalement inoffensif », a-t-il déclaré.

Je lui ai à nouveau serré la main... mais plus chaleureusement, cette fois, vu qu'il ne me tourmentait pas pour obtenir un échantillon d'urine.

« Pour l'instant, a décrété Sue, contente-toi de te familiariser avec ce que je fais. Je n'ai pas ton niveau de maîtrise du code, alors prends des notes. Nous discuterons de la manière de procéder à la fin de la semaine. »

C'est donc à cela que j'ai consacré la journée. Je n'ai regardé

ni les données entrées par Sue, ni ses résultats, mais les couches procédurales, les protocoles utilisés pour traduire les problèmes en systèmes limités et en solutions autorisées à se reproduire et à mourir. Elle avait installé les meilleures applications génétiques commerciales, mais celles-ci étaient franchement inadaptées (ou du moins d'une lourdeur absurde) à une partie de ce qu'elle essayait de faire. Nous appelions ce genre d'applications des « règles à calcul » : utiles pour une première approximation, mais primitives.

Morris a fini son *Golf* et a rapporté de quoi manger de chez le traiteur en bas de la rue, avec un exemplaire du *Pêcheur à la mouche* pour occuper son début d'après-midi. Sue émergeait à intervalles réguliers pour nous regarder d'un air ravi : nous représentions sa zone tampon, une couche d'isolant entre le monde et les mystères de Kuin.

Le dernier soir de ma première semaine dans le projet, je regagnais en voiture un autre appartement presque vide quand j'ai soudain compris que ma vie venait subitement de prendre un tournant irrévocable.

Peut-être à cause de l'ennui de la conduite, ou des colonies de tentes qui ressemblaient à des carcasses de voitures rouillées sur le bord de la route, ou tout simplement de la perspective d'un week-end de solitude. Le mot « déni » a mauvaise réputation, contrairement au stoïcisme. Le stoïcisme n'est-il pas pourtant fondé sur le déni, le refus définitif de capituler devant une vérité affreuse ? Je m'étais montré vraiment très stoïque, ces derniers temps. Mais alors que je déboîtais pour doubler un camion-citerne, une fourgonnette Leica jaune s'est mise à me presser de derrière, et au même moment le camion a commencé à sortir de sa file pour empiéter sur la mienne. Son conducteur avait dû faire désactiver les contrôles automatiques de proximité, ce qui est tout à fait illégal mais assez fréquent chez les routiers indépendants. Et je me trouvais dans son angle mort, et la Leica refusait de freiner, et pendant cinq bonnes secondes je n'ai rien eu sous les yeux qu'une prémonition de mon corps aplati comme une crêpe sur la colonne de direction.

Puis le routier m'a aperçu dans son rétroviseur, s'est rabattu

sur la droite et m'a laissé le doubler.

La Leica m'a dépassé à fond comme si de rien n'était. Je me suis retrouvé couvert de sueur froide au volant... sans forces, fondamentalement perdu, à descendre une route grise entre l'oubli et l'oubli.

Une semaine plus tard, j'ai reçu une bonne nouvelle, Janice m'a appelé pour m'informer qu'on allait donner une oreille neuve à Kait.

« Ce sera une réparation complète, Scott, du moins on l'espère, étant donné qu'elle est née avec une ouïe normale et que les circuits nerveux nécessaires à l'audition doivent toujours être en place. Ça s'appelle une prothèse mastoïdo-cochléaire.

— C'est vraiment possible ?

— La procédure est assez récente, mais le taux de réussite approche des cent pour cent pour les patients au passé médical identique à celui de Kait.

— Il n'y a pas de danger ?

— Pas vraiment. Mais c'est une opération chirurgicale importante. Elle passera plus d'une semaine à l'hôpital.

— C'est pour quand ?

— Dans six mois, jour pour jour.

— Et pour le financement ?

— Whit est bien couvert. Sa mutuelle accepte d'en prendre en charge au moins une partie. Je peux retirer un peu d'argent de mon plan de retraite, et Whit est prêt à payer le reste de sa poche. Il faudra peut-être prendre une deuxième hypothèque sur la maison. Mais c'est le prix à payer pour que Kaitlin puisse avoir une enfance normale.

— Laisse-moi participer.

— Je sais que tu ne roules pas vraiment sur l'or en ce moment, Scott.

— J'ai de l'argent de côté.

— Et je te remercie de ta proposition. Mais... franchement, Whit serait plus à l'aise s'il s'en occupait lui-même. »

Kait s'était bien adaptée à sa perte auditive. À moins de remarquer sa façon de pencher la tête ou celle de se renfrogner quand les conversations se faisaient moins sonores, on ne

s'apercevait pas de son handicap. Mais il la rendait inévitablement différente, la condamnait au premier rang en classe, où trop d'enseignants s'étaient adressés à elle en exagérant leurs voyelles et en se comportant comme si son problème d'audition provenait d'une déficience intellectuelle. Elle était gênée quand elle jouait dans la cour de l'école, et on la surprenait facilement de derrière. Tout cela, associé à sa timidité naturelle, l'avait rendue un peu trop accro au Net, égocentrique, et parfois maussade.

Mais cela changerait. Les dégâts semblaient sur le point d'être réparés grâce aux progrès récents de l'ingénierie biomédicale. Et grâce à Whitman Delahunt. Et si mon ego se froissait un peu de le voir se mêler de l'intérêt de ma fille... eh bien, mon ego pouvait aller se faire foutre.

Kaitlin retrouverait son intégrité. Le reste n'avait aucune importance.

« Mais j'y tiens, Janice. Je le dois à Kaitlin depuis longtemps.

— Pas vraiment, Scott. Tu n'es en aucun cas responsable de son problème d'oreille.

— Je veux participer à sa diminution.

— Eh bien... Whit te laisserait sans doute apporter une petite contribution, si tu insistes. »

J'avais eu cinq années frugales. Ma « petite contribution » s'est montée à cinquante pour cent du coût de l'opération.

« Bon, Scotty, a dit Sue Chopra, prêt à partir en voyage ? »

Je lui avais déjà parlé de l'opération de Kaitlin. Je lui avais annoncé vouloir tenir compagnie à Kait pendant sa convalescence et je l'avais prévenue que je ne transigerais pas là-dessus.

« On l'opère dans six mois, a dit Sue. Nous serons revenus bien avant. »

Sibyllin. Mais elle semblait enfin prête à lever le voile sur toutes ses allusions des derniers jours.

Dans la cafétéria spacieuse mais quasiment vide, nous nous sommes assis tous les quatre à une table près de la seule fenêtre, qui surplombait l'autoroute. Sue, Morris Torrance, un jeune homme du nom de Raymond Moseley et moi.

Ray Mosely, étudiant en physique de troisième cycle issu du MIT, travaillait avec Sue sur les inventaires des sciences dures. Il avait vingt-cinq ans, de la bedaine, l'air peu soigné de sa personne et en même temps brillant comme un sou neuf. Il était d'une timidité maladive. Il m'avait évité des semaines durant, apparemment parce qu'il ne m'avait jamais vu avant. Il avait fini par m'accepter quand il avait compris n'avoir pas en moi un rival pour l'affection de Sue Chopra.

Sue, bien entendu, avait au moins douze ans de plus que lui et ses inclinations sexuelles ne la poussaient aucunement vers les hommes, encore moins vers les jeunes physiciens timides qui s'imaginaient qu'une longue conversation sur les interactions du muon constituait une invite à une intimité physique. Sue lui avait expliqué tout cela une fois ou deux. Ray était censé s'être résigné à cette explication, mais il lui lançait toujours des regards stupides de l'autre côté de la table poisseuse et se rangeait à son opinion avec la loyauté d'un amant.

« Le plus stupéfiant, a commencé Sue, est la quantité de ce que nous n'avons *pas* appris sur les Chronolithes en dépit de toutes ces années écoulées depuis Chumphon. Tout ce que nous pouvons faire, c'est les caractériser un peu. Nous savons par exemple qu'il est impossible de renverser une pierre de Kuin, y compris en sapant ses fondations, parce qu'elle se maintient dans une orientation précise, à une distance fixe du centre de la Terre, même s'il lui faut pour cela flotter dans l'air. Nous la savons spectaculairement inerte, nous savons qu'elle a un indice de réfraction donné, nos inspections nous ont appris qu'elle a plus probablement été moulée que sculptée, etc., etc. Mais rien de tout cela ne relève d'une véritable compréhension. Nous comprenons les Chronolithes de la manière dont un théologien du Moyen-âge comprendrait une automobile. C'est lourd, les garnitures chauffent si on les laisse au soleil, il y a des pièces pointues et d'autres non. Certains de ces détails peuvent avoir de l'importance, la plupart n'en ont sans doute pas, mais on ne peut les éliminer sans s'appuyer sur une théorie globale. Ce qui est précisément ce dont nous manquons. »

Nous avons hoché la tête avec sagesse, comme d'habitude

lorsque Sue se lançait dans des explications.

« Certains détails ont pourtant plus d'intérêt que d'autres, a-t-elle continué. Nous avons par exemple plus ou moins la preuve qu'il se produit une augmentation graduelle et progressive de la radiation de bruit de fond locale au cours des semaines précédant la manifestation d'un Chronolithe. Augmentation qui n'a rien de dangereux, mais est parfaitement mesurable. Les Chinois ont un peu creusé la question, à l'époque où ils nous communiquaient encore le résultat de leurs recherches. Et puis les Japonais ont eu un coup de pot.

« Ils ont toujours un réseau de stations de mesure de radioactivité en service autour de leur réacteur à fusion Sapporo/Technics. Tokyo tentait de repérer la source de tout ce rayonnement parasite dans les jours précédant l'apparition du Chronolithe. Les mesures ont atteint un maximum à l'arrivée du monument, et ont très vite retrouvé ensuite un niveau normal.

Ce qui signifie, a expliqué Ray Moseley comme s'il servait d'interprète à des idiots, que si nous ne pouvons empêcher l'arrivée d'un Chronolithe, nous pouvons plus ou moins la prévoir.

— Et avertir la population, a ajouté Sue.

— Ça semble prometteur... si on sait où regarder, ai-je dit.

— Ouais, c'est là que le bât blesse, a admis Sue. Mais il y a beaucoup d'endroits où on surveille la radioactivité ambiante. Et Washington s'est arrangé avec un certain nombre de gouvernements amis pour qu'on mette en place des détecteurs dans les principales zones urbaines. D'un point de vue protection civile, cela signifie que nous pourrons faire évacuer.

— Mais nous, est intervenu Ray, cela nous intéresse plutôt d'y être. »

Sue lui a jeté un regard sévère, comme s'il lui avait volé sa chute.

« Ce ne serait pas un peu dangereux ? ai-je demandé.

— Pouvoir enregistrer l'événement, obtenir des mesures précises de l'explosion produite par l'arrivée, assister à l'intégralité du processus... serait d'une valeur inestimable.

— Y assister de loin, j'espère, a glissé Morris Torrance.

— Nous pouvons minimiser tout danger physique.

— C'est pour bientôt ? ai-je voulu savoir.

— Nous partons dans un jour ou deux, Scotty, et ça sera peut-être un peu juste. Je sais que le délai est court. Nos avant-postes sont déjà prêts et nous avons des spécialistes sur place. Tout laisse penser à une grosse manifestation dans une quinzaine de jours maximum. Les journaux devraient titrer sur l'évacuation dès ce soir.

— Et nous allons à... ?

— Jérusalem », a dit Sue.

Elle m'a donné une journée pour boucler mes valises et mettre de l'ordre dans mes affaires. J'en ai profité pour prendre ma voiture et partir.

Un jour, alors que j'avais dix ans, je suis rentré à la maison et j'y ai trouvé ma mère en train de récurer la cuisine. La situation ne m'a pas du tout semblé anormale... jusqu'à ce que j'observe ma mère d'un peu plus près (j'avais déjà appris à l'observer soigneusement).

Ma mère n'était pas très belle, et je crois que je le savais déjà, de cette manière dont les enfants sentent vaguement ce genre de choses. Son visage dur et étroit faisait de ses sourires autant d'événements mémorables. Le soir, dans mon lit, je me repassais ses rires dans ma tête. Elle venait d'avoir trente-cinq ans, ne se maquillait jamais et négligeait certains matins de se brosser les cheveux, ce qui ne se voyait pas trop grâce aux reflets naturels de sa chevelure brune.

Elle détestait acheter des vêtements. Elle portait toujours les siens jusqu'à ce qu'ils deviennent littéralement imméttables. Il m'arrivait de me sentir gêné qu'elle m'emmène faire les courses, parce qu'on voyait la bretelle de son soutien-gorge par un trou de cigarette sur le côté de son pull bleu, ou une décoloration de la forme de la Californie qui descendait sous l'épaule droite de son chemisier jaune.

Si je lui en parlais, elle me regardait sans piper mot et rentrait à la maison enfiler quelque chose de vaguement plus présentable. Mais j'avais horreur de lui en parler car cela me donnait l'impression d'être un petit saint efféminé, le genre de Garçon Qui Se Soucie Des Vêtements, ce que je n'étais en rien. Seulement, je ne voulais pas des regards obliques dans les allées du supermarché.

Ce jour-là, quand je suis rentré, elle portait un blue-jean et une chemise de mon père trop grande pour elle. Elle avait les bras enfouis jusqu'aux épaules dans des gants de caoutchouc jaune qui masquaient, cela m'a échappé sur le moment, un certain nombre de griffures assez profondes pour saigner.

C'était sa tenue de ménage, et elle avait travaillé d'arrache-pied : la cuisine empestait le Lysol, l'ammoniaque et une demi-douzaine des détergents et désinfectants qu'elle remisait dans le placard sous l'évier. Elle s'était attaché les cheveux sur la nuque avec un bandana et se concentrat sur le sol carrelé. Il a fallu que je pose bruyamment la boîte de mon déjeuner sur le comptoir pour qu'elle me voie.

« Ne reste pas dans la cuisine, a-t-elle dit d'une voix blanche. C'est ta faute.

— Ma faute ?

— C'est ton chien, non ? »

Elle parlait de Chuffy, notre springer, et je me suis mis à avoir peur... moins à cause de ses paroles que de la manière dont elle les avait prononcées.

Elle me souhaitait bonne nuit de la même manière. Tous les soirs, elle entrait dans ma chambre, se penchait sur mon lit, ajustait le drap de coton et la couverture matelassée, puis déposait un baiser sur le bout de ses doigts qu'elle frottait ensuite sur mon front. Et neuf fois sur dix, je trouvais cela aussi réconfortant que cela en a l'air. Mais certains soirs... certains soirs, peut-être qu'elle avait un peu bu, elle se courbait sur moi en dégageant, comme un poêle à charbon dégage de la chaleur, une odeur féroce de sueur et d'alcool, et elle avait beau prononcer les mêmes mots, les mêmes « Bonne nuit, Scotty, dors bien », elle avait l'air de jouer un rôle, et ses doigts sur ma peau étaient froids et râches. Ces soirs-là, je tirais la couverture sur ma tête et je comptais les secondes (*mille un, mille deux*) jusqu'à ce que le bruit de ses pas s'évanouisse dans le couloir.

C'est cette même voix qu'elle avait ce jour-là. Ses yeux étaient trop écarquillés et sa bouche restait pincée en une ligne étroite, et je me suis douté qu'en l'approchant je sentirais cette même puanteur saumâtre et repoussante de plage à marée basse.

Elle a continué son ménage et je me suis glissé dans le salon pour allumer la télé et regarder sans la voir une rediffusion de *Seinfeld*, jusqu'à ce que me revienne à l'esprit sa remarque sur Chuffy.

Ma mère ne l'avait jamais aimé. Elle le tolérait, mais c'était

notre chien, à mon père et à moi, pas le sien. Si par exemple Chuffy s'était oublié sur le sol de la cuisine, cela n'expliquerait-il pas la réaction de ma mère ? Et où diable était-il, d'ailleurs ? D'habitude, à ce moment-là de la journée, il attendait sur le canapé qu'on lui gratte les oreilles. Je l'ai appelé.

« Cet animal est dégoûtant, a dit ma mère dans la cuisine. Laisse cet animal tranquille. »

J'ai retrouvé Chuffy à l'étage, enfermé dans le cabinet de toilette de la chambre de mes parents. On lui avait récuré l'arrière-train et les pattes jusqu'au sang, probablement à l'aide d'une de ces pailles métalliques que nous réservions à la vaisselle grasse. Sa peau saignait à une douzaine d'endroits où le pelage était parti, et quand j'ai voulu le réconforter, il a planté ses dents dans mon avant-bras.

Les faubourgs du Maryland dans lesquels vivait mon père avaient mal vieilli. Le quartier, autrefois semi-rural, était devenu un nid de boîtes de strip-tease, de boutiques de produits érotiques et de tours de logement pour ouvriers. Le lotissement clos existait toujours, mais la loge du portier était inoccupée et couverte de graffitis arabes. La maison sur Provender Lane, celle de mon enfance, était quasi méconnaissable derrière des haies de neige bosselées. L'une des gouttières de la corniche s'était détachée du toit et derrière elle les bardeaux s'affaissaient de façon inquiétante. La maison ne ressemblait pas à celle de mes souvenirs, mais c'était tout à fait le type de maison qu'habiterait (ou peut-être que devrait habiter) mon père : à la fois mal entretenue et inhospitalière.

Je me suis garé, j'ai coupé le moteur et je suis resté un moment assis dans la voiture.

Bien entendu, venir avait été une idée stupide. J'avais obéi à une de ces impulsions téméraires aussi spectaculaires que vides de sens. J'avais décidé que je devais revoir mon père avant de quitter le pays (implicitement : *avant sa mort*)... mais pour quoi faire exactement ? Qu'avais-je à lui dire, qu'avions-nous à nous dire ?

Au moment où je tendais la main vers la clé de contact, il est sorti sur la véranda de bois grinçant pour y ramasser son

journal du soir. Dans la lumière bleutée du crépuscule, l'éclairage de la véranda a teinté sa peau de jaune aigre. Il a jeté un coup d'œil à la voiture, s'est penché pour prendre le journal, a regardé à nouveau. Finalement, il s'est avancé jusqu'au trottoir en pantoufles et tricot de corps blanc. Cet exercice inhabituel l'a laissé à bout de souffle.

J'ai baissé ma vitre.

« Je me disais bien que c'était toi », a-t-il prononcé.

Le son de sa voix a ravivé tout un régiment de souvenirs en moi. Je n'ai pas répondu.

« Eh bien, entre. Il fait froid dehors. »

J'ai verrouillé la voiture derrière moi et activé les protocoles de sécurité. Au bout de la rue, trois jeunes Asiatiques au visage sans expression m'ont regardé gagner la porte sur les talons de mon père mourant.

Chuffy s'est rétabli mais ne s'est plus jamais approché de ma mère. Ce sont les blessures de ma mère qui se sont révélées permanentes et handicapantes. On m'a dit, à un stade de son déclin, qu'elle souffrait d'un dérèglement neurologique appelé schizophrénie, qu'il s'agissait d'une maladie, d'une panne quelque part dans le fonctionnement mystérieux mais normal du cerveau. Je n'y ai pas cru, je savais par expérience le problème à la fois plus simple et plus effrayant : une bonne et une mauvaise mère s'étaient mises à habiter le même corps. Et parce que j'aimais la bonne mère, il devenait possible et même nécessaire de détester la mauvaise.

Hélas, chacune déteignait sur l'autre. La bonne mère pouvait m'embrasser lorsque je partais le matin, mais quand je rentrais de l'école (tard, à contrecœur), l'usurpatrice folle avait pris le contrôle. Je n'ai pas eu d'amis proches avant mes dix ans, parce que quand on en a il faut les laisser venir chez soi, et la dernière fois que j'avais essayé, la fois où j'avais ramené chez nous un garçon roux et timide nommé Richard avec qui je m'étais lié d'amitié en classe de géographie, elle l'avait sermonné vingt minutes durant sur les dangers que les moniteurs vidéo faisaient courir à sa future fertilité. Sauf qu'elle avait utilisé un vocabulaire nettement plus explicite. Le lendemain, Richard

m'avait battu froid, m'avait ignoré, comme si j'avais fait quelque chose d'épouvantable. Je voulais lui dire que ce n'était pas ma faute, ni même celle de ma mère. Nous étions les victimes d'un cas de possession.

Comme elle ne se croyait pas malade, elle projetait sa faiblesse sur moi, et elle a exigé un nombre incalculable de fois pendant mon adolescence que je cesse de la regarder « comme ça », c'est-à-dire avec une expression d'effroi manifeste. Et une des ironies de la schizophrénie paranoïaque est qu'elle répond avec une rigueur presque mathématique à ses pires appréhensions. Ma mère pensait que nous conspirions pour la rendre folle.

Rien de tout cela ne nous a rapprochés, mon père et moi. Bien au contraire. Il avait refusé le diagnostic avec presque autant de véhémence que ma mère, mais son refus à lui avait pris une forme plus directe. Je pense qu'il avait toujours eu le sentiment de s'être marié en dessous de sa condition, d'avoir fait une faveur aux parents de ma mère, là-bas à Nashua, dans le New Hampshire, en les débarrassant de leur fille versatile et renfermée. Peut-être s'était-il imaginé que le mariage lui arrangerait le caractère. Raté. Elle l'avait déçu, et peut-être l'avait-il déçue lui aussi. Mais il a continué à exiger beaucoup d'elle. Il lui reprochait le moindre de ses actes irrationnels comme s'il s'adressait à quelqu'un à même de porter un jugement moral et éthique, ce dont elle était effectivement capable, mais pas tout le temps. Ainsi la bonne mère souffrait-elle des péchés de la mauvaise. La mauvaise pouvait se montrer acerbe et obscène, mais on pouvait intimider et malmener la bonne. On pouvait réduire la bonne mère à se confondre lâchement en excuses, ce à quoi mon père se livrait à intervalles réguliers. Il lui criait dessus, la frappait à l'occasion, l'humiliait assez souvent, tandis que, terré dans ma chambre, j'essayais d'imaginer un monde où la bonne mère et moi pourrions les abandonner l'un et l'autre, mon père et l'encombrante pseudo-maman. Nous vivrions heureux, me disais-je, dans le genre de foyer chaleureux qu'elle avait au moins essayé de créer, pendant que mon père continuerait à se battre contre son irrationnelle épouse truquée dans un endroit distant et isolé, une cellule de

prison, par exemple, ou un asile de fous.

Plus tard, après mon seizième anniversaire et mon permis de conduire, mais avant l'internement de ma mère dans la maison résidentielle du Connecticut où elle allait finir ses jours, mon père nous a emmenés en voyage à New York. Je pense qu'il croyait – et c'était sans doute par désespoir qu'il se raccrochait à un tel fétu de paille – que des vacances feraient du bien à ma mère, qu'elles lui « nettoieraient la tête », comme il aimait à le dire. Nous avons donc chargé la voiture de nos bagages, changé le filtre à huile et rempli le réservoir d'essence, et nous sommes partis tels des pèlerins à l'esprit chagrin. Ma mère avait tenu à ce qu'on lui réserve la banquette arrière. Je me suis donc installé devant, à la place du navigateur, me retournant de temps en temps pour la prier d'arrêter de s'arracher la peau des lèvres avec les dents, car sa bouche commençait à saigner.

Je n'ai guère gardé que deux souvenirs de notre week-end à New York.

Le samedi, nous avons visité la statue de la Liberté, et en me remémorant la scène je peux presque compter combien de marches lustrées nous avons montées jusqu'au sommet. Je me souviens de cette sensation à la fois de petitesse et de grandeur à notre arrivée là-haut, de l'odeur de sueur et de cuivre chaud dans l'atmosphère figée de juillet. Ma mère a eu un mouvement de recul face au panorama de Manhattan et s'est lamentée à voix basse pendant que je m'absorbais dans le spectacle des mouettes plongeant vers la mer. J'ai rapporté de ce voyage un modèle réduit de la statue, en cuivre creux et grand comme ma main. Je me souviens que le dimanche matin de ce même week-end, ma mère est sortie sans but précis de la chambre d'hôtel tandis que mon père prenait une douche et que j'insérais des pièces de monnaie dans le distributeur de boissons fraîches du couloir. À mon retour, trouvant la chambre vide, j'ai paniqué, mais sans me résoudre à interrompre la toilette de mon père, probablement parce qu'il m'aurait reproché (ou parce que je m'imaginais qu'il me reprocherait) d'avoir perdu ma mère. J'ai préféré parcourir d'un bout à l'autre le tapis rouge du couloir en longeant les plateaux de service en chambre et les chariots de linge d'un blanc immaculé, puis prendre l'ascenseur jusqu'au

rez-de-chaussée. Là, j'ai vu de l'autre côté du hall la chevelure brune de ma mère disparaître derrière les portes à tambour. Je ne l'ai pas appelée, de peur d'attirer l'attention des étrangers et de provoquer un scandale public, mais je l'ai poursuivie, manquant renverser au passage le présentoir à journaux devant la boutique de cadeaux. Mais le temps que je passe la porte vitrée et débouche sur le trottoir, elle avait à nouveau disparu. Le portier en livrée rouge soufflait dans son sifflet, et je n'ai compris pourquoi qu'en découvrant ma mère allongée dans le caniveau, ma mère qui gémissait doucement tandis que le livreur de fleurs qui venait de lui briser les jambes sautait à bas de sa camionnette de livraison et se penchait sur elle en tremblant, les yeux écarquillés comme deux pleines lunes. Et je n'ai alors ressenti qu'un froid brutal et glacé.

Ma mère a été internée dans une unité de soins de longue durée après ce voyage à New York – et après la guérison de ses jambes, et après que les docteurs du Central Mercy ont dû la bourrer de Haldol jusqu'à ce qu'on lui retire ses plâtres. Le salon dans lequel mon père et moi avions pris place avait remarquablement peu changé depuis. Non que mon père se soit efforcé de garder la maison telle quelle, comme un mausolée pour son épouse. Il n'avait tout simplement rien changé. Cela ne lui était pas venu à l'esprit.

« J'ai reçu toutes sortes de coups de fil à ton sujet, a-t-il dit. J'ai même cru un moment que t'avais braqué une banque. »

Les rideaux étaient tirés. La maison n'était pas très lumineuse, de toute façon. Et l'antique lampadaire ne faisait pas grand-chose pour repousser la pénombre.

Assis dans son vieux fauteuil vert, la respiration courte, mon père a attendu ma réponse.

« C'était pour un boulot, ai-je expliqué. Ils vérifiaient mes antécédents.

— Ça doit pas être un boulot comme les autres, pour que le FBI se déplace à domicile. »

Le maillot exposait sa frêle silhouette. C'était un homme imposant, autrefois. Imposant et irascible, le genre à qui personne ne cherche de noises. Il avait désormais des bras

squelettiques et la chair flasque. Son ample torse avait fondu jusqu'aux côtes, et sa ceinture était au moins au cinquième cran, avec le bout libre battant sur le haut de la hanche.

« Je vais quitter le pays quelque temps, lui ai-je annoncé.

— Combien de temps ?

— À vrai dire, je n'en sais rien.

— Le FBI t'a dit que j'étais malade ?

— J'ai appris ça.

— Je ne le suis peut-être pas autant qu'ils le prétendent. Je ne me sens pas en forme, mais...» Il a haussé les épaules. « Ces docteurs n'y connaissent que dalle, sauf pour vous faire raquer.

— Un café ?

— Je m'en occupe. J'imagine que la cafetière est toujours au même endroit ?

— Tu me trouves trop fragile pour préparer le café ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Je peux encore faire le café, nom de Dieu.

— Je ne tiens pas à t'en empêcher. »

Il est allé dans la cuisine. Je me suis levé pour le suivre mais me suis arrêté sur le seuil en le voyant verser en douce une bonne dose de Jack Daniel's dans sa tasse. Ses mains tremblaient.

J'ai attendu dans le salon en regardant la bibliothèque. La plupart des livres avaient appartenu à ma mère. Ses goûts la portaient vers Nora Roberts, vers *Sur la route de Madison*, et vers les innombrables Tim LaHaye. Mon père avait fourni les vieux Tom Clancy en plus de *Stranger Than Science*. J'avais quant à moi possédé de nombreux livres lorsque j'habitais là – j'étais un étudiant brillant, probablement par crainte de quitter l'école pour rentrer chez moi – mais j'avais gardé à part, sur une étagère de ma chambre, mes livres policiers et mes romans à suspense, affectant un manque d'enthousiasme à mêler Conan Doyle et James Lee Burke avec des auteurs du genre de V.C. Andrews ou de Catherine Coulter.

Mon père est revenu avec deux chopes de café. Il m'a tendu celle qui arborait, presque effacé, le nom de son dernier employeur, CORIOLIS SHIPPING. Il avait géré le réseau de distribution de Coriolis pendant vingt-trois ans et continuait à

toucher son chèque de retraite toutes les fins de mois. Le café était à la fois amer et léger. « Je n'ai ni crème ni lait normal, a-t-il prévenu. Je sais que tu l'aimes blanc. J'ai mis du lait en poudre.

— Ça ira très bien. »

Il s'est réinstallé dans son fauteuil. Une télécommande reposait sur la table basse devant lui, sans doute celle de son panneau vidéo. Il l'a regardée d'un air mélancolique et songeur, mais sans tendre la main pour la saisir. « Ce boulot pour lequel tu postules doit vraiment être spécial, vu les questions bizarres qu'ont posées les types du FBI.

— Comme quoi ?

— Eh bien, les questions habituelles, j'imagine, où t'es allé à l'école, quelles notes t'avais en général, où t'as travaillé et tout ça. Mais ils voulaient plein de détails. Si tu faisais du sport, comment t'occupais ton temps libre, si tu discutais beaucoup politique ou histoire. Si t'avais beaucoup d'amis ou si t'étais plutôt du genre solitaire. Le nom de notre médecin de famille, si t'avais eu des maladies infantiles inhabituelles, si t'avais déjà consulté un psy. Et plein de questions sur Elaine, aussi. Ils savaient qu'elle avait été malade. Sur ce sujet, je leur ai dit en gros d'aller se faire voir. Mais apparemment, ils en savaient déjà beaucoup.

— Ils ont posé des questions sur Maman ?

— C'est ce que je viens de dire, non ?

— Quel genre de questions ?

— Sur ses, euh, symptômes. Quand ils étaient apparus et comment elle se comportait. Comment t'avais réagi. Des affaires de famille qui ne regardent que la famille, franchement. Mon Dieu, Scotty, ils ont mis leur nez *partout*. Ils voulaient voir tes vieilles affaires, celles qui sont rangées dans le garage. Ils ont pris des échantillons d'eau du robinet, tu le crois, ça ?

— Tu es en train de me dire qu'ils sont venus à la maison ?

— Ouais.

— Ils ont pris autre chose que de l'eau du robinet ?

— Pas que j'aie remarqué, mais il y en avait tant que je pouvais pas tous les garder à l'œil. Si tu veux vérifier tes vieilles affaires, la boîte est toujours là, derrière la Buick. »

Curieux et troublé, je me suis excusé le temps de faire un tour dans le garage non chauffé.

La boîte dont il parlait contenait un fatras de détritus de mes années de lycée. Des livres de classe, quelques récompenses académiques, des vieux romans et DVD, quelques jouets et souvenirs. Y compris, ai-je découvert, la statue de la Liberté en cuivre que j'avais rapportée de New York. La base verte en était élimée et le corps de cuivre creux, terni. Je l'ai prise et l'ai fourrée dans ma poche. S'il manquait quelque chose à cet assortiment, j'étais incapable de déterminer quoi. Mais j'avais des frissons dans le dos à l'idée d'agents anonymes du FBI fouillant dans des boîtes du garage.

Tout au fond de la boîte, j'ai trouvé une pile de dessins remontant à l'école primaire. Dessiner n'avait jamais été mon fort, mais ma mère avait trouvé ceux-là dignes d'être conservés. Du papier bruni et raide comme des feuilles mortes, recouvert de peinture à l'eau qui s'écaillait. Des scènes enneigées, pour la plupart. Des pins courbés, de grossières cabanes bloquées par la neige... des choses solitaires au milieu de vastes paysages.

Quand j'ai regagné la maison, mon père dodelinait de la tête dans son fauteuil. Sa tasse de café vacillait sur le bras capitonné. Je l'ai posée sur la table. La sonnerie du téléphone l'a tiré du sommeil. Un vieux téléphone à combiné muni d'un adaptateur numérique à l'endroit où le cordon sortait du mur.

Mon père a décroché, cligné des yeux, dit « ouais » une fois ou deux puis m'a tendu le combiné. « Pour toi.

— Pour moi ?

— Tu vois quelqu'un d'autre dans la pièce ? »

À l'autre bout du fil, il y avait Sue Chopra, la voix ténue sur la ligne à faible bande passante.

« Tu nous donnes du souci, Scotty.

— Vous aussi.

— Tu te demandes comment nous t'avons retrouvé. Tu peux te réjouir que nous l'ayons fait. Tu nous as pas mal inquiétés en t'enfuyant comme ça.

— Sue, je ne m'enfuis pas. Je passe l'après-midi avec mon père, c'est tout.

— Je comprends. Mais on aurait préféré que tu nous

préviennes avant de quitter la ville. Morris t'a fait suivre.

— Morris peut aller se faire foutre. Je dois demander la permission pour quitter la ville, maintenant ?

— Ce n'est pas dans les textes, mais c'aurait été sympa. Scotty.

— Je sais que tu dois être très en colère. J'ai connu ça avant toi. Je ne peux pas te le justifier. Mais les temps changent. La vie est plus dangereuse qu'avant. Tu rentres quand ?

— Ce soir.

— Très bien. Je crois qu'il faut qu'on parle. »  
Je lui ai répondu que je le croyais aussi.

Je suis resté assis quelques minutes avec mon père avant de lui annoncer que je devais partir. Derrière la fenêtre, la faible lumière du jour avait complètement disparu. La maison pleine de courants d'air sentait la poussière et la chaleur sèche.

Il s'est tortillé dans son fauteuil : « T'as fait tout ce chemin juste pour boire un café et marmonner trois mots ? Écoute, je sais pourquoi t'es venu. Je vais te dire, je n'ai pas spécialement peur de mourir. Ni même d'en parler. On se réveille, on lit le courrier et on se dit, eh bien, ce ne sera pas pour aujourd'hui. Mais ce n'est pas la même chose que de ne pas savoir.

— Je comprends.

— Non, tu ne comprends pas. Mais je suis content que tu sois venu. »

Venant de lui, c'était une parole stupéfiante. J'ai été incapable de trouver une réponse.

Il s'est levé, le pantalon mal arrimé à ses hanches osseuses. « Je n'ai pas toujours traité ta mère au mieux. Mais j'étais là, Scotty. Souviens-t'en. Même quand elle était à l'hôpital. Même quand elle délirait. Je ne t'y emmenais que lorsque je la savais dans un de ses bons jours. Elle disait de ces trucs, t'en serais resté sur le cul. Et puis t'es parti à l'université. »

Elle était morte de complications de pneumonie l'année avant mon diplôme. « Tu aurais pu m'appeler quand elle est tombée malade.

— Pour quoi faire ? Pour que ton dernier souvenir de ta mère soit qu'elle te maudissait sur son lit de mort ? Cela aurait servi à

quoi ?

— Je l'aimais, moi aussi.

— C'était facile, pour toi. Peut-être que je l'aimais, peut-être pas, je me souviens plus. Mais j'étais avec elle, Scotty, tout le temps. Je ne me montrais pas forcément gentil avec elle. Mais j'étais avec elle.

Je me suis dirigé vers la porte. Il a fait quelques pas à ma suite puis s'est immobilisé, à bout de souffle.

« Souviens-toi de ça sur moi », a-t-il dit.

## 8

À notre arrivée à Ben Gourion, l'aéroport était en plein chaos, bondé de touristes qui s'enfuyaient. Notre vol El Al – retardé de quatre heures par les conditions météorologiques, après un délai « diplomatique » de trois jours dont Sue refusait de parler – était pratiquement vide. Mais il ne lui resterait plus une place au décollage : l'évacuation de Jérusalem continuait.

J'ai quitté l'avion au sein d'un groupe restreint formé par Sue Chopra, Ray Mosely et Morris Torrance, qu'entourait un cordon d'agents du FBI équipés de tactoculaires à vision améliorée et d'armes dissimulées, eux-mêmes escortés par cinq conscrits des Forces de défense israéliennes en jeans et T-shirts blancs, leurs Uzis pendus à l'épaule, qui nous avaient rejoints au pied de la passerelle. On nous a aussitôt fait franchir la douane israélienne et sortir de Ben Gourion pour parvenir à ce qui ressemblait à un *sheruti*, une camionnette-taxi privée, réquisitionnée pour faire face à l'urgence. Sue s'est faufilée sur le siège à côté de moi, encore étourdie par le voyage. Morris et Ray sont montés à l'arrière, et le groupe moteur a bourdonné doucement quand la camionnette a démarré.

Une pluie monotone rendait l'autoroute n°1 luisante. La longue file de voitures qui avançait au ralenti vers Tel Aviv miroitait faiblement sous les rangées de nuages, mais il n'y avait personne sur les voies menant vers Jérusalem. Devant nous, sur le bas-côté, d'immenses écrans de service public annonçaient l'évacuation. Dans notre dos, ils indiquaient les itinéraires d'évacuation.

« Aller à un endroit dont tout le monde part, il y a de quoi vous rendre un peu nerveux », a estimé Sue.

Sur la banquette arrière, l'homme des FDI – qui avait plutôt l'air d'un adolescent – a émis un bref ricanement.

« Il y a pas mal de sceptiques, a commenté Morris. Et aussi pas mal de mauvaise humeur. Le Likoud pourrait perdre les

prochaines élections.

- Mais seulement s'il ne se passe rien, a dit Sue.
- Ça a une chance de se produire ?
- Quasiment aucune. »

L'homme des FDI a grogné à nouveau.

Une bourrasque de pluie s'est abattue en cliquetant sur le *sheruti*. En Israël, la saison des pluies a lieu en janvier et février. J'ai tourné la tête vers la fenêtre pour regarder un bosquet d'oliviers qui se courbait dans le vent. J'avais toujours en tête ce que Sue m'avait raconté dans l'avion.

Quand j'étais revenu de chez mon père, Sue était restée inaccessible des jours durant. Elle avait travaillé presque jusqu'à la dernière minute à aplanir les difficultés diplomatiques qui nous retenaient à Baltimore.

J'avais occupé ma semaine à réviser du code et passé une ou deux soirées dans un bar du coin avec Morris et Ray.

Je me plaisais plus que je ne l'aurais cru en leur compagnie. J'en voulais à Morris de m'avoir fait suivre jusque chez mon père... mais Morris Torrance était l'un de ces hommes qui élèvent l'affabilité au rang d'art. À moins qu'il ne s'en servît comme d'un outil. La colère rebondissait sur lui comme les balles sur la poitrine de Superman. Il n'était pas dogmatique à propos des Chronolithes et ne nourrissait aucune conviction particulière quant à la signification de Kuin, même si visiblement il s'y intéressait beaucoup. On pouvait donc déconner avec lui, balancer des idées parfois complètement loufoques sans craindre de se heurter à une fixation politique ou religieuse. Était-il sincère ? Après tout, il représentait le FBI. Tout ce que nous lui disions se retrouvait peut-être dans un dossier. Mais avec lui, cela semblait n'avoir aucune importance.

Même Ray Mosely s'ouvrait en compagnie de Morris. J'avais classé Ray comme un type brillant mais socialement handicapé, au radar sexuel désespérément et malheureusement braqué sur Sue. Je ne me trompais pas beaucoup à son sujet. Mais quand il s'est détendu, il a révélé une passion pour l'American League de base-ball qui nous a donné un point commun. Ray appréciait la nouvelle équipe de Tucson – où il était né – et a réussi à énerver

un type de la table d'à côté avec ses remarques sur les Orioles. Qu'il n'a pas retirées une fois mis en demeure de le faire. Ray n'était pas un lâche. C'était un solitaire, mais sur le plan purement intellectuel. Il avait tendance à se taire lorsqu'il prenait conscience d'avoir atteint un niveau trop élevé pour nous. Dans ces cas-là, il ne se montrait jamais condescendant – enfin, presque jamais –, juste triste que nous ne puissions pas partager ses pensées.

À mon avis, c'était cette solitude que Sue comblait pour lui. Peu importait qu'elle réservât son affection physique à de brefs contacts qu'elle prenait soin de tenir à l'écart de son travail. Je n'ai pas l'impression d'exagérer en disant que, d'une certaine manière, Ray lui faisait l'amour en discutant physique avec elle.

Nous avons très peu vu Sue. « C'était pareil à Cornell, ai-je confié à Morris et à Ray. Pour ses étudiants, je veux dire. Elle nous rassemblait, mais nous avons eu certaines de nos meilleures conversations après le cours, une fois Sue partie.

— Ça a dû être une espèce de répétition générale, a avancé Morris d'un air songeur.

— Une répétition pour quoi ? Pour ça ? Pour les Chronolithes ?

— Oh, elle n'en savait rien, bien entendu. Mais ça ne vous arrive jamais d'avoir l'impression que votre vie n'a été qu'une grande répétition en vue d'un événement crucial ?

— Peut-être. Des fois.

— Comme si elle n'avait pas le bon casting à Cornell et qu'il fallait fignoler le scénario, a ajouté Morris. Mais tu as dû être bien, Scott. » Il a souri. « On t'a gardé dans le montage final.

— Et cet événement, ce serait quoi ? ai-je demandé. Ce truc à Jérusalem ?

— Peut-être... ou bien ce qui va venir ensuite. »

Sue et moi n'avons pu discuter en privé qu'une fois au milieu de l'Atlantique, quand elle m'a emmené au fond de la section économique déserte pour me dire : « Désolée de te laisser ainsi dans le noir, Scotty. Et de cette histoire avec ton père. Je pensais qu'en ce qui te concerne, on pourrait en faire un simple emploi de jour, et non...

— Un boulot en résidence surveillée, ai-je proposé.

— Voilà, de la résidence surveillée. Parce que je suppose que ça en est, d'une certaine façon. Mais pas que pour toi. Je suis dans la même situation que toi. Ils veulent que nous restions ensemble et sous observation. »

Sue souffrait d'un rhume de cerveau dont elle s'extrayait avec sa détermination habituelle. Assise dans un rayon de soleil, les mains sur les genoux, elle triturait un mouchoir et semblait aussi contrite et aussi fondamentalement immuable que le Mahatma Gandhi. À l'avant, un steward d'El Al servait œufs brouillés et toasts sur des plateaux en plastique. « Mais pourquoi *moi*, Sue ? ai-je demandé. Personne ne veut me le dire. Tu aurais pu engager un meilleur cultivateur de code. J'étais à Chumphon, mais ça n'explique pas tout.

— Ne sous-estime pas tes capacités. Mais je comprends ta question. La surveillance du FBI, les agents chez ton père... Scotty, il y a quelques années, j'ai fait une erreur : j'ai voulu publier un article sur un phénomène que j'ai baptisé « la turbulence tau ». Certaines personnes influentes l'ont lu. »

Une réponse qui s'orientait vers de la théorie abstraite risquait de ne pas en être une du tout. J'ai attendu, les sourcils froncés, qu'elle ait fini de se moucher, bruyamment.

« Pardon, a-t-elle repris. L'article traitait de causalité, je suppose qu'on pourrait le dire comme ça, relativement aux problèmes de symétrie temporelle et aux Chronolithes. C'était surtout des maths, la plupart concernant divers aspects contestés du comportement quantique. Mais j'y réfléchissais aussi à ce que les Chronolithes pourraient changer dans notre manière habituelle de comprendre la cause et l'effet au niveau macroscopique. En gros, j'y énonçais que dans un événement tau localisé – hypothétiquement, la création d'un Chronolithe – l'effet, qui bien entendu précède la cause, crée aussi une sorte d'espace fractal dans lequel les plus significatifs des connecteurs entre les événements ne deviennent pas déterministes mais corrélatifs.

— Je ne sais pas ce que cela veut dire.

— Pense à un Chronolithe comme à un événement local dans l'espace-temps. Il existe une interface, une frontière, entre le

flot conventionnel du temps et l'anomalie tau négative. Cela ne se limite pas à l'avenir qui parle au présent : il y a des ondulations, des tourbillons, des courants. L'avenir transforme le passé, qui à son tour modifie le futur. Tu comprends ?

— À peu près.

— On obtient donc une espèce de turbulence, marquée moins par la cause et l'effet ou même par le paradoxe que par une écume de corrélations et de coïncidences. Inutile de chercher la cause de la manifestation de Bangkok : elle n'existe pas encore. Mais on peut rechercher des indices dans la turbulence, dans les termes corrélatifs inattendus.

— Comme quoi ?

— Quand j'ai écrit l'article, je n'ai pas donné d'exemples. Mais quelqu'un m'a prise assez au sérieux pour déterminer ce que cela impliquait. Le FBI s'est remis à étudier tous ceux qu'on avait interviewés après Chumphon, autrement dit l'échantillon statistique le plus petit et le plus complet dont nous disposions. Ensuite, il a compilé une base de données contenant identité et biographie de tous ceux qui s'étaient à un moment ou à un autre exprimés en public sur les Chronolithes, du moins dans les premiers jours, de tous ceux impliqués dans les études scientifiques sur le site de Chumphon, jusqu'aux conducteurs de tracteurs et aux installateurs des chiottes, et enfin de tous ceux qu'il avait interrogés après l'atterrissement. Puis il s'est mis à la recherche de corrélations.

— Et il en a trouvé, j'imagine ?

— Dont certaines assez bizarres. Mais l'une des corrélations les plus bizarres était celle entre toi et moi.

— Comment ça ? À cause de Cornell ?

— En partie, mais considère un instant l'ensemble des données, Scotty. D'un côté une femme qui parlait d'anomalies tau et de matière exotique bien avant Chumphon, et qui est depuis devenue une sommité en Chronolithes. De l'autre, un de ses anciens étudiants, un vieux copain qui se trouvait justement sur la plage de Chumphon et qu'on a arrêté à moins de deux kilomètres du premier Chronolithe connu, quelques heures après son apparition.

— Sue, ai-je objecté. Cela ne veut *rien* dire. Tu le sais.

— Cela n'a pas de signification *causale*, tu as raison, mais là n'est pas la question. L'important, c'est que cela nous marque. Tenter de comprendre la genèse d'un Chronolithe ressemble à essayer de défaire un pull avant même qu'il ne soit tricoté. C'est impossible. Au mieux, on peut dénicher certains fils de la bonne longueur ou de la même couleur, et deviner certaines choses sur la manière dont ils pourraient s'entremêler.

— C'est pour ça que le FBI a enquêté sur mon père ?

— Ils ne négligent absolument rien. Parce qu'on ne sait pas ce qui pourrait être important.

— C'est une logique paranoïaque.

— Ouais... Exactement, c'est une logique paranoïaque. Voilà pourquoi toi et moi sommes sous surveillance. On ne nous soupçonne de rien de criminel, en tout cas certainement pas au sens habituel. Mais ce qui les inquiète, c'est ce que nous pourrions *devenir*.

— Nous sommes peut-être les méchants, c'est ça que tu veux dire ? »

Elle a regardé par le hublot de l'avion de ligne et a scruté les cumulus discontinus et l'océan étalé dessous comme un miroir bleu et lustré.

« Songes-y, Scotty. Quoi que soit Kuin, il n'est sans doute pas à l'origine de cette technologie. Les conquérants et les rois sont rarement des as en physique. Ils utilisent ce qu'ils peuvent prendre. Kuin pourrait être n'importe qui et se trouver n'importe où, mais selon toute probabilité il va *voler* cette technologie, et va savoir s'il ne va pas la voler à nous ? À moins que nous ne soyons les gentils, ceux qui vont trouver la solution de ce casse-tête. C'est possible aussi, il s'agit juste d'une autre sorte de corrélation. Nous ne sommes pas simplement des prisonniers, sinon nous serions en cellule, à l'heure qu'il est. Ils nous surveillent et ils nous protègent en même temps. »

J'ai vérifié d'un coup d'œil dans l'allée que personne ne nous écoutait, mais Morris bavardait à l'avant avec une hôtesse de l'air et Ray s'absorbait dans son bouquin. « Ça, je peux l'accepter dans une certaine limite, ai-je dit. Je suis raisonnablement bien payé quand beaucoup ne le sont pas du tout, et j'assiste à des événements auxquels je n'aurais jamais

cru assister un jour. » Et j'alimente mon obsession sur les Chronolithes, me suis-je abstenu d'ajouter. « Mais seulement dans une certaine limite. Je ne peux pas promettre... »

De ne pas vous lâcher un jour ou l'autre, voulais-je dire. De devenir un acolyte à la Ray Mosely. Pas quand le monde se transformait en enfer et que j'avais une fille à protéger.

Sue m'a interrompu avec un sourire pensif. « Ne t'inquiète pas, Scotty. Personne ne promet plus jamais rien, c'est fini ce temps-là. Parce que personne n'est plus sûr de rien. La certitude est l'un de ces luxes dont nous devons apprendre à nous passer. »

Pour ma part, il y avait bien longtemps que j'avais appris à me passer de certitudes. L'une des règles que vous enseigne la vie avec un parent schizophrène, c'est qu'on peut tolérer l'étrangeté. On arrive à la supporter. Du moins – comme je l'avais dit à Sue – dans une certaine limite.

Une fois cette limite franchie, la folie se répand partout. Elle vous pénètre et s'installe en vous jusqu'à ce que vous n'ayez plus confiance en personne. Pas même en vous.

Le premier contrôle sur l'autoroute n°1 a été le plus difficile à franchir. C'était à cet endroit que les FDI refoulaient de prétendus pèlerins, attirés, *a contrario*, par l'évacuation.

« Le syndrome de Jérusalem » avait été identifié comme pathologie psychiatrique des décennies plus tôt. La cité a une telle importance culturelle et mythologique que certains visiteurs ne le supportent pas. Ils s'identifient trop complètement, se vêtent de draps de lit et de sandales, prononcent des sermons au mont des Oliviers, tentent de sacrifier des animaux sur la colline du Temple. Ce phénomène fournissait des clients à l'hôpital psychiatrique Kfar Shaul depuis bien avant le tournant du siècle.

La vague d'incertitude globale générée par les Chronolithes avait déjà déclenché une nouvelle vague de pèlerinage, que l'évacuation avait portée à son comble. On évacuait les habitants de Jérusalem pour leur propre sécurité, mais depuis quand un fanatique se souciait-il de sécurité ? Nous nous sommes faufilés à travers une file de véhicules, certains abandonnés au poste de

contrôle par leurs conducteurs qui avaient refusé de rebrousser chemin. Il y avait un transit régulier de voitures de police, d'ambulances et de dépanneuses.

Nous avons franchi l'obstacle au crépuscule et sommes arrivés à un grand hôtel situé sur le mont Scopus au moment précis où s'évanouissait la dernière lueur du ciel.

Des postes d'observation avaient été établis dans toute la ville, les nôtres, mais aussi des stations militaires, un poste des Nations Unies, des délégations de quelques universités israéliennes ainsi qu'un site pour la presse internationale sur la promenade Haas. Mais le mont Scopus (*Har HaTsofim* en hébreu, ce qui veut aussi dire « examiner ») était un choix très judicieux. C'était là que les Romains avaient établi leur campement en 70 ap. J.-C, peu avant d'aller écraser la rébellion juive. Les Croisés y étaient venus aussi, pour le même genre de raisons. La vue de la vieille ville était à la fois affreuse et spectaculaire. L'évacuation, surtout celle des zones palestiniennes, ne s'était pas déroulée sans heurts. Certains incendies restaient à éteindre.

J'ai suivi Sue à travers le hall vide de l'hôtel jusqu'à une suite de chambres communicantes au dernier étage. C'était le cœur des opérations. On avait enlevé les rideaux et une équipe de techniciens avait monté des appareils de photographie et de surveillance ainsi que, plus inquiétant, une série de puissants radiateurs. La plupart de ces gens appartenaient au projet de recherche de Sue, mais seuls quelques-uns l'avaient déjà rencontrée en chair et en os. Beaucoup se sont précipités pour lui serrer la main. Sue y a consenti de bonne grâce malgré sa fatigue manifeste.

Morris nous a montré nos quartiers, puis a suggéré que nous nous retrouvions en bas, au restaurant de l'hôtel, une fois douchés et changés.

Sue s'est demandé à voix haute comment le restaurant pouvait rester ouvert pendant l'évacuation. « L'hôtel ne fait pas partie de la zone d'exclusion primaire, a expliqué Morris. Le personnel a été réduit au minimum pour s'occuper de nous. Ce sont tous des volontaires et ils ont un bunker chauffé à l'arrière des cuisines. »

Une fois dans ma chambre, je suis resté quelques minutes à observer la ville, déployée comme une couverture rocheuse sur les collines de Judée. Il ne circulait dans les rues du voisinage que les patrouilles de sécurité et quelques ambulances qui sortaient du Hadassah Mount Sinaï, à quelques pâtés de maisons de là. Les feux tricolores tremblaient dans le vent comme des anges pris de frissons.

L'homme des FDI nous avait raconté une anecdote intéressante, quand nous franchissions le poste de contrôle. Avant, nous avait-il dit, les fanatiques qui venaient à Jérusalem s'imaginaient être Jésus de retour sur Terre, ou saint Jean-Baptiste, ou bien le premier et seul véritable Messie.

Maintenant, avait-il conclu, ils ont plutôt tendance à prétendre être Kuin.

La cité qui avait assisté à de bien trop nombreux événements historiques allait bientôt en connaître un nouveau.

Sue, Morris et Ray m'attendaient dans l'immense cour de l'hôtel. Morris a eu un geste en direction des cinq niveaux de plantes suspendues : « T'as vu ça, Scotty ? Les jardins de Babylone !

— Babylone se trouve très loin à l'est, l'a repris Sue, mais ouais, on peut dire ça. »

Au restaurant de l'hôtel, nous avons choisi la table la plus éloignée de celles des seuls autres clients, un groupe d'hommes et de femmes des RM serrés dans un petit box de vinyle rouge. Notre serveuse (la seule du restaurant) était une femme âgée à l'accent américain. Elle a affirmé ne pas être gênée par l'évacuation même si cela l'obligeait à dormir à l'hôtel : « Je me plaignais de la circulation, mais je n'ai aucune envie de conduire dans ces rues désertes. » Elle nous a proposé en plat du jour du poulet aux amandes. « Et c'est tout, sauf si vous êtes allergique ou quoi que ce soit, dans ce cas on peut demander un petit ajustement au chef. »

Poulet pour tout le monde, et Morris nous a commandé une bouteille de vin blanc.

Je me suis enquis du programme du lendemain. « En plus du travail scientifique, a répondu Morris, nous recevrons la visite

du ministre israélien de la Défense dans l'après-midi. Accompagné d'équipes photo et vidéo. » Il a ajouté : « Visite sans aucune signification. Nous ne serions pas ici si nous n'avions pas déjà transmis au gouvernement israélien toutes les informations que nous pouvions. Ce sera juste une représentation promotionnelle pour les pools de presse. Mais Ray et Sue devront interpréter pour les profanes.

— On lui parle de la glace de Minkowski, ou du feedback ? » a demandé Ray.

Morris et moi avons pris un air déconcerté.

« N'exclus pas les gens de la conversation, Ray, l'a réprimandé Sue. C'est mal élevé. Morris, Scotty, vous avez dû plus ou moins en entendre parler dans les topos pour le Congrès.

— C'est difficile à lire, a répondu Morris.

— Nous avons passé beaucoup de temps à traduire les maths en langage courant.

— À traquer la métaphore, a glissé Ray.

— C'est important de faire comprendre aux gens. Qu'ils comprennent au moins ce que *nous*, nous comprenons. C'est-à-dire pas grand-chose.

— La glace de Minkowski, a insisté Ray, ou le feedback positif ?

— Le feedback, je pense.

— Je me sens toujours exclu », est intervenu Morris.

Sue a froncé les sourcils et a rassemblé ses pensées. « Morris, Scotty, vous savez ce qu'est un feedback ? »

La moitié de mon travail sur le code de Sue impliquait la récursivité et l'auto-amplification. Mais elle parlait de manière plus générale. J'ai répondu : « C'est ce qu'il se produit quand on se lève dans l'amphi du lycée pour faire son discours d'adieu et que la sono se met à couiner comme un cochon à l'abattoir. »

Elle a souri. « Bon exemple. Décris le processus, Scotty.

— Il y a un amplificateur entre le micro et les haut-parleurs. Dans la situation la plus défavorable, ils se parlent l'un l'autre. Ce qui entre dans le micro sort par les haut-parleurs, en plus fort. S'il y a le moindre bruit dans le système, ça part en boucle.

— Exactement. Tout son capté par le microphone est restitué

en plus fort par le haut-parleur. Le microphone l'entend et l'amplifie encore plus, etc., jusqu'à ce que le système se mette à sonner comme une cloche... ou à couiner comme un cochon.

— Mais quel rapport avec les Chronolithes ? a voulu savoir Morris.

— Le temps est en lui-même une espèce d'amplificateur. Tu connais cette vieille théorie sur la possibilité pour le battement d'ailes d'un papillon en Chine de déclencher une tempête sur l'Ohio ? Cela met en jeu un phénomène appelé « dépendance sensible ». Un gros événement n'est souvent rien qu'un petit événement qu'a amplifié le temps.

— Comme dans ces films où un type voyage dans le passé et finit par changer son propre présent.

— Voilà, a confirmé Sue, ce sont deux exemples d'amplification. Mais quand Kuin nous envoie un monument qui commémore une victoire située à vingt ans dans l'avenir, cela revient à pointer le microphone sur le haut-parleur : cela crée *déliberément* une boucle de feedback. Elle s'amplifie toute seule. Nous pensons que c'est peut-être pour ça que les Chronolithes étendent si vite leur territoire. En marquant ses victoires, Kuin nous incite à croire qu'il va gagner. Ce qui rend sa victoire bien plus probable, voire inéluctable. Et au suivant. Et ainsi de suite. »

Je n'étais pas en *terra incognita*. J'avais déjà compris tout cela des travaux de Sue et des spéculations de la presse populaire. « Une ou deux questions, ai-je dit.

— Vas-y.

— Je pense que je vais d'abord poser celle-là : à quoi ça ressemble du point de vue de Kuin ? Que s'est-il produit pour lui quand il nous a envoyé la pierre de Chumphon ? N'a-t-il pas changé son propre passé ? Il y a deux Kuin maintenant ou quoi ?

— Je n'en sais pas plus que toi. Tu me demandes si nous comprenons mieux le phénomène au niveau théorique. Eh bien, oui et non. Nous aimerions éviter le modèle multi-univers, si possible...

— Pourquoi, si c'est la réponse la plus facile ?

— Parce que nous avons des raisons de la penser fausse. Et si

cette réponse est vraiment la bonne, cela limite nos moyens de traiter le problème. Par contre, l'autre réponse...

— ... est que Kuin commet une espèce de suicide à chaque fois qu'il envoie une pierre », a complété Ray.

La serveuse nous a apporté nos repas sur un chariot recouvert d'un linge, puis est repartie vers la cuisine en poussant le chariot vide. De l'autre côté de la salle, les FDI terminaient leur dîner en attaquant le dessert. Je me suis demandé s'ils avaient déjà mangé dans un restaurant quatre étoiles. Ils n'en donnaient pas l'impression, à déguster ainsi chaque bouchée en se laissant parfois aller à commenter ce que cela leur aurait coûté s'ils avaient dû payer.

« Il change ce qu'il a été, a continué Sue entre deux coups de fourchette. Il l'efface, il le remplace, ce qui n'est pas exactement un *suicide*, n'est-ce pas ? Imaginez un Kuin hypothétique, un chef militaire originaire d'un pays en voie de développement, qui, on ne sait comment, met les mains sur cette technologie. Il actionne un interrupteur et tout d'un coup voilà qu'il n'est plus Kuin, mais *le* Kuin, celui que tout le monde attend, il est devenu un putain de Messie, l'homme providentiel, et à ses yeux rien n'a changé. Une partie au moins de son passé a disparu, mais il ne s'en aperçoit pas. On lui rend gloire, il dispose désormais d'une armée conséquente, d'une crédibilité énorme et d'un avenir brillant. C'est soit ça, soit un individu plus ambitieux qui a grandi en *voulant* être Kuin et qui lui a pris sa place. Au pire c'est une espèce de mort, mais aussi un ticket potentiel pour la gloire. Et on ne peut pas regretter ce qu'on n'a jamais eu, si ? »

J'y ai réfléchi. « Cela me semble toujours un gros risque. Pourquoi recommencer après la première fois ?

— Qui sait ? Par idéologie, par délire de grandeur, par ambition aveugle, par impulsion autodestructrice. Ou simplement parce que des revers militaires l'y *obligent* en dernier ressort.

— Peut-être qu'il a une raison différente chaque fois. Mais de toute façon, cela le place toujours en plein dans la boucle de feedback. Il est le signal qui génère le bruit.

— Et ainsi un petit bruit en devient un grand, a dit Morris. Un petit se transforme en coup de tonnerre. »

Sue a hoché la tête avec vivacité. « Mais le facteur d'amplification n'est pas limité au temps. Il y a aussi ce que l'humanité attend et la manière dont elle interagit. Les rochers s'en foutent, de Kuin, et les arbres n'en ont rien à secouer, mais *nous*... Nous réagissons par rapport à ce que nous anticipons, et cela devient de plus en plus facile d'anticiper Kuin le toujours victorieux, Kuin le dieu-roi. Nous sommes tentés d'abandonner, de collaborer, d'idéaliser le conquérant, de participer au processus pour éviter qu'il nous broie.

— Tu veux dire que c'est *nous* qui créons Kuin.

— Pas nous en particulier, mais les gens, ouais, les gens en général.

— C'était pareil avec ma femme, avant qu'on se sépare, est intervenu Morris. Elle avait tellement peur d'être déçue qu'elle y pensait tout le temps. Quoi que je fasse, que je la rassure souvent ou pas, que je gagne beaucoup d'argent ou pas, que j'aille toutes les semaines à l'église ou pas, ça ne changeait rien : j'étais toujours en liberté surveillée. « Tu me quitteras un jour », elle disait. Mais à force de répéter ce genre de choses, elles finissent par devenir vraies. »

Morris a pris conscience de ce qu'il venait de nous révéler, a repoussé son verre de vin et a rougi.

« L'attente, oui, le feedback, a dit Sue. Tout à fait. Soudain, Kuin personnifie quelqu'un que nous craignons, ou que nous voulons en secret...

— Qui se dirige tranquillement vers Jérusalem pour y naître », ai-je ajouté.

Cette idée a semblé jeter un froid dans la salle. Jusqu'au chahut des adolescents du FDI qui a diminué.

« Eh bien, ai-je repris, voilà qui n'est pas des plus rassurants, mais au moins j'en comprends la logique. Qu'est-ce que c'est, la glace de Minkowski ?

— Une métaphore dans un autre domaine. Mais assez parlé de ça pour ce soir. Attends demain, Scotty. Ray l'expliquera au ministre de la Défense. »

Elle a eu un sourire triste, tandis que Ray bombait le torse.

Nous nous sommes séparés après le café, et j'ai rejoint ma chambre seul.

J'ai voulu appeler Janice et Kaitlin, mais le réceptionniste m'a interrompu pendant que je composais le numéro pour me prévenir que la bande passante était saturée et qu'il y avait au moins une heure d'attente. J'ai donc sorti une bière du frigo de courtoisie et posé mes pieds sur le rebord de la fenêtre pour observer une voiture qui fonçait dans les rues sombres de la zone d'exclusion. Les projecteurs qui illuminait le Dôme du Rocher lui donnaient l'air aussi vénérable et aussi solide que l'histoire, mais dans moins de quarante-huit heures un monument plus grand et plus spectaculaire encore se dresserait à quelques petits kilomètres de là.

Je me suis réveillé à sept heures du matin, peu reposé mais sans avoir faim. Je me suis douché, habillé et demandé jusqu'où les types de la sécurité me laisseraient aller si je m'essayais à un peu de tourisme, par exemple à une promenade autour de l'hôtel. J'ai décidé d'en avoir le cœur net.

Deux fringants FDI m'ont stoppé devant l'ascenseur. L'un deux a posé sur moi un regard vide. « Vous allez où, patron ?

- Petit-déjeuner.
  - Il faut d'abord nous montrer votre badge.
  - Quel badge ?
  - Personne n'accède à cet étage ou ne le quitte sans badge. »
- Je ne voulais pas d'une saloperie de badge... Mais apparemment je n'avais pas le choix. « Qui peut m'en procurer un ?
- Demandez à ceux qui vous ont amené ici, patron. »

Ce qui n'a pas pris longtemps, car dans mon dos Morris Torrance s'est précipité sur moi, m'a salué d'un ton enjoué et a épingle une étiquette d'identification en plastique au revers de ma chemise. « Je descends avec toi », a-t-il décrété.

Les deux types se sont écartés à la manière des portes de l'ascenseur placé sous leur surveillance. Ils ont salué Morris de la tête et le moins agressif des deux m'a souhaité une bonne journée.

« Compris, patron, ai-je répondu.

— Simple précaution, a expliqué Morris au cours de la descente.

— Comme embêter mon père ? Comme lire mon dossier médical ? »

Il a haussé les épaules. « Sue ne t'a pas expliqué ?

— Un peu. Tu n'es pas que son garde du corps, n'est-ce pas ?

— Mais je le suis aussi.

— Tu es le gardien.

— Sue n'est pas en prison. Elle peut aller où elle veut.

— Du moment que tu le sais. Du moment qu'on la surveille.

— Nous avons conclu un marché, en quelque sorte, a répliqué Morris. Bon, tu veux aller où, Scotty ? Petit déj' ?

— J'ai besoin de prendre l'air.

— Tu veux jouer au touriste ? Tu te rends compte que c'est une très mauvaise idée ?

— Je suis curieux.

— Eh bien... Je suppose que je peux nous avoir une voiture des FDI avec les autorisations requises. Y compris pour aller dans la zone d'exclusion, si c'est ce que tu veux. »

Je n'ai pas répondu.

« Sinon, étant donné la situation, tu es plus ou moins coincé à l'hôtel.

— Ça te plaît, ce genre de boulot ?

— On va en discuter, si tu veux », a dit Morris.

Il a emprunté une voiture banalisée bleue avec tous les laissez-passer existants collés sur le pare-brise et un système GPS perfectionné étalé sur le côté passager du tableau de bord. Il a descendu la rue Lehi pendant que je regardais (une fois de plus) par la fenêtre.

C'était une autre journée de pluie, avec les palmiers dattiers qui s'affaissaient le long des boulevards. En plein jour, les rues étaient loin d'être vides : on voyait aux carrefours principaux des gardiens de la défense civile, et partout des flics et des patrouilles FDI. Seule la zone d'exclusion entourant l'endroit où devait se produire l'atterrissement avait été totalement évacuée.

Morris nous a conduits à l'intérieur de la ville neuve et a tourné sur King David Street, au cœur de la zone d'exclusion.

L'évacuation d'une métropole ne se limite pas à déplacer des gens, même si effectivement cela revient à cela, à une échelle

presque ingérable. Il y a aussi certains travaux à effectuer. La plupart des dommages que cause un Chronolithe sont dus au choc initial provoqué par le froid, à ce qu'on appelle l'impulsion thermique. Dans une zone donnée autour de l'arrivée, tout récipient rempli d'eau liquide allait éclater. On avait encouragé les propriétaires fonciers à vider leurs tuyaux avant de quitter Jérusalem, et la municipalité tentait de sauvegarder le système hydraulique en dépressurisant le centre, même si cela compliquerait l'extinction des incendies – il y en aurait forcément lorsque liquides volatiles et gaz s'échapperaient des réservoirs brisés ou affaiblis par le froid. Le gaz de ville avait déjà été coupé. En théorie, toute chasse d'eau avait été vidée, toute cuve à gaz vidangée, toute bouteille de propane enlevée. En pratique, à moins d'un épuisant porte-à-porte, nul ne pouvait garantir un tel résultat. Et près du point d'arrivée, l'impulsion thermique transformerait une banale bouteille de lait en un engin explosif potentiellement mortel.

Je n'ai rien dit pendant que nous passions devant les entreprises au rideau de fer tiré, les fenêtres barrées de ruban adhésif, les gratte-ciel sans lumière et le King David Hôtel aussi animé qu'un cadavre.

« Une ville vide, ce n'est pas naturel, a proféré Morris. C'est contre nature, si tu vois ce que je veux dire. » Il a ralenti à un point de contrôle et a salué de la main les soldats qui jetaient un coup d'œil à nos autocollants. « Je vais te dire, Scotty, je ne prends pas le moindre plaisir à vous coller aux basques, à Sue et à toi.

— C'est censé me rassurer ?

— J'entretiens la conversation, voilà tout. Mais tu dois bien reconnaître que c'est normal, que cela répond à une certaine logique.

— Ah oui ?

— On te l'a expliquée.

— Cette histoire de coïncidences ? Ce que Sue appelle la « turbulence tau » ? Je ne sais pas trop jusqu'où je peux y croire.

— L'apparence que cela a pour le Congrès et l'Administration n'est pas non plus à négliger. Deux faits avérés sur les Chronolithes, Scotty : d'abord, personne ne sait en construire

un. Ensuite, ce savoir est justement en cours d'acquisition. Voilà pourquoi on donne à Sue et à ses semblables les moyens de comprendre comment construire ce genre de trucs, ce qui est probablement la chose à ne *pas* faire, parce que cela dissémine le savoir qui risque, du coup, d'aboutir dans de mauvaises mains. Peut-être ne se serait-il rien passé du tout si nous n'avions pas commencé par ouvrir la boîte de Pandore.

— Ça se mord la queue.

— Ce qui ne signifie pas pour autant que ce soit faux. Dans la situation dans laquelle on se trouve, il faudrait exclure une possibilité parce qu'elle ne produit pas un joli petit syllogisme bien formel ? »

J'ai haussé les épaules.

« Je ne vais pas m'excuser pour la façon dont on a fouillé dans ton passé, a-t-il continué. C'est le genre de choses qu'on fait en cas d'urgence nationale. De même qu'on incorpore des citoyens et qu'on organise des collectes d'aliments.

— J'ignorais avoir été incorporé.

— Essaye de le voir sous cet angle.

— Parce que j'ai étudié avec Sue Chopra ? Parce que par hasard j'étais sur la plage à Chumphon ?

— Plutôt parce que nous sommes liés par une corde que nous ne distinguons pas clairement.

— Voilà qui est... poétique. »

Morris a conduit en silence quelque temps. Le soleil nous parvenait par les trouées de la couche nuageuse, telles des colonnes lumineuses parcourant les collines de Judée.

« Scotty, je suis quelqu'un de raisonnable. Du moins, j'aime à le penser. Je vais toujours à la messe le dimanche. Travailler pour le FBI ne vous transforme pas en monstre. Tu sais à quoi ressemble le FBI, de nos jours ? Les gendarmes et les voleurs, les trench-coats et toutes ces conneries, c'est fini cette époque-là. J'ai passé vingt ans dans un bureau à Quantico. Je suis compétent sur le stand de tir et tout, mais je n'ai jamais déchargé une arme en situation réelle. Nous ne sommes pas si différents que ça, toi et moi.

— Tu ne sais pas qui je suis, Morris.

— OK, tu as raison. Ce n'est qu'une supposition, mais disons

pour les besoins de la discussion que toi et moi sommes des gens normaux. Personnellement, je ne crois à rien de plus surnaturel que ce que tu as lu dans la Bible, et encore, je ne le crois qu'un jour sur sept. On trouve que j'ai la tête sur les épaules. Voire que je suis ennuyeux. Tu me trouves ennuyeux, toi ? »

Je n'ai pas répondu.

Il a repris : « Mais je fais des rêves, Scotty. La première fois que j'ai vu le truc de Chumphon, c'était sur un poste de télé à Washington. Mais le plus extraordinaire, c'est que je l'ai reconnu. Je l'avais déjà vu. Dans mes rêves. Rien de spécifique, aucune prophétie ou truc de ce genre, rien de démontrable. Mais dès que je l'ai vu, j'ai su qu'il ferait partie de ma vie. »

Il a regardé droit devant lui. « Ce serait bien que le ciel se dégage d'ici demain soir, a-t-il dit. Ça faciliterait l'observation.

- Morris, y a-t-il la moindre parcelle de vérité dans tout ça ?
- Je ne te raconterais pas de craques.
- Pourquoi pas ?
- Pourquoi pas ? Eh bien, parce que toi aussi je t'ai reconnu, Scotty. Tu étais dans mes rêves, et dès que je t'ai vu, je t'ai reconnu. Tout comme Sue. »

## 9

En relisant ces pages, j'ai l'impression d'avoir trop parlé de moi et pas assez de Sue Chopra. Mais comment pourrais-je faire autrement que raconter ma propre histoire, telle que je l'ai vécue ? À mon avis, Sue s'absorbait dans son travail et restait aveugle aux forces qui l'avaient infantilisée, qui l'avaient transformée en un gardien de l'État. Qu'elle accepte cette condition me gênait, probablement parce que je renâclais sous les mêmes contraintes qu'elle tout en récoltant les mêmes bénéfices, j'avais accès aux plates-formes de processeur les meilleures et les plus récentes, aux incubateurs de code les plus pointus. Mais j'étais en même temps sous surveillance et payé pour fournir échantillons d'ADN et d'urine à la science naissante de la turbulence tau.

Je m'étais promis d'endurer la situation jusqu'à ce que j'aie financé au moins la part du lion de l'opération de Kaitlin. Ensuite, je ne garantissais plus rien. Si les Chronolithes continuaient à progresser, je voulais être chez moi, auprès de Kaitlin, lorsque la crise s'aggraverait.

Quant à Kait... je ne pouvais guère lui procurer alors qu'un soutien émotionnel, un refuge si les choses tournaient mal avec Whit, un parent de remplacement. Mais j'avais le sentiment, un sentiment peut-être comparable en puissance et en précision au rêve de Morris, qu'elle aurait tôt ou tard besoin de moi.

Nous étions à Jérusalem parce que le Chronolithe s'était annoncé par des murmures dans la radioactivité ambiante, tels les grondements annonciateurs d'une éruption volcanique. Y avait-il aussi dans ce cas, me suis-je demandé, une turbulence tau prémonitoire, quoi que cela puisse vouloir dire ? Une trace d'étrangeté dans l'air, une cascade fractale de coïncidences ? Et si oui, était-elle perceptible ? Significative ?

À mon réveil, le jeudi matin, il restait moins de quinze

heures avant l'atterrissement du Chronolithe, selon les estimations. Ce jour-là, tout l'étage était bouclé, on n'autorisait personne à y accéder ou à le quitter, à part les techniciens qui faisaient la navette entre les moniteurs installés à l'intérieur et la batterie d'antennes du toit. Nous avions paraît-il reçu des menaces de la part d'un groupe radical anonyme. La cuisine de l'hôtel fournissait les repas selon un planning strict.

La ville quant à elle restait calme et tranquille, sous le ciel turquoise cendré.

Dans l'après-midi, le ministre de la Défense israélien est arrivé pour sa séance de photos. Deux photographes du pool de presse, trois jeunes conseillers militaires et quelques ministres du cabinet l'ont suivi dans la suite technique. Les photographes de presse avaient leurs appareils fixés à l'épaule par des montures gymbal. Le ministre de la Défense, un chauve en kaki, a écouté Sue décrire l'équipement de reconnaissance avant de prêter une oreille attentive aux explications hésitantes de Ray Mosely sur « la glace de Minkowski » – une métaphore qui m'a semblé plutôt maladroite.

Minkowski, un physicien du XX<sup>e</sup> siècle, avait proposé de représenter l'univers sous forme d'un cube quadridimensionnel, dans lequel tout événement se voyait symbolisé par un point. L'ensemble de tous les points formait l'univers, passé, présent et futur.

— Essayez de vous représenter ce cube de Minkowski, a dit Ray, sous la forme d'un bloc d'eau liquide en train de geler (si contre nature que cela semble) du bas vers le haut. Cette progression du gel représente entre autres notre expérience, à nous humains, de la marche du temps : ce qui est gelé est le passé, immuable, inaltérable. La partie liquide est l'avenir, indéterminé, incertain. Et nous vivons sur la limite de cristallisation. Pour voyager dans le passé, il faut *décréer* (ou, je suppose, *dégeler*) un univers entier. Un concept absurde, à n'en pas douter : quelle serait la puissance nécessaire pour inverser la rotation des planètes, pour réveiller les étoiles mortes, pour dissoudre les bébés dans l'utérus ? Mais ce n'était pas ce que Kuin avait fait, même si ce qu'il avait accompli était déjà extraordinaire. Un Chronolithe, a expliqué Ray, était une sorte

d'aiguille brûlante enfoncée dans la glace de Minkowski. Cela avait des effets saisissants mais strictement locaux. À Chumphon, en Thaïlande, en Asie, voire dans le monde entier, les conséquences en étaient étranges et paradoxales, mais la lune ne s'en souciait pas, les comètes ne changeaient pas d'orbite et les étoiles ne cessaient pas de briller pour autant. L'aiguille refroidissait, la glace de Minkowski se recristallisait autour d'elle et le temps s'écoulait comme auparavant, subtilement blessé, peut-être, mais fondamentalement inchangé.

Le ministre de la Défense a écouté Ray avec le scepticisme personnel mais manifeste d'un religieux musulman visitant le Vatican. Il a posé quelques questions, admiré les vitres blindées par lesquelles on avait remplacé les fenêtres de l'hôtel et loué brièvement le dévouement des hommes et des femmes grâce auxquels le système fonctionnait. Il a espéré que nous apprendrions tous quelque chose d'utile au cours des prochaines heures si, à Dieu ne plaise, la tragédie annoncée avait bien lieu. Puis on l'a escorté en haut pour qu'il jette un coup d'œil à notre batterie d'antennes, talonné par les photographes qui engloutissaient du café dans des tasses en papier.

Tout cela, bien sûr, serait remonté avant d'être livré à la consommation du public comme preuve du calme avec lequel le gouvernement affrontait la crise.

Invisible, la glace de Minkowski fondait inexorablement.

Malgré la monopolisation des liaisons de l'hôtel par notre partage de données à bande extrêmement large, j'ai pris un appel, ce jour-là. Un appel de Janice, qui voulait m'informer que mon père était mort durant son sommeil.

Une quinzaine de centimètres de neige poudreuse avait recouvert la quasi-totalité du Maryland. Le moniteur médical porté par mon père n'avait pas manqué de donner l'alerte lorsqu'il était entré en détresse cardiaque, mais le temps que l'ambulance arrive, il avait dépassé le point où on pouvait le ramener à la vie.

Janice m'a proposé de s'occuper de tout pendant que j'étais à l'étranger (mon père n'avait pas d'autre parent en vie). J'ai

accepté et l'ai remerciée.

« Je suis désolée, Scott, a-t-elle dit. Je sais qu'il n'était pas facile. Mais je suis désolée. »

J'ai essayé de ressentir la perte d'une façon significative.

Mais je n'ai pu m'empêcher de me demander à combien de traumatismes il avait échappé en s'éclipsant de l'histoire à ce moment charnière, à quelles dîmes il ne serait pas soumis.

À la nuit tombante, Morris a frappé à ma porte et m'a ramené dans la suite technique, où les moniteurs irradiaient une lueur bleue. En tant que simples observateurs, lui et moi avions été relégués aux chaises alignées contre le mur du fond, où nous ne générions personne. Dans la salle chaude et sèche, des rangées d'appareils de chauffage portatifs luisaient déjà avec acharnement. Les techniciens semblaient trop vêtus et suaients devant leurs consoles.

À l'extérieur, le ciel dégagé a pris une couleur d'encre. La ville était d'un calme exceptionnel. « Il n'y en a plus pour longtemps », a chuchoté Morris. Si on n'avait jamais prédit l'arrivée d'un Chronolithe avec une telle précision, les calculs restaient néanmoins approximatifs, et le compte à rebours indécis. « Gardez l'œil ouvert, nous a intimé Sue en passant.

— Et s'il ne se passe rien ? a demandé Morris.

— Alors le Likoud perdra les élections. Et nous, notre crédibilité. »

Les minutes ont passé. On a distribué des anoraks à ceux qui n'avaient pas revêtu de vêtements protecteurs. En sueur, visiblement agité, Morris s'est à nouveau penché hors de l'obscurité. « Selon les dernières estimations, il va atterrir dans le quartier des affaires. Intéressant comme il évite la vieille cité et la colline du Temple.

— Kuin en César, ai-je dit. Adore les dieux que tu veux, du moment que tu t'inclines devant le conquérant.

— Rien de bien nouveau pour Jérusalem. »

En effet, mais c'était peut-être la dernière fois. Les Chronolithes avaient réveillé toutes les peurs apocalyptiques que le XX<sup>e</sup> siècle avait associées aux armes nucléaires ; la sensation qu'une nouvelle technologie avait accru les risques de

conflit, l'impression diffuse qu'enfin l'alternance cyclique des montées et des chutes d'empires touchait à sa fin. Ce qui était bien trop facile à croire à ce moment-là. Après tout, la vallée de Megiddo n'était distante que de quelques kilomètres.

On nous a rappelé de garder nos anoraks fermés en dépit de la chaleur. Sue voulait que la température de la pièce soit aussi élevée que nous pourrions le supporter, afin de servir de tampon entre nous et le choc thermique.

Nous savions à peu près à quoi nous attendre grâce aux analyses très poussées des arrivées précédentes. À l'endroit de son apparition, un Chronolithe ne déplace ni l'air ni le soubassement rocheux, mais les transforme pour les incorporer à sa propre structure. L'onde de choc résultait de ce que Sue avait baptisé « refroidissement par rayonnement ». Dans un rayon de quelques mètres autour de la pierre de Kuin, l'air lui-même se condensait, se solidifiait et tombait par terre ; pendant une fraction de seconde, l'air s'engouffrant dans le vide ainsi créé subissait le même sort. À l'intérieur d'un périmètre un peu plus étendu, l'atmosphère gelait en fractions de ses gaz constituants : oxygène, azote et dioxyde de carbone. De la vapeur d'eau était précipitée sur un périmètre bien plus large.

La présence d'eau dans le sol générait des phénomènes similaires dans la terre et le soubassement, fendant la roche et provoquant une onde de choc terrestre.

Tout cet air refroidi créait en se déplaçant des cellules de convection, un vent violent au point d'impact et un brouillard aussi imprévisible qu'envahissant à des kilomètres à la ronde.

Voilà pourquoi personne ne protestait contre la chaleur sèche et la fermeture hermétique de la salle.

Les techniciens en blouse blanche, principalement des étudiants diplômés prêtés par des universités, s'occupaient de la rangée de terminaux situés face à la fenêtre. Leurs mesures télémétriques leur parvenaient des antennes du toit ou de senseurs distants disposés plus près de la zone d'arrivée. Ils croyaient régulièrement des chiffres qui n'avaient aucune signification pour moi. Mais visiblement, la tension montait. Sue circulait parmi ces jeunes gens comme une mère inquiète.

Elle s'est arrêtée devant nous, pimpante dans son blue-jean

neuf et son chemisier blanc. « La radioactivité ambiante augmente très vite, a-t-elle annoncé. Considérez cela comme un avertissement, les gars : plus que deux minutes.

— On ne devrait pas porter des lunettes de protection ou je ne sais quoi ? a demandé Morris.

— Ce n'est pas une bombe H, Morris. Ça ne va pas t'aveugler. » Et elle s'est éloignée.

L'une des techniciennes s'occupant des moniteurs s'était levée, une jeune femme blonde qui ne m'avait pas l'air beaucoup plus âgée que Kaitlin. Elle s'approchait de Sue, un sourire implorant aux lèvres. Le contingent des FDI chargé de la sécurité ne la quittait pas des yeux. Morris non plus.

La fille ne semblait pas avoir tous ses esprits, peut-être ne se contrôlait-elle plus tout à fait. Elle a hésité. Puis elle a eu un geste d'enfant presque touchant : elle a tendu la main pour prendre celle de Sue.

« Cassie ? s'est étonnée Sue. Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Je voulais vous dire... merci », a prononcé Cassie d'une voix timide mais pleine de ferveur.

Sue a froncé les sourcils. « C'est gentil, mais... merci pour quoi ? »

Au lieu de répondre, Cassie a baissé la tête et battu en retraite, comme si elle avait agi sur une impulsion déjà évanouie. Elle s'est couvert la bouche de la main. « Oh ! Pardon. Je voulais juste... J'ai juste dû avoir l'impression qu'il fallait vous remercier. Je ne sais pas ce qu'il m'a pris. » Elle a rougi.

« Vous devriez vous rasseoir », lui a gentiment conseillé Sue.

Nous nous trouvions maintenant au beau milieu de la turbulence tau. Une odeur chaude et électrique flottait dans la pièce. Derrière la fenêtre, le cœur de la cité a frémi sous une soudaine aurore boréale.

Tout s'est déroulé en quelques secondes, mais le temps était élastique, nous vivions les secondes comme s'il s'agissait de minutes. J'admetts volontiers que j'avais peur.

La lumière incidente générée par l'arrivée formait un rideau de couleur en décalage rapide, le bleu-vert s'assombrissant en rouge et violet. Il planait sur la ville et emplissait notre salle

d'une ombre sinistre.

« Mille neuf cents et sept minutes, a lu Sue sur sa montre. En plein dans le mille.

— Il fait déjà froid, m'a dit Morris. Tu as remarqué ? »

La température de la pièce donnait l'impression d'avoir chuté de plusieurs degrés, j'ai hoché la tête.

Nerveux, l'un des FDI s'est levé en tripotant son arme. Aussi vite qu'elle était apparue, la lumière a commencé à baisser, et...

... soudain le Chronolithe était tout simplement là.

Il avait surgi derrière le Dôme du Rocher, plus haut que les collines, d'une taille grotesque, blanc de glace dans la lumière froide de la lune.

« Atterrissage ! a annoncé quelqu'un aux consoles. Radiation ambiante en chute libre. Températures extérieures extrêmement basses...

— Accrochez-vous », a prévenu Sue.

L'onde de choc a fléchi la vitre et grondé comme le tonnerre. Le Chronolithe a presque aussitôt disparu dans une tornade blanche tandis que le choc thermique arrachait son humidité à l'atmosphère. À quelques kilomètres de là, les écarts de température lézardaient le béton, fendaient les charpentes et ne manquaient pas de détruire les tissus vivants de toute créature assez malchanceuse pour s'être attardée dans la zone d'exclusion. (Il y en a eu quelques-unes : des chiens, des chats, des pèlerins et des sceptiques.)

Une vague blanche a rayonné hors de la tornade, du gel qui a escaladé les collines de Judée comme du feu, et toute une série de lampadaires municipaux s'est éteinte lorsque les transformateurs se sont mis en court-circuit dans une gerbe d'étincelles. Le nuage a englouti l'hôtel : un vent violent et rapide a secoué les fenêtres. Soudain, la pièce était sombre, avec le frémissement des lumières des consoles comme le reflet d'étoiles sur un étang.

« Saloperie de froid », a grommelé Morris.

Je me suis entouré de mes bras et j'ai vu Sue Chopra faire de même en se détournant de la fenêtre.

Le FDI qui s'était dressé quelques instants plus tôt a levé son fusil automatique. Il a crié quelque chose que le vacarme de la

tornade a emporté. Puis il a ouvert le feu dans la pièce assombrie.

Le tireur se nommait Aaron Weiszack.

Tout ce que je sais de lui, je l'ai lu le lendemain dans les journaux. Vous ne croyez pas que le monde s'épargnerait bien des souffrances si nous pouvions lire les gros titres des journaux avant que ce dont ils parlent se produise ?

Peut-être pas, après tout.

Né à Cleveland, dans l'Ohio, Aaron Weiszack avait immigré avec sa famille en Israël en 2001. Il avait passé son adolescence dans les faubourgs de Tel Aviv et avait déjà fricoté avec pas mal d'organisations politiques radicales au moment de son incorporation, en 2020. On l'avait détenu brièvement, sans le mettre en accusation, lors des émeutes au mont du Temple en 2025. Son dossier FDI, par contre, était irréprochable, et il avait pris soin de cacher à ses supérieurs ses liens avec une cellule « kuiniste » marginale nommée Étreignez l'avenir.

Il était, sinon dérangé, du moins déséquilibré. Ses motifs restent obscurs. Il n'a tiré que quelques balles avant qu'un autre des soldats FDI, une certaine Leah Agnon, l'abatte d'une courte rafale de son arme.

Weiszack a succombé à ses blessures quelques instants plus tard. Mais il y a eu d'autres victimes dans la pièce.

J'ai souvent pensé que l'acte d'Aaron Weiszack revêtait au moins autant d'importance que l'arrivée du Kuin de Jérusalem... D'une certaine manière, il donnait une idée bien plus précise de ce que l'avenir nous réservait.

La dernière rafale de Weiszack avait fendu l'une des fenêtres prétendument blindée (mais apparemment pas à l'épreuve des balles), qui s'est effondrée en une pluie de pépites argentées. Le vent glacé et l'épais brouillard se sont glissés dans la pièce. Assourdi par les coups de feu, je me suis levé en clignant bêtement des yeux. De sa chaise, Morris a bondi sur Sue Chopra, qui venait de tomber, et l'a couverte de son corps. Personne ne savait si l'attaque était terminée ou ne faisait que commencer. Je ne voyais pas Sue, que Morris me dissimulait

complètement, et j'ignorais la gravité de ses blessures, mais il y avait du sang partout : celui de Weiszack étalé sur le papier peint, et celui des jeunes techniciens constellé sur leurs consoles. J'ai repris ma respiration et, l'ouïe me revenant, j'ai entendu des hurlements, ceux des gens et celui du vent. De petits grains de glace volaient comme du shrapnel à travers la salle, propulsés par les thermoclines incroyablement abruptes qui balayaient la ville.

Les FDI ont entouré le corps de Weiszack, leurs armes braquées sur lui. Les types du FBI se sont déployés pour sécuriser les lieux, et certains des postdocs de Sue se sont penchés sur leurs compagnons blessés pour tenter de leur porter les premiers secours. Des voix, parmi lesquelles il m'a semblé reconnaître celle de Morris, ont réclamé de l'aide. Nous avions bien un paramédical avec nous dans la salle, mais il était sûrement submergé, voire blessé aussi.

Je me suis penché pour ramper jusqu'à Morris. Il s'était dégagé de Sue et lui berçait la tête entre ses bras. Elle avait été touchée, car il y avait du sang sur la moquette, une poignée de gouttelettes rouges qui fumaient dans le froid brutal. Morris m'a jeté un coup d'œil. « Rien de grave », m'a-t-il dit en articulant exagérément pour que je le comprenne malgré le mugissement du vent. « Aide-moi à la transporter dans le couloir.

— *Non !* » Sue s'est dressée contre lui, et j'ai vu la balafre ensanglantée sous le tissu de son jean déchiré par une balle ou un shrapnel, un sillon qui saignait abondamment dans la partie charnue de sa cuisse droite. Mais si c'était là sa seule blessure, Morris avait raison, elle ne courait aucun danger immédiat.

« Il faut qu'on s'occupe de ça, lui a-t-il répondu avec fermeté.

— Il y a des blessés ! » Ses yeux se sont tournés vers la rangée de terminaux où, chacun dans une position différente, ses étudiants et techniciens restaient paralysés de terreur ou s'étaient effondrés sur leurs chaises. « Oh mon Dieu ! Cassie ! »

Cassie, la charmante étudiante de troisième cycle, avait perdu une partie de son crâne dans la fusillade.

Sue a fermé les yeux, nous l'avons traînée hors du froid et Morris a articulé des paroles dans son téléphone portable, tandis que de la paume je pressais la blessure sanglante sur la

jambe de Sue.

Les ambulances du Hadassah Mount Sinaï, déjà en route, dérapaient sur les croûtes de glace qui s'accrochaient encore à la rue Lehi.

Les ambulanciers ont organisé un triage dans le hall de l'hôtel, où ils ont couvert les vitres brisées de couvertures de survie et branché des appareils de chauffage sur le groupe électrogène de l'hôtel. L'un d'eux a mis un pansement compressif sur la blessure de Sue et a dirigé au fur et à mesure de leur arrivée les renforts médicaux sur les blessés les plus critiques, dont certains avaient été transportés jusque dans le hall tandis que d'autres restaient immobilisés en haut. Les FDI et la police civile ont encerclé le bâtiment pendant que des sirènes hurlaient de tous côtés.

« Elle est morte », a dit Sue, accablée.

Cassie, bien sûr.

« Elle est morte... Tu l'as vue, Scotty. Vingt ans. Diplômée du MIT. Une gentille gamine toute mignonne. Elle m'a remerciée, et elle s'est fait tuer. Qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce que cela veut dire *quelque chose* ? »

À l'extérieur, de la glace tombait des corniches et des toits de l'hôtel pour aller se fracasser sur le trottoir. Le clair de lune est entré dans les ruines d'un blanc vitreux et a tracé la silhouette de plus en plus nette du Kuin de Jérusalem.

Le Kuin de Jérusalem : une colonne à quatre pans se dressant pour former un trône sur lequel Kuin est assis.

Le regard placide de Kuin traverse Le Dôme du Rocher, désormais en miettes, pour scruter le désert de Judée. L'homme est vêtu en paysan d'un pantalon et d'une chemise. Sur sa tête, un bandeau qui pourrait être une modeste couronne, orné de demi-lunes et de feuilles de laurier. Son visage est solennel et majestueux, mais ses traits imprécis.

L'immense base du monument rencontre la terre au fond des ruines de la place de Sion. Le pic atteint quatre cent vingt mètres d'altitude.

# **DEUXIÈME PARTIE :**

## **Enfants perdus**

## 10

Ce qui me frappe maintenant – si vous permettez à un vieillard de comprendre après coup ce qu'il écrit dans ses mémoires –, c'est à quel point l'avènement des Chronolithes a dû paraître étrange à la génération devenue adulte après la chute de l'Union soviétique... à la génération de mon père, même si lui n'a pas vécu assez longtemps pour en connaître le pire.

Les dictatures du tiers-monde suscitaient au sein de cette génération plus d'impatience que d'indignation. Elle ne voyait dans les palais et les monuments grandioses que l'héritage embarrassant du passé, des maisons hantées que les vents puissants soufflés par le Nikkei et le NASDAQ ne tarderaient pas à mettre bas.

L'ascension de Kuin l'a prise complètement au dépourvu. Elle n'en a pas sous-estimé les risques mais est restée sourde à ses charmes. Elle pouvait imaginer qu'un million d'Asiatiques sous-alimentés fassent acte d'allégeance au nom de Kuin. C'était au moins vaguement plausible. Mais quand ses propres enfants et petits-enfants l'ont rejetée, elle a perdu toute confiance.

Dans l'ensemble, elle a couru chercher refuge dans l'armement. Pour sembler magiques, les monuments de Kuin n'en prédisaient pas moins des conquêtes militaires dont ils étaient en fin de compte des produits dérivés, et une nation bien défendue ne pouvait être conquise. C'est du moins ce qu'elle pensait. L'arrivée de Jérusalem a engendré une deuxième vague d'investissement fédéral : dans la recherche, dans des batteries de satellites de détection, une nouvelle génération de drones chasseurs de missiles, des mines intelligentes ou des robots de combat et de soutien. La conscription a été réinstaurée en 2029, ce qui a accru l'effectif militaire d'un demi-million d'appelés (et plus ou moins permis de masquer le déclin de l'économie civile provoqué par la crise aquifère, l'état calamiteux du commerce

asiatique et le début d'un désastre qui allait durer des années, celui du bassin d'Atchafalaya.)

Nous aurions bombardé Kuin alors qu'il était encore enfant, si seulement nous avions su où le trouver. Mais il n'y avait plus personne aux commandes de la Chine méridionale ni de la plus grosse partie de l'Asie du Sud-Est, où la barbarie régnait. Des chefs militaires, circulant en tout-terrain blindés, y terrorisaient les paysans affamés. N'importe lequel de ces petits tyrans pouvait être Kuin, et la plupart prétendaient d'ailleurs l'être. Sans doute Kuin n'était-il aucun d'eux. On ne savait même pas avec certitude, loin de là, si Kuin était chinois. Il pouvait se trouver n'importe où.

Il semble (maintenant) évident que c'était justement parce qu'on ignorait qui était Kuin que cela le rendait dangereux. Son programme se réduisait à la conquête, son idéologie à la victoire ultime. En ne promettant rien, il promettait tout. Tous les démunis, les privés du droit de vote ou simplement les malheureux étaient tentés de s'identifier à lui. Kuin, celui qui aplanirait les montagnes et transformerait les vallées en hauteurs. Celui qui parlerait en leur nom, puisque personne d'autre ne le faisait.

Pour la génération qui a suivi la mienne, Kuin représentait une nouveauté radicale, le renversement des anciennes structures d'autorité et l'ascension de puissances aussi froides et aussi implacablement modernes que les Chronolithes eux-mêmes.

En résumé, il nous a pris nos enfants.

Quand Janice (qui avait masqué la fenêtre vidéo de son téléphone pour dissimuler ses larmes) m'a appris la nouvelle, pour Kait, j'ai compris qu'il faudrait que je quitte Baltimore, et que j'y parvienne sans que Morris Torrance me file à travers sept États.

Ce serait difficile, mais peut-être moins qu'avant Jérusalem. Avant Jérusalem, Sue Chopra supervisait les recherches sur les Chronolithes sous une généreuse administration fédérale. Elle avait compromis cette prérogative par sa dévotion aux aspects purement théoriques de l'étude des Chronolithes – son

obsession des mathématiques de la turbulence tau, par opposition aux problèmes pratiques de détection et de défense – et par sa désastreuse comparution devant le Congrès en juin 28. Au cours d'une audition publique, elle avait en effet refusé de prendre en compte la théorie du sénateur Lazar, pour qui le Chronolithe de Jérusalem pourrait être le signal de la fin des temps. (Elle avait traité le sénateur de « mal instruit » et la notion d'une apocalypse imminente de « mythologie absurde qui encourage précisément ce que nous nous efforçons de contenir ».) Lazar, un ancien républicain devenu homme de main du Parti fédéral, l'avait quant à lui qualifiée d'« athée dans sa tour d'ivoire » qu'il fallait « sevrer du sein public ».

Bien entendu, elle avait trop de valeur pour qu'on la mette complètement à l'écart. Mais elle a cessé de figurer au centre de la coordination des recherches sur les Chronolithes. On a préféré l'éloigner du regard du public. Elle restait le principal expert de la nation dans le mystérieux domaine de la turbulence tau, mais n'était plus son chouchou.

Le bon côté de la chose, c'est que le FBI s'intéressait moins au menu fretin comme moi, même si mon dossier traînait toujours dans les catacombes numériques de l'immeuble Hoover.

Morris Torrance avait préféré démissionner plutôt qu'accepter une autre affectation. Morris avait la foi. Il croyait en la divinité de Jésus-Christ, en la bonté de Sulamith Chopra et en la véracité de ses propres rêves. L'époque des Chronolithes avait rendu possibles de telles conversions. Je pense aussi qu'il était un peu amoureux de Sue, sans pour autant (contrairement à Ray Mosely) s'être jamais fait d'illusions sur sa sexualité. Il est resté comme garde du corps et chef de la sécurité, pour un salaire qui ne pouvait être qu'une misère par rapport à son traitement de fonctionnaire.

Sue et Morris tenaient à ce que je reste dans les parages, Sue parce que je figurais dans son schéma évolutif de coïncidences significatives, Morris parce qu'il me croyait important pour Sue. Qu'ils disposent de moyens de pression légaux pour m'empêcher de partir était devenu moins vraisemblable. Morris n'était plus qu'un civil, mais je ne doutais pas pour autant qu'il

me poursuivrait si j'annonçais mon départ. Peut-être même tirerait-il quelques ficelles pour que je reste à ma place. Morris m'appréciait, à sa manière précautionneuse, mais il était avant tout loyal à Sue.

Entre-temps, Sue essayait de remonter sous forme d'un cercle Internet son projet Chronolithe fragmenté : elle partageait toutes les données non classées par le ministère de la Défense, approfondissait et développait les mathématiques de la turbulence tau. En février 2031, elle a dû lever d'autres fonds suite au refus du ministère de l'Énergie de continuer à la financer, alors que l'argent coulait à flots dans les projets phares comme le collisionneur à laser gamma de Stanford ou le groupe Matière exotique basé à Chicago.

J'ai occupé ma matinée à nettoyer du code que j'avais cultivé pour elle, une petite routine qui parcourait le monde à la recherche de synchronicités pertinentes dans les nœuds médiatiques, selon un algorithme de tri de noms concocté par Sue elle-même. Morris est passé une fois ou deux dans mon bureau, l'air plus maigre – et plus vieux – qu'avant. Mais toujours aussi obstinément de bonne humeur.

J'ai frappé à la porte du bureau de Sue afin de l'informer de mon départ. Pour déjeuner, voulais-je dire, mais quelque chose dans ma voix a dû lui mettre la puce à l'oreille. « Un long déjeuner ? Tu comptes aller jusqu'où, Scotty ?

— Pas loin.

— Nous n'en avons pas fini, tu sais. »

Elle parlait peut-être du code que nous développions, mais j'en doutais.

Sa jambe était guérie depuis des années, mais Jérusalem lui avait laissé d'autres cicatrices. Jérusalem, m'avait-elle confié un jour, lui avait dessillé les yeux sur les risques de son travail, lui avait montré qu'en se plaçant à proximité du centre de la turbulence tau, elle mettait en danger non seulement elle-même, mais aussi son entourage.

« J'imagine que je ne peux pas l'éviter, avait-elle ajouté tristement. Et c'est bien là le pire. À rester sur une voie ferrée, on finit tôt ou tard par rencontrer un train. »

Je lui ai dit que je finirais de déboguer dans l'après-midi. Elle

m'a dévisagé d'un long regard sceptique. « Tu voulais me parler d'autre chose ?

— Pas pour l'instant.  
— On en rediscutera. »

Comme souvent, sa prophétie allait s'accomplir.

Morris m'a proposé de déjeuner avec lui, mais j'ai décliné, prétendant avoir des courses à faire et risquer fort de me contenter de ne manger qu'un sandwich au passage. S'il a trouvé cela suspect, il n'en a rien laissé paraître.

J'ai fermé mon compte à la Zurich American, transféré la plus grande partie de mon avoir sur une carte de transit et converti le reste en bons vieux billets de banque verts. J'ai conduit encore un peu sans destination précise, histoire d'être sûr que Morris ne me suivait pas, même si cela semblait des plus improbables. Je trouvais plus vraisemblable qu'il ait posé un mouchard sur ma voiture. Aussi me suis-je présenté chez un revendeur Chrysler du centre-ville, ai-je annoncé à la vendeuse que je ne trouvais rien qui me convenait dans les véhicules exposés et lui ai-je demandé si elle verrait un inconvénient à ce que je m'approvisionne chez un autre franchisé. Elle a répondu par la négative et s'est chargée de me présenter l'inventaire virtuel dans leur arrière-boutique. J'ai provisoirement arrêté mon choix sur une Volks Edison au museau retroussé et à la livrée bleu cendré, sans doute l'automobile la plus anonyme jamais construite ; j'ai abandonné ma Chrysler au magasin et accepté qu'on me conduise à l'autre bout de la ville. De près, la Volks paraissait un peu plus usée que dans le virtu, mais sa centrale énergétique était robuste et en bon état, pour autant que je pouvais en juger.

Toutes ces conneries d'espion amateur laissaient bien entendu une trace électronique large comme le Missouri. Mais si additionner deux et deux et retrouver ma piste ne poseraient sûrement pas le moindre problème à Morris Torrance, il ne pourrait le faire assez vite pour m'empêcher de quitter Baltimore. À la nuit tombée, j'avais déjà roulé plus de trois cents kilomètres vers l'ouest et je continuais, les fenêtres ouvertes dans la chaude soirée de juin, tout en me gavant de

médicaments alcalins destinés à calmer les bouillonnements de mon estomac.

Il y avait un grand camp de réfugiés à l'intersection de l'autoroute et de l'Ohio, environ un millier de toiles de tentes usées qui claquaients dans la brise printanière et des douzaines de braseros brûlant par à-coups. Ce devait être pour la plupart des réfugiés des plaines alluviales de Louisiane, des ouvriers des raffineries et de la pétrochimie ayant perdu leur emploi, des fermiers chassés de leurs terres par les inondations. Malgré tous les efforts du génie militaire, la solidification de l'argile dans le bassin d'Atchafalaya avait fini par pousser le Mississippi hors de ses deltas ensablés en pattes d'oiseau. Les inondations du printemps avaient déplacé plus d'un million de familles, sans parler du chaos dû à l'effondrement des ponts, au blocage des voies fluviales et aux routes obstruées par la boue.

Sur les bandes d'arrêt d'urgence des deux directions, des hommes en file indienne mendaient un bout de chemin. Sans trop de succès, l'autostop étant interdit dans la région depuis un demi-siècle. Mais ces hommes (il n'y avait presque pas de femmes) ne s'en souciaient plus. Ils restaient raides comme des épouvantails à cligner des yeux dans la lueur des phares.

J'ai espéré que Kait avait trouvé un abri sûr pour la nuit.

Aux confins de Minneapolis, je me suis inscrit dans un motel. Le réceptionniste, une espèce de vieille tortue, a ouvert de grands yeux quand j'ai sorti du liquide de mon portefeuille. « Il va falloir que j'amène ça à la banque », a-t-il dit. J'ai donc ajouté cinquante dollars pour le dérangement et il a eu l'amabilité de ne pas me demander de pièce d'identité. Il m'a donné une chambre, ou plutôt une alcôve pourvue d'un lit, d'un terminal (compris dans le tarif), et d'une fenêtre donnant sur le parking.

J'avais terriblement besoin de dormir, mais il fallait d'abord que je contacte Janice.

C'est Whit qui a décroché. « Scott », a-t-il dit d'un ton cordial mais dépourvu de joie. Il avait l'air de manquer tout autant que moi de sommeil. « Tu veux des nouvelles de Kaitlin, j'imagine. Rien de neuf, hélas. La police semble la croire toujours en ville, alors on est relativement optimistes. On fait tout ce qu'on peut,

bien entendu.

- Merci, Whit, mais là il faut que je parle à Janice.
- Il est tard. Je ne voudrais pas la déranger.
- Je ne serai pas long.

— Eh bien...», a hésité Whit avant de s'éloigner du terminal. Janice est apparue quelques instants plus tard, en robe de chambre mais visiblement bien éveillée.

« Scotty. J'ai essayé de te joindre, mais il n'y avait personne chez toi.

— Normal, je suis en ville. On peut se voir demain pour en discuter ?

— Tu es en ville ? Ce n'était pas la peine de faire tout ce chemin.

— Je crois que si. Janice ? Tu peux me consacrer une heure ? Je peux passer à la maison ou bien...

— Non. Je vais venir te voir. Où loges-tu ?  
— J'aimerais mieux qu'on ne se voie pas ici. Que dirais-tu de ce petit grill sur Dunkane, tu vois duquel je parle ?

- Je ne pense pas qu'il ait fermé.
- Rendez-vous là-bas à midi ?
- Disons une heure.
- Essaye de dormir, ai-je dit.
- Toi aussi. » Elle a hésité. « Ça fait quatre jours, maintenant, Scotty. Quatre nuits. Je pense à elle tout le temps.
- On en reparle demain », ai-je dit.

## 11

Voir une personne sur l'écran d'un téléphone n'est pas la même chose que la voir en chair et en os. J'avais beau avoir eu une demi-douzaine de fois Janice au téléphone ces derniers mois, j'ai failli ne pas la reconnaître quand elle a poussé la porte du grill.

Je pense que c'est le mélange de prospérité et de peur qui l'avait changée.

Whit s'en était bien sorti malgré la récession économique. Janice portait un joli tailleur en tweed, visiblement coûteux, mais au col tordu et aux poches non boutonnées, comme si elle l'avait arraché du cintre sans regarder dans sa penderie. La peau sous ses yeux rougis était bouffie et grisâtre.

Nous nous sommes étreints d'une manière cordiale mais neutre avant qu'elle s'assoie en face de moi.

« Rien de neuf », a-t-elle annoncé. Elle tripotait son sac à main, dans lequel elle devait garder son téléphone. « La police a promis d'appeler dès qu'elle aurait du nouveau. »

Elle a commandé une salade qu'elle n'a pas touchée et un margarita qu'elle a bu avec trop d'empressement. Nous aurions préféré parler d'autre chose, mais nous n'étions pas venus pour cela. « Je vais te demander de répéter encore une fois toute l'histoire, ai-je dit. Tu pourras le supporter ?

— Je pense, oui. Mais il faut que tu me dises ce que tu comptes faire, Scott.

— Ce que je compte faire ?

— Pour... pour tout ça. Parce que c'est entre les mains de la police, maintenant, et cela pourrait poser des problèmes que tu t'en mêles de trop près.

— Je suis son père. J'ai le droit de savoir, il me semble.

— De savoir, oui, certainement. Mais pas de t'en mêler.

— Je ne prévois pas de m'en mêler. »

Elle m'a adressé un faible sourire. « Pourquoi est-ce que je

ne te trouve pas du tout convaincant ? »

J'ai commencé à lui poser une question, mais elle m'a interrompu. « Non, attends un peu. Je veux que tu aies ça. »

Elle a sorti de son sac une enveloppe de papier bulle qu'elle m'a tendue. Je l'ai ouverte et en ai retiré une photo récente de Kaitlin. Janice l'avait imprimée sur papier brillant, l'image était nette et précise.

Kait était grande pour ses seize ans, et indéniablement jolie. À en juger par l'assurance de son maintien, le destin lui avait épargné, outre le fléau de l'acné juvénile, celui de la gaucherie adolescente. Elle avait le visage sombre, mais semblait en bonne santé.

Sur le moment, je n'ai rien remarqué de particulier. Puis je me suis dit : ses cheveux. Kait avait noué sa longue chevelure blond sale en une natte qui dégageait ses oreilles.

Ses deux oreilles.

« C'est ce que tu lui as donné, Scott. Je voulais te remercier pour ça. »

La prothèse d'oreille interne ne se voyait pas, évidemment, mais la réparation esthétique avait été impeccable. Comme il se doit. L'oreille n'était pas fausse, c'était bien la sienne, génétiquement parlant, puisqu'on l'avait cultivée à partir de cellules souches de Kaitlin. Pas la moindre cicatrice sinon une vague ligne de suture. Mais après l'opération, les complexes de Kait avaient mis des années à disparaître.

« Quand on lui a enlevé les bandages, c'était complètement rose, tu sais, mais parfait. Exactement comme une nouvelle rose. »

J'avais été présent pour l'opération mais pas pour le dévoilement : il avait eu lieu pendant la crise provoquée par l'arrivée de Damas, à laquelle j'avais assisté avec Sue.

« Je lui ai dit qu'elle était superbe, a continué Janice, là-bas, à l'hôpital, devant le docteur et les infirmières. Elle a penché la tête, comme si elle ne savait pas trop d'où venait ma voix. On met du temps à s'y habituer, tu sais. Tu veux savoir ce qu'elle m'a dit ?

— Oui, quoi ? »

Une larme a dévalé la joue de Janice. « Elle m'a demandé :

*pourquoi tu cries ? »*

— Les ennuis ont commencé, m'a expliqué Janice, lorsque Kaitlin n'est pas rentrée d'une réunion d'un groupe de jeunes.

« Quel genre de groupe de jeunes ?

— Un simple... eh bien..., a hésité Janice.

— Pas de cachotteries, sinon ça ne sert à rien.

— C'est la division jeunesse de cette organisation à laquelle appartient Whit. Il faut que tu comprennes, Scott. Ce n'est pas un truc pro-Kuin. Simplement des gens souhaitant discuter des alternatives à un conflit armé.

— Nom de Dieu..., me suis-je exclamé. Janice... Whit est *copperhead* ? »

Ces derniers temps, les journaux avaient ressuscité cette expression datant de la guerre de Sécession<sup>5</sup> en tant qu'insulte générique envers les divers mouvements kuinistes. Janice a baissé les yeux : « Nous n'utilisons pas ce terme », ce qui, ai-je pensé, signifiait qu'il déplaisait à Whit. « Je ne fais pas de politique. Tu le sais. Même Whit ne s'est impliqué dans le mouvement que parce qu'une partie de sa hiérarchie l'avait rejoint. Whit dit que se préparer à une guerre que nous n'aurons sans doute même pas à livrer n'est pas une bonne politique économique. »

C'était un argument classique des Copperheads ; mais l'entendre de la bouche de Janice m'a troublé. Il n'était d'ailleurs pas totalement idiot. Mais il contenait aussi, sous-jacent, le mépris dans lequel les kuinistes tenaient le processus démocratique, en pensant que Kuin pourrait ramener l'ordre sur une planète divisée par trop de lignes de fracture économiques, religieuses et écologiques.

J'avais suivi la montée du mouvement copperhead sur le Web – je n'avais pas eu le choix : Sue considérait cette montée comme significative et Morris y voyait une menace potentielle. Ce que j'avais vu ne m'avait pas plu.

---

<sup>5</sup> Le mot *copperhead*, qui signifie littéralement « tête de cuivre » et désigne un serpent américain très venimeux, le mocassin à tête cuivrée, avait alors servi pour qualifier tout Nordiste partisan du Sud. (N.d.T.)

« Et il a embringué Kaitlin là-dedans ?

— C'est Kaitlin qui voulait y aller. Au début, il l'emménait aux réunions des adultes, mais ensuite elle s'est intéressée à la branche jeunesse.

— Alors tu l'as laissée y aller, comme ça ? »

Elle m'a regardé d'un air implorant. « Franchement, Scotty, je n'y ai rien vu de mal. Pour l'amour du Ciel, ce ne sont pas des stages de fabrication de bombes artisanales ! Rien qu'un truc social. Ils jouent au base-ball, montent des pièces de théâtre, tu vois ce que je veux dire ? Ce sont des *ados*, Scotty. Elle se faisait un tas de nouveaux amis – les premiers vrais amis de sa vie. Qu'est-ce que j'étais censée faire, la cloîtrer à la maison ?

— Je ne suis pas ici pour juger.

— Tant mieux.

— Raconte-moi juste ce qu'il s'est passé. »

Elle a soupiré. « Eh bien, il faut croire qu'il y avait quelques radicaux parmi eux. Difficile d'y échapper, tu sais. Les jeunes y sont particulièrement vulnérables. Les actualités, le Net, en sont pleins. Elle en parlait parfois, elle parlait de... » Elle a baissé la voix. «... de Kuin, elle disait qu'il ne fallait pas condamner ce qu'on ne comprenait pas, des choses de ce genre. Elle prenait ça plus au sérieux que je ne me l'imaginais.

— Elle s'est donc rendue à une réunion dont elle n'est pas revenue.

— Non, et dix autres non plus, la plupart plus vieux qu'elle. Apparemment, cela faisait des semaines qu'ils jouaient avec l'idée de partir en pèlerinage, ce qu'ils appellent un *hadj*. »

J'ai fermé les yeux.

« Mais la police dit qu'ils n'ont probablement pas quitté la ville, s'est-elle empressée d'ajouter. Qu'ils squattent sans doute un immeuble vide avec une bande d'autres soi-disant radicaux qui font de grands discours et volent de quoi se nourrir dans les magasins. J'espère que c'est vrai, mais déjà comme ça...

— Tu l'as cherchée, toi ?

— La police le déconseille.

— Et Whit ?

Whit dit que nous devons coopérer avec la police. Cela vaut aussi pour toi, Scott.

— Tu as le nom de quelqu'un de la police avec qui je pourrais discuter ? »

Elle a sorti son carnet d'adresses, a copié un nom et un numéro de téléphone sur une serviette en papier, mais à contrecœur, en me jetant de longs regards amers.

« Et aussi le nom du club copperhead de Whit », ai-je ajouté.

Là, elle a renâclé. « Je refuse que tu causes des ennuis.

— Je ne suis pas venu pour cela.

— Arrête tes conneries. Tu es arrivé en ville avec tout ce... cette *indignation morale*...

— Ma fille a disparu. Je suis là pour ça. Qu'est-ce que cela a d'effrayant ? »

Elle s'est tue un instant.

Puis elle a dit : « Kait est partie depuis moins d'une semaine. Elle pourrait rentrer demain. Il faut que j'y croie. Que je croie que la police fait de son mieux. Mais j'ai bien vu ton regard. Et il ne me plaît pas du tout.

— Quel regard ?

— Celui de quelqu'un qui s'apprête à porter le deuil.

— Janice...»

Elle a frappé la table du plat de la main. « *Non*, Scott. Désolée. Je te suis reconnaissante pour tout ce que tu as fait pour Kait. J'ai conscience de tout le mal que tu t'es donné. Mais je ne peux pas te dire à quelles associations appartient Whit. C'est sa vie privée. Nous en avons discuté avec la police et cela n'ira pas plus loin, du moins pour l'instant. Alors ne me regarde pas avec ces... avec ces foutus *yeux d'enterrement*. »

J'en ai été blessé, mais je ne l'ai pas reproché à Janice, même quand elle s'est levée pour regagner la rue décolorée par le soleil. Je savais ce qu'elle ressentait. Kaitlin était en danger, et Janice se demandait quand elle n'avait pas agi au mieux, où elle avait foiré et comment les choses avaient pu si vite tourner si mal.

Je me posais les mêmes questions depuis dix ans. Mais pour Janice, c'était tout nouveau.

Après le repas, je me suis rendu en voiture à Clarion Pharmaceuticals, un grand complexe industriel à la limite des

faubourgs et des champs de blé, où j'ai annoncé au garde posté à l'entrée que je venais rendre visite à M. Delahunt. Le garde a glissé une carte sous mon essuie-glace avant gauche et m'a rappelé de me munir d'un laissez-passer de visiteur à la réception. Mais la sécurité à Clarion n'était pas très stricte. Je me suis garé et j'ai profité d'une porte ouverte près des aires de chargement pour monter en ascenseur à l'étage indiqué par le répertoire comme celui du bureau de Whit.

Je suis passé devant sa secrétaire comme si j'étais de la maison, j'ai traversé un labyrinthe de salles sans porte dans lesquelles des hommes et des femmes en costumes irréprochables tenaient des conférences téléphoniques, jusqu'à tomber sur Whitman Delahunt lui-même, qui se servait à une fontaine d'eau de source filtrée et réfrigérée dans un couloir étroit. Il a écarquillé les yeux en me voyant.

Whit était toujours aussi impeccable. Les tempes un peu plus grises et la taille un peu moins fine, mais cela lui allait bien. Ses lèvres esquissaient même un sourire, qui a disparu quand il m'a aperçu. Il a jeté sa tasse en papier dans la poubelle. « Scott ! Mon Dieu. Tu aurais pu appeler.

— J'ai pensé qu'il serait bon qu'on ait une petite discussion en tête à tête.

— Bien sûr, et je ne veux pas avoir l'air sans cœur, je sais ce par quoi tu passes, mais le moment n'est pas très bien choisi en ce qui me concerne.

— Je préférerais ne pas attendre.

— Scott, sois raisonnable. Peut-être ce soir...

— Je ne pense pas me montrer déraisonnable. Cela fait cinq jours que ma fille se trouve Dieu sait où, peut-être bien à dormir dans la rue. Alors Whit, désolé que cela interfère avec ton travail et tout, mais il faut vraiment qu'on parle. »

Il a hésité, puis a pris un air important. « Je ne voudrais pas avoir à appeler la sécurité.

— Pendant que tu y réfléchis, parle-moi un peu de ce club copperhead auquel tu as adhéré. »

Il a ouvert de grands yeux. « Attention à ce que tu dis.

— Ou alors on peut en discuter en privé.

— Merde, Scotty ! *D'accord.* Mon Dieu ! Suis-moi. »

Il m'a emmené à la cafétéria des cadres. Le service étant terminé pour la journée, il n'y avait rien sur les présentoirs chauffe-plats ni personne dans la salle. Nous nous sommes assis à une table en bois laqué comme deux personnes civilisées.

Whit a desserré sa cravate. « Janice m'avait prévenu que cela risquait d'arriver. Que tu pourrais bien débarquer pour compliquer la situation. Tu devrais vraiment parler à la police, Scott, parce que crois-moi, j'ai bien l'intention de leur dire ce que tu fabriques.

— Tu as mentionné un club copperhead.

— Moi, non, c'est toi, et vas-tu arrêter d'utiliser ce mot obscène ? Ça n'a rien à voir. C'est un *comité de citoyens*, pour l'amour du Ciel. OK, il nous arrive de parler de désarmement, mais on discute aussi de protection civile. Nous ne sommes que de simples pratiquants. Ne nous juge pas en fonction des éléments extrémistes dont les actualités ont parlé.

— Comment suis-je censé appeler votre groupe, dans ce cas ?

— Nous sommes... » Il a eu le tact de prendre un air embarrassé. « Nous sommes le Comité pour la Paix dans l'Honneur des Twin Cities. Tu dois bien comprendre toute l'importance de l'enjeu, Scott. Les gamins n'ont pas tort : la montée en puissance de la sphère militaire fausse l'économie, et personne ne peut prouver que les fusils et les bombes seraient utiles contre Kuin. À supposer qu'il soit une menace pour les États-Unis, ce qui reste tout autant à prouver. Nous récusons la croyance générale selon laquelle...

— Épargne-moi votre propagande, Whit. Quel genre de gens y a-t-il dans ce comité ?

— Des gens importants.

— Combien ? »

Il a rougi à nouveau. « Une trentaine.

— Et tu as initié Kait au mouvement auxiliaire pour les enfants ?

— Loin de là. Les jeunes prennent ces problèmes bien plus à cœur que nous. Que notre génération, je veux dire. Ils ne les considèrent pas d'un œil cynique. Kaitlin en est l'illustration parfaite. Elle rentrait de ces groupes de jeunes en parlant de ce qu'un leader comme Kuin pourrait accomplir si on arrêtait de

s'opposer à lui à tout bout de champ. Comme si on pouvait s'opposer à un homme qui contrôle le temps ! Au lieu de trouver un moyen de faire de l'avenir un endroit *fonctionnel*.

— En as-tu déjà discuté avec elle ?

— Je ne l'ai pas endoctrinée, si c'est ce que tu insinues. Je respecte les idées de Kaitlin.

— Mais elle s'est mise à fréquenter des radicaux, pas vrai ? » Whit s'est tortillé sur son siège. « Je ne les qualifierais pas forcément de radicaux. Je connais certains de ces gamins. Il peut arriver qu'ils aillent un peu trop loin, mais par enthousiasme, pas par fanatisme.

— On n'en a revu aucun depuis samedi.

— J'ai le sentiment qu'ils vont bien. Ce genre de choses arrive parfois. Les gamins jettent leurs badges GPS, prennent une automobile et partent quelques jours en virée. Ce n'est pas bien, mais ils n'ont rien inventé. Je suis désolé que Kait se soit laissé entraîner par quelques pommes pourries, Scott, mais l'adolescence n'a jamais été un cap facile à passer.

— Ont-ils mentionné un *hadj* à un moment ou à un autre ?

— Pardon ?

— Un *hadj*. Janice a utilisé ce mot.

— Elle n'aurait pas dû. C'est encore un mot dont nous déconseillons l'emploi. Un *hadj*, c'est un pèlerinage à La Mecque. Mais les gamins lui donnent un autre sens. Pour eux, cela désigne la visite d'une pierre de Kuin, ou de l'endroit où l'une d'elles est censée arriver.

— Tu penses que c'est ce qu'ils ont en tête ?

— J'ignore ce qu'ils peuvent bien avoir en tête, mais je doute que ce soit un *hadj*. On ne peut pas aller en Daimler à Madras ou à Tokyo.

— Donc, tu ne t'inquiètes pas. »

Il a eu un mouvement de recul et l'air d'avoir envie de cracher. « Quelle malveillance. Bien sûr que je m'inquiète. Le monde est dangereux, et même plus que jamais, à mon avis. J'ai peur de ce qui pourrait arriver à Kaitlin. C'est bien pour ça que je compte laisser la police faire son travail sans la gêner. Et je te suggère d'en faire autant.

— Merci, Whit.

- Ne rends pas la situation encore plus difficile pour Janice.
- Je ne vois pas comment j'y arriverais.
- Parle à la police. Je suis sérieux. Ou je leur parlerai pour toi. »

Il avait retrouvé son assurance. Je me suis levé : je ne voulais pas entendre d'autres sermons sur Kait, pas de sa bouche à lui. Il m'a regardé m'éloigner en restant assis sur sa chaise comme un petit prince blessé.

J'ai rappelé Janice de la voiture. Je voulais lui parler à nouveau avant que Whitman ne le fasse.

La ville avait souffert et changé. Je suis passé devant des fenêtres à barreaux ou barricadées de planches, des commerces de produits au rabais là où s'ouvraient autrefois des boutiques convenables, des devantures d'églises aux dénominations obscures. La grève des éboueurs avait empli les trottoirs de détritus.

Au téléphone, j'ai annoncé à Janice avoir discuté avec Whit.

« Tu n'as pas pu t'en empêcher, hein ? Juste au moment où je me disais que la situation ne pouvait plus empirer. »

Sa voix avait une intonation qui ne m'a pas plu. « Janice... Tu as peur de lui ?

— Bien sûr que non, pas physiquement. Mais s'il perd son boulot ? On fera comment ? Tu ne comprends *pas*, Scotty. En général, ce que Whit fait est ce qu'il faut faire... il est obligé de suivre le mouvement pour s'en sortir, tu comprends ?

— Pour l'instant, je me soucie plutôt de Kaitlin.

— Je ne suis pas sûre non plus que ce que tu fais lui rende service. » Elle a soupiré. « La police m'a parlé d'un groupe de parents, ça t'intéresserait peut-être.

— Un groupe de parents ?

— Des parents dont les enfants se sont enfuis, en général des enfants aux idées kuinistes. Des parents *hadj*, si tu vois ce que je veux dire.

— La dernière chose dont j'ai besoin, c'est bien d'un groupe de soutien.

— Tu pourrais comparer tes notes aux leurs, voir ce que font les autres. »

J'en doutais. Mais elle m'a transmis l'adresse et je l'ai insérée dans mon répertoire.

« Entre-temps, je m'excuserai pour toi auprès de Whit.

— S'est-il excusé d'avoir laissé Kait se trouver impliquée là-dedans ?

— Cela ne te regarde pas, Scott. »

## 12

Environ un mois après l'arrivée de Jérusalem, je suis allé voir un médecin avec qui j'ai longuement discuté d'hérédité et de folie.

Il m'était venu à l'esprit que la logique de Sue sur la corrélation pouvait avoir un aspect personnel. Ce qu'elle disait revenait à cela : nos attentes façonnent l'avenir, et les personnes exposées à une turbulence tau intense pourraient bien le façonner davantage que la moyenne.

Et si le monde était en proie à la folie, cette folie ne pouvait-elle pas avoir été favorisée par les recoins les plus secrets de mon psychisme ? Avais-je hérité de ma mère une séquence génétique défectueuse, devait-on à ma démence latente cette pluie de balles et de verre dans une suite d'hôtel sur le mont Scopus ?

Ce médecin que j'ai consulté m'a prélevé un échantillon de sang et a accepté de rechercher dans mes gènes des marqueurs de prédisposition à une schizophrénie à déclenchement tardif. Mais en me prévenant que ce n'était pas aussi simple que cela. La schizophrénie, malgré l'existence d'une prédisposition génétique, n'était pas une maladie purement héréditaire, qu'on pourrait par conséquent prévenir en intervenant sur les gènes. De complexes facteurs environnementaux influaient aussi sur son déclenchement. J'avais *peut-être* hérité d'une *tendance* à la schizophrénie – et cette information n'avait pas de substance, presque aucune signification et pas la moindre valeur prédictive.

J'y ai repensé en demandant au terminal du motel de m'afficher une carte mondiale des sites de Chronolithes. S'il s'agissait de folie, ces sites en constituaient les symptômes tangibles. L'Asie était une zone rouge, qui se dissolvait en une anarchie fiévreuse, même si de précaires gouvernements nationaux continuaient à exister au Japon – où la coalition au

pouvoir avait (de justesse) survécu à un plébiscite – ainsi qu'à Pékin, mais ni dans la Chine rurale, ni à l'intérieur des terres. Les arrivées constellaient autant le sous-continent indien que le Moyen-Orient : Jérusalem et Damas mais aussi Bagdad, Téhéran et Istanbul. L'Europe n'avait encore connu aucune manifestation physique du kuinisme, qui restait bloqué au Bosphore, mais elle n'avait pu échapper à sa contrepartie politique, puisque des factions « kuinistes » rivales avaient fomenté de gigantesques émeutes à Paris et Bruxelles. L'Afrique du Nord avait subi cinq arrivées désastreuses. Un petit Chronolithe avait dénoyauté la ville équatoriale de Kinshasa pas plus tard que le mois précédent. La planète était malade, malade à en crever.

J'ai fermé la carte des Chronolithes et composé un des numéros donnés par Janice, celui du lieutenant de police Ramone Dudley. Son interface m'a informé qu'il n'était pas disponible, mais qu'on avait enregistré mon appel et qu'il me rappellerait dès que possible.

En attendant, j'ai saisi l'autre numéro, celui du « groupe de soutien », que Janice avait tenu à me communiquer et qui s'est révélé celui du terminal domestique d'une quinquagénaire nommée Regina Lee Sadler. Elle a répondu en peignoir, les cheveux dégoulinant d'eau. Je me suis excusé de l'avoir tirée *de la douche*.

« Vous en faites pas pour ça », m'a-t-elle rassuré d'une voix de contralto sudiste aussi sombre que sa carnation. « Sauf si vous représentez cette saloperie de bureau de recouvrement, excusez la grossièreté. »

Je lui ai expliqué ce qui était arrivé à Kaitlin.

« Ah oui, a-t-elle dit, il se trouve que je suis au courant. Quelques parents touchés par cet incident-là viennent de se joindre à nous – surtout les mamans, bien sûr. Dieu sait pourquoi, le type d'aide que nous proposons ne convient généralement pas aux papas. Mais vous-même ne semblez pas appartenir à ce clan de réfractaires...

— Je n'étais pas sur place quand Kait a disparu. » Je lui ai parlé de Janice et de Whit.

« Vous êtes donc un père absent.

— À mon corps défendant, madame Sadler. Je voudrais vous poser une question... si je peux vous parler franchement.

— Je préfère ça à l'inverse. Et appelez-moi Regina Lee, comme tout le monde.

— Qu'est-ce que cela va m'apporter de rencontrer ces gens ? Ça aidera à faire revenir ma fille ?

— Non, je ne peux rien vous promettre de ce genre. Notre groupe existe pour lui-même. C'est *nous-mêmes* que nous sauvons. Pas mal de parents désespèrent très vite dans des cas comme ceux-là. Discuter avec d'autres personnes dans la même situation qu'eux leur apporte éventuellement un certain réconfort. Et je vous soupçonne d'être en train de décider de vous en passer, de vous dire « ouais, je n'ai pas besoin de ces conneries de contact physique et émotionnel ». Je ne dis pas que vous avez tort, remarquez. Mais certains d'entre nous en ont besoin, et nous n'avons pas honte de l'admettre.

— Je vois.

— Cela ne veut pas dire pour autant qu'il n'y ait aucun effet de réseau. Beaucoup de nos membres ont engagé des détectives privés, des free-lance spécialistes en recherche des personnes, des déprogrammeurs ou autres. Ils comparent leurs notes et partagent leurs informations, mais franchement, je crois très peu à ce genre d'activités, et ce ne sont pas les résultats que j'ai vus qui vont me faire changer d'avis. »

Je lui ai dit que j'aimerais justement parler à ces personnes-là, ne serait-ce que pour apprendre de leurs échecs.

« Eh bien, vous n'avez qu'à venir à notre réunion de ce soir... » Elle m'a donné l'adresse d'une salle paroissiale. « Si vous venez, vous pourrez sûrement avoir des conversations de ce genre. Mais je voudrais vous demander quelque chose en échange : n'amenez pas votre scepticisme. Venez l'esprit ouvert. Sur vous-même, je veux dire. Vous avez l'air calme et maître de vous, mais je sais par expérience personnelle ce que vous endurez et avec quelle facilité on s'accroche à de faux espoirs quand quelqu'un qui vous est cher court un danger. Et ne vous y trompez pas, votre Kaitlin *est* en danger.

— Je sais, madame Sadler.

— Il y a savoir et savoir. » Elle a jeté un coup d'œil par-

dessus son épaule, peut-être sur une horloge. « Il faut que je me prépare, mais j'ose espérer vous voir ce soir.

— Merci.

— Je prie pour que vous parveniez à une issue favorable quoi que vous fassiez, monsieur Warden. »

Je l'ai remerciée à nouveau.

La réunion se tenait dans la salle paroissiale d'une église presbytérienne, au sein d'un quartier autrefois populaire qui avait dérapé dans la pauvreté absolue quelques années plus tôt. Regina Lee Sadler arpentaît la scène en robe à fleurs, un micro mains libres à l'ancienne lui dansant devant le visage. Elle m'a semblé à la fois plus robuste et plus corpulente de dix kilos que sur l'écran vidéo, et je me suis demandé si elle était suffisamment coquette pour avoir équipé son interface d'une appli amincissante.

Je me suis glissé au dernier rang sans juger bon de me présenter. La réunion ressemblait beaucoup à celles qu'organisaient les Alcooliques Anonymes, avec toutefois quelques différences. Cinq nouveaux membres se sont présentés et ont exposé leurs problèmes. Quatre d'entre eux venaient de perdre un enfant dans un *hadj on* une cellule kuiniste au cours du mois. La cinquième, dont la fille avait disparu depuis plus d'un an, cherchait à partager sa peine... non qu'elle ait perdu espoir, a-t-elle tenu à préciser, pas du tout, elle était juste très, très fatiguée et pensait qu'elle arriverait peut-être à dormir une nuit entière, pour une fois, si seulement elle avait quelqu'un à qui parler.

Il y a eu quelques applaudissements compatissants.

Puis Regina Lee s'est relevée pour lire une liste imprimée de nouvelles et de mises à jour : des enfants retrouvés, des rumeurs de nouveaux mouvements kuinistes dans l'Ouest et le Sud, un tas de mineurs en pèlerinage interceptés à la frontière mexicaine. J'ai pris des notes.

La réunion a alors pris un tour plus personnel comme les gens se répartissaient en « ateliers » pour discuter de « stratégies de soutien ». Je me suis éclipsé.

Je serais rentré directement au motel s'il n'y avait eu une

femme assise sur les marches de l'église en train de fumer une cigarette.

Elle avait à peu près mon âge, l'air accablé de soucis mais en même temps songeur et concentré. Ses cheveux courts luisaient dans la lumière de la rue. L'ombre a masqué ses yeux quand elle les a levés vers moi. « Désolée », a-t-elle dit automatiquement en écrasant sa cigarette.

Je lui ai dit de ne pas s'en faire pour moi. Une loi récente prohibait la vente de préparations à base de tabac à toute personne qui ne pouvait présenter un certificat de dépendance ou une ordonnance, mais comme le tabac était légal dans mon enfance, j'avais les idées larges sur le sujet. « Vous en avez eu marre ? a-t-elle demandé en désignant la porte de l'église.

— Plus ou moins », ai-je répondu.

Elle a hoché la tête. « Regina Lee est super pour beaucoup de gens, et Dieu sait qu'on ne peut pas l'arrêter. Mais je n'ai pas besoin de ce qu'elle propose. Du moins, je ne pense pas. »

Nous nous sommes présentés. Elle s'appelait Ashlee Mills, et avait un fils de dix-huit ans, Adam, qui était très impliqué dans le réseau kuiniste local et avait disparu six jours plus tôt. Le même jour que Kaitlin. Aussi avons-nous comparé nos notes. Adam avait appartenu au mouvement auxiliaire junior de Whit Delahunt et à une poignée d'autres organisations radicales. Kait et lui se connaissaient donc probablement.

« Quelle coïncidence », a dit Ashlee.

Je lui ai répondu que non, que cela n'existant pas.

Nous étions toujours en train de discuter lorsque la réunion de Regina Lee a commencé à se dispercer, nous chassant des marches de l'église. Je lui ai proposé de lui offrir un café dans les environs : elle habitait le quartier.

Ashlee m'a jaugé d'un regard pensif, franc et un peu intimidant. Elle m'a donné la nette impression d'une femme qui ne se faisait aucune illusion sur les hommes. Puis elle a dit : « D'accord. Il y a un café-restaurant ouvert toute la nuit à côté du drugstore, au coin de la rue. » Nous nous y sommes rendus à pied.

Ashlee ne nageait visiblement pas dans l'opulence. Sa jupe et

son chemisier, soignés mais loin d'être neufs, avaient l'air de provenir d'une association caritative. Elle les portait néanmoins avec une dignité toute naturelle, sans aucune affectation. Au café, elle a commencé à compter des pièces de un dollar. Je lui ai dit de laisser tomber et j'ai posé ma carte sur le comptoir. Elle m'a gratifié d'un autre long regard avant de hocher la tête. Nous avons trouvé un coin tranquille loin du caquetage des panneaux vidéo.

Elle a dit : « Vous voulez que je vous parle de mon fils. »

J'ai hoché la tête. « Mais nous ne sommes pas dans un des ateliers de Regina Lee. Ce que je veux vraiment savoir, c'est comment je peux aider ma fille.

— Je ne peux rien vous promettre de ce genre, monsieur Warden.

— Tout le monde me dit ça.

— Et à raison, désolée d'avoir à vous le dire. Du moins, d'après mon expérience. »

Ashlee était née et avait grandi dans le sud de la Californie avant de venir à Minneapolis travailler comme réceptionniste médicale pour son oncle, un pédicure emporté depuis par un anévrisme. Elle y avait rencontré Tucker Kellogg, un programmeur de machines-outils qu'elle avait épousé à vingt ans. Tucker était parti quand leur fils Adam avait cinq ans et n'avait pas réapparu depuis. Ashlee avait demandé le divorce et aurait pu lui réclamer une pension alimentaire par voie juridique, mais y avait renoncé. Elle préférait, m'a-t-elle confié, que Tucker ne figure plus du tout dans sa vie, même marginalement. Elle avait repris son nom de jeune fille dix ans plus tôt.

Elle aimait son fils Adam, même s'il n'avait jamais été facile à vivre. « De parent à parent, monsieur Warden, il m'est arrivé de désespérer. Il a commencé tout petit à ne pas vouloir rester à l'école. Personne n'aime y aller, je suppose, mais on y va quand même tous les jours, par sens du devoir, peur des conséquences ou je ne sais quoi. Mais avec Adam, cela ne marchait pas. Impossible de l'y amener, même en faisant pression sur lui ou en essayant de lui faire honte. »

Il n'avait presque jamais cessé de suivre des programmes

psychiatriques ou d'apprentissage, de fréquenter des organismes d'éducation spécialisée et parfois des centres de détention pour mineurs. Non qu'Adam manquât d'intelligence. « Il lit tout le temps. Et pas seulement des histoires. Et franchement, il faut être un minimum futé pour survivre comme il a survécu, en passant la moitié de sa vie dans la rue. En fait, Adam est quelqu'un de très intelligent. »

Lorsqu'elle parlait de son fils, son expression se teintait de fierté, de culpabilité ou d'appréhension, et quelquefois des trois à la fois. Ses grands yeux jetaient des regards sur les côtés, comme si elle s'attendait à ce qu'on nous espionne. Elle a joué avec sa serviette en papier, la pliant, la dépliant, pour finir par la déchirer en longues bandes qui sont restées sur la table comme un origami inachevé.

« Il s'est enfui un jour quand il avait douze ans, mais aucun rapport avec ce truc copperhead. Promis, j'ignore ce qu'Adam s'imagine sur Kuin, à part qu'il détruit des villes et bousille la vie des gens. Mais Kuin le fascine. La manière dont Adam regarde les infos me fait presque peur. » Elle a baissé la tête. « J'ai du mal à l'admettre, mais je crois bien que ce qui lui plaît, c'est justement que des choses soient *écrasées*. Je pense qu'il s'identifie à Kuin. Il veut lever le pied et rayer de la carte tout ce qu'il déteste. Tout ce bla-bla sur un nouveau type de gouvernement mondial, à mon avis, ce n'est que de la poudre aux yeux.

— Il vous a déjà parlé de Kaitlin ou de son groupe ? » Ashlee a eu un sourire triste. « La question à mille dollars... Et vous, Kaitlin en a déjà parlé *avec vous* ?

— Nous discutons. Mais non, elle n'a jamais parlé politique.

— Vous êtes quand même mieux loti que moi. Adam ne m'a jamais rien confié sur aucun sujet. Rien de rien. Tout ce que je sais sur mon fils, je l'ai appris en l'observant. Excusez-moi, j'ai besoin d'un autre café. »

Ce dont elle a besoin, ai-je compris, c'est d'une autre cigarette. Elle s'est arrêtée au comptoir, a commandé un double-double au serveur et s'est esquivée aux toilettes. Elle semblait plus calme quand elle en est ressortie quelques instants plus tard. Je pense que le barman a senti l'odeur du

tabac lorsqu'elle a pris livraison de son café. Il l'a regardée d'un air sévère et a roulé des yeux.

Elle s'est rassise en soupirant. « Non, Adam ne m'a jamais parlé de ses réunions. Il a dix-huit ans, mais comme je vous l'ai dit, il n'est pas naïf. Il mène ses affaires avec pas mal de prudence. Mais vous savez, il m'arrive d'entendre des trucs. Je sais qu'il a fréquenté un de ces clubs copperheads de banlieue, mais au début ça me semblait presque *bien*. Il rencontrait des gens avec un certain bagage, vous comprenez. Avec un avenir. Sans doute qu'au fond j'espérais qu'il se ferait des amis et que cela déboucherait sur quelque chose, que cela lui ouvrirait des horizons une fois calmée toute cette... merde de voyage dans le temps, pardonnez-moi. Je pensais qu'il pourrait rencontrer une fille, ou que le père de quelqu'un lui proposerait un boulot. »

J'ai repensé au gémissement de Janice : *Qu'est-ce que j'étais censée faire ? La cloîtrer à la maison ?*

Janice n'avait manifestement pas imaginé sa fille en compagnie d'un Adam Mills.

« J'ai changé d'avis le jour où je suis rentrée à l'improviste alors qu'il était au téléphone. Il parlait de ces gens – dont votre Kait, j'imagine, désolée d'avoir à vous le dire. Et il en parlait de façon vraiment brutale et méprisante. Il disait que le groupe était plein de...» De honte, elle a baissé la tête. «... de *petites pucelles bourgeoises*. »

Elle a dû voir ma réaction. Elle a relevé le menton et durci le ton. « J'aime mon fils, monsieur Warden. Je ne me fais aucune illusion sur le genre de personne qu'est ou que sera Adam, sauf à changer de lui-même du tout au tout. Adam a de gros, gros problèmes. Mais c'est mon fils, et je l'aime.

— Je respecte cela.

— J'espère bien.

— Ils ont disparu tous les deux. Voilà ce dont nous devons nous soucier pour le moment. »

Elle a froncé les sourcils, peut-être réticente à ce que je l'inclue dans ce pronom. Ashlee avait l'habitude de gérer ses problèmes toute seule, et c'est pour cette raison qu'elle avait quitté la réunion de Regina Lee.

Mais bon, moi aussi.

« Ça m'emerderait vraiment que vous essayiez de me draguer, monsieur Warden.

— Je ne suis pas là pour ça.

— Parce que je veux que vous me donnez votre numéro de téléphone, histoire que nous restions en contact pour Adam et Kaitlin. Je n'ai aucune information fiable, mais à mon avis tout leur petit groupe s'essaye à une espèce de connerie de pèlerinage. Dieu seul sait où. Ils sont donc probablement au même endroit. Et donc, nous devrions rester en contact. Je veux juste éviter que vous l'interprétriez mal. »

J'ai échangé l'adresse de mon portable contre celle de son terminal domestique.

Elle a fini son café et a dit : « Ce ne sont pas vraiment de bonnes nouvelles, pour vous.

— Pas forcément. »

Elle s'est levée. « Eh bien, ravie de vous avoir rencontré. » Elle m'a tourné le dos et est sortie dans la rue. De derrière la fenêtre, je l'ai observée qui marchait entre les îlots de lumière formés par les lampadaires pour atteindre, un demi-pâté de maisons plus loin, une porte jouxtant un restaurant dans laquelle elle a tâtonné avec une clé. Elle vivait dans l'appartement situé au-dessus du restaurant. Je me suis imaginé un canapé usé jusqu'à la corde, peut-être un chat. Une rose dans une bouteille de vin et un poster sous cadre au mur. L'étourdissante absence de son fils.

Ramone Dudley, le lieutenant de police chargé au niveau local des personnes disparues, a accepté de me recevoir dans son bureau le lendemain après-midi. Notre rencontre a été brève.

Dudley était visiblement un flic de bureau débordé à qui il avait trop souvent fallu annoncer les mêmes mauvaises nouvelles. « Ces gamins-là », a-t-il dit (et de toute évidence, *ces gamins-là* formaient à ses yeux une seule masse homogène), « n'ont aucun avenir, et ils en sont conscients. Malheureusement, ils ont raison. L'économie merde, tout le monde le sait. Et qu'avons-nous d'autre à leur offrir ? Chaque fois qu'ils entendent parler de l'avenir, c'est Kuin, Kuin, Kuin.

Cet enfoiré de Kuin. Les fondamentalistes voient Kuin comme l'Antéchrist, et pour eux, il n'y a rien à faire que prier en attendant l'Extase. Washington incorpore les gamins pour une guerre que nous ne livrerons peut-être jamais. Et les copperheads disent que Kuin nous fera peut-être moins mal si nous courbons respectueusement la tête. On n'a pas vraiment le choix, quand on y pense. Rajoutez à ça toutes ces conneries qu'ils entendent dans la musique ou qu'ils apprennent dans ces *chatrooms* cryptés...»

Visiblement, le lieutenant Dudley tenait en grande partie ma génération responsable de tout cela. Il avait sûrement rencontré des parents incompétents dans le cadre de son travail. Sa façon de me regarder m'a indiqué qu'il était quasiment certain d'en avoir un autre en face de lui.

« Au sujet de Kaitlin...», ai-je dit.

Il a pris sur son bureau un dossier dont il m'a lu le contenu. Sans surprise. Huit jeunes en tout, tous membres du bras jeunesse du groupe de Whitman, n'étaient pas rentrés chez eux après une réunion. Parents et amis des jeunes disparus avaient tous été minutieusement interrogés... « à une exception près : vous, monsieur Warden, et j'espérais votre venue.

— Whit Delahunt vous a parlé de moi, ai-je deviné.

— Il vous a mentionné quand nous l'avons interrogé, mais sinon, pas spécialement, non. L'appel que j'ai eu provenait d'un fédé à la retraite nommé Morris Torrance. »

Il n'avait pas traîné. Mais Morris ne traînait jamais. « Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

— Il m'a demandé de coopérer au maximum avec vous. C'est-à-dire, pour ce qui est de ma partie. Voilà à peu près tout ce que j'ai à vous dire, sauf si vous avez des questions. Ah oui, il m'a demandé aussi autre chose...

— Quoi donc ?

— De vous prier d'entrer en contact avec lui. Il a dit qu'il était désolé pour Kaitlin et qu'il pourrait peut-être vous aider. »

## 13

J'aurais peut-être dû profiter de la thérapie communautaire de Regina Lee pour admettre mes peurs concernant Kaitlin. Mes peurs, et ce chagrin prémonitoire qui se glissait dans ma conscience dès que je fermais les yeux. Mais ce n'était pas mon genre. J'avais très tôt appris à sembler calme face au désastre. À garder pour moi mon appréhension, comme on garde un secret honteux.

Je pensais néanmoins tout le temps à Kait. Dans ma tête, elle restait la Kaitlin de Chumphon, une gamine de cinq ans aussi intrépide que curieuse. Les enfants portent leur nature comme on porte des vêtements aux couleurs brillantes, ce qui rend leurs mensonges très transparents. Devenir adulte, c'est apprendre la duplicité. Ayant connu Kaitlin enfant, je n'avais jamais perdu de vue la vulnérabilité de son âme. Imaginer (ou m'efforcer de ne pas imaginer) où Kaitlin pouvait se trouver, et avec qui, en devenait d'autant plus douloureux. La pulsion parentale la plus fondamentale est celle de nourrir et de protéger son enfant. Pleurer son enfant revient en fin de compte à avouer son impuissance. On ne peut protéger ce qui va en terre. On ne peut border une couverture sur une tombe.

Je passais la plus grande partie de la nuit éveillé, les yeux fixés sur la fenêtre du motel, à alterner entre bière et Coca Light (et à pisser toutes les demi-heures), jusqu'à ce que la vague visqueuse du sommeil déferle et m'engloutisse. Mes rares rêves étaient chaotiques et vains. Retrouver au réveil l'ironie brutale du printemps, le soleil dans un ciel bleu sans fond, ressemblait à rêver qu'on se réveille d'un rêve.

Alors que je m'attendais à ne plus jamais avoir de ses nouvelles, Ashlee Mills m'a contacté sur mon portable dix jours après la disparition de Kaitlin. Elle avait une voix très formelle et n'a pas tardé à en venir au fait. « Je me suis arrangée pour rencontrer quelqu'un, a-t-elle annoncé. Un type qui a peut-être

des informations sur Adam et Kaitlin, seulement je ne veux pas y aller seule.

- Je suis libre cet après-midi.
- Il travaille la nuit. Si on peut appeler ça travailler. Ça devrait pas être joli-joli.
- Pourquoi, c'est un maquereau ?
- Non non. Une espèce de dealer. »

J'avais consacré l'essentiel de la semaine précédente sur le Net, à effectuer des recherches sur le phénomène « jeunesse *hadj* » ou le mouvement kuiniste et à me frayer un chemin dans leurs *chatrooms* cachés.

Bien entendu, il n'existait pas de mouvement kuiniste unifié. En l'absence d'un Kuin de chair et de sang, le « mouvement » consistait en un patchwork d'idéologies utopiques et de cultes quasi religieux, chacun se battant contre les autres pour le titre. Ils n'avaient guère en commun que l'acte de vénération, l'adoration des Chronolithes. Les *hadjis* voyaient un Chronolithe comme un objet sacré. Ils attribuaient toutes sortes de pouvoirs à la proximité d'une pierre de Kuin : instruction, guérison, transformation psychologique, épiphanies plus ou moins importantes. Mais au contraire des pèlerins de, disons, Lourdes, les *hadjis* étaient surtout des jeunes. C'était un « mouvement de jeunes », comme on disait au XX<sup>e</sup> siècle. Et comme la plupart des mouvements de jeunes, il attachait autant d'importance au style qu'au fond. Très peu d'Américains sont réellement partis en pèlerinage sur un site de Chronolithe, mais il n'y avait rien d'exceptionnel à croiser un adolescent vêtu d'un T-shirt ou d'un chapeau arborant un logo kuiniste, le plus souvent l'omniprésent « K + » à l'intérieur d'un cercle rouge ou orange. (Ou n'importe lequel des signes moins ostentatoires et censément secrets : lobes d'oreille ou mamelons scarifiés, bracelets de cheville en argent, serre-tête blancs.)

Le symbole K + abondait dans le quartier d'Ashlee, tracé à la craie ou à la peinture sur les murs et les trottoirs. Quand, à l'heure convenue, j'ai arrêté la voiture devant le restaurant chinois, Ashlee s'est précipitée sur le siège passager depuis la porte de son appartement. « Ça tombe bien que vous ayez une

voiture bon marché, a-t-elle dit. Ça n'attirera pas l'attention.

— Où allons-nous ? »

Elle m'a donné une adresse à cinq pâtés de maisons de là en direction du centre, où les seuls commerces encore en vie étaient des entrepôts, des fast-foods avec service à la fenêtre et des magasins de vins et spiritueux.

« Le type s'appelle Cheever Cox, a-t-elle soudain déclaré, et il touche à quasiment tous les trafics impossibles à mettre sur sa déclaration de revenus. C'est lui qui me vendait mon tabac. » Elle a dit cela d'un ton soigneusement neutre mais en guettant un signe de désapprobation. « Avant que j'obtienne ma licence d'intoxiquée, je veux dire.

— Que sait-il sur Kait et Adam ?

— Si ça se trouve, rien, mais quand je l'ai appelé hier il m'a dit avoir eu vent d'un *hadj* à prix cassé et de nouvelles rumeurs sur Kuin, mais a refusé d'en discuter sur une ligne non cryptée. Cheever est un peu parano là-dessus.

— Vous pensez que c'est sérieux ?

— Pour tout dire... je n'en sais trop rien. »

Elle a baissé la vitre et a allumé une cigarette, presque d'un air de défi, en attendant de voir ma réaction. Le Minnesota avait l'une des lois antitabac les plus répressives du pays. Mais j'étais d'un autre État, et assez âgé pour ne pas me scandaliser. « Ashlee ? ai-je dit. Vous n'avez jamais pensé à arrêter ?

— Oh, je vous en prie !...

— Je ne vous juge pas, j'entretiens la conversation.

— Je n'ai pas spécialement envie d'en parler. » Elle a exhalé avec bruit. « Il n'y a pas eu grand-chose ces dernières années pour me garder en un seul morceau, monsieur Warden.

— Scott.

— Scott, d'accord. Ce n'est pas par faiblesse, mais... avez-vous été fumeur ?

— Non. » On m'avait épargné les vaccins antidrogues qu'on tenait tant à administrer aux jeunes à l'époque (m'évitant par la même occasion le risque de voir mes anticorps se détrraquer à l'âge adulte), mais le tabac n'était tout simplement pas un vice pour moi.

« Cela me tue probablement, mais je n'ai pas grand-chose

d'autre. » Elle a semblé lutter pour saisir une pensée, qu'elle a finalement laissé filer. « Ça me calme.

— Je ne vous jette pas la pierre. En fait, j'ai toujours aimé l'odeur de la cigarette. De loin, du moins. »

Elle a eu un sourire désabusé. « Oui oui. Vous êtes un vrai dépravé, vous.

— La Californie vous manque ?

— Si la *Californie* me manque ? » Elle a roulé des yeux. « Vous êtes sérieux, ou c'est l'idée de rencontrer Cheever qui vous rend nerveux ? Parce qu'il n'y a pas de quoi, vous savez. Il est un peu louche, mais pas méchant.

— Voilà qui est rassurant, ai-je dit.

— Vous verrez. »

L'adresse était celle d'une maison mitoyenne à ossature en bois, plutôt délabrée. La lumière de la véranda était allumée, elle le restait probablement en permanence. Les marches branlaient. Ashlee a ouvert la porte-moustiquaire rouillée et frappé à la porte.

Cheever Cox a ouvert quand elle s'est identifiée. C'était un type chauve d'environ trente-cinq ans, vêtu d'un Levi's et d'une chemise bleu pâle au col constellé de ce qui ressemblait à de la sauce tomate. « Salut, Ashlee ! » a-t-il aboyé en la serrant dans ses bras. Il m'a gratifié d'un bref coup d'œil.

Ashlee m'a présenté et a dit : « On vient pour ce dont toi et moi, on a parlé au téléphone. »

La pièce de devant contenait un canapé aux couleurs passées, deux chaises pliantes en bois et une table basse avec un cendrier. On voyait un bout de la cuisine dans la pénombre du couloir. Si le commerce de drogues illicites rapportait beaucoup d'argent à Cheever, il faut croire qu'il ne l'investissait pas dans la décoration. Mais peut-être possédait-il une maison de campagne.

Il a repéré le paquet de cigarettes qui saillait de la poche de chemise d'Ashlee. « Merde, Ashlee ! s'est-il exclamé. T'es sous ordonnance, toi aussi ? J'en ai plein le cul que le gouvernement me pique mes clients en leur prescrivant ces petites clopes de merde.

— Je perdrai mon ordonnance l'année prochaine si je n'ai pas

un patch ou un programme, a expliqué Ashlee. Pire, je perdrai mon assurance maladie. »

Il a souri. « Alors je te reverrai peut-être plus souvent.

— Pas question. » Elle m'a jeté un coup d'œil. « Je me ferai blanchir les dents pour trouver un bon boulot.

— Tu seras une bonne citoyenne, quoi, a fait Cox.

— Exactement.

— Et t'épouseras ton petit ami, aussi ?

— Ce n'est pas mon petit ami.

— OK, Ash, désolé, fais pas gaffe. Tu as besoin de quelque chose ? Un peu plus que ce qu'on veut bien te vendre au drugstore ?

— Je veux te poser des questions sur Adam.

— Ouais, mais tu ne peux pas vouloir que ça. »

Cox lui faisait clairement comprendre qu'il ne dirait rien si elle ne lui achetait rien. Les affaires sont les affaires, a-t-il dit. « C'est mon fils, Cheever.

— Je sais, et je vous adore, ton fils et toi, mais ce sont *les affaires*, Ashlee. »

Elle lui a donc acheté une cartouche de ce qu'elle a appelé des « cigarettes cool » que Cox est allé chercher au sous-sol. Elle a posé la boîte sur ses genoux. La boîte empestait.

Cox s'est installé sur sa chaise. « En fait, a-t-il dit à Ashlee, comme je vais souvent dans les immeubles des squatters, surtout sur Franklin ou Lowertown, ou alors dans les anciens entrepôts Cargill, je vois ces gamins. Et puis tu sais, Adam traîne avec eux, lui aussi. Ils ont si peu de fric qu'ils piquent à l'étalage de quoi se nourrir, donc ce n'est pas un gros marché pour moi. Mais il y en a parfois un qui se procure du liquide, je ne demande pas comment. Alors ils veulent une ou deux cartouches, à fumer et à boire, des produits chimiques, etc. Le plus souvent, c'était Adam qui venait me trouver, parce que je le connaissais depuis l'époque où toi et moi faisions affaire plus régulièrement. »

Ashlee a réagi en baissant les yeux mais sans répondre.

« Et puis franchement, Adam en a un peu plus dans le ventre que la plupart de ces gamins. Ils se prétendent *hadjis* ou *kuinistes*, mais ils ont autant de sens politique qu'une brique.

Tu sais qui fait les véritables *hadjis* ? Les gamins riches. Les riches et les célébrités. Ils vont en Israël ou en Égypte brûler leurs chandelles odorantes ou je ne sais quoi. En ville, c'est différent. La plupart de ces gamins ne feraient pas un détour pour Kuin s'il donnait un bal de couronnement derrière chez eux. Eh bien, Adam a compris ça. C'est pour ça qu'il fricotait avec les clubs copperheads de Wayzata et d'Edina... pour chercher des jeunes qui partagent ses opinions, mais qui sont peut-être un petit peu plus crédules et un petit peu plus en fonds que le tout-venant du centre.

— Cheever, a dit Ash, tu sais s'il est toujours en ville ?

— Je n'en mettrai pas ma main au feu, mais à mon avis, non. En tout cas, je ne l'ai pas vu. Je parle aux gens, tu vois, je suis des liens, je laisse traîner une oreille. Il y a toujours des rumeurs qui circulent. Tu te souviens de Kirkwell ? »

L'été précédent, à Kirkwell, au Nouveau-Mexique, un boucher à la retraite cliniquement paranoïaque avait annoncé mesurer une augmentation de la radiation de fond à une source tarié en dehors de la ville – comme par hasard, sur sa propriété. Il espérait probablement en faire une attraction touristique. Il y avait réussi. En septembre, dix mille jeunes *hadjis* sans ressources campaient là. La Garde nationale avait parachuté rations et eau en exhortant les pèlerins à rentrer chez eux, mais il avait fallu une épidémie de choléra pour parvenir à leur faire enfin vider les lieux. Le boucher à la retraite avait aussitôt disparu en laissant dans son sillage de nombreuses actions en justice individuelles ou collectives pour atteinte à l'intérêt général.

« Ces rumeurs vont et viennent, a continué Cox, mais en ce moment la plus persistante concerne le Mexique. Ciudad Portillo. Adam était ici même il y a trois semaines, et il en parlait. Sans que grand monde lui prête attention. C'est pour cela qu'il s'est branché avec les copperheads de banlieue, je pense, parce qu'il voulait aller au Mexique et qu'il pensait que cette bande-là pourrait au moins lui fournir un peu d'argent et un moyen de transport.

— Il est parti *au Mexique* ? » a demandé Ashlee.

Cox a levé les mains. « Je ne sais pas vraiment. Mais si on me

demandait de parier, je dirais qu'il est en route pour la frontière, s'il ne l'a pas déjà franchie. »

Ashlee n'a rien dit. Pensive et pâle, elle semblait presque brisée. Cox a émis un bruit compatissant. « C'est ça l'ennui, a-t-il dit. Les gens stupides agissent de façon stupide, mais Adam est assez futé pour faire quelque chose de *vraiment* stupide. »

Nous avons discuté encore un peu, mais Cox n'avait rien d'autre à ajouter. Ashlee a fini par se lever et par se diriger vers la porte.

Cox l'a à nouveau serrée dans ses bras.

« Viens me voir quand ton ordonnance sera épuisée », lui a-t-il dit.

En la ramenant en voiture, j'ai demandé à Ashlee comment elle s'était aperçue de la disparition d'Adam.

« C'est-à-dire ?

— Apparemment, il fréquentait les squatters. S'il ne vivait pas chez vous, comment vous êtes-vous rendu compte qu'il avait disparu ? »

Nous nous sommes immobilisés contre le trottoir. « Je vais vous montrer », a dit Ashlee.

Elle a déverrouillé la porte d'entrée et m'a fait monter l'étroite volée de marches menant à son appartement. Celui-ci avait la disposition classique d'un appartement chemin de fer : une grande pièce frontale donnant sur la rue, deux minuscules chambres desservies par un couloir, une cuisine carrée avec une fenêtre sur l'allée de derrière. Il sentait le renfermé : Ashlee m'a expliqué qu'elle préférait garder les fenêtres fermées jusqu'à la fin de la grève des éboueurs. Mais elle avait meublé son domicile avec soin et intelligence, comme une personne qui a du goût et du sens pratique, à défaut d'argent.

« Voilà la porte de la chambre d'Adam, m'a annoncé Ashlee. Il n'aime pas trop qu'on y entre, mais il n'a qu'à être là pour nous en empêcher. »

En un sens, mon premier contact réel avec Adam a été ce coup d'œil dans sa chambre. Je m'attendais sans doute au pire : de la pornographie, des graffitis, voire un flingue au fond du bac à linge sale.

Mais la chambre d'Adam ne ressemblait pas du tout à cela. Elle était plus que rangée, elle était d'une netteté glacée. Le lit était fait. Le nombre de cintres nus que l'on voyait par la porte du placard, ouverte, suggérait qu'Adam avait préparé ses bagages en prévision d'un long voyage, mais ce qu'il restait de sa garde-robe était proprement disposé. Sur les étagères de briques et de planches, les livres étaient rangés à la verticale et en ordre alphabétique, non de l'auteur mais du titre.

Les livres vous en apprennent beaucoup sur celui qui les choisit et les lit. Adam préférait manifestement les ouvrages non romanesques les plus techniques : des manuels d'électronique, des livres scolaires (y compris de chimie organique et d'histoire de l'Amérique), *Les Bases du calcul*, un échantillon de biographies (Picasso, Lincoln, Mao Tsé-toung), *Les Procès célèbres du XX<sup>e</sup> siècle*, *Comment réparer presque n'importe quoi*, *Augmenter l'efficacité d'une pile à combustible en dix étapes*. Un bouquin d'astronomie pour enfant et un guide d'observation des orbites des satellites habités. *Feu et glace : l'histoire secrète de la tragédie de la base lunaire*. Et bien entendu, des livres sur Kuin. Si quelques-uns provenaient du circuit éditorial classique, comme *L'Asie assiégée* de McNeil et Cassel, la plupart étaient des publications criardes et marginales portant des titres du style *La Fin des temps* ou *Le Cinquième Cavalier*.

Je n'ai vu aucune photographie de quelqu'un de vivant, mais les murs étaient tapissés de photos de divers Chronolithes parues dans des magazines. (Un instant, un instant désagréable, cela m'a rappelé le bureau de Sue Chopra à Baltimore.)

« Cela donne l'impression qu'il ne rentrera plus, non ? a demandé Ashlee. Ici, c'est la base arrière d'Adam. Il ne revenait pas forcément y passer la nuit, mais il y passait bien huit à dix heures par jour. Tous les jours. »

Elle a refermé la porte.

« C'est bizarre, a-t-elle dit. Je me suis toujours considérée comme la personne qui assurait un foyer à Adam. Mais ça ne s'est pas passé comme ça. Il s'est construit son propre chez-lui. Et il s'est trouvé que son chez-lui se situait chez moi. »

Elle a préparé du café et nous avons continué à discuter quelque temps sur son grand canapé, avec le bruit de la circulation qui montait de la rue et pénétrait par les fenêtres closes mais sans double vitrage. L'instant avait quelque chose de profondément réconfortant, avec Ashlee qui se déplaçait dans la cuisine en lissant par réflexe ses cheveux raides. Quelque chose de presque *viscéralement* réconfortant, l'ombre du genre de vie de famille que j'avais égaré plus de dix ans auparavant. Je lui en ai été reconnaissant.

Mais cet instant ne pouvait durer. Elle m'a interrogé sur Kaitlin et je lui ai raconté (en partie) Chumphon et la manière dont j'avais passé les dix dernières années. Que j'aie assisté à l'arrivée de Jérusalem l'a impressionnée, non parce qu'elle vénérait Kuin en quoi que ce soit, mais parce que cela signifiait que j'avais évolué, ne serait-ce qu'en périphérie, avec le genre de personnes qu'elle imaginait relativement riches et vaguement célèbres. « Au moins vous n'avez pas fait que pédaler dans la semoule. »

Je lui ai répondu que de, toute évidence, elle avait elle aussi fait plus que cela. Élever un enfant durant la crise économique n'avait pas dû être une partie de plaisir pour une femme seule.

« On dit qu'on pédale dans la semoule quand on n'arrive plus à avancer, a-t-elle dit. Et cela doit correspondre exactement à ce que je ressens au sujet d'Adam. J'ai essayé de l'aider, mais je ne parvenais pas à trouver une prise pour avancer. » Elle s'est tue et s'est tournée vers moi, l'expression moins réservée qu'auparavant. « Et si Adam, Kaitlin et le reste du groupe sont *vraiment* partis au Mexique... Qu'est-ce qu'on fait ?

— Je ne sais pas, ai-je dit. Il faut que j'en discute avec certaines personnes.

— Vous suivriez Kaitlin jusqu'à Portillo ?

— Si je pensais pouvoir l'aider. Si je pensais que cela servirait à quelque chose.

— Mais vous n'en êtes pas sûr.

— Non, je n'en suis pas sûr. »

Mon portable a sonné. Je l'avais paramétré en mode répondeur, mais j'ai quand même jeté un coup d'œil à l'affichage. Cela aurait pu être Janice m'annonçant que Kait

était rentrée et que toute cette histoire n'avait été qu'un malentendu stupide. Ou Ramone Dudley m'informant que la police avait retrouvé le corps de Kait.

Ce n'était ni l'une ni l'autre. À en croire l'afficheur, l'appel provenait de Sue Chopra. Elle avait retrouvé l'adresse de mon terminal personnel (dont j'avais pourtant changé à mon départ de Baltimore) et voulait que je la rappelle dès que possible.

« Il faudrait que je prenne ça en privé », ai-je dit à Ashlee. Elle m'a raccompagné en bas jusqu'à la voiture. J'ai pris sa main. Il était tard et il n'y avait plus personne dans la rue. La lumière ambre des lampadaires, d'un vieux modèle à vapeur de mercure, mettait en valeur la courte chevelure blonde d'Ashlee. Sa main était chaude.

« Si vous avez du nouveau, il faudra que vous me le disiez. Vous me le promettez ? »

J'ai promis.

« Appelez-moi, Scott. »

Je pense qu'elle voulait sincèrement que je l'appelle. Je pense qu'elle ne croyait pas que je le ferais.

« Tout d'abord », a dit Sue en se penchant tellement sur l'objectif que, sur le terminal du motel, son visage a occupé tout l'écran du téléphone telle une lune marron et myope, « je veux que tu saches que je ne t'en veux pas d'avoir quitté la ville de cette manière. Je comprends pourquoi tu l'as fait, et si tu as choisi de ne pas m'en parler, je suppose que je ne peux m'en prendre qu'à moi. Encore que... Je ne sais pas pourquoi, Scotty, mais tu t'attends toujours au pire de la part des gens. Il ne t'est jamais venu à l'esprit que nous pourrions avoir envie de *t'aider* ?

— Tu es au courant, pour Kait.

— Nous avons étudié la situation, ouais.

— Vous avez parlé à la police.

— Je sais que tu vas faire ce que tu as à faire, mais je veux être sûre que tu ne te sens pas dans la peau d'un fugitif. » Elle a ajouté d'un ton plus plaintif : « Et j'aimerais bien qu'on discute de temps en temps. En ce qui me concerne, tu travailles toujours ici. Ray est une fine lame en maths, et Morris se donne

beaucoup de mal pour comprendre ce que nous faisons, mais j'ai besoin de quelqu'un d'assez intelligent pour être à la fois attentif et ouvert. » Elle a baissé les yeux. « À moins que ce ne soit qu'un prétexte. J'ai peut-être juste besoin de quelqu'un à qui parler. »

C'était, entre autres choses, sa manière de demander pardon pour ces dernières années où l'on avait exercé sur moi une pression envahissante. Mais je ne lui en avais jamais voulu pour cela. Peut-être étaient-ce ses idées sur la turbulence tau qui m'avaient rendu vulnérable, mais elle avait toujours pris soin de dresser un mur entre le mastodonte fédéral et moi. Le mastodonte avait récemment porté son attention sur autre chose, et Sue voulait toujours être mon amie.

« Je suis vraiment désolée, pour Kaitlin, a-t-elle assuré.

— Tout ce que je peux dire sur Kait, c'est qu'elle n'est toujours pas rentrée. Je préfère éviter d'y penser. Alors distrais-moi. Raconte-moi les derniers ragots. Ray a-t-il trouvé une petite amie ? Et toi ?

— Tu t'es mis à boire, Scotty ?

— Oui, mais pas assez pour justifier ta question. »

Elle a souri d'un air triste. « Très bien. Ray erre toujours dans le désert. Quant à moi, je fréquente une femme rencontrée dans un bar. Une très gentille rousse qui collectionne la porcelaine de Saxe et les poissons tropicaux. Mais il n'y a rien de sérieux entre nous. »

Bien sûr que non. Sue menait sa vie amoureuse presque de loin, en tout cas avec circonspection et en s'attendant à être déçue.

Elle n'avait comme seul amour véritable que son sujet de conversation favori : son travail. « Le fait est, Scotty, qu'on a découvert un petit quelque chose. Tout le monde ne pense qu'à ça, en ce moment. C'est en grande partie classé secret, mais avec toutes les rumeurs qui courent sur le Net, je peux bien t'en parler un petit peu. »

Elle m'en a sans doute raconté plus qu'elle ne l'aurait dû, mais je n'en ai pas compris la plus grande partie. En substance, quelqu'un au MIT avait réussi à extraire les particules tau-négatives du vide (qui est en tout état de cause un chaudron

bouillonnant de ce que les physiciens appellent des particules « virtuelles ») et à les stabiliser assez longtemps pour démontrer l'effet. C'était des hadrons à durée en essence négative. Autrement dit, ils creusaient des trous dans le passé. Des trous d'une milliseconde, pas les gigantesques vingt ans et trois mois de Kuin, mais sur le principe, le phénomène était identique.

« Nous ne sommes pas loin d'arriver à comprendre exactement ce que fait Kuin, a annoncé Sue. Et certains aspects ont pu échapper à Kuin lui-même. Avec le temps, cela peut conduire à des technologies radicalement nouvelles. Aux voyages interstellaires, par exemple, Scotty : ce serait vraiment possible !

— C'est important ?

— Évidemment ! Ça représenterait une éventuelle nouvelle ère de l'histoire des espèces, alors merde, *oui*, c'est important !

— Kuin a déjà laissé ses empreintes digitales sur la moitié du globe, Sue. Ça me déplairait franchement de voir qu'il ne se limite pas à la surface de la planète.

— Justement, la clé est aussi *là*. Si on arrive à comprendre comment marche un Chronolithe, on pourra interférer avec lui. En se débrouillant bien, on arrivera peut-être même carrément à faire *disparaître* un Chronolithe.

— La belle affaire ! » Mon cynisme avait pris de l'ampleur au cours des jours précédents. « C'est un peu trop tard, maintenant, tu ne crois pas ?

— Non, je ne crois pas. Souviens-toi, ce n'est pas Kuin qu'il faut craindre. Ni même les Chronolithes. Le *feedback*, Scotty, voilà la clé. Notre vrai problème, en l'occurrence, c'est la perception de l'invincibilité de Kuin, et elle repose sur l'invincibilité de ses monuments. Qu'on en détruisse un, et d'un coup il ne sera plus une force divine, mais un autre petit tyran cherchant à concurrencer Hitler ou Staline. »

J'ai suggéré qu'il était quand même peut-être trop tard.

« Pas si nous pouvons démontrer sa faiblesse.

— Et vous le pouvez ? »

Elle s'est arrêtée. Son sourire a hésité. « Eh bien, peut-être. Peut-être assez vite. »

Mais pas assez vite pour Kait, qui se trouvait probablement au Mexique, imprégnée de sa propre conception des promesses et de l'invincibilité de Kuin. J'ai rappelé à Sue que j'avais à faire. Elle a dit : « Désolée de t'avoir retenu, Scotty, mais vraiment, je pense qu'il est important que nous restions en contact. »

Parce que, évidemment, elle n'avait pas abandonné son idée pseudo-jungienne sur l'entrelacement de nos vies, elle pensait toujours que Kuin, entre autres choses, nous avait imposé un destin.

« Bref, a-t-elle repris, si je t'appelle, c'est surtout parce que j'ai parlé à quelqu'un de ton problème. Et qu'il veut t'aider.

— Pas Morris, ai-je répliqué. Je l'aime bien, mais il te dira lui-même qu'en tant qu'agent, il manque d'expérience sur le terrain.

— Non, pas Morris, même s'il serait ravi de te donner un coup de main. Non, quelqu'un avec une expérience tout à fait différente. »

J'aurais dû la voir venir. Après tout, elle avait plongé au cœur de mon passé, plus particulièrement dans sa partie Chumphon. Elle m'a quand même pris complètement au dépourvu.

« Tu te souviens peut-être de lui. Il s'appelle Hitch Paley. »

## 14

À un moment, cette semaine-là – avant que Hitch n'arrive, avant que les événements n'échappent à notre contrôle – Ashlee m'a demandé au milieu d'une conversation téléphonique : « Vous vous souvenez de ce conte de Charles Dickens, *Un chant de Noël* ?

— Oui, pourquoi ?

Je pensais à Kuin, aux Chronolithes et tout. Vous vous rappelez que, chez Dickens, Scrooge assiste dans l'avenir à son propre enterrement ? Et il demande au fantôme quelque chose comme « Est-ce l'image de ce qui *doit* être, ou de ce qui *pourrait* être ? »

Exact.

— Eh bien, Scott, les Chronolithes... ce sont des *doit être* ou des *pourraient* être ? »

Je lui ai répondu que nul n'en savait rien. Mais si je comprenais bien Sue, les événements commémorés par les Chronolithes déjà existants se classaient sous une forme ou sous une autre parmi les *doit être*. Il n'existant pas un autre et superbe avenir dans lequel nous stopperions Kuin avant ses conquêtes et transformerions les Chronolithes en d'inoffensifs paradoxes flottant librement. Kuin allait vraiment conquérir Chumphon, la Thaïlande, le Vietnam, le Sud-Est asiatique ; si le temps pouvait être incertain, les monuments eux-mêmes étaient fondamentalement immuables.

Pourquoi alors ne pas céder au désespoir ? Sue répondrait, j'imagine, que la bataille n'était pas terminée. La plupart du monde civilisé restait libre de Chronolithes, ce qui suggérait que les conquêtes de Kuin étaient un processus à étapes connaissant des succès et des revers. Aucun Chronolithe n'était encore arrivé sur le sol nord-américain. Peut-être n'y en aurait-il jamais, si nous faisions ce qu'il fallait. Quoi que ce fût.

Sue m'avait expliqué le concept de « feedback négatif ». Si ce

que Kuin créait avec les Chronolithes était une espèce de feedback positif – un signal que renforçaient et amplifiaient le temps et les attentes des hommes –, alors son inverse pouvait représenter la solution. Détruire un Chronolithe qui apparaissait jetteait le doute sur le processus, et l'impression cancéreuse que Kuin était invincible se verrait, sinon anéantie, du moins affaiblie.

Il prendrait peut-être la moitié de la Terre, mais pas *notre* moitié.

Voilà ce en quoi Sue Chopra avait foi. J'espérais qu'elle avait raison, et j'étais prêt à agir sur la base de cette supposition.

Mais en toute honnêteté, je ne peux affirmer que j'y croyais.

Et donc, réapparition de Hitch Paley, qui descendait sur le parking du motel d'une petite Sony cabossée (en tout état de cause, cela aurait dû être d'une moto). Nous étions convenus de nous voir à neuf heures, ce matin-là. Il avait un quart d'heure de retard. Ou dix ans, en un sens.

Il avait peu changé. Je n'ai eu aucune peine à le reconnaître, même à une douzaine de mètres de distance dans l'ombre de la marquise du café-restaurant. J'étais ravi et j'avais peur.

Il portait la barbe ainsi qu'un blouson de cuir caca d'oie. Il s'était un peu empâté, ce qui ne faisait que renforcer son grand nez, ses hautes pommettes et son front néandertalien. Il m'a aperçu, a traversé sur ses jambes arquées l'espace ensoleillé qui nous séparait, et m'a tendu son énorme main droite : « Salut, mon pote ! T'as le paquet que je t'avais demandé de récupérer ? »

Quand j'ai marmonné je ne sais trop quoi à propos du paquet, il a souri et m'a flanqué une claque dans le dos : « Je te charrie, Scotty. On en parlera plus tard. » Nous sommes entrés dans le café-restaurant pour nous installer dans un box.

Bien entendu, Sue Chopra savait, pour Hitch. Tous mes efforts pour le protéger – en évitant par exemple de le compromettre durant mon passage au détecteur de mensonge – avaient été évidents et inutiles. Hitch était l'un des « observateurs principaux » de Sue, et avait dû figurer dès le

début dans son projet *reliez-les-points*. Hitch avait été profondément plongé dans la turbulence tau, certainement tout aussi profondément que moi.

J'avais de plus supposé qu'il resterait introuvable, mais il avait sans doute traîné dans la région de Chumphon plus longtemps qu'il ne s'y serait risqué s'il s'était douté de la minutie avec laquelle on enquêtait sur les témoins – il y avait en tout cas traîné assez longtemps pour que le FBI cible sa signature Internet ou même dissimule un dispositif de localisation sur sa personne. Bref, ils l'avaient retrouvé.

Ils l'avaient retrouvé, et Sue lui avait donné le choix entre être arrêté immédiatement et accepter le boulot qu'elle lui proposait. Hitch avait fait le choix le plus sensé.

« Ce n'est pas vraiment un emploi de bureau, m'a-t-il précisé. C'est bien payé, avec des voyages, sans entourloupes. On m'a promis un casier judiciaire vierge à la fin, encore que la fin ne soit pas encore en vue. Ils ont commencé par m'envoyer dans le bassin du Pacifique recueillir des rumeurs sur Kuin, mais ça n'a rien donné de substantiel. Mais j'ai eu de quoi m'occuper, Scotty. Des reconnaissances des sites d'atterrissement, tu vois le genre, à Ankara ou Istanbul, des petits trucs officieux à droite et à gauche, des conversations avec des kuinistes – et dernièrement avec des gamins de chez nous. Des copperheads et des *hadjis*.

— Tu es un espion ? »

Il m'a gratifié d'un regard acerbe. « Ouais, c'est ça, je suis un espion. Je bois des martinis et je n'arrête pas de jouer au baccara.

— Mais tu es au courant de cette histoire de *hadj*.

— J'en sais plus sur cette histoire de *hadj* que la plupart des gens. Je la connais de l'intérieur. Et je vais faire mon maximum pour t'aider à retrouver Kait. »

Je me suis appuyé au dossier du box en me demandant si c'était ce que je voulais. Si c'était bien prudent.

« Tu sais, a dit Hitch, quand je pense à Kaitlin, je la revois à Chumphon. Avec sa façon de courir sur la plage dans ce maillot une pièce rosé que Janice aimait lui mettre... elle laissait derrière elle des empreintes de pied dans le sable, on aurait dit

de minuscules traces d'oiseau. Nous aurions dû mieux nous en occuper, Scotty. »

Il disait « nous » pour se montrer aimable. Il parlait de moi.

Hitch ne s'est pas étendu sur le passé et n'a pas perdu de temps. Ramone Dudley lui avait déjà fourni les données du problème, et pendant que nous étudions le menu, j'y ai ajouté le peu que j'avais appris de mon côté.

« Le Mexique, ce n'est pas une mauvaise idée, a-t-il dit. Mais on a besoin de davantage d'informations avant d'en arriver aux conclusions. »

Il a suggéré une nouvelle entrevue avec Whit Delahunt. J'ai accepté, à condition d'éviter d'inquiéter Janice. « Et on devrait parler aussi à Ashlee Mills. Si elle est chez elle, on peut la prendre en allant voir Whit.

— Mieux vaut éviter d'impliquer trop de personnes à la fois, a répondu Hitch.

— Ashlee est tout autant impliquée que moi. En fait, elle m'a plus aidé que la police.

— Tu t'en portes garant, Scotty ?

— Sans problème.

— OK. » Il m'a regardé d'un œil critique. « Tu as l'air de ne pas manger correctement. Ou bien de ne pas dormir correctement.

— Ça se voit ?

— Tu devrais essayer le steak à cheval.

— Je n'ai pas faim.

— Le steak à cheval, Scotty. Disons que c'est pour Kait. »

Je ne voulais pas manger, mais la nourriture que la serveuse nous a apportée avait l'air appétissante. J'ai été surpris de finir aussi facilement mon assiette.

« Tu te sens mieux ? a demandé Hitch.

— Ce que je sens surtout, ce sont mes artères qui durcissent.

— N'importe quoi. Le corps a besoin de protéines. Nous avons du boulot à abattre, et pas seulement aujourd'hui. »

Je me suis entendu demander : « On peut vraiment la retrouver ?

— On va la retrouver. Tu peux y compter. »

Ashlee a marqué un temps d'arrêt en découvrant Hitch Paley, puis elle m'a regardé l'air de dire : vous avez des gens comme ça parmi vos amis ?

Ce n'était que justice. Hitch ressemblait toujours à un criminel à la petite semaine – on aurait pu le prendre pour un dealer à la Cheever Cox, ou peut-être pour un de ces types imposants chargés de recouvrer les créances douteuses. J'ai esquissé une partie de notre passé et répété une partie de ce que Hitch m'avait raconté. Ashlee a hoché la tête mais, visiblement, sans cesser de soupçonner Hitch d'être plus que les oreilles de Sue Chopra dans les milieux occultes.

Elle m'a pris à part : « Il peut nous aider à retrouver Kait et Adam ? C'est tout ce que j'ai besoin de savoir.

— Je crois qu'il peut, oui.

— Alors, allons voir ce Whitman Delahunt. »

C'est moi qui ai conduit. Cet après-midi-là, une petite brise soufflait sous le ciel que balayaient des nuages d'altitude. Hitch a gardé le silence dans la voiture. Ashlee a fredonné une mélodie que j'ai reconnue pour une vieille chanson de Lux Ebene, une chanson triste. Datant de l'époque où les chansons avaient encore de l'importance, où tout le monde connaissait les mêmes.

Pour moi, toutes les chansons populaires de cette année-là ressemblaient à des marches militaires : des percussions, des cymbales et des trompettes qui noyaient leurs notes dans leur propre écho. Mais j'imagine que chaque décennie a la musique qu'elle mérite.

Les marques de nicotine sur les doigts d'Ashlee n'ont pas échappé à Hitch. « Allez-y, vous pouvez fumer, lui a-t-il dit. J'en ai rien à foutre. »

La maison qu'habitaient Whit et Janice n'avait pas particulièrement bien vieilli, et le quartier non plus, mais l'une et l'autre restaient bien au-dessus de la moyenne nationale. Dans le coin, les gens pouvaient se permettre de faire enlever leurs ordures, même pendant la grève des éboueurs. Les pelouses étaient vertes. Ici ou là, des robots paysagistes piqués

de rouille rampaient entre les haies tels des tatous apathiques. En plissant un peu les yeux, on pouvait oublier que dix ans s'étaient écoulés.

Whitman a ouvert la porte et reculé en me voyant. L'apparence de Hitch et d'Ashlee ne lui a pas davantage plu. Il a adopté une expression neutre pour me dire : « Janice est en haut, Scott. Veux-tu que je l'appelle ?

— Nous voudrions seulement te poser deux ou trois questions, ai-je répondu. Inutile de déranger Janice. »

Il n'avait manifestement aucune envie de nous inviter à entrer, mais la perspective de discuter de ses idées copperheads à portée d'oreille d'un voisin qui passerait dans la rue ne devait pas l'enchanter davantage. Nous nous sommes avancés dans la pénombre fraîche de la maison. J'ai présenté Hitch et Ashlee sans préciser pourquoi ils m'accompagnaient. Une fois à l'écart de la porte, Hitch a pris l'initiative. « Scotty m'a parlé du club auquel vous appartenez, M. Delahunt. Nous avons maintenant besoin de la liste des autres membres adultes.

- Je l'ai déjà donnée à la police.
- Ouais, mais il nous en faut une aussi.
- Vous n'avez pas le droit de l'exiger.
- Exact, a reconnu Hitch, et vous n'êtes pas obligé de nous la donner, mais cela nous aiderait à retrouver Kaitlin.
- J'en doute. » Whit s'est tourné vers moi. « J'aurais pu parler de toi à la police, Scott. J'aurais même dû.
- Pas de problème, ai-je dit. Je lui ai parlé moi-même.
- Tu vas à nouveau avoir affaire à elle si tu persistes à...
- À quoi ? l'a coupé Hitch. À tenter de sauver votre fille du pétrin où elle s'est fourrée ? »

Whit a eu l'air de vouloir taper du pied. « Je ne vous connais *même pas* ! Qu'est-ce que vous avez à voir avec Kaitlin ? »

Hitch a ébauché un sourire. « Elle avait une cicatrice sous le genou gauche, qu'elle s'était ouvert en tombant sur un tesson de bouteille devant le Haat Thaï. A-t-elle toujours cette cicatrice, monsieur Delahunt ? »

Whit a ouvert la bouche pour répondre, mais une voix l'a devancé.

« Oui. »

La voix de Janice, depuis l'escalier. Elle avait suivi la conversation. Elle a fini de descendre, royale dans son chagrin. « Elle y est toujours, mais presque effacée. Salut, Hitch. »

Cette fois le sourire de Hitch était sincère. « Janice.

— Tu aides Scott à retrouver Kaitlin ? » Il a confirmé.

« Très bien. Whit, voudrais-tu donner à ces personnes les informations qu'elles demandent ?

— C'est absurde ! Ils ne peuvent pas débarquer comme ça en exigeant ce genre de choses !

— Ils m'ont plutôt eu l'air de demander. Et s'ils peuvent venir en aide à Kait, le reste n'a pas d'importance, tu ne crois pas ? »

Whit a ravalé une protestation. La voix de Janice recelait de la férocité, une ancienne et puissante colère. Peut-être a-t-elle échappé à Hitch et à Ashlee, mais pas à moi. Ni à Whit.

Cela a pris un peu de temps, mais il a fini par nous remettre une liste manuscrite à peu près lisible de noms, d'adresses et de numéros de terminal.

« Évitez de parler de moi », a-t-il marmonné.

Hitch a serré Janice très fort dans ses bras, et elle en a fait autant avec lui. Elle ne l'avait jamais beaucoup apprécié, probablement avec raison, mais qu'il soit venu à la recherche de Kait avait dû redorer son blason. Elle a pris ma main alors que nous partions : « Merci, Scott. Vraiment. Je te demande pardon pour ce que j'ai dit l'autre jour.

— Inutile de t'excuser.

— La police persiste à croire Kait en ville. Mais c'est faux, n'est-ce pas ?

— Sans doute, oui.

— Mon Dieu, Scott, tout ça est si... » Elle n'a pu trouver le terme approprié. Elle a porté sa main à sa bouche. « Sois prudent, a-t-elle dit. Je veux dire, *trouve-la* mais... en faisant attention. »

Je le lui ai promis.

« Janice sait qu'elle est mariée à un connard ? m'a demandé Hitch en sortant de la maison.

— Elle commence à s'en douter », ai-je répondu.

Nous sommes allés dîner et mettre au point une stratégie

chez Ashlee.

J'ai donné un coup de main à Ashlee dans la cuisine tandis que Hitch passait quelques coups de fil sur son terminal portable, Ashlee a préparé ce qu'elle appelait « le pilaf du pauvre », un plat à base de riz et de poulet pour lequel elle a soigneusement coupé le poulet cru en cubes à l'aide d'un couperet métallique bon marché. Elle a voulu savoir combien de temps j'étais resté marié avec Janice.

« Environ cinq ans. Nous étions très jeunes.

— Alors vous êtes divorcés depuis longtemps.

— Je n'ai pas toujours l'impression que cela remonte à si loin.

— Elle m'a semblé très équilibrée.

— Elle l'est, mais elle manque parfois de flexibilité. Ça a été dur, pour elle.

— Elle a plutôt de la chance de vivre ce genre de vie. Elle devrait l'apprécier.

— Je ne pense pas qu'elle ait le sentiment d'avoir de la chance en ce moment.

— Non, je ne voulais pas dire que...

— Je comprends, Ashlee.

— J'ai encore foutu les pieds dans le plat. » Elle a dégagé ses cheveux de devant ses yeux.

« Je vous coupe ces carottes ? »

Elle a méticuleusement assaisonné le pilaf juste comme il faut. Nous l'avons laissé cuire et sommes allés rejoindre Hitch.

Il avait posé ses grands pieds bottés sur la table basse d'Ashlee. « Voilà ce que nous avons, a-t-il récapitulé. De Whitman et de quelques autres, dont ce flic, Ramone Dudley. Cette merde de club copperhead auquel appartient Whit compte vingt-huit membres réguliers à jour de leurs cotisations, dont dix sont cadres supérieurs dans la compagnie qui l'emploie, donc il ne ment peut-être pas en prétendant y avoir adhéré pour favoriser sa carrière. Vingt-huit adultes, dont dix-huit célibataires ou sans enfants. Dix membres ont des enfants d'âges variés mais il se trouve que neuf seulement ont inscrit leur progéniture au groupe de jeunesse. Dont un frère et une sœur, ce qui fait dix gamins plus six venus de l'extérieur, comme

Adam qui a demandé de lui-même à en devenir membre. Mais il y avait un noyau de huit qui s'impliquait *énormément*, dont Kait et Adam. Ce sont ceux-là qui ont disparu.

— OK, ai-je dit.

— Supposons maintenant qu'ils ont quitté la ville. Ils auraient été trop facilement repérables en voyageant ensemble en avion ou en bus. Et je doute que ces gamins de banlieue aient accepté de faire de l'autostop, avec le nombre de paumés adultes déjà sur la route. Ce qui nous amène à un moyen de transport privé. Probablement assez spacieux. Entasser huit personnes dans une berline n'est pas impossible, mais pas sans attirer l'attention ni porter sur les nerfs de tout le monde.

— Cela fait pas mal d'hypothèses, ai-je dit.

— Ouais, mais écoute-moi encore une minute. S'ils conduisent, ils conduisent *quoi* ?

— Certains d'entre eux doivent posséder leurs propres voitures, a avancé Ashlee.

— Exact. Et Ramone Dudley a enquêté dans cette direction. Quatre des huit possèdent effectivement un véhicule à leur nom, mais aucun ne manque à l'appel. Aucun parent n'a porté plainte pour vol d'automobile, et en fait quasiment toutes les voitures volées en ville depuis la disparition des gamins l'ont manifestement été soit par un professionnel, soit pour un « rodéo », et ont fini brûlées ou en morceaux. Voler une bagnole n'est plus aussi facile qu'autrefois. Même si vous arrivez à passer les serrures personnalisées : chaque automobile importée ou assemblée ces dix dernières années émet systématiquement son numéro de série et ses coordonnées GPS. En général, on s'en sert pour la retrouver dans le parking, mais cela complique aussi considérablement le vol. De nos jours, un voleur d'automobiles est un technicien qui s'y connaît en décryptages divers et variés, pas un lycéen.

— Donc ils ne se sont servis ni de leurs voitures personnelles, ni d'une qu'ils auraient volée, a dit Ashlee. Super. Ce qui nous laisse avec rien. Peut-être bien qu'ils sont toujours en ville, après tout.

— C'est ce que pense Ramone Dudley, mais cela n'a aucun sens. Il me semble plutôt évident que ces gamins sont en *hadj*.

J'ai donc demandé à Dudley de revérifier les quatre automobiles qu'ils possèdent. Il l'a fait.

— Ah... et il a trouvé quelque chose ?

— Que dalle. Aucun changement. Trois sont exactement au même endroit que la semaine dernière. La seule à s'être déplacée depuis la disparition a effectué quelques allers-retours à l'épicerie locale, c'est-à-dire moins de trente kilomètres en tout au compteur. Le gamin avait laissé un jeu de clés à sa mère.

— On n'est pas plus avancés.

— Sauf sur un point. Cette maman qui va faire des courses avec la voiture de son fils... D'après la liste de Whit, elle s'appelle Eleanor Helvig, membre très estimée du club copperhead, comme son mari Jeffrey. Jeff est second vice-président à Clarion Pharmaceuticals, quelques niveaux au-dessus de Whit. Il se fait pas mal de fric ces temps-ci, et il y a trois véhicules enregistrés au nom de la famille : la sienne, celle de sa femme et celle de son fils. Et pas n'importe lesquelles : deux Daimler plus une Edison d'occasion pour Jeff Jr.

— Et alors ?

— Et alors, pourquoi madame prend-elle l'Edison pour aller à l'épicerie alors qu'elle a une Daimler, autrement dit un grand véhicule utilitaire avec plein de place à l'arrière ?

— Elle peut avoir toutes sortes de raisons, a dit Ashlee.

— Ouais... mais on devrait lui poser la question, vous croyez pas ? »

Le dîner était excellent – j'ai félicité Ashlee – mais nous ne pouvions pas nous attarder pour le savourer. Ashlee a préféré rester chez elle pendant que Hitch et moi allions sur le terrain, mais nous a fait promettre de l'appeler dès que nous aurions du nouveau.

« Pour ce paquet..., ai-je dit dans la voiture.

— C'est vrai, le paquet. Laisse tomber, Scotty.

— Pas question que je laisse tomber une vieille dette. Tu m'as filé le fric dont j'avais besoin pour quitter la Thaïlande. En échange d'un service que je ne t'ai pas rendu.

— Ouais, mais au moins tu as *essayé*, pas vrai ?

— Je suis allé là où tu m'avais dit.

— Chez Easy ? » Hitch souriait, maintenant, de ce sourire qui me mettait si mal à l'aise autrefois (et me mettait d'ailleurs toujours mal à l'aise).

« Je suis allé chez Easy, mais...

— Tu as donné mon nom au type ?

— Ouais...

— Un vieux aux cheveux gris, plutôt grand, couleur café ?

— Ça y ressemble. Mais il n'y avait pas de paquet, Hitch.

— Quoi, c'est ce qu'il t'a dit ?

— Oui oui.

— Il te l'a dit *poliment* ?

— Loin de là.

— Il s'est un peu énervé, hein ?

— Il a failli sortir un flingue. » Hitch hochait la tête : « Bien...

bien.

— Bien ? Le paquet était en retard, ou quoi ?

— Non. Scotty, il n'y a *jamais* eu de paquet.

— Mais celui que tu m'as demandé de récupérer pour toi ?...

— ... n'existe pas. Désolé.

— Mais cet argent que tu m'as donné...

— En gros, sans vouloir te vexer, j'ai pensé que tu serais plus en sécurité à Minneapolis. Je veux dire, tu étais là, coincé sur la plage, loin de Janice et Kaitlin, tu commençais à picoler pas mal, et Chumphon n'est pas un bon endroit pour un Américain saoul, surtout avec tous ces journalistes qui se faisaient régulièrement dévaliser. Alors j'ai eu pitié de toi. Je t'ai filé le fric. J'en avais de côté, les affaires marchaient bien. Mais je pensais que tu refuserais que je te le donne, et je ne voulais pas te le prêter : tu aurais essayé de me retrouver pour me le rendre, comme un bon petit scout. C'est ce que tu aurais fait, pas vrai ? Alors j'ai inventé cette histoire de colis.

— Tu l'as *inventée* ?

— Je suis désolé, Scotty, j'imagine que tu as cru convoyer de la drogue ou quelque chose de ce genre, mais en plus j'ai trouvé ça marrant, connaissant l'image de diplômé bien propre sur soi que tu te fais de toi-même, je veux dire. J'ai pensé qu'un petit dilemme moral pourrait mettre un peu de piment dans ta vie.

— Non, ai-je dit. Tu te fiches de moi. Le type chez Easy a

reconnu ton nom... et tu viens de me le décrire. »

Je roulais vers le soleil couchant et les lumières du tableau de bord venaient de s'allumer. Il entrait par la vitre un air frais assez doux. Hitch a pris son temps pour répondre.

« Laisse-moi te raconter une petite histoire, Scotty, a-t-il fini par dire. Quand j'étais gamin, je vivais à Roxbury avec ma mère et ma petite sœur. Nous étions pauvres, mais à l'époque les allocations suffisaient à s'en sortir, en faisant attention. Ce n'était pas spécialement dur pour moi, du moins je ne savais rien d'autre qu'être heureux avec ce que j'avais, en ajoutant peut-être un peu de vol à l'étalage. Sauf que Maman se sentait seule, et donc, quand j'avais seize ans, elle a épousé un tas de vieille merde coriace nommé Easy G. Tobin. Easy possédait une affaire de boîtes aux lettres et vendait de la coke et de la meth sous le manteau. Je reconnaissais qu'il n'a jamais levé la main sur ma mère, ni sur ma sœur et moi, d'ailleurs. Ce n'était pas un monstre. Et il ne se servait jamais de la maison pour son commerce de drogue. Mais c'était un méchant. Il *parlait* méchamment. Il était assez futé pour ne jamais avoir besoin d'élever la voix, il lui suffisait de quelques mots pour te descendre, parce qu'il avait le talent de découvrir ce que tu détestais en toi. Il me l'a fait à moi et il l'a fait à ma sœur, mais nous jouions en division d'honneur. Il l'a surtout fait à ma mère, et le temps que je sois prêt à quitter la maison, quelques années plus tard, je l'avais vue pleurer plus que je ne l'aurais voulu. Elle voulait se débarrasser de lui mais ne savait pas comment s'y prendre, surtout qu'il fréquentait d'autres dames. Alors avec une bande de potes, on l'a suivi chez une de ses copines, on est rentrés et on l'a puni un peu. On ne l'a pas, tu sais, passé à tabac, mais on lui a fichu la trouille, on l'a malmené et on lui a dit de virer son cul de la maison de ma mère ou alors on lui ferait pire. Il a répondu que c'était d'accord de son côté, qu'il en avait marre de moi et de ma sœur et qu'il en avait fini avec ma mère – ce sont ses mots –, et que de toute façon il voulait partir, et j'ai dit que ça posait pas de problèmes du moment qu'il le faisait, que je l'aurais à l'œil. Il m'a répondu « j'aurais oublié ton nom la semaine prochaine, petit merdeux », alors je lui ai promis qu'il entendrait parler de moi de temps en temps, qu'il

ferait bien de ne *pas* oublier mon nom parce que moi je n'oublierais pas le sien. Et nous sommes partis. Mais pendant quelques années, j'ai tenu à ce qu'il tombe effectivement sur mon nom, au moins de temps en temps, de temps à autre. Une carte, un coup de téléphone, comme pour lui rappeler un souvenir, mais pas un bon. Juste pour qu'il ne dorme pas sur ses deux oreilles. Et il n'a pas l'air de m'avoir oublié, hein, Scotty ?

— Il aurait pu me tuer, ai-je dit.

— Ouais, mais je ne pensais pas qu'il le ferait. Et puis je t'avais filé un gros paquet de fric. Je me suis dit que tu comprendrais qu'il y ait une part de risque.

— Ça alors, ai-je dit d'une voix faible.

— Et puis, tu vois ? Comme ça, tu n'as pas besoin de me remercier. »

Nous avons eu la chance de trouver Mme Jeffrey Helvig seule chez elle.

Elle s'est présentée à la porte en tenue décontractée, et nous voir dans la lumière de la véranda l'a aussitôt mise sur ses gardes. Nous lui avons annoncé venir à propos de son fils, Jeff Jr. Elle nous a répondu avoir déjà parlé à la police et que nous n'avions certainement pas l'air de policiers, alors qui étions-nous et que voulions-nous *vraiment* ?

Je lui ai montré assez de pièces d'identité pour établir que j'étais le père de Kaitlin. Elle connaissait Janice et Whit, mais pas très bien, et avait rencontré Kait en une ou deux occasions. Quand je lui ai précisé que je voulais parler de Kaitlin, elle s'est laissé flétrir et nous a fait entrer, mais manifestement à contrecœur.

La maison était d'une propreté méticuleuse. Eleanor Helvig adorait les dessous de verre en liège et les têtes en dentelle. Un dépoussiéreur électrique bourdonnait dans un coin du salon. Mme Helvig se tenait ostensiblement près du panneau de sécurité domotique, où elle pouvait d'un simple geste donner l'alerte et transmettre une vue de la caméra de surveillance au poste de police local. Nous étions probablement déjà filmés. Je me suis dit qu'elle n'avait pas peur de nous, mais qu'elle était très prudente par nature.

« Je sais ce que vous endurez, monsieur Warden, a-t-elle dit. Je l'endure moi aussi. Vous comprendrez que je n'ai pas envie de reparler de la disparition de Jeff. »

Elle se défendait contre une accusation que personne n'avait encore portée. Cela m'a fait réfléchir. Son mari était copperhead – et lui y croyait vraiment, d'après Whit. Elle l'avait accompagné à la plupart des réunions, mais pas à toutes. Elle proférerait sans doute les mêmes opinions que son mari, mais n'était peut-être pas aussi profondément et aussi sincèrement convaincue de leur bien-fondé. J'ai espéré que non.

« Cela vous surprendrait-il, madame Helvig, si je vous disais qu'apparemment votre fils et ses amis sont partis en *hadj* ? » ai-je demandé.

Elle a cillé. « En tout cas, cela m'offenserait. Utiliser ainsi ce mot est une insulte à la foi musulmane, ainsi qu'à de nombreux jeunes gens sincères.

— Des jeunes gens sincères comme Jeff ?

— J'espère que Jeff est sincère, mais je n'accepterai aucune explication simpliste quant à ce qui lui est arrivé. Pour parler franchement, ces pères absents qui redécouvrent leurs enfants en période de crise me laissent sceptique. Mais c'est la faute de la société, n'est-ce pas ? Les gens voient en la paternité ou en la maternité un moyen de mélanger leurs gènes, non un lien sacré.

— Vous pensez que Kuin va améliorer cela ? » a voulu savoir Hitch.

Elle a soutenu son regard avec un air de défi. « Je crois qu'il peut difficilement faire pire.

— Savez-vous ce qu'est un *hadj*, madame Helvig ?

— Je vous ai dit que je n'aimais pas ce mot...

— Mais beaucoup de monde s'en sert. Dont beaucoup d'enfants idéalistes. J'en ai vu quelques-uns. Vous avez raison, le monde dans lequel nous vivons est brutal, surtout pour les enfants. Je les ai vus. J'ai vu des gamins partis en *hadj* massacrés au bord de la route. Des enfants violés et assassinés, madame Helvig. Ils sont jeunes et sans doute idéalistes, mais ils se font aussi beaucoup d'illusions sur les qualités nécessaires pour survivre hors des banlieues de Minneapolis. »

Eleanor Helvig a blêmi. (Moi aussi, je crois.) « Qui êtes-

vous ? a-t-elle demandé à Hitch.

— Un ami de Kaitlin. Vous avez déjà rencontré Kait, madame Helvig ?

— Je crois qu'elle est passée à la maison une fois ou deux.

— Je suis sûr que votre Jeff est un jeune homme solide, mais Kait ? Comment pensez-vous qu'elle va s'en sortir dehors, madame Helvig ?

— Je ne...

— Dehors sur la route, je veux dire, avec tous ces sans-abri et ces soldats. Parce que si ces gamins sont *vraiment* partis en *hadj*, ils seront bien plus en sécurité dans une voiture. Même Jeff.

— Jeff sait prendre soin de lui, a murmuré Eleanor Helvig.

— Vous ne voudriez pas qu'il fasse du stop, si ?

— Bien sûr que non.

— Où est la voiture de votre mari, madame Helvig ?

— Il est parti au travail avec. Il n'est pas encore rentré, mais...

— Et celle de Jeff ?

— Dans le garage.

— Et la vôtre ? »

Elle a hésité juste assez longtemps pour confirmer les soupçons de Hitch. « Chez le garagiste.

— Lequel, au juste ? » Elle n'a pas répondu.

« Nous ne sommes pas forcés d'en parler à la police, a dit Hitch.

— Il est *plus en sécurité en* voiture. Vous l'avez reconnu vous-même. »

Elle chuchotait, désormais.

« Je suis sûr que vous avez raison.

— Jeff Jr. n'a pas parlé de... pèlerinage, mais j'aurais peut-être dû m'en douter quand il m'a demandé la voiture. Son père ne veut pas qu'on en parle à la police, il dit que cela ne servirait qu'à faire de Jeff un criminel. Et peut-être bien nous aussi, pour complicité. Mais il rentrera. J'en suis certaine.

— Vous pourriez nous aider..., a commencé Hitch.

— Vous voyez comme tout est sens dessus dessous ? Est-ce vraiment la faute des enfants ?

— Donnez-nous votre permis de conduire et la signature GPS de la voiture. Nous n'impliquerons pas la police. »

Elle s'est distraitemment emparée de son sac, puis a hésité. « Si vous les retrouvez, vous serez gentils avec Jeff ? »

Nous le lui avons promis.

Hitch a parlé à Morris Torrance, qui a remonté la trace de la voiture jusqu'à El Paso. Le module GPS se trouvait dans la cour d'un ferrailleur local, le reste de la voiture manquait, vraisemblablement vendu ou troqué contre le passage sans risque de la frontière. « Il est presque certain qu'ils sont partis à Portillo, m'a dit Hitch.

— Alors on y va. »

Il a hoché la tête. « Morris s'occupe de notre avion. Il faut partir dès que possible. »

J'y ai réfléchi. « Ce n'est pas qu'une rumeur, n'est-ce pas ? Pour Portillo, je veux dire. Pour le Chronolithé.

— Non, a-t-il répondu d'une voix éteinte. Ce n'est pas qu'une rumeur. Il faut y aller au plus vite. »

## 15

À la sortie pour Portillo, des soldats nous ont refoulés en nous informant que la ville était déjà quasi inhabitable, pleine d'Américains accroupis comme des chiens dans la rue, une vraie honte. Comme pour le confirmer, ils ont fait signe de passer à des camions de secours de la Croix-Rouge.

Hitch n'a pas discuté avec les militaires et a continué sur la route crevassée et défoncée. Selon lui, il y avait un autre accès pour Portillo quelques kilomètres plus loin, un accès pas plus large qu'un sentier à chèvres mais suffisant pour la camionnette délabrée que nous avions louée à l'aéroport.

« Les petits chemins sont plus sûrs, de toute façon, a-t-il affirmé. Du moment qu'on ne s'arrête pas. » Hitch avait toujours préféré les petits chemins.

« Pourquoi *ici* ? s'est demandé Ashlee en regardant par la fenêtre le paysage vide caractéristique de la région de Sonora, avec les agaves, les broussailles d'herbe jaune et quelques maigres ranchs d'élevage.

La récession Kuin avait durement frappé le Mexique. Elle avait annulé les avancées du gouvernement Gonsalvez et remis au pouvoir le vénérable et corrompu Partido Revolucionario Institucional. La pauvreté rurale avait atteint des niveaux prémillénaires. La densité de la population, la pollution et le taux de criminalité de Mexico dépassaient ceux de toute autre ville du continent. Quant à Portillo, ce n'était guère qu'une bourgade sans la moindre importance militaire ou stratégique, un autre de ces villages poussiéreux à bout de prospérité qu'on laissait mourir.

« Il y a plus de Chronolithes à l'extérieur qu'à l'intérieur des centres urbains, ai-je expliqué à Ashlee. À part les jalons de grande échelle comme Bangkok ou Jérusalem, les sites d'atterrissage semblent quasi aléatoires. Personne ne sait pourquoi. Ils sont peut-être plus faciles à construire dans un

endroit dégagé. À moins que les monuments les plus petits ne soient érigés avant la prise de la ville par les kuinistes. »

Nous avions une glacière pleine de bouteilles d'eau et quelques boîtes de casse-croûte. Plus qu'il ne nous en fallait. Sue Chopra, de retour à Baltimore, n'avait pas achevé la corrélation des données de son réseau d'informateurs officieux avec celles fournies par la toute dernière génération de satellites de surveillance. Les nouvelles concernant Portillo n'avaient pas été rendues publiques. Les autorités craignaient que cela ne fasse qu'attirer des pèlerins supplémentaires. Ce à quoi les rumeurs sur Internet étaient parvenues à merveille, en dépit du *black-out* officiel.

Nous disposions de cinq jours minimum de vivres et d'eau, ce qui était largement suffisant puisque les dernières estimations de Sue plaçaient l'atterrissement à cinquante heures tout au plus.

Le « sentier à chèvres » était une ornière coupant dans le maquis rocheux que couronnait l'infinité du ciel turquoise. Une vingtaine de kilomètres nous séparaient encore de la ville lorsque nous avons vu le premier cadavre.

Ashlee a tenu à ce que nous nous arrêtons, même s'il était évident qu'il n'y avait plus rien faire. Elle voulait une certitude. Selon elle, le corps était de la même taille que celui d'Adam.

Mais la mort de ce jeune homme vêtu d'une chemise de chanvre sale et d'un pantalon en Kevlar jaune ne datait pas de la veille. On l'avait dépouillé de ses chaussures, de sa montre, de son terminal et sûrement aussi de son portefeuille, même si nous n'avons pas vérifié. On lui avait fracassé le crâne à l'aide d'un instrument contondant. Le corps avait enflé sous l'effet de la décomposition, et d'évidence attiré de nombreux prédateurs, même si on ne voyait en l'occurrence que des fourmis qui parcouraient nonchalamment son bras droit desséché par le soleil.

« Nous en verrons très probablement d'autres, a prévenu Hitch en relevant les yeux pour les fixer sur l'horizon. La région compte plus de voleurs que de mouches, du moins depuis l'annulation des dernières élections par le PRI. Des milliers

d'Américains inévitablement naïfs réunis au même endroit, cela attire comme un aimant le moindre connard meurtrier vivant au sud de Juarez, et ils ont bien trop faim pour avoir des scrupules. »

Je suppose qu'il aurait pu l'annoncer avec plus de ménagement, mais à quoi bon ? La preuve de ses dires gisait au bord de la route, puante sur le sable.

J'ai jeté un coup d'œil à Ashlee. Elle regardait le jeune Américain mort, le visage blême, les yeux luisant de désarroi.

Ashlee avait soutenu qu'elle devait nous accompagner, et j'avais fini par me ranger à son avis. J'arriverais peut-être à sauver Kaitlin de ce désastre, mais je n'aurais aucune influence sur Adam Mills. Ashlee affirmait que même si je le trouvais, je n'arriverais pas à le convaincre d'abandonner le *hadj*. Peut-être que personne n'en serait capable, d'ailleurs, pas même elle, mais il fallait qu'elle essaye.

Bien sûr, il y avait du danger, un danger brutal, mais Ashlee montrait assez de détermination pour se lancer dans cette expédition avec ou sans nous. Et je la comprenais. Les exigences de notre conscience ne sont pas toujours négociables. Ce n'est pas une question de courage. Nous n'étions pas là par courage, mais parce que c'était notre devoir.

Cet Américain mort symbolisait pourtant toutes les vérités auxquelles nous aurions préféré échapper : que nos enfants étaient venus à un endroit où ce genre de choses se produisait. Que ce jeune mis au rebut au bord de la route aurait aussi bien pu être Adam ou Kaitlin. Qu'on ne pourrait sauver tous les enfants en danger.

Hitch a grimpé au volant de la camionnette. Je me suis assis à l'arrière avec Ash. Elle a posé sa tête sur mon épaule, sa première manifestation de fatigue depuis notre départ des États-Unis.

Nous avons eu d'autres preuves que nous n'étions pas les premiers Américains à avoir pris cette route pour aller à Portillo. Cette berline, par exemple, abandonnée sur le talus sur lequel elle avait brisé un essieu. Ou cette Edison mangée par la rouille et immatriculée dans l'Oregon qui nous a témérairement

doublés à toute vitesse, en soulevant des nuages de poussière alcaline dans l'air de l'après-midi. Enfin, après une montée, le village de Portillo s'est étalé devant nous, avec des tentes igloos groupées comme des œufs d'insecte autour de ses voies d'accès. La route principale qui traversait Portillo était bordée de garages d'adobe, de tas d'ordures produits par le *hadj*, de logements pour miséreux et d'un labyrinthe presque infranchissable d'automobiles américaines. La bourgade elle-même, du moins à cette distance, ressemblait à une boursouflure d'architecture coloniale délimitée par des stations-service et par quelques motels franchisés. Tout cela appartenait désormais, par défaut, aux kuinistes. Des jeunes *hadjis* de tous genres s'étaient rassemblés là, la plupart mal approvisionnés et sans beaucoup de talent pour la survie. Hitch nous a appris que beaucoup des résidents permanents de Portillo avaient abandonné leurs demeures pour rejoindre la ville, ne laissant derrière eux que les infirmes, les vieillards, les voleurs, les vendeurs d'eau, les opportunistes et les agents de police locaux, d'ailleurs débordés. Il y avait très peu de nourriture devant les tentes de ravitaillement des organisations humanitaires internationales. Le blocus militaire refoulait les vendeurs dans l'espoir que la faim disperserait les pèlerins.

Ashlee a longuement fixé cette Mecque blanche de poussière.

« En supposant qu'ils soient là, a-t-elle demandé avec une pointe de désespoir, comment on va faire pour les retrouver ?

— On va m'envoyer sur le terrain, voilà tout, a répondu Hitch. Mais il faut d'abord s'approcher un peu plus. »

Nous avons roulé sur le sol rocheux jusqu'à trouver un ruban de goudron crevassé. La puanteur du *hadj* s'est introduite par les fenêtres avec la délicatesse d'un poing fermé et Ashlee a allumé une cigarette, surtout pour masquer l'odeur.

Hitch nous a garés derrière une cabane d'adobe noircie par le feu, à un peu moins d'un kilomètre du village. Un bosquet de jacarandas secs et des poulaillers couverts d'excréments dissimulaient la camionnette à la route principale.

Hitch avait acheté des armes après le passage de la frontière,

et il a insisté pour nous montrer, à Ashlee et moi, la manière de nous en servir. Non que nous ayons résisté. Je n'avais jamais tiré de ma vie – j'avais grandi au cours d'une décennie peu portée sur les armes et acquis une aversion civilisée envers les armes de poing – mais Hitch m'a laissé un pistolet avec un chargeur plein et s'est assuré que je savais en ôter la sécurité et le tenir dans une position qui me permettrait de presser la détente sans me briser le poignet.

Ashlee et moi devions rester à proximité de la camionnette afin de protéger notre nourriture, notre eau et notre moyen de transport, pendant que Hitch irait à Portillo localiser le groupe *hadj* d'Adam et négocier une rencontre. Ashlee voulait se rendre directement au village – ce que je comprenais très bien –, mais Hitch n'a rien voulu entendre. La camionnette était notre atout principal et il fallait la protéger ; sans véhicule, nous ne servirions à rien à Kaitlin et à Adam.

Hitch a pris une de ses armes et s'est mis en marche vers le village. Je l'ai observé disparaître dans le crépuscule. Puis j'ai verrouillé les portes de la camionnette et rejoint Ashlee à l'avant, où elle avait préparé un repas de barres énergétiques et de pommes arrosé de café instantané tiède issu d'un thermos.

Nous avons mangé en silence tandis que le ciel se vidait de lumière. Les étoiles se sont montrées, brillantes et nettes malgré le voile de fumée et le pare-brise poussiéreux.

Ashlee a posé sa tête sur moi. Aucun de nous n'avait pris de bain depuis la frontière, ce qui se sentait très nettement mais n'avait aucune importance. C'est la chaleur, le contact, qui comptaient. « Il va falloir dormir à tour de rôle, ai-je annoncé.

— Tu crois qu'il y a du danger, par ici ?

— À mon avis, oui.

— Je ne suis pas sûre *d'arriver* à dormir. » Mais elle réprimait un bâillement en disant cela.

« Glisse-toi à l'arrière, lui ai-je conseillé. Mets-toi sous la couverture et ferme les yeux un moment. »

Elle a hoché la tête et s'est allongée sur une des banquettes arrière. Le pistolet à mes côtés, je me suis assis au volant, empreint d'un sentiment de solitude et de futilité, alors que se diluait la chaleur du jour.

Malgré la distance, les bruits nocturnes de Portillo restaient perceptibles. Il n'y en avait d'ailleurs qu'un, une vague de bruit blanc, mélange de voix, de musique enregistrée, de crépitements de flammes, de rires et de hurlements. J'ai eu l'impression d'être confronté à la folie millénariste à laquelle nous avions échappé au tournant du siècle, ces centaines de *hadjis* tirant profit de la carte blanche que leur procurait sur le plan moral la garantie d'une fin du monde. Que Kuin soit rédempteur ou destructeur, le lendemain comme le surlendemain lui appartenaient, voire tous les lendemains, du moins dans l'esprit des *hadjis*. Et du moins, en l'occurrence, ils ne seraient pas déçus : le Chronolithe arriverait comme prévu ; Kuin imprimerait sa marque sur le sol nord-américain. Un grand nombre d'entre eux laisserait probablement la vie dans le choc thermique et les secousses, mais s'ils le savaient, et selon toute probabilité ils le savaient, ils ne s'en souciaient pas. C'était une loterie, après tout. Gros lots et risques de tombeau. Kuin récompenserait les croyants... du moins les croyants qui survivaient.

Je ne pouvais m'empêcher de me demander à quel point Kait adhérait à cette folie. Elle ne manquait pas d'imagination et avait vécu une enfance solitaire. Imagination et naïveté : une combinaison peu recommandée, dans ce monde-là.

Kait croyait-elle sincèrement en Kuin ? En un avatar spécifique de Kuin suscité par ses envies et par son sentiment d'insécurité ? Ou bien tout cela n'était-il pour elle qu'une aventure, un moyen mélodramatique d'échapper à la vie de recluse qu'elle menait dans le foyer de Whitman Delahunt ?

Le fait était qu'elle ne serait pas forcément contente de me voir. Mais je la sortirais de cet enfer, de gré ou de force. Si je ne pouvais l'obliger à m'aimer, je pouvais lui sauver la vie. Et pour le moment, cela me suffisait.

La nuit s'est installée. Le grondement de Portillo montait et descendait selon un rythme stochastique insaisissable, comme le flux des vagues sur une plage. Dans un buisson de sauge sauvage, à l'est de la camionnette, un grillon ajoutait distinctement sa voix à la cacophonie. J'ai bu une nouvelle tasse du café d'Ashlee et suis sorti quelques instants de la

camionnette pour me soulager, contournant pour cela un essieu et une transmission rouilles tapis dans les hautes herbes tel un piège à gibier. Ashlee a remué et marmonné dans son sommeil lorsque j'ai refermé la portière.

Il y avait un peu de circulation sur la route, en général des *hadjis* en « rodéo », hurlant aux fenêtres de leur véhicule volé. Personne ne nous a repérés ; personne ne s'est arrêté. Je commençais à piquer du nez quand Ashlee m'a tapé sur l'épaule. L'horloge du tableau de bord indiquait 2h30.

« À moi », a-t-elle dit.

Je n'ai pas discuté. Je lui ai montré où j'avais posé le pistolet et me suis étendu sur la banquette arrière. La couverture avait gardé une partie de la chaleur corporelle d'Ashlee. J'ai fermé les yeux et me suis endormi aussitôt.

« Scott ? »

Elle m'a secoué sans brutalité mais de manière insistante.

« Scott ! »

Je me suis redressé. Ashlee, penchée par-dessus le siège conducteur, me secouait par l'épaule. « Il y a quelqu'un dehors, a-t-elle murmuré. Écoute ! »

Elle s'est retournée vers l'avant et s'est baissée pour garder sa tête hors de vue. L'obscurité n'était pas totale. Une demi-lune avait fait son apparition. Il y a eu un long moment de silence absolu. Puis, pas très loin, le hurlement terrifié d'une femme, suivi d'un rire étouffé.

« Ashlee..., ai-je dit.

— Ils sont arrivés il y a une minute. En voiture, par la route. Ils se sont garés et arrêtés, et il y a eu un peu de, euh, chahut. Ensuite... je n'ai pas bien vu jusqu'à ce que j'orienté le rétroviseur extérieur, et même là il y avait un arbre au milieu, mais on aurait dit que quelqu'un tombait de la voiture et se mettait à courir dans le champ. Une femme, je crois. Puis deux types l'ont poursuivie. »

J'ai étudié la situation. « Quelle heure est-il ?

— À peine quatre heures.

— Donne-moi le pistolet, Ash. »

Elle a semblé réticente. « Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Je vais prendre le pistolet et sortir de la camionnette. Toi, à mon signal, tu allumeras les phares et tu lanceras le moteur. J'essaierai de rester en vue.

— Et s'il t'arrive quelque chose ?

— Alors tu fuis aussi vite que possible. S'il m'arrive quoi que ce soit, ils auront le flingue. Alors ne reste pas dans les parages, Ash, d'accord ?

— Mais je fuis où ? »

Bonne question. Fallait-il aller à Portillo ? Retourner aux camps humanitaires, au barrage routier ? Je ne savais pas trop quoi lui répondre.

Mais dehors la femme a hurlé à nouveau, et je n'ai pu m'empêcher de penser que cela pourrait être Kaitlin. La voix ne ressemblait pas à celle de Kait. Mais je ne l'avais plus entendue hurler depuis sa petite enfance.

J'ai assuré à Ash que je me montrerais prudent, mais que s'il se passait quoi que ce soit, l'important était qu'elle parte – par exemple qu'elle aille cacher la camionnette plus près de la ville pour guetter le retour de Hitch au matin.

Je suis sorti du véhicule et j'ai refermé la portière tout doucement derrière moi. Je me suis éloigné de quelques mètres avant de faire signe à Ash d'actionner la commande des phares.

Ils ont percé la nuit étoilée comme des projecteurs militaires, et le moteur a rompu le silence d'un rugissement de fauve enroué. À moins de dix mètres de moi, la femme et ses deux agresseurs se sont figés dans les faisceaux aveuglants des phares.

Trois jeunes, peut-être de l'âge d'Adam. Les hommes avaient entrepris un rapport sexuel forcé avec la femme allongée sur le dos dans l'herbe. L'un lui clouait les épaules au sol et l'autre lui écartait les jambes. Elle détournait son visage de la lumière, tandis qu'eux dressaient la tête, comme des chiens de prairie ayant repéré un prédateur.

Ils ne semblaient pas armés, ce qui a fait prendre un poids presque vertigineux au pistolet dans ma main.

J'ai levé l'arme vers leurs visages stupéfaits. Je leur aurais ordonné – comme je l'avais prévu – de s'éloigner d'elle si mon doigt, en se crispant de nervosité sur la détente, n'avait fait

partir le coup malgré moi.

J'ai failli en lâcher le pistolet. J'ignore où la balle a abouti... en tout cas, elle n'a touché personne. Mais le coup de feu les a très efficacement effrayés. À moitié aveuglé par l'éclair de la déflagration, j'ai quand même pu suivre des yeux les candidats violeurs qui se ruaients vers leur voiture. Je me suis demandé si je devais tirer une nouvelle fois, mais j'avais peur de ce qui pourrait arriver, que je veuille tirer ou non. (Hitch m'a expliqué plus tard que l'arme avait été modifiée pour en rendre la détente plus sensible et avait sans doute servi dans des crimes avant que nous ne nous la procurions.)

Les deux hommes ont bondi dans leur automobile avec une étonnante économie de mouvements. S'ils y avaient gardé des armes, j'aurais pu me retrouver en mauvaise posture – j'y ai pensé un peu tard –, mais soit ils n'en avaient pas, soit ils ne s'en sont pas servis. Ils ont démarré en trombe vers Portillo, en projetant du gravier sur les poulailleurs.

Il ne restait plus que la fille.

Je me suis tourné vers elle en prenant bien soin, cette fois, de garder le pistolet pointé vers le sol. Mon poignet droit se ressentait encore du recul inattendu.

Déjà la fille s'était levée et reboutonnait son Levi's déchiré dans l'éclat des phares. Elle m'a regardé avec une expression que je n'ai pas tout à fait réussi à déchiffrer – une grande part de peur, je crois, mais il y avait aussi de la honte. Jeune, le visage sale et maculé de larmes, elle était mince à en sembler anorexique et une longue éraflure en cours de coagulation parcourait son sein gauche.

Je me suis raclé la gorge pour lui annoncer : « Ils sont partis... Vous êtes en sécurité, maintenant. »

Peut-être ne parlait-elle pas anglais. Il est plus probable qu'elle ne m'a pas cru. Elle a fait volte-face et est partie en courant dans les hautes herbes qui longeaient la route, exactement comme fuirait un animal effarouché.

J'ai avancé de deux ou trois pas mais ne l'ai pas suivie. La nuit était trop sombre, et je ne voulais pas laisser Ashlee seule.

J'ai espéré que la fille s'en tirerait, même si cela paraissait très peu probable.

Après cela, il n'était plus question de dormir. J'ai rejoint Ashlee à l'avant et nous sommes restés assis côte à côte, l'esprit en alerte et gorgés d'adrénaline. Ash a glissé entre ses lèvres une cigarette qu'elle a allumée à un minuscule briquet à gaz. Nous n'avons pas parlé de l'agression dont nous avions été témoins, mais un peu plus tard, alors qu'à l'est un vague bleu apparaissait dans le ciel, Ashlee m'a dit : « Il ne faut pas que tu lui demandes. À Kaitlin, je veux dire. »

— Ne pas lui demander quoi ? » Mais la question était stupide.

« Tu n'as probablement pas besoin de mes conseils. Je ne suis pas vraiment un parent modèle ou quoi que ce soit. Mais quand tu récupéreras Kaitlin, ne l'interroge pas. Peut-être qu'elle te parlera, peut-être pas, mais laisse-la décider d'elle-même. »

— Si elle a besoin d'aide...

— Si elle a besoin d'aide, elle te le dira. »

Je n'ai pas poursuivi la discussion. Je refusais de m'interroger sur ce qui avait pu ou non arriver à Kait. Ashlee avait dit ce qu'elle avait à dire et elle s'est retournée vers la vitre, me laissant me demander ce qui l'avait poussée à me donner ce conseil, ce qu'elle-même avait autrefois pu subir qu'elle refusait d'avouer.

Nous avons somnolé tandis que le soleil entreprenait de réchauffer le monde. Un peu plus tard, le tapotement de Hitch sur la vitre nous a réveillés en sursaut. Ash a tendu la main vers le pistolet mais j'ai intercepté son poignet.

J'ai baissé la fenêtre.

« Impressionnante, cette façon de monter la garde, a-t-il dit. J'aurais pu vous tuer tous les deux.

— Tu les as retrouvés ?

— Kaitlin est là. Adam aussi. Vous n'auriez pas à manger pour moi ? On a pas mal de boulot devant nous. »

## 16

Nous avons pénétré au ralenti dans le village de Portillo, en insinuant la camionnette entre les piétons sur l'unique file laissée libre par les véhicules *hadjis* garés ou abandonnés. Dans la lumière matinale, la route principale était aussi bondée que l'allée centrale d'une fête foraine, à laquelle elle ressemblait, même si la nuit avait gommé tout enthousiasme dans la foule. Les pèlerins erraient, l'air perdu, ou dormaient dans des sacs de couchage sous les auvents en loques de la ville, plus en sécurité en plein jour que dans l'obscurité. Bidons en plastique jetés sur les épaules, des vendeurs d'eau parcouraient la foule. On avait déployé bannières et symboles kuinistes aux fenêtres supérieures des immeubles. Les installations sanitaires locales avaient été submergées et les feuillées répandaient partout une odeur affreuse. La plupart des gens étaient arrivés au cours des trois derniers jours, nous a appris Hitch, mais déjà des cas de dysenterie se déclaraient aux tentes de secours.

Adam et compagnie campaient à l'ouest de la route principale. Durant la nuit, Hitch avait un peu discuté avec Adam et pas du tout avec Kait, bien qu'il ait eu confirmation de sa présence. Adam avait accepté de parler à Ashlee mais s'était montré peu disposé à autoriser Kait à me voir. À l'évidence, il commandait aux autres et parlait en leur nom, et Ashlee a baissé la tête et marmonné dans sa barbe quand elle l'a compris.

On notait aussi la présence, du moins à la périphérie de Portillo, de membres de la presse derrière les fenêtres polarisées de leurs camions régie blindés à liaison satellite. Les médias m'inspiraient des sentiments partagés. Dans son interprétation des Chronolithes et de leur métacausalité, Sue leur imputait une responsabilité importante dans l'amplification de la boucle de rétroaction. C'était précisément la diffusion planétaire de l'image de ces objets qui gravait dans l'imagination collective l'impression que Kuin ne pouvait être vaincu.

Mais comment aurions-nous pu faire autrement ? Réprimer, démentir ? Tout le génie des monuments de Kuin était là, dans leur évidence absurde, l'impossibilité de les ignorer.

« On y va, a annoncé Hitch, vous me laissez parlementer un peu, et on voit ce qui se passe.

- Pas terrible, comme plan, ai-je estimé.
- C'est le meilleur qu'on ait. »

Nous avons garé la camionnette aussi près que possible du groupe de tentes qu'Adam et ses amis avaient planté à côté de douzaines d'autres. Les tentes semblaient presque ridicules dans cet endroit sec, surgissant du parking en terre battue comme autant de champignons en nylon bleu, rouge et jaune. Inquiète, Ashlee a commencé à hausser le cou pour chercher Adam du regard. Aucun signe de Kaitlin.

« Restez ici, nous a intimé Hitch. Je vais négocier notre entrée.

— Négocier ? » a demandé Ashlee d'un ton un peu outré. Hitch l'a fait taire du regard et a refermé la portière derrière lui. Quelques enjambées l'ont emmené à un abri octogonal de mylar argent photosensible où il a lancé un appel qui nous a échappé. Une poignée de secondes plus tard, le rabat s'est soulevé et a livré passage à Adam Mills. J'ai su que c'était lui en entendant Ashlee retenir son souffle.

Malgré son treillis kaki encroûté de poussière, il semblait globalement en bonne santé. Très mince mais grand, presque autant que Hitch, il portait un sac à dos noir sur les épaules. Il n'a pas jeté le moindre coup d'œil à la camionnette, se contentant d'attendre que Hitch prenne la parole. La distance ne me permettait pas de distinguer son expression, mais il ne ressentait de toute évidence ni tension ni peur.

Ashlee a tendu la main vers la portière, mais je l'ai écartée.  
« Donne-lui une minute. »

Hitch a parlé. Adam a parlé. Hitch a fini par tirer de sa poche revolver un rouleau de billets qu'il a comptés dans la paume d'Adam.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? s'est offusquée Ashlee. Un *pot-de-vin* ? Il soudoie Adam ? »

J'ai répondu que cela m'en avait tout l'air.

« Pourquoi ? Pour que tu puisses voir Kait ? Ou pour que je puisse le voir *lui* ?

— Je n'en sais rien, Ash.

— Mon Dieu, c'est si...» Elle n'a pas trouvé de mot pour dire son mépris.

« Nous vivons une époque bizarre, ai-je dit. Dans laquelle il se passe des choses bizarres. »

Elle est retombée en arrière, humiliée, et a gardé le silence jusqu'à ce que Hitch nous fasse signe de sortir. J'ai activé les protocoles de sécurité de la camionnette, même si je doutais que cela nous assure une réelle protection. Dehors, l'air était sec et la puanteur accablante. À quelques mètres de nous, un jeune homme vêtu d'un pantalon autrefois blanc pelletait de la terre dans les feuillées.

Ashlee s'est approchée d'Adam en hésitant. Je n'en suis pas certain, mais je soupçonne qu'elle hésitait à lui faire face maintenant que le moment tant attendu était enfin arrivé... qu'elle renâclait à affronter la futilité de cette rencontre, à accepter que son fils résiste. Elle lui a posé la main sur l'épaule et l'a regardé dans les yeux. Imperturbable, Adam lui a rendu son regard. Il était jeune, mais ce n'était plus un enfant. Il n'a pas cédé de terrain, il est resté là à attendre qu'Ashlee parle, c'est-à-dire, je suppose, à faire ce pour quoi Hitch l'avait payé.

Adam et elle se sont éloignés de quelques pas sur un sentier entre les tentes. Hitch s'est adressé à moi : « Elle n'a aucune chance. Mais elle n'en sait rien.

— Et Kait ? »

Il a désigné une petite tente jaune orangé.

Je me suis mis à penser à l'arrivée du Caire, trois ans plus tôt. Sue Chopra en avait obtenu des enregistrements vidéo sous une douzaine d'angles, dans toutes ses phases : le calme avant la manifestation, le choc et les vents thermiques, la colonne de glace et de poussière bouillonnant dans un ciel bleu et sec, et enfin le Chronolithe lui-même, d'un éclat éblouissant, enchâssé dans les larges banlieues du Caire telle une épée enfoncee dans un rocher.

(Et qui tirerait cette épée du rocher ? Quelqu'un au cœur pur, peut-être. Parents absents et maris ratés s'abstenir.)

Je suppose que ce qui m'avait tant frappé au Caire était cette association incongrue de la glace et des vagues tremblantes de la chaleur du désert. Et les couches historiques mal assorties, les tours de bureaux érigées sur les ruines d'une autocratie vieille d'un millier d'années, avec le dernier des monuments, un Kuin pesant et distant, tel un pharaon sur son trône glacé.

J'ignore pourquoi cette image m'est revenue avec tant de force. Peut-être parce que ce village desséché de Sonora allait lui aussi recevoir son trône de glace, et peut-être parce qu'il flottait déjà dans l'air une espèce de frisson imperceptible, un tremblement prémonitoire, l'odeur amère du futur.

« Kaitlin ? » ai-je appelé.

Un vent errant a soulevé le rabat de la tente. Je me suis accroupi pour glisser la tête à l'intérieur.

Kait s'y trouvait seule, elle se déroulait d'un nid de couvertures sales. Elle a cligné des yeux dans le nimbe jaune que le soleil projetait sur le nylon. Elle avait le visage maigre et les yeux striés de fatigue.

Elle m'a paru plus vieille que dans mon souvenir, et j'en ai attribué la raison à ce qu'elle avait vécu durant ce *hadj*, la faim, l'angoisse, mais le fait est qu'elle m'avait échappé, que bien avant de quitter Minneapolis elle avait divergé de la représentation mentale que je me faisais d'elle.

Elle m'a regardé, longuement, son expression passant de l'incrédulité à la suspicion, puis à la gratitude, au soulagement et à la culpabilité. « Papa ? »

Son nom est tout ce que j'ai réussi à dire. Cela valait sans doute mieux.

Elle est sortie des couvertures pour venir dans mes bras. J'ai vu les bleus sur ses poignets, la profonde entaille qui de son épaule allait presque jusqu'à son coude dans une piste brune de sang coagulé. Mais je n'ai posé aucune question, et la sagesse du conseil d'Ashlee m'est apparue : je ne pouvais pas faire disparaître ses blessures. Je ne pouvais que la tenir dans mes bras.

« Je suis venu te ramener à la maison », ai-je annoncé.

Elle a évité de croiser mon regard mais a prononcé d'une voix presque inaudible : « Merci. »

Une autre brise a écarté le rabat de la tente et Kaitlin a frissonné. Je lui ai dit de s'habiller aussi vite que possible. Elle a enfilé un jean en lambeaux ainsi qu'un châle mexicain de mauvaise qualité.

Et j'ai frissonné aussi, et il m'est venu à l'esprit que l'air était un peu trop froid pour cette matinée écrasée de soleil... anormalement froid.

Dehors, Hitch m'appelait.

« Fais-la monter dans la camionnette, m'a-t-il dit, et le plus vite possible. Ce n'était pas prévu dans l'accord... Je t'ai négocié le droit de lui parler, pas celui de l'emmener. » Il a détourné la tête afin de humer le vent. « J'ai l'impression que les événements se précipitent un peu par rapport à nos prévisions. »

Kaitlin s'est jetée sur l'une des banquettes arrière de la camionnette, où elle s'est enveloppée d'une vieille couverture.

Je lui ai dit de garder la tête baissée, juste pour quelque temps. Hitch a verrouillé la portière et est parti récupérer Ashlee.

Kait a reniflé, et pas seulement à cause de la proximité de ses larmes. Elle m'a dit avoir attrapé quelque chose, la grippe ou une de ces maladies intestinales qui circulaient dans Portillo où, face aux foules de plus en plus assoiffées, les vendeurs d'eau se montraient de moins en moins scrupuleux. Elle avait les yeux voilés et un peu vagues. Elle a toussé dans son poing.

Dehors, tentes et abris de toile claquaient dans le vent qui forcissait. Petit à petit, le bruit a attiré les *hadjis* à l'extérieur, des dizaines de pèlerins perplexes en tenues kuinistes et en habits déchirés qui se sont abrité les yeux en se demandant – en commençant à se demander – si ce coup de vent marquait le début d'un événement sacré, si cet abaissement de la température et cette augmentation du vent annonçaient l'arrivée d'un Chronolithe.

Et peut-être était-ce le cas. Le Kuin de Jérusalem était apparu plus brutalement, précédé de moins de signes avant-

coureurs, mais l'intensité, la durée et le pouvoir destructeur des arrivées de Chronolithes variaient d'un site à l'autre (et d'un moment à l'autre). Les calculs de Sue Chopra se fondaient sur des données satellites dont la fiabilité relative pouvait les avoir faussés de quelques heures... au moins.

Autrement dit, nous courions peut-être un danger mortel.

Une rafale a secoué la camionnette et attiré l'attention de Kaitlin. Elle a pressé son visage sur la fenêtre latérale et est restée bouche bée devant les nuages festonnés de poussière sonorienne qui du désert s'approchaient soudain en gros tourbillons. « Papa, est-ce que c'est ?...

— Je n'en sais rien. »

J'ai cherché Ash des yeux, mais la foule des *hadjis* de plus en plus anxieux la masquait. Je me suis demandé quelle distance nous séparait à l'est du centre de Portillo, mais c'était impossible à estimer... un kilomètre et demi, disons, au mieux. Et il n'y avait aucun moyen de déterminer avec précision où apparaîtrait le Chronolithe, de calculer le périmètre de la zone dangereuse.

J'ai dit à Kait de rester sous la couverture.

La foule a commencé à se déplacer, presque comme si, sans se concerter, les *hadjis* étaient arrivés à un consensus, avaient décidé de quitter ce terrain poussiéreux pour gagner les rues adjacentes et se diriger vers le village. J'ai aperçu la barbe noire et bouclée de Hitch, puis Hitch lui-même, ainsi qu'Ashlee et Adam.

Hitch tentait apparemment de convaincre Ashlee, et Ash, les mains posées sur les bras d'Adam comme pour le supplier, tentait de convaincre son fils. Lui restait résolument immobile, subissait l'étreinte, ses cheveux blonds fouettés devant les yeux par le vent. S'il avait souffert au cours de ce *hadj*, il n'en montrait rien. Impassible, il a levé les yeux du visage de sa mère pour regarder le ciel qui s'obscurcissait. Il a sorti de son sac à dos ce qui ressemblait à une veste isotherme enroulée.

J'ignore ce qu'Ashlee a dit à Adam – elle n'en a jamais discuté avec moi – mais même de loin, cela crevait les yeux qu'il ne reviendrait pas avec nous. Du début à la fin de la rencontre, le langage corporel d'Adam a exprimé une vie entière de

frustration. Ce qu'Ashlee n'arrivait pas à admettre – elle tentait de l'entraîner, elle l'implorait –, c'est qu'il ne se souciait pas le moins du monde de ce qu'elle souhaitait, qu'il ne s'en souciait plus depuis longtemps, qu'il ne s'en était peut-être jamais soucié. Il ne voyait en elle que ce qui distrayait son attention de l'événement des plus intéressants qui semblait avoir débuté : la manifestation physique de Kuin, de l'idée ou de la mythologie dans laquelle il avait investi toute sa loyauté.

Hitch tirait maintenant Ashlee, tentait de la ramener à la camionnette, le visage plissé contre le vent abrasif mais les gestes presque frénétiques. Ashlee l'a ignoré autant qu'elle l'a pu, jusqu'à ce qu'Adam se libère d'elle et qu'il ne lui reste plus que Hitch pour ne pas tomber à genoux.

Elle a levé les yeux vers son fils et a dit un seul mot. Son nom, je pense, de même que j'avais prononcé celui de Kaitlin. Je n'en suis pas sûr, car le rugissement du vent et le bruit de la foule étaient très vite devenus intenses, mais je crois que ce bruit qui a coupé l'air de plus en plus épais était Ashlee pleurant le nom de son fils.

Je me suis installé au volant. Kaitlin a gémi sous sa couverture.

Hitch a traîné Ashlee jusqu'à la camionnette et l'a poussée à l'intérieur, puis a grimpé sur le siège passager. Je me suis rendu compte que j'avais déjà lancé le moteur.

« Roule, bordel », a dit Hitch.

Mais avancer rapidement au sein de cette mer de *hadjis* était quasi impossible. Si Adam avait campé plus près de Portillo, nous aurions été bloqués, nous n'aurions pas réussi à nous glisser vers le bord de la route et à nous frayer lentement mais régulièrement un chemin vers l'ouest, la pression des pèlerins s'amenuisant au fur et à mesure de notre retraite.

Mais le ciel s'était beaucoup assombri, et il faisait maintenant froid, et la poussière constellant le pare-brise réduisait la visibilité à quelques mètres.

Je n'avais aucune idée de l'endroit où menait la route. Nous n'étions pas venus de cette direction-là. J'ai posé la question à Hitch, qui m'a répondu n'en rien savoir ; la carte était fourrée quelque part à l'arrière, et de toute façon cela n'avait aucune

importance, nous n'avions plus le choix.

La tempête de poussière a opacifié le pare-brise et, d'après le bruit, n'était pas loin d'étouffer le moteur. J'ai remonté les vitres et augmenté le chauffage jusqu'à ce que nous transpirions tous. Notre piste de poussière a abouti en cul-de-sac à un pont de bois jeté sur le lit peu profond d'une rivière à sec. Fendu, le pont se balançait dans le vent de plus en plus fort, et ne supporterait manifestement pas le poids de la camionnette. « Descends la berge, Scotty, a dit Hitch. Mets au moins un peu de terre entre nous et Portillo.

— La pente est plutôt raide.

— Tu as une meilleure idée ? »

Alors j'ai quitté la route, écrasé quelques fragiles broussailles et descendu la berge. La camionnette a freiné sporadiquement d'elle-même tandis que le tableau de bord s'illuminait de voyants d'alarme, et je pense que nous aurions capoté si je n'avais tenu – plus par instinct que par savoir-faire – le volant d'une poigne de fer. Hitch et Ashlee ont gardé le silence, mais Kaitlin a laissé échapper un petit son à peu près aussi aigu que celui du vent. Nous venions d'atteindre le bassin plat et rocheux quand un acacia déraciné a volé au-dessus de nos têtes comme un merle rigide. Même Hitch en a eu le souffle coupé.

« Froid », a gémi Kaitlin.

Ashlee a déplié nos dernières couvertures, en a donné deux à Kait et nous en a lancé une. À l'intérieur de la camionnette, l'air empestait, le bobinage brûlant du chauffage, mais la température n'avait que peu augmenté. J'avais assisté – de loin – au choc thermique à Jérusalem, mais je n'avais pas deviné à quel point était douloureux ce froid soudain et engourdissant qui partait des extrémités pour irradier vers le cœur.

De l'énergie volée, puisée dans l'environnement immédiat par la force inconnue capable de faire remonter le temps à un objet massif. Un vent frais a hurlé au-dessus de l'arroyo et le ciel a pris une couleur d'écailles de poisson. Nous avons déballé les vêtements thermo-adaptatifs que nous avions emportés ; Ashlee a aidé Kait à enfiler un blouson un peu trop grand pour elle.

Une pensée horrible m'a traversé l'esprit. J'ai tendu la main vers la poignée de la portière.

« Scotty ? s'est étonné Hitch.

— Il faut vider le radiateur, ai-je expliqué. Si l'eau gèle, on perd notre moyen de transport. »

Nous avions eu la sagesse d'utiliser pour notre eau potable des sacs flexibles qui s'agrandiraient autant que nécessaire. Nous avions également versé de l'antigel dans le radiateur, mais nous n'avions pas prévu de nous trouver aussi près de l'arrivée.

Un gros gel éclair démolirait sans doute le système de refroidissement du moteur, ce qui nous clouerait sur place.

« Y a peut-être pas le temps.

— Alors souhaite-moi bonne chance. Et passe-moi la boîte à outils. »

Je me suis glissé dans le vent de tempête, qui a claqué la portière derrière moi. Il remontait l'arroyo depuis le sud, alimentant les thermoclines abruptes du Chronolith qui arrivait. L'air regorgeait de sable et de poussière. J'ai dû me protéger les yeux de la main rien que pour arriver à les entrouvrir. Je me suis dirigé à tâtons vers l'avant de la camionnette.

Elle avait descendu la pente abrupte jusqu'à une crête sableuse, dans laquelle son avant s'était enfoncé jusqu'au pare-chocs. Il y a eu un éclat de lumière aurorale au-dessus de moi pendant que je dégageais le sable à main nue. Le blouson isotherme maintenait ma température corporelle – du moins pour l'instant – mais mon haleine gelait à chaque expiration et mes doigts engourdis étaient malhabiles et brûlants. Je n'avais plus le temps de retourner chercher des gants. J'ai réussi à ouvrir la boîte à outils et à y dénicher une clef.

Le radiateur était conçu pour être vidé par en dessous, en desserrant un écrou. J'ai pesé sur l'écrou avec ma clef mais il a refusé de bouger.

*Faire levier*, ai-je pensé en calant mon pied sur le pneu et en me penchant dans l'angle de la clef comme un rameur en couple se penche sur sa rame. Malgré son vacarme, le vent n'a pas tout à fait masqué un autre bruit : le coup de tonnerre de l'arrivée, puis l'onde de choc dans le sol, comme une méchante ruade de

bas en haut.

L'écrou a sauté et je me suis affalé dans le sable.

Un filet d'eau a jailli pour geler aussitôt sur le sol – il en est sorti une quantité suffisante pour libérer en partie le radiateur de la pression, mais si nous jouions de malchance, la glace restante pourrait quand même abîmer un ou plusieurs systèmes vitaux.

J'ai essayé de me lever et me suis aperçu que je n'y arrivais pas.

Aussi ai-je roulé dans le maigre abri que formait l'angle de la camionnette contre le sol. Ma tête était soudain trop lourde pour que je la maintienne, et j'ai glissé mes mains engourdis entre mes cuisses, me suis recroqueillé autour de la maigre chaleur de ma veste isotherme et ai aussitôt perdu connaissance.

Quand j'ai rouvert les yeux, l'air avait retrouvé son calme et j'étais à nouveau à l'intérieur de la camionnette.

La lumière du soleil brûlait l'écran de glace formé sur le pare-brise. Le chauffage soufflait de l'air chaud et humide.

Je me suis assis en frissonnant. Déjà éveillée, Ashlee frictionnait les mains de Kaitlin entre les siennes. Ce qui m'a inquiété, mais Ashlee m'a rassuré sans attendre : « Elle va bien. Elle respire. »

Hitch Paley m'avait tiré dans la camionnette une fois passé le gros du choc thermique. Il venait de revisser l'écrou que j'avais desserré. Il s'est redressé, a jeté un coup d'œil par la fenêtre embuée et a levé les pouces à mon intention quand il a vu que j'étais conscient.

« Je pense que nous allons nous en sortir », a dit Ashlee. Elle parlait d'une voix rauque et je me suis rendu compte en déglutissant que j'avais moi aussi la gorge irritée, sûrement parce que nous avions inhalé de l'air qui avait atteint durant quelques instants une température extrêmement basse. J'avais aussi un peu mal aux poumons, et l'extrémité des doigts et des orteils toujours privée de sensations. Au creux de ma main droite, une petite croûte de sang marquait l'endroit où la clé en gelant m'avait arraché un bout de peau. Mais Ashlee avait

raison : nous avions survécu.

Kait a gémi à nouveau. « Nous la garderons couverte en permanence, a dit Ash. Mais elle est déjà malade, Scott. Une pneumonie n'est pas à exclure.

— Il faut la ramener dans la civilisation. » Et commencer par remonter sur cette berge. Pas évident.

Quand je m'en suis senti capable, j'ai ouvert la portière côté conducteur et suis descendu. L'air était à nouveau relativement chaud, et, chose surprenante, dégagé, à part un nuage de poussière qui se déposait partout à la manière de fins flocons de neige. Les vents dominants avaient emporté le brouillard glacé vers l'est.

Du givre fumait sur les rochers et le sable du lit de la rivière. J'ai escaladé la berge pour observer le village... ou ce qu'il en restait.

Le Kuin de Portillo était toujours enveloppé de glace, mais on voyait qu'il s'agissait d'un grand monument. La silhouette de Kuin, debout, levait un bras en un geste d'invite.

Portillo gisait à ses pieds immenses, indistinct dans la brume mais de toute évidence dévasté.

Le rayon du choc thermique était énorme. Seuls quelques *hadjis* m'ont paru avoir échappé à la mort, même si j'ai vu des véhicules se déplacer à la périphérie de la ville, probablement des stations mobiles de la Croix-Rouge.

Le souffle court, Ashlee m'a rejoint en haut de la pente. Sa respiration s'est interrompue quelques secondes quand elle a constaté l'étendue des dégâts. Ses lèvres ont tremblé. Des larmes ont dévalé son visage bruni par la poussière.

« Peut-être qu'il a pu s'échapper quand même », a-t-elle murmuré, en parlant d'Adam, bien entendu.

J'ai répondu que c'était possible.

En moi-même, j'en doutais.

Une suite de mauvaises routes et de pistes à bétail nous a permis de contourner les ruines fumantes de Portillo pour rejoindre enfin la route principale.

Les morts – sans doute en nombre énorme – sont restés en ville, mais nous avons dépassé des groupes de réfugiés le long de la route. Beaucoup boitaient, estropiés par la morsure du gel. Certains avaient été aveuglés par des cristaux de glace, d'autres blessés par la chute de blocs de pierre ou différents événements liés à l'onde de choc. Ils ne dégageaient plus aucune impression de menace, et à deux reprises Ashlee a voulu que nous nous arrêtons pour leur distribuer nos quelques couvertures et un peu de nourriture, et aussi pour s'enquérir d'Adam.

Mais aucun de ces jeunes gens ne connaissait Adam, et c'était le cadet de leurs soucis. Ils nous ont suppliés de transmettre des messages, d'appeler qui parents, qui amis, qui famille à L.A., Dallas, Seattle... Un étalage effarant de misère dont Ashlee elle-même a fini par se détourner, mais seulement quand nous sommes parvenus si loin vers le nord qu'un *hadji* – Adam ou autre – n'aurait pu y arriver à pied. Voir les camions de secours et les ambulances militaires couler à flots vers Portillo a soulagé sa conscience, à défaut de ses craintes. Elle s'est prostrée sur son siège, ne s'animant que de temps en temps pour prendre soin de Kaitlin.

Mon appréhension concernant Kaitlin a empiré au cours du trajet. Elle était plus malade que je ne l'avais cru, et l'exposition au choc thermique avait aggravé son état. Ashlee lui a pris sa température avec le thermomètre de la trousse à pharmacie, a froncé les sourcils et lui a fait absorber quelques gélules antipyrétiques avec un grand verre d'eau. Nous avons dû nous arrêter plusieurs fois pour que Kaitlin puisse se précipiter dehors pour vider ses intestins. Elle revenait chaque fois d'un pas mal assuré, visiblement plus faible et atrocement humiliée.

Il fallait l'amener dans un bon hôpital. Hitch a appelé Sue Chopra et l'a rassurée : nous avions survécu, mais Kait était malade. Sue nous a conseillé d'essayer de franchir la frontière avant de faire soigner Kait, car en ce moment les autorités mexicaines emprisonnaient les jeunes Américains sans papiers. Le passage de la frontière à Nogales était submergé – une rumeur, fausse celle-là, y prévoyait une arrivée sous peu –, mais Sue a promis de s'arranger pour qu'un membre du consulat nous escorte de l'autre côté. Une chambre d'hôpital nous attendrait à Tucson.

Ashlee a pris un antibiotique à spectre large dans notre trousse médicale et l'a administré à Kait, qui a passé tout cet après-midi torride à dormir par à-coups. Hitch et moi nous sommes relayés au volant.

J'ai pensé à Ashlee. Elle venait de perdre son fils, du moins c'est ce qu'elle croyait. Je l'ai admirée de pouvoir un tant soit peu s'occuper de Kaitlin – de continuer si délibérément à agir malgré le poids de son chagrin. Et Kait réagissait d'instinct à cette gentillesse. Elle se sentait à son aise la tête sur les genoux d'Ashlee.

Je me suis rendu compte que je les aimais toutes les deux.

J'ai suivi la recommandation d'Ashlee : ni alors ni plus tard, je n'ai demandé à Kaitlin ce qui lui était arrivé durant le *hadj*.

Peut-être devrais-je me montrer moins affirmatif. À un moment, alors qu'assis avec elle dans sa chambre d'hôpital à Tucson j'attendais que le docteur revienne avec ses analyses de sang, je n'ai pas pu m'en empêcher. Je ne lui ai pas demandé directement ce qu'il s'était passé à Portillo, seulement pourquoi elle y était allée, ce qui l'avait poussée à quitter la maison et à s'allier avec des gens comme Adam Mills.

Elle a détourné la tête, très embarrassée. Ses cheveux se sont répandus sur l'oreiller d'un blanc immaculé, et j'ai aperçu la vieille cicatrice laissée des années plus tôt par son opération cochléaire : une ligne de suture pâle et à peine discernable qui descendait vers sa gorge.

« Je voulais juste que les choses soient différentes », a-t-elle répondu.

Ashlee est restée avec moi à Tucson pendant le rétablissement de Kait.

Nous avons loué une chambre de motel que nous avons partagée en toute chasteté pendant une semaine. Le chagrin d'Ashlee était profondément personnel, souvent presque invisible. Certains jours, elle semblait presque elle-même, elle me souriait quand je rentrais avec un sac de nourriture chinoise ou mexicaine. Au fond d'elle-même, elle espérait peut-être qu'Adam avait survécu (elle refusait pourtant de discuter de cette possibilité et ne tolérait pas qu'on mentionne le nom de son fils).

Mais elle était d'une humeur sombre, taciturne. Elle passait les après-midi étouffants à dormir, et au soir la nervosité la gagnait, elle restait souvent assise devant l'antique panneau vidéo câblé bien après que j'étais allé me coucher.

Néanmoins, nous étions elle et moi parvenus à un carrefour important. Nos avenirs s'étaient entremêlés.

Nous n'en parlions pas. Toutes nos conversations étaient ostensiblement banales. Sauf une fois, alors que je m'apprêtais à me rendre à la supérette ouverte la nuit au coin de la rue. Je lui ai demandé si elle avait besoin de quelque chose.

« Je veux une cigarette, a-t-elle dit d'un ton ferme. Et qu'on me rende mon fils. »

Kait a passé presque une autre semaine à l'hôpital afin de recouvrer ses forces et de passer une nouvelle batterie de tests. J'allais la voir tous les jours, mais pas trop longtemps : elle semblait préférer ça.

Au cours de ma dernière visite avant sa sortie, son médecin et elle m'ont appris de mauvaises nouvelles.

Je ne voulais pas ennuyer Ashlee avec cela – du moins, pas tout de suite. À mon retour dans la chambre d'hôtel, j'ai trouvé Ash plus ou moins remise, plus volubile. Je l'ai emmenée dîner, encore que pas bien loin : au restaurant du motel. On nous a servi des aiguillettes de bœuf et du café. Les gravures en faux navajo sous cadre et le décor de crânes de bétail relevaient d'un manque de classe rassurant.

Ashlee a parlé (elle semblait soudain en avoir besoin) de son enfance et de son mariage avec Tucker Kellog, moins sous forme de récits que de descriptions, d'instantanés mentaux. Une journée sèche et venteuse à San Diego où sa mère et elle étaient allées faire les magasins pour acheter du linge. Un voyage scolaire dans un zoo où on pouvait toucher les animaux. Sa première année à Minneapolis, et sa stupéfaction devant les tempêtes de neige et les « bancs » de feuilles amassés par le vent. Les vieilles émissions qu'elle regardait à la télé, dont j'avais vu certaines moi aussi : *Someday, Blue Horizon, Next Week's Family*.

Au dessert, elle m'a dit : « J'ai pris contact avec la Croix-Rouge. Elle est toujours à Portillo, il lui reste des identités à relever... des morts à dénombrer. Si Adam a survécu, il ne s'est inscrit auprès d'aucune des organisations humanitaires présentes. D'un autre côté, s'il est mort... » Elle a dit cela avec une nonchalance étudiée, manifestement factice. « Eh bien, ils n'ont pas identifié son corps, alors qu'ils sont très forts pour cela. Je les ai autorisés à consulter le profil génétique de son dossier médical. Aucune correspondance. J'ignore par conséquent s'il est vivant ou non. Mais je me suis rendu compte d'une chose. »

Ses yeux ont scintillé. « Nous ne sommes pas obligés d'en discuter, lui ai-je dit.

— Ça va, Scott, ne t'inquiète pas. Ce dont je me suis rendu compte, c'est que vivant ou mort, je l'avais perdu. Je le reverrai peut-être un jour, peut-être pas, mais c'est lui qui en décidera, s'il est toujours en vie, je veux dire. C'est ça qu'il a essayé de me faire comprendre à Portillo. Pas qu'il me déteste. Mais que de toutes les façons qui comptent, il n'est pas à moi. Il n'appartient qu'à lui-même. Je crois même que cela a toujours été ainsi. »

Elle s'est tue quelques instants, puis a fini son café et renvoyé la serveuse qui venait la resservir. « Il m'a donné quelque chose.

— Adam ? me suis-je étonné.

— Oui. À Portillo. Il a dit que cela me ferait un souvenir, Tiens, regarde. »

— Elle avait enveloppé le cadeau dans un mouchoir qu'elle gardait dans son sac. Elle l'a déballé et poussé vers moi sur la

table.

C'était un collier, une chaîne de pacotille avec un pendentif qui ressemblait à un bout de plastique noir criblé de petits trous et percé d'un œillet. C'était d'une laideur quasi provocante.

« Adam m'a dit l'avoir acheté à un marchand de Portillo. C'est une espèce d'objet sacré. Ce n'est pas une pierre, mais...

— Une relique de l'arrivée.

— Oui, il l'a appelé comme ça. »

L'arrivée d'un Chronolithe créait des débris bizarres. Les variations brutales de température et de pression près du point d'impact gelaient, fendaient, gauchissaient, estropiaient ou autre les matériaux ordinaires. Des chasseurs de souvenirs vendaient aux naïfs des objets de ce genre, rarement authentiques.

« Une relique de Jérusalem, a ajouté Ashlee. Paraît-il. »

Si c'était exact, ce morceau difforme pouvait provenir d'un objet utile : poignée de porte, presse-papiers, stylo, peigne...

« J'espère que ce n'est pas le cas », ai-je dit.

Ashlee a pris une mine déconfite. « Je pensais que ça t'intéresserait, toi qui étais justement à Jérusalem quand c'est arrivé. Une coïncidence, en quelque sorte.

— Je n'aime pas ce genre de coïncidences. »

Je lui avais parlé de la notion de turbulence tau de Sue. Je lui avais dit m'être retrouvé trop souvent dans cette turbulence et ne pas aimer la manière dont elle avait affecté ma vie (si toutefois « affecté » était le terme approprié pour une connexion acausale).

Ma réponse l'a plongée dans le désarroi. Ses lèvres ont articulé les mots *turbulence tau* sans les prononcer. « On peut l'attraper d'un truc comme ça ? a-t-elle demandé.

— Je ne crois pas. Il ne s'agit pas d'une maladie, Ash. Ce n'est pas contagieux. Je n'aime pas qu'on me le rappelle, voilà tout. »

Elle a replié le collier dans son mouchoir qu'elle a rangé dans son sac.

Nous sommes revenus dans notre chambre. Ashlee a branché le panneau vidéo mais ne lui a pas prêté la moindre attention. J'ai lu un livre. Plus tard, Ashlee est venue au lit et m'a embrassé – ce qu'elle avait déjà fait par le passé, mais pas avec

autant de passion depuis quelque temps.

C'était bon de l'avoir à nouveau dans les bras, de me pelotonner contre son petit corps souple.

Plus tard, j'ai ouvert les rideaux et nous sommes restés allongés, invisibles dans le noir, à regarder les voitures passer sur la route, leurs phares comme des torches de parade, leurs feux arrière comme des braises flottantes. Ashlee m'a demandé comment s'était déroulée ma visite à Kait.

« Elle va mieux. Janice arrive demain en avion pour la ramener à la maison.

- Elle a parlé du *hadj* ?
- Très peu.
- Elle a beaucoup souffert.
- Elle en gardera des séquelles, ai-je dit.
- J'imagine.

— Non, je veux dire, j'ai aussi vu son médecin. Elle souffrait également d'une infection secondaire, une infection utérine. Un truc attrapé à Portillo. Qui est guéri, mais lui a laissé des séquelles. Kait ne pourra pas avoir d'enfants, pas de façon naturelle, sauf en louant les services d'une mère porteuse. Elle est stérile. »

Ash s'est écartée de moi, a fixé l'obscurité et la route. Elle a tâtonné sur la table de chevet pour y prendre une cigarette.

« Je suis désolée, a-t-elle dit d'un ton qui semblait un peu forcé.

- Elle est vivante, c'est tout ce qui compte. »

(En fait, Kait avait gardé le silence pendant que son médecin me communiquait ces mauvaises nouvelles. Elle m'avait regardé de son lit, sans ciller, tentant sûrement de déchiffrer ma réaction sur mon visage, de deviner si j'allais lui retirer mon soutien et la laisser en plan sous ces draps d'hôpital tout blancs.)

« Je sais ce qu'elle ressent, a dit Ashlee.

- Tu trembles.

Scott, je sais ce qu'elle ressent parce qu'on m'a dit la même chose après la naissance d'Adam. Il y avait eu des complications. Je ne peux plus avoir d'enfants. »

D'autres véhicules sont passés sur la route, générant un

roulement de barres lumineuses sur la texture du plafond. Nous nous sommes assis dans l'ombre pour nous regarder comme deux enfants perdus, puis nous nous sommes à nouveau blottis dans les bras l'un de l'autre.

Au matin, nous avons fait nos bagages pour regagner Minneapolis. Ashlee a quitté la chambre quelques instants pendant que je me rasais.

Elle n'a pas pensé que je la verrais passer la porte.

Par la fenêtre, je l'ai observée qui traversait le parking, évitait le pare-chocs arrière d'une camionnette de livraison de fleurs, piochait au fond de son sac un mouchoir plié et déposait un baiser sur le paquet chiffonné avant de le jeter dans une benne à ordures.

Je lui ai rendu la pareille dans la journée : j'ai appelé Sue Chopra pour l'informer que je ne travaillais plus pour elle.

# **TROISIÈME PARTIE :**

## **Turbulence**

## 18

Le temps a une flèche, m'avait un jour dit Sue Chopra. Une flèche qui file dans une seule direction. En associant du feu et du petit bois, vous obtenez des cendres. En associant du feu et des cendres, vous n'obtenez pas de bois.

La moralité a une flèche aussi. Passez à l'envers un film consacré à la Seconde Guerre mondiale et vous en inversez la logique morale. Les Alliés signeront un traité de paix avec le Japon juste avant de bombarder Hiroshima et Nagasaki. Les nazis extrairont les balles des têtes de juifs émaciés et s'occuperont d'eux jusqu'à ce qu'ils recourent la santé.

Le problème avec la turbulence tau, disait Sue, c'est qu'elle mélange ces paradoxes dans la vie de tous les jours.

Au voisinage d'un Chronolithe, un saint pourrait se révéler très dangereux. Un pécheur était probablement plus utile.

Sept ans après Portillo, avec l'armée qui monopolisait la production des industries de communication et de calcul, un substrat à processeur d'occasion de qualité convenable pour le grand public se négociait jusqu'à deux cents dollars sur le marché libre. Une carte Marquis Instrument de l'année 2025 surclassait ses équivalents modernes tant sur le plan de la rapidité que sur celui de la fiabilité. Cela valait littéralement son pesant d'or. J'en avais cinq dans le coffre de ma voiture.

Avec mes cartes et mon assortiment de connecteurs, d'écrans, de paraboles, de codems et autres accessoires externes en surplus, je roulais vers le marché libre de Nicollet Mail. Par cette claire et agréable matinée d'été, même les fenêtres vides de la tour Halprin – dont la construction avait cessé à mi-chantier en janvier, quand elle avait vu s'évanouir son soutien financier – semblaient joyeuses, tout là-haut dans l'air plus ou moins propre.

Un sans-abri avait déroulé sa couverture à mon

emplacement habituel près de la fontaine, mais il n'a pas protesté quand je lui ai demandé de se pousser. Il connaissait les usages. Sur le marché, les créneaux étaient jalousement gardés et l'ancienneté des vendeurs scrupuleusement respectée. De nombreux vendeurs du Nicollet y venaient depuis les premiers jours de la contraction économique, époque où la police locale s'était taillé la réputation de faire appliquer les lois anticolportage à la pointe du fusil. Le genre d'épreuve qui engendre la solidarité. Nous nous connaissions tous, et même si les conflits n'étaient pas rares, les vendeurs mettaient un point d'honneur à respecter et à protéger les emplacements des autres. Les vétérans de longue date tenaient les meilleurs, et les nouveaux prenaient ce qu'il restait en attendant souvent des mois, parfois des années, qu'un emplacement se libère.

J'avais pour ma part un statut situé quelque part entre les vétérans et les nouveaux. L'emplacement de la fontaine, quoique éloigné des allées principales, était assez spacieux pour que je puisse y garer ma voiture et y décharger ma table pliante et mon stock sans chariot... du moins si j'arrivais tôt et préparais le tout avant que les foules se forment.

Ce matin-là, j'étais un peu en retard. Mon voisin d'emplacement, un vendeur et tailleur de vêtements usagés nommé Duplessy, avait déjà monté son stand. Il s'est approché tranquillement pendant que je déballais mes articles.

Il a vu la nouvelle marchandise. « Ouah, des cartes de substrat, a-t-il dit. Elles sont authentiques ?

— Ouaip.

— Elles ont l'air de bonne qualité. Tu es de mèche avec un fournisseur ?

— Non, un coup de chance. » De fait, j'avais acheté ces cartes à un liquidateur de mobilier de bureau et de lampadaires, un amateur qui n'avait pas la moindre idée de leur véritable valeur. Malheureusement, une telle occasion ne se représenterait plus.

« Un troc, ça te dit ? Je pourrais te faire un chouette costume de soirée...

— Et qu'est-ce que je ferais d'un costume, Dupe ? »

Il a haussé les épaules. « Je posais juste la question. Espérons qu'on aura des clients, aujourd'hui, malgré la

parade. »

J'ai froncé des sourcils. « Encore une parade ? » Je me suis reproché de n'avoir pas écouté plus attentivement les infos.

« Une nouvelle parade A&P. Avec plein de drapeaux et de connards, mais sans confettis. Ni clowns... du moins au sens propre. »

Adapt & Prosper était une faction kuiniste dure, en dépit de sa rhétorique parfois conciliatrice, et chaque fois que ses membres défilaient dans les Twin Cities derrière leur bannière rouge et bleue, nous avions le droit à une contre-manifestation et à quelques matraquages photogéniques. Les jours de parade, les non-combattants tendaient à éviter les rues. J'imagine que les copperheads avaient toujours le droit d'exprimer leurs opinions, personne n'ayant abrogé la Constitution. Mais je trouvais dommage qu'ils aient choisi justement ce jour-là, que le ciel bleu et la brise fraîche rendaient parfait pour le shopping.

Dupe m'a confié son stand à surveiller le temps de courir se procurer un petit déjeuner à un chariot. À son retour, j'avais déjà vendu l'une de mes cartes à un autre vendeur, et au déjeuner, malgré l'affluence modeste, deux autres étaient parties, et toutes au prix fort. J'avais fait un joli bénéfice dans ma journée, aussi ai-je remballé lorsque les rues se sont vidées, vers une heure. « Alors, on a peur d'un bon petit combat de rues ? a persiflé Dupe de derrière ses piles de tissus de coton et de denim.

— Plutôt de la circulation. » Il y aurait sûrement des barrages de police dans tout le centre. Déjà, alors que la foule se clairsemait, j'avais vu se rassembler sur les trottoirs des jeunes hommes sinistres qui portaient des brassards A&P ou arboraient des tatouages K+.

Mais la circulation et les risques de violence m'inquiétaient moins que l'homme maigre et barbu qui était passé à deux reprises devant mon stand et traînait encore dans les parages, détournant les yeux avec une indifférence de toute évidence feinte chaque fois que je regardais dans sa direction. J'avais eu mon lot de clients frileux ou indécis, mais ce monsieur-là n'avait jeté à ma marchandise qu'un bref coup d'œil superficiel et semblait plus intéressé par sa montre, qu'il consultait à tout

bout de champ. Un tic inoffensif, sans doute, mais cela me rendait nerveux.

J'avais appris à me fier à ce genre d'instinct.

J'ai réussi à sortir du centre avant que les choses sérieuses commencent. Les échauffourées entre pro et anti-K étaient quasiment devenues monnaie courante ces derniers temps, et la police avait appris à les gérer. Mais les résidus des gaz pacificateurs (dont l'odeur évoquait à la fois la litière de chat humide et l'ail fermenté) flotterraient des jours durant, et la municipalité devrait dépenser une petite fortune pour débarrasser les rues des masses oxydantes de mousse-barrière.

Il y avait eu beaucoup de changements depuis l'arrivée du Chronolithe de Portillo, sept ans plus tôt.

Comptez-les, ces années : sept, les années de nervosité préguerre, les années pessimistes. Des années durant lesquelles rien n'avait semblé se dérouler correctement dans le pays, même en passant sur la crise économique, les mouvements de jeunes kuinistes et les mauvaises nouvelles venues de l'étranger. Le désastre du Mississippi-Atchafalaya s'éternisait. En aval de Bâton Rouge, le Mississippi s'était frayé un nouveau chemin vers la mer. L'industrie et le transport fluvial avaient été dévastés, des villes entières noyées ou privées d'eau potable. Rien de sinistre à cela, rien que la nature remportant un round contre le service du génie civil. La sédimentation modifiait les pentes des rivières et la gravité se chargeait du reste. Mais cela semblait bizarrement symbolique, à ce moment-là. On ne pouvait s'empêcher de remarquer le contraste entre Kuin, qui avait maîtrisé jusqu'au temps, et nous, que l'eau paralysait.

Si, sept ans plus tôt, je ne me serais jamais imaginé dans la peau d'un vulgaire ferrailleur, je m'estimais désormais privilégié d'avoir ce travail. Je gagnais en général de quoi payer le vivre et le couvert. Beaucoup n'avaient pas cette chance. Beaucoup avaient dû pointer au chômage et fréquenter les soupes populaires, terrain de recrutement favori des armées de militants P-K et A-K.

J'ai essayé de téléphoner à Janice de la voiture. Après quelques faux départs, la connexion s'est établie, à un débit en

baud si ridiculement diminué que Janice semblait crier dans un rouleau de papier toilette. Je lui ai annoncé vouloir inviter Kait et David à dîner.

« C'est la dernière soirée de David, a-t-elle répondu.

— Je sais. C'est pour ça que je veux les voir. Je sais que je ne préviens pas longtemps à l'avance, mais je n'étais pas sûr que je finirais assez tôt en ville. » Ou plutôt que j'aurais assez de fric pour financer ne serait-ce qu'un repas à la maison pour quatre, mais ça, je ne l'ai pas dit à Janice. Les cartes Marquis avaient subventionné ce petit luxe.

« Très bien, mais ne les ramène pas trop tard. Demain, David se lève tôt. »

David avait reçu son avis d'incorporation en juin et devait partir faire ses classes dans un camp uniforce de l'Arkansas. Kait et lui n'étaient mariés que depuis six mois, mais le conseil de révision s'en fichait. L'intervention militaire en Chine consommait des cargaisons de fantassins.

« Préviens Kait que j'arriverai vers cinq heures », ai-je eu le temps d'ajouter avant que la liaison téléphonique ne grésille et s'interrompe. J'ai ensuite appelé Ashlee pour l'informer que nous aurions des invités et me suis porté volontaire pour les courses.

« J'aimerais tant qu'on ait de quoi acheter de la viande, a-t-elle soupiré.

— On a.

— Tu plaisantes. Comment ? Les cartes de substrats ?

— Ouaip. »

Elle a gardé le silence un instant. « Ce ne sont pas les usages qui manqueraient pour cet argent, Scott. »

En effet, mais j'ai choisi de l'échanger sur le comptoir d'un boucher contre quatre petits biftecks dans l'aloyau. J'ai aussi pris du riz basmati, des pointes d'asperges fraîches et du vrai beurre chez l'épicier. À quoi sert de vivre si on ne peut pas, au moins une fois de temps en temps, *vivre*.

Kait et David s'étaient installés dans un espace de rangement réaménagé au-dessus du garage de Janice et de Whit. Cela semble très peu séduisant sur le papier, mais ils avaient réussi à

transformer ce grenier froid sous les combles en un nid relativement chaud et confortable, meublé du vieux canapé de Whit et d'un grand lit en fer forgé légué par les parents de David.

Le grenier leur permettait aussi de prendre un peu de distance avec Whit, dont ils n'étaient pas en mesure de refuser la charité. En auguste copperhead, Whit désapprouvait les combats de rue, mais il prenait ses opinions politiques au sérieux, et il ne manquait jamais de prononcer un petit sermon conciliant pour la majorité au moindre temps mort dans la conversation.

Je suis allé chercher Kait et David en voiture pour les conduire au petit appartement dans lequel Ashlee et moi vivions. Kait n'a rien dit de tout le trajet, gardant une expression courageuse malgré le souci qu'elle se faisait visiblement pour son mari. David a compensé en commentant l'actualité (l'évincement du Parti fédéral, les combats à San Salvador), mais tant sa voix que ses gestes trahissaient une égale nervosité. Il y avait de quoi. Personne n'a mentionné la Chine, même en passant.

David Courtney ne m'avait pas fait forte impression quand Kait me l'avait présenté l'année précédente, mais j'en étais venu à beaucoup l'apprécier. Il avait tout juste vingt ans et affichait la fadeur émotionnelle – ce que les psychologues nommaient « manque d'affect » – caractéristique de sa génération élevée à l'ombre de Kuin. Mais derrière cette façade, David s'était révélé un jeune homme chaleureux et réfléchi, dont on ne pouvait nier l'attachement à Kait.

Il n'était pas particulièrement beau – les incendies de Lowerton en 2028 lui avaient laissé une cicatrice sur le visage – et en aucun cas riche ou de bonne famille. Mais il travaillait (ou avait travaillé jusqu'à réception de son ordre d'incorporation) comme conducteur de chargeuse à l'aéroport et était à la fois intelligent et adaptable, deux qualités indispensables dans cette période sombre d'un siècle sombre.

Leur mariage, intime et subventionné par Whit, s'était déroulé dans une église de la paroisse de Whit qui comptait sans doute une moitié de copperheads non déclarés parmi ses

diacres. Kait portait la vieille robe de mariage de Janice, ce qui me rappelait quelques souvenirs gênants. Mais la cérémonie avait été jolie, selon les standards modernes, et elle avait ému aux larmes Janice et Ashlee.

Kaitlin est montée à l'appartement pendant que David et moi activions les alarmes et les protocoles de sécurité de l'automobile. Je lui ai demandé comment Kait réagissait à son départ imminent.

« Elle pleure de temps en temps. Ça ne lui plaît pas. Mais je pense qu'elle s'en sortira.

— Et toi, ça va ? »

Il a écarté les cheveux de ses yeux, révélant un instant le tissu cicatriciel qui lui gâtait le front. Il a haussé les épaules.

« Pour l'instant, ça va. »

J'ai proposé de faire griller les steaks, mais Ashlee n'a pas voulu en entendre parler. C'était nos premiers steaks depuis presque un an, et elle n'était pas prête à me les confier. Elle m'a suggéré de couper les oignons, ou mieux, d'aller tenir compagnie à Kait et David et de lui ficher la paix en cuisine.

Peut-être avais-je eu tort de choisir des steaks : c'était une nourriture de fête, et il n'y avait rien à fêter ce soir-là. Kait et David échangeaient des regards inquiets en s'efforçant visiblement d'oublier leur angoisse, sans y parvenir un seul instant. Lorsque Ashlee a servi le dîner, chacun de nous jouait manifestement la comédie aux autres.

Ashlee et moi avions loué cet appartement au quatrième étage peu de temps après notre mariage, six ans plus tôt en juillet. Le loyer en était contrôlé par la loi Stoppard, mais l'entretien de l'immeuble était d'une désinvolture qui confinait à la négligence. La tuyauterie de notre voisin du dessus avait fui dans les placards de notre cuisine jusqu'à ce qu'Ash et moi montions avec PVC et outils de plombier pour régler nous-mêmes le problème. Mais ce soir-là, par les fenêtres du salon qui donnaient au sud-ouest sur les faubourgs peu élevés – bardeaux, photopiles, cimes d'arbres –, montait au-dessus de l'horizon une grande lune presque assez lumineuse pour qu'on puisse lire à sa lueur.

« Difficile de croire que des gens vivaient là-haut », a dit Kait, presque hypnotisée par l'astre.

Le passé contenait bien d'autres choses devenues difficiles à croire. L'année précédente, j'avais observé par cette même fenêtre l'usine orbitale Corning-Gentell abandonnée brûler lors de sa rentrée dans l'atmosphère, en semant du métal fondu tel un cierge magique. Dix ans plus tôt, soixante-quinze êtres humains vivaient en orbite ou au-delà. Il n'y en avait plus un seul.

Je me suis levé pour ouvrir un peu plus les rideaux. C'est alors que j'ai repéré le vieux GM à rendement, parqué devant la porte à barreaux du Mukerjee Dollar Bargain Store, avec à la fenêtre un visage barbu que les microlampes au soufre de l'éclairage public ont illuminé jusqu'à ce que l'homme tourne la tête.

Je ne pouvais jurer qu'il s'agissait du même type que j'avais vu traîner près de mon stand au Nicollet Mail, mais j'aurais parié que oui.

Je n'en ai pas parlé à ma famille, me contentant de me rasseoir et de me forcer à sourire – tous nos sourires étaient fabriqués, ce soir-là. En prenant le café, David a parlé un peu plus en détail de ce qu'il pourrait avoir à affronter avec les Uniforces au cours de sa conscription. À moins d'avoir la bonne fortune de se retrouver dans un poste administratif ou technique, il aboutirait probablement en Chine avec l'infanterie. Mais les combats n'allait plus durer bien longtemps, a-t-il assuré à Kait, aussi n'y avait-il pas de problèmes ; et nous avons tous fait semblant de croire à cette contrevérité absurde.

Si Kaitlin avait été enceinte, David aurait bien entendu obtenu un sursis, mais cela était impossible. En lui endommageant l'utérus, l'infection attrapée à Portillo l'avait rendue stérile. David et elle pouvaient avoir des enfants, mais uniquement par conception *in vitro*, ce qu'aucun d'entre nous, loin de là, n'avait les moyens de leur payer. À ma connaissance, David n'avait même jamais évoqué ce sujet – l'impossibilité d'un sursis pour cause de paternité – avec Kait. Il l'aimait, je crois, très sincèrement. Les mariages blancs pour obtenir un sursis étaient relativement courants à cette époque, mais Kait et

David n'étaient pas du tout dans ce cas-là.

Ashlee a servi le café et a entretenu une conversation joyeuse pendant que je m'efforçais de ne pas penser au type dehors. Je me suis retrouvé à observer Kait qui observait David en silence, et je me suis senti très fier d'elle. Kait, qui (comme chacun de nous, à cause de cette immersion profonde dans l'Age des Chronolithes) n'avait pas eu une vie simple, avait néanmoins acquis une immense dignité personnelle, comme une lumière brillante qui parfois semblait irradier de sa peau. C'était le miracle de notre brève union, à Janice et moi, que d'avoir produit sans nous en rendre compte cette âme humaine puissamment vivante. Nous avions propagé de la bonté malgré nous.

Mais il fallait laisser Kait et David à leurs dernières heures ensemble. J'ai demandé à Ashlee de les raccompagner. Surprise, elle m'a fixé d'un regard pénétrant et inquisiteur, mais a accepté.

J'ai chaleureusement serré la main de David en lui souhaitant bonne chance. J'ai longuement étreint Kait. Et quand ils m'ont laissé seul, je suis allé dans la chambre prendre le pistolet sur la dernière étagère du placard à linge, pistolet dont j'ai enlevé le cran de sûreté.

J'ai déjà mentionné, je crois, avoir grandi dans le dégoût des armes à feu des premières décennies du siècle. (De ce siècle qui entame son dernier quart au moment où j'écris ces lignes... mais je ne devrais pas anticiper ainsi).

Les pistolets étaient redevenus à la mode durant les troubles. En posséder un ne me plaisait pas – cela me donnait entre autres un sentiment d'hypocrisie –, mais j'avais fini par me convaincre que la prudence l'imposait. Aussi avais-je suivi les cours requis, rempli tous les formulaires, enregistré tant l'arme que mon génome auprès de l'administration adéquate, et acheté ce pistolet de petit calibre qui a reconnu mes empreintes digitales (et n'en reconnaîtrait aucune autre) quand je l'ai saisi. Je le possédais depuis maintenant trois ans sans m'en être jamais servi à part au stand de tir.

Je l'ai glissé dans ma poche, puis j'ai descendu les quatre

étages jusqu'à l'entrée de l'immeuble et traversé la rue en direction de l'emplacement occupé par le véhicule.

Le barbu assis sur le siège conducteur n'a montré aucun signe d'inquiétude. Il a souri – d'un sourire plutôt bête – à mon approche. Une fois à portée de voix, je me suis adressé à lui : « Il va falloir m'expliquer ce que vous faites là. »

Son sourire s'est élargi. « Tu ne me reconnais vraiment pas, hein ? Tu n'as pas la moindre idée de qui je suis. »

Je ne m'attendais pas à une telle réaction. La voix me semblait familière, mais sans que je parvienne à l'identifier.

Il a tendu la main par la fenêtre. « C'est moi, Scott. Ray Mosely. Avec vingt kilos en moins. Et la barbe en plus. »

Ray Mosely. La doublure de Sue Chopra, son incurable courtisan.

Je ne l'avais pas revu depuis l'aventure de Kait à Portillo – depuis que je m'étais retiré de toute cette histoire pour refaire ma vie avec Ashlee.

« Eh bien merde, fut tout ce que je suis arrivé à dire.

— Tu n'as pas changé. Ça nous a facilité la tâche pour te retrouver. »

Sans sa graisse corporelle, il semblait presque décharné, malgré la barbe. On aurait presque dit son fantôme.

« Ce n'était pas la peine de me prendre en filature, Ray. Il suffisait de venir me dire bonjour à mon stand.

— Les gens changent, tu sais. Tu aurais très bien pu devenir un copperhead pur et dur.

— Va te faire foutre.

— Parce que c'est important. Nous avons comme qui dirait besoin de ton aide.

— Qui ça, « nous » ?

— Sue, pour commencer. Elle aurait bien besoin d'un endroit où loger quelque temps. »

Je m'efforçais encore d'assimiler cette information lorsque la vitre arrière s'est baissée pour permettre à Sue en personne de sortir de l'obscurité sa grosse tête disgracieuse en forme de cacahouète.

Elle a souri. « Salut Scotty ! Comme on se retrouve ! »

## 19

Au cours des sept années précédentes, j'avais beaucoup parlé à Ashlee de Sue et de ses amis. Ce n'est pas pour autant qu'elle apprécierait de trouver à son retour deux de ces éminentes personnes sur le canapé du salon.

Après Portillo, il m'avait semblé évident que j'aurais à choisir entre vivre avec Ashlee et travailler pour Sue. Sue persistait à croire qu'avec la bonne technologie ou même le degré adéquat de compréhension, on pouvait stopper l'avance des Chronolithes. Dans mon for intérieur, j'en doutais. Considérez le mot lui-même, « Chronolithe » – un affreux mot-valise forgé peu après Chumphon par un journaliste sans oreille, un mot qui ne m'avait jamais plu mais dont j'avais fini par apprécier la pertinence. *Chronos*, le temps, et *lithos*, la pierre, n'était-on pas là au cœur du problème ? Le temps rendu solide comme un roc. Une zone de déterminabilité absolue entourée d'une écume d'éphémère (les vies humaines, par exemple) qui se déformait pour en épouser les contours.

Je refusais d'être déformé. Je voulais vivre avec Ashlee la vie que les Chronolithes m'avaient volée. Nous étions revenus de Tucson, Ash et moi, panser nos plaies et puiser l'un en l'autre la force que nous étions capables de donner. Qu'aurais-je pu donner à Ashlee en continuant à travailler pour Sulamith Chopra, à plonger dans la turbulence tau tout en m'obstinant à devenir un instrument du destin ?

Nous n'avions pas totalement rompu les ponts. Sue me consultait de temps à autre par téléphone, même si, n'ayant pas accès à ses incubateurs de code aux normes militaires, je ne pouvais lui être très utile sur le plan professionnel. Le plus souvent, elle appelait pour me tenir au courant, partager ses enthousiasmes ou ses coups de cafard, bavarder. Elle prenait, je pense, un plaisir par procuration à la vie que je m'étais créée – comme si ma vie avait quelque chose de spécial, comme s'il

n'existeit pas des millions de familles identiques à la mienne qui essayaient de s'en sortir en cette époque difficile. En tout cas, je ne m'attendais pas du tout à ce qu'elle frappe un jour à ma porte dans le plus pur style des romans d'espionnage.

Ash avait échangé quelques mots au téléphone avec Sue mais ne lui avait jamais été formellement présentée, et Ray lui était totalement inconnu. Je me suis chargé des présentations avec un enthousiasme peut-être un peu trop visiblement forcé. Ashlee a hoché la tête et serré les mains avant de battre en retraite dans la cuisine pour « préparer le café », autrement dit pour évacuer les soucis que lui causait leur présence.

Ce n'était qu'une visite, insistait Ray. Sue continuait à maintenir le contact avec ce qu'il restait de son réseau de chercheurs sur les Chronolithes, et elle profitait de son voyage dans l'Ouest pour nouer quelques relations. Dans son flux et son reflux vasculaire, le financement fédéral lui était redevenu favorable, même si elle gardait des détracteurs au sein du Congrès. Ces derniers temps, a-t-elle dit, tout son travail était furtif, à moitié caché, dissimulé à une agence par une autre, noyé dans des rivalités bureaucratiques qu'elle comprenait à peine. Certes, elle était à Minneapolis en voyage d'affaires, mais au fond, elle souhaitait juste un endroit accueillant où demeurer un soir ou deux.

« Tu aurais pu prévenir.

— C'est vrai, Scotty, mais va savoir qui écoute. Entre les Copperheads non déclarés parmi nos parlementaires et les cinglés de la rue... » Elle a haussé les épaules. « Si cela pose un problème, nous irons à l'hôtel.

— Tu vas rester ici, ai-je affirmé. Je demandais juste par curiosité. »

Visiblement, ce n'était pas qu'une simple réunion entre amis. Mais ni elle ni Ray n'ont spontanément fourni de détails, et je suppose que cela me convenait, du moins pour le premier soir. Sue avec toute sa fureur et son obsession me semblait de l'histoire ancienne. Beaucoup de choses avaient changé depuis Portillo.

Oh, je suivais toujours les avancées de Kuin aux infos, quand la bande passante me le permettait, et je me demandais encore

à l'occasion ce que « turbulence tau » voulait dire et comment cela avait éventuellement pu m'affecter. Mais cela relevait plus de peurs nocturnes, du genre de pensées qui vous tournent dans le crâne lorsque le sommeil vous fuit et que la pluie tape à la vitre comme un visiteur indésirable. J'avais renoncé à essayer de comprendre quoi que ce soit de toute cette histoire en utilisant le vocabulaire de Sue – à tout coup, ses conversations avec Ray dérivaient trop rapidement vers la géométrie C-Y, les quarks noirs et autres sujets ésotériques du même tonneau. Quant aux Chronolithes... devais-je avoir honte d'avouer avoir abouti avec eux à une paix personnelle et séparée ? M'être résigné à n'avoir aucune influence sur ces grands et mystérieux événements ? Peut-être s'agissait-il là d'une petite trahison. Mais cela semblait n'être que du bon sens.

Pourtant, je me suis senti mal à l'aise en présence de Sue, dont les obsessions brillaient toujours avec autant d'éclat. Elle s'est montrée aimable pendant que nous discutions du passé et de nos connaissances communes. Mais son regard s'est éclairé et sa voix a pris de l'ampleur dès que la conversation a abordé le récent avènement du Chronolithe de Freetown ou l'avancée des armées kuinistes au Niger.

Je l'ai observée en train de parler. Sa couronne de cheveux frisés merveilleusement incontrôlable avait grisonné au niveau de la frange. Ses sourires plissaient la peau au coin de ses yeux en rides complexes. Elle était très mince et semblait un peu soucieuse chaque fois que faiblissait l'éclat de sa ferveur.

Si incroyable que cela paraisse, Ray Mosely était toujours amoureux d'elle. Il ne l'a pas dit, bien sûr. Je soupçonne Ray d'avoir vécu son amour envers Sulamith Chopra comme une humiliation personnelle, à jamais invisible du monde externe. Sauf qu'il n'était pas invisible. Et peut-être Ray avait-il trouvé un moyen de s'accommoder de la situation : mieux valait aimer en vain qu'admettre l'absence d'amour. Barbu, d'une maigreur confinant à l'anorexie, la chevelure s'estompant tel un souvenir d'enfance, Ray continuait à regarder Sue avec révérence et à sourire quand elle souriait, à rire quand elle riait, à prendre sa défense au premier signe de critique.

Et quand, avec un geste du menton en direction d'Ashlee

dans la cuisine, Sue a dit : « Je t'envie, Scotty. J'ai toujours eu envie de m'installer avec une femme gentille comme ça », Ray a docilement gloussé. Tout en grimaçant.

Avant d'aller me coucher, j'ai ouvert le canapé-lit et déplié draps et couverture de rechange. Quelle torture cela a dû être pour Ray, de dormir ainsi à côté de Sue dans une chasteté totale et indiscutable, d'écouter le bruit de sa respiration. Mais c'était tout ce que j'avais à offrir, à part le plancher.

Avant de regagner ma chambre, j'ai pris Sue à part. « Je suis content de te revoir, lui ai-je dit. Vraiment. Mais si tu veux plus de moi que quelques nuits sur un clic-clac, il faut que tu me le dises.

— Nous en parlerons plus tard, a-t-elle tranquillement répondu. Bonne nuit, Scotty. »

Ashlee, au lit, n'a pas fait preuve d'autant d'optimisme. Elle s'est dite ravie de rencontrer ces personnes qui avaient tant compté dans ma vie : cela donnait de la substance à tout ce que je lui avais raconté. Mais en même temps, ils lui faisaient peur.

« Peur ?

— De la même manière que Kait a peur de la conscription. Et pour la même raison. Ils veulent quelque chose de toi, Scotty.

— Ne t'inquiète pas pour ça.

— Je suis forcée de m'en inquiéter. Ce ne sont pas des idiots. Ils ne seraient pas venus s'ils ne pensaient pas pouvoir te convaincre de... de faire ce qu'ils veulent que tu fasses.

— Je ne suis pas si facile à convaincre, Ash. » Elle s'est tournée de l'autre côté en soupirant.

En sept ans, Kuin n'avait toujours pas planté de Chronolith sur le sol américain, du moins pas au nord de la frontière mexicaine. Avec l'Europe du Nord, la partie méridionale de l'Afrique, le Brésil, le Canada, les Antilles et diverses autres régions, nous restions une des constituantes d'un archipel de santé mentale dans un monde assiégué par la folie. L'impact de Kuin sur les Amériques avait été plus économique que politique. Le chaos global, surtout en Asie, avait asséché la demande étrangère en produits finis. L'argent avait déserté les industries de biens de consommation pour se canaliser dans la défense. Ce

qui menait à un taux de chômage assez bas (à part chez les réfugiés de Louisiane) mais à de nombreuses pénuries ponctuelles et à un peu de rationnement. Les copperheads croyaient à la soviétisation progressive de l'économie, et peut-être n'avaient-ils pas tout à fait tort, du moins sur ce point-là. Il n'existait toujours pas de réelle tendance pro-K au Congrès ni à la Maison-Blanche. Nos kuinistes (et leur contrepartie radicale A-K) étaient des combattants de rue, pas des organisateurs. Du moins, jusqu'ici. Quant aux copperheads respectables à la Whit Delahunt, c'était autre chose : on les trouvait partout, mais avançant à pas feutrés.

J'avais lu une partie de la littérature copperhead, les auteurs académiques (Daudier, Pressinger, le Groupe de Paris) tout autant que les écrivaillons populistes (*Les Habits de l'Empereur* de Forrestall au moment où il avait atteint la liste des best-sellers). J'avais même goûté aux travaux des musiciens et romanciers qui représentaient la face publique du mouvement *underground* kuiniste. Si impressionnantes que certaines de ces œuvres puissent paraître de prime abord, elles m'avaient paru au mieux comme un souhait, au pire comme un moyen de permettre à la nation ou plus probablement à leurs auteurs de s'insinuer dans les bonnes grâces d'une inéluctable autocratie kuiniste.

Et on n'avait toujours aucune preuve directe de l'existence de Kuin lui-même. Il existait, il n'y avait aucun doute à ce sujet, probablement quelque part dans le sud de la Chine continentale, mais la majeure partie de l'Asie était fermée aux médias et aux télécommunications, souffrant d'une infrastructure complètement délabrée ainsi que de famine et de troubles qui avaient provoqué des millions de morts. Le chaos qui contribuait à créer Kuin servait aussi à le protéger d'une exposition prématuée.

La technologie nécessaire à la création d'un Chronolithe se trouvait-elle déjà aux mains de Kuin ?

Probablement, m'a dit Sue.

En ce dimanche matin, Ashlee, toujours nerveuse, était partie à Saint Paul rendre visite à sa cousine Alathea. (Celle-ci gagnait tout juste sa vie en vendant au porte-à-porte des pots en

cuirre décoratifs. Ashlee allait chaque dimanche chez elle par pure dévotion familiale, car Alathea était une femme désagréable aux convictions religieuses excentriques et aux talents domestiques inexistants.) Je me suis assis avec Sue à la table de la cuisine pour grignoter un petit déjeuner et plus généralement savourer mon jour de congé, tandis que Ray sortait se procurer du café frais – nous avions épuisé les réserves de la maison.

Il n'y avait dans le monde, m'a dit Sue, qu'une poignée de gens maîtrisant suffisamment la théorie moderne sur les Chronolithes pour imaginer les moyens d'en créer un. Il se trouvait qu'elle en faisait partie. D'où cet intérêt si ambivalent du gouvernement fédéral, qui hésitait entre la soutenir et lui mettre des bâtons dans les roues. Mais ce n'était pas le plus important, du moins pour le moment. Notre principal problème, a-t-elle expliqué, venait du gouvernement chinois qui, de plus en plus désespéré, avait des années auparavant lancé ses propres programmes intensifs de recherche appliquée aux moyens de courber le tau, pour interdire ensuite toute communication entre ces labos de recherche et la communauté internationale.

Et pourquoi cela était-il gênant ?

Parce que le gouvernement chinois, divisé, avait fini par s'effondrer sous le poids de son insolvabilité, et qu'on supposait désormais ces labos de recherche sous le contrôle direct des insurgés kuinistes.

« Tout se met donc en place, a-t-elle continué. Kuin se trouve quelque part en Asie et il dispose de la technologie. Nous ne sommes qu'à quelques années de la conquête de Chumphon, qui paraît tout à fait du domaine du possible. Et nous n'y pouvons rien. Le sud-est de l'Asie est entièrement aux mains de divers mouvements d'insurgés kuinistes – il faudrait une armée colossale pour occuper les collines qui dominent Chumphon, et par conséquent déplacer des troupes et des fournitures actuellement positionnées en Chine, ce à quoi personne ne tient. Tout se met donc en place très, très proprement... pour ainsi dire, inexorablement.

– Ce sont les ombres des choses qui *doivent* être.

- Voilà.
- Et nous ne pouvons rien pour l'empêcher.
- Eh bien, je n'en suis pas sûre, Scotty. Je peux peut-être bien faire quelque chose. » Elle a souri, d'un sourire à la fois malicieux et triste.

Mais parler de tout cela me mettait mal à l'aise, aussi ai-je essayé de changer de sujet en lui demandant si elle avait des nouvelles récentes de Hitch Paley. (Pour ma part, je n'en avais eu aucune depuis Portillo.)

« Nous sommes toujours en contact, a-t-elle répondu. Il va passer en ville dans quelques jours. »

Je suppose qu'on peut mettre sur le compte du charme inné (quoique particulier) de Sue le fait que, le soir suivant, Ashlee, assise à ses côtés sur le canapé, l'écoutait d'un air captivé donner son interprétation de l'Âge des Chronolithes.

Quand je les ai rejoindes, Ash disait : « Je ne comprends toujours pas pourquoi vous estimez si important d'en *détruire* un. »

Sue a pesé sa réponse avec l'air intensément sérieux d'un fanatique religieux.

Ce qu'elle était peut-être, du moins selon elle. Lors de ses séminaires de vulgarisation de physique à Cornell, elle se plaisait à comparer le zoo des particules (hadrons, fermions et toutes les variétés de quarks qui les constituaient) aux déités du panthéon hindou – toutes différentes et en même temps représentant chacune un aspect d'une seule et même divinité globale. Sue n'était pas religieuse au sens conventionnel du terme et n'avait même jamais mis les pieds dans le Madras natal de ses parents, elle usait de cette métaphore de façon peu rigoureuse et souvent comique. Mais je n'avais pas oublié sa description des deux visages de Siva : le destructeur et celui qui amène la vie, le jeune ascétique et celui qui engendre avec son lingam – Sue avait détecté la présence de Siva dans chaque dualité, dans chaque symétrie du quantum.

Elle a joint le bout des doigts. « Dites-moi, Ashlee, comment définiriez-vous le mot « monument » ?

— Eh bien, a répondu Ashlee d'un ton hésitant, c'est une

chose, une structure, par exemple un immeuble. C'est, euh, de l'architecture.

— Quelle différence avec une maison ou un temple, alors ?

— J'imagine qu'on *n'utilise* pas un monument de la même manière qu'une maison ou une église. Il est simplement là, plus ou moins à s'annoncer lui-même.

— Mais il a une utilité, pas vrai ? De même qu'une maison en a une ?

— Je ne sais pas si je dirais qu'il est *utile*... mais oui, sans doute, il sert à quelque chose. Mais pas à quelque chose de très concret.

— Exactement. C'est une structure avec un usage, un usage non concret, mais spirituel... du moins symbolique. Il proclame le pouvoir et la primauté, ou alors il commémore un événement qui concerne la communauté. C'est une structure physique mais dont toute la signification, l'utilité, est insufflée par l'esprit humain.

— Les Chronolithes aussi ?

— Là est la question. En tant qu'arme destructrice, un Chronolithe est relativement banal. Seul, il n'accomplit rien de particulier. Sa portée relève tout entière du domaine de la signification et de l'interprétation. C'est là que se déroule la bataille, Ashlee. » Elle s'est tapé le front. « L'architecture la plus étrange est tout entière là-dedans. Il n'existe rien dans le monde physique qui puisse rivaliser avec les monuments et les cathédrales que nous construisons à l'intérieur de nos crânes. Une partie de cette architecture est simple et vraie, une autre est baroque, une troisième est magnifique et il y en a une autre encore, affreuse et dangereusement précaire. Mais celle-là compte plus que toutes les autres, parce que c'est avec elle que nous construisons le futur. L'histoire n'est qu'un enregistrement fossile de ce que les hommes et les femmes ont bâti à partir du contenu de leurs esprits. Tu comprends ? Et le génie de Kuin n'a rien à voir avec les Chronolithes ; les Chronolithes ne sont que de la technologie, que des gens qui font sauter la nature dans des cerveaux. Le génie de Kuin consiste à s'en servir pour coloniser le monde de l'esprit, pour construire sa propre architecture directement dans nos têtes.

— À faire en sorte qu'on croie en lui.

— En lui, en son pouvoir, en sa gloire, en sa bienveillance. Mais par-dessus tout en son *inéluctabilité*. Et c'est cela que je veux changer. Parce que *rien* de ce qui concerne Kuin n'est inévitable, absolument rien. Nous construisons Kuin jour après jour, nous le façonnons avec nos espoirs et nos peurs. Il nous appartient. C'est une ombre que nous projetons tous ensemble. »

Ce qu'elle disait n'avait rien de neuf en soi. Cette stratégie fondée sur l'attente, sur l'anticipation avait même été débattue dans la presse. Quelque chose pourtant dans son discours m'a donné la chair de poule. L'intensité de sa conviction, la désinvolture de son éloquence. Mais je crois qu'il n'y avait pas que cela. Je crois que, pour la première fois, je comprenais que Sue avait déclaré une guerre privée et très personnelle à Kuin. Mieux : qu'elle croyait se trouver en ce moment même au centre exact du conflit — ointe par la turbulence tau, promue directement dans la divinité.

Ce dimanche soir-là, j'ai dîné dehors avec Kaitlin, dans un simple fast-food, qui m'a coûté ce qu'il me restait du profit inattendu du week-end.

L'air courageux mais inconsolable, Kait est descendue de l'appartement sis au-dessus du garage de Whit. Elle venait de passer ses premières nuits sans David, et cela se voyait. Le manque de sommeil lui cernait les yeux et donnait à son visage un teint cireux. Elle m'a adressé un sourire presque furtif, comme si elle n'avait pas à sourire pendant que David était à la guerre.

Nous avons partagé des sandwiches à la pâte de haricots dans un People's Kitchen aux couleurs autrefois vives mais devenues ces derniers temps indécentes. Kait savait que Sue Chopra et Ray Mosely étaient en ville, et nous en avons un peu discuté, mais elle ne portait manifestement que peu d'intérêt à ce qu'elle appelait « l'ancien temps ». Elle m'a révélé que des cauchemars la perturbaient. Dans ses rêves, elle se trouvait de nouveau à Portillo, mais avec David, cette fois, et David courait un danger mortel dont elle ne pouvait le sauver. Elle y était

enfoncée jusqu’aux genoux dans le sable, dominée par le Kuin de Portillo presque vivant, hargneux, malveillant.

Je l’ai patiemment écoutée vider son sac. Le rêve n’était pas difficile à interpréter. J’ai fini par demander : « Tu as des nouvelles de David ?

— Il m’a appelée quand son bus est arrivé à Little Rock. Rien depuis. Les classes doivent l’accompagner, j’imagine. »

J’imaginais aussi. Je lui ai alors demandé comment sa mère et Whit prenaient la situation.

« Maman me soutient. Quant à Whit... » Elle a eu un geste de la main. « Tu le connais. Il n’apprécie pas la guerre et se comporte parfois comme si David en était personnellement responsable, comme s’il avait choisi de recevoir son ordre d’incorporation. Avec Whit, il n’est question que de grands problèmes, il n’y a jamais de *personnes* impliquées, sauf comme obstacles ou comme exemples à ne pas suivre.

— Je ne suis pas certain non plus que la guerre soit bénéfique, Kait. Si David avait voulu éviter l’armée, je l’aurais aidé à se planquer. »

Elle m’a souri d’un air triste. « Je sais. Et David le savait aussi. Le plus bizarre, c’est que Whit ne voulait pas en entendre parler. Pas par amour de la guerre, juste parce qu’il refuse qu’on contrevienne à la loi, qu’on mette la famille en danger sur le plan légal, ce genre de conneries. David pensait même que s’il essayait de se soustraire à l’incorporation, Whit le dénoncerait.

— Tu crois qu’il l’aurait fait ? »

Elle a hésité. « Je ne déteste pas Whit...

— Je sais.

— Mais oui, je l’en crois éventuellement capable. » Rien d’étonnant à ce qu’elle souffre de cauchemars. « Janice doit passer plus de temps à la maison depuis que son emploi s’est volatilisé, ai-je avancé.

— Oui, et ça m’aide bien. Je sais que David lui manque aussi. Mais elle ne parle ni de la guerre, ni de Kuin, ni des opinions de Whit. Ce sont tous des sujets tabous. »

La loyauté de Janice envers son second mari était remarquable et sans doute admirable, même si j’avais du mal à l’admettre. À partir de quel moment la loyauté devient-elle

martyre, à quel point exactement Whitman Delahunt était-il dangereux ? Mais je ne pouvais pas poser ces questions à Kait.

Elle était incapable d'y répondre. Tout comme moi.

Quand je suis rentré à la maison, Ashlee était déjà couchée. Sue et Ray ne dormaient pas : ils discutaient à voix basse, penchés sur une carte de l'ouest des États-Unis étalée sur la table de la cuisine. Ray s'est tu quand j'ai traversé la pièce, mais Sue m'a invité à m'asseoir avec eux et à participer à la conversation. Au grand soulagement de Ray, j'ai poliment décliné, préférant rejoindre Ashlee que j'ai trouvée recroquevillée sur le flanc gauche, le drap en boule à ses pieds et l'extérieur de la cuisse hérissé de chair de poule par une brise nocturne.

Devais-je me sentir coupable parce que finalement je n'avais ni cherché ni obtenu un martyre personnel – comme Janice, liée à Whit par son sens du devoir ; comme David, pointé sur la Chine telle une balle de fusil et tout autant jetable ; ou même comme mon père, qui justifiait sa vie par le martyre ? (J'étais *avec elle*, Scotty.)

Quand je me suis couché, Ashlee a remué, marmonné et pressé contre moi son corps tiède dans la nuit fraîche.

J'ai tenté d'imaginer le martyre allant à l'envers, comme le ferait une horloge détraquée. Quel plaisir de renoncer à la divinité, de descendre de la croix, de voyager depuis la transfiguration jusqu'à la simple sagesse pour parvenir enfin à l'innocence.

## 20

Hitch est arrivé en ville en boitant et avec deux doigts en moins à la main gauche, il m'a semblé ne plus sourire aussi volontiers qu'avant, même s'il a souri à Sue et m'a jaugé d'un coup d'œil plutôt amical. Il n'a certes pas fait sourire Ashlee.

Ashlee travaillait pour la municipalité à l'usine de traitement d'eau, où elle s'occupait, en plus de la rédaction des rapports requis par les réglementations étatiques et fédérales, de gérer les comptes clients pour le directeur financier. Elle est rentrée fatiguée et a failli s'évanouir en voyant Hitch Paley, qui avait pourtant mis un costume convenable et même une cravate. Hitch lui rappelait de mauvais souvenirs : il était là quand elle avait perdu Adam.

Bien entendu, elle n'a pas reconnu l'ex-employé de bureau du FBI, Morris Torrance, désormais plus chauve encore que Ray Mosely, et arrivé lui aussi dans la grande camionnette utilitaire garée devant l'immeuble. J'ai essayé de faire les présentations, mais Ashlee m'a coupé d'une voix blanche : « Nous ne pouvons pas loger tout ce monde, Scott. Même pour une nuit. »

Son intonation trahissait une légère appréhension et une forte animosité.

« Inutile, s'est empressé de préciser Hitch. Je viens de louer quelques chambres au Marriott. Content de vous revoir, Ashlee.

— Pareil pour moi, j'imagine, a-t-elle répondu.

— Et merci de nous avoir dépannés jusqu'à aujourd'hui, a ajouté Sue Chopra. Nos excuses pour le dérangement. »

Ashlee a hoché la tête, peut-être amadouée de voir que Sue avait déjà bouclé son sac marin. « Au Marriott ?

— Le vent a tourné en notre faveur », a indiqué Sue.

J'ai suivi Hitch jusqu'à la camionnette tandis que Sue et Ray terminaient leurs bagages. Hitch a fourré le sac de Sue à l'arrière puis m'a pris par l'épaule. « Scotty, demain, je ne refuserais pas un peu d'aide, si tu crois pouvoir te libérer.

- Un peu d'aide pour quoi ?
- Acheter des grosses machines, du style générateurs diesel ou autres.
- Les grosses machines, ce n'est pas vraiment mon rayon, Hitch.
- En fait, ce que je veux, c'est que tu me tiennes compagnie.
- Je travaille, demain.
- Ton stand au marché aux puces ? Prends ta journée.
- Je ne peux pas me le permettre.
- Mais si, tu peux. Nous avons le budget pour. »

Il a cité un tarif horaire pour une journée de huit heures. Pour simplement lui coller aux basques, la somme était princière, surtout de la part de quelqu'un dont les amis mendiaient une place sur mon canapé-lit quelques jours plus tôt à peine. Manifestement, il n'était pas arrivé en ville les mains vides, et son offre me tentait. Mais j'hésitais à l'accepter.

« Imagine-toi, a-t-il dit, que nous avons une ligne de crédit au ministère de la Défense, du moins pour le moment. L'argent est disponible et je sais que tu ne peux te permettre de manquer le boulot en étant prévenu si peu à l'avance. Et pourtant, il faut vraiment qu'on discute de deux ou trois trucs, toi et moi.

- Hitch...
  - Et puis ça ne fait de mal à personne, si ? »
- Là était la question. « J'ai l'impression que l'enjeu est plus important que ce que j'en vois.
- Ben, ouais. Tu l'as dit. On en reparle demain. Je t'appelle de l'hôtel et on avise à ce moment-là.
  - Pourquoi moi ?
  - Parce qu'il y a une flèche braquée sur toi, mon pote. » Il s'est hissé sur le siège conducteur, a grimacé en tirant derrière lui sa mauvaise jambe. « Du moins, c'est ce que croit Sue. »

Et donc, Hitch Paley et moi roulions sous le soleil matinal en direction des zones industrielles délabrées à l'ouest de la rivière. La climatisation de la camionnette ne fonctionnait plus. (Rien d'étonnant à cela : les pièces de rechange se faisaient rares et les militaires en accaparaient la plus grande partie.) À l'extérieur, la température de l'atmosphère desséchée approchait de celle

d'une fournaise et Hitch conduisait en gardant les vitres teintées fermées mais les buses d'aération grandes ouvertes. Arrivés à destination, l'habitacle empestait le vinyle chaud, l'huile de moteur et la sueur.

Hitch avait rendez-vous avec le directeur commercial de Tyson Brothers, un distributeur de machines et de pièces détachées. J'ai traversé derrière lui le hall de réception pour m'asseoir dans le bureau du type en examinant son ficus flétri et ses murs à la décoration passe-partout tandis que Hitch négociait l'achat au comptant de deux petits bulldozers et d'assez de génératrices portatives pour alimenter une petite ville, le tout assorti d'une bonne quantité de pièces de rechange. Le vendeur s'est montré curieux et a demandé à deux reprises si nous étions des entrepreneurs indépendants. Il a semblé contrarié que Hitch élude sa question, mais était tout aussi manifestement ravi de remplir le bon de commande. Pour ce que j'en savais, Hitch pouvait bien sauver Tyson Brothers de la faillite, ou du moins retarder cette échéance inévitable.

En tout cas, il a dépensé davantage d'argent en quelques heures que je n'en avais gagné l'année précédente. Il a laissé au distributeur un numéro pour le contacter et l'a averti que quelqu'un appellera pour les modalités de livraison. Il a ensuite salué la réceptionniste de sa main intacte, la droite, et est sorti d'un pas nonchalant dans la canicule. « Vous voulez faire quoi, exactement ?... Creuser un trou et l'éclairer ? lui ai-je demandé dans la camionnette.

— Nous sommes un peu plus ambitieux que ça, Scotty. Nous allons abattre l'une de ces pierres de Kuin.

— Avec une poignée de bulldozers ?

— C'est juste qu'il nous en manquait un peu. Nous avons un bataillon de génie militaire quasi complet qui n'attend qu'un mot de Sue pour se mettre en route.

— Vous voulez vraiment démolir un Chronolithe ?

— Sue affirme que nous le pouvons. Enfin, elle le croit.

— Et lequel avez-vous l'intention d'abattre ?

— Celui du Wyoming.

— Il n'y a pas de Chronolithe dans le Wyoming.

— Pas pour l'instant, c'est vrai. »

Hitch m'a expliqué toute l'histoire telle qu'il l'avait comprise. Sue a complété plus tard.

Sue Chopra n'avait pas chômé pendant ces quelques années.

« Tu t'es tiré pour te faire ta petite vie avec Ashlee, a dit Hitch, et tant mieux pour toi, Scotty, mais ce n'est pas parce que tu as cessé de cultiver notre code que nous, on est restés à se tourner les pouces. »

Je ne comprenais pas à l'époque et ne comprends toujours pas la physique des Chronolithes, à part dans le sens vulgarisation scientifique. Je savais que la technologie impliquait la manipulation d'espaces de Calabi-Yau, qui sont les plus petites parties constituantes à la fois de la matière et de l'énergie, et qu'elle utilisait une technique nommée décohésion fermionique lente pour rendre praticables les niveaux d'énergie nécessaires à cette manipulation. Mais pour ce qui se produisait *réellement dans l'origami* complexe de l'espace-temps, je n'en sais toujours pas plus qu'un nouveau-né. On dit de la géométrie à neuf dimensions qu'elle est une langue en elle-même. Il se trouve que je ne la parle pas.

Mais Sue, oui, et je pense que personne n'avait idée à quel point elle la comprenait bien. Le gouvernement fédéral l'avait à la fois traitée en alliée et traquée comme si elle lui devait de l'argent, mais il n'avait aussi cessé de la sous-estimer. Elle évoluait avec tant de facilité dans la géométrie Calabi-Yau que je finissais par croire qu'elle y passait une partie de sa vie, qu'elle avait habité dans ces abstractions tel un astronaute sur une étrange et lointaine planète. Les paradoxes n'existent pas, m'a-t-elle affirmé un jour. Les paradoxes, disait-elle, ne sont que les illusions dues à l'observation par une fenêtre à trois dimensions d'un problème à  $n$  dimensions. « Tout est lié, Scotty, même si nous ne voyons ni les boucles ni les noeuds. Le passé et l'avenir, le bien et le mal, le ça et le là... Tout cela ne fait qu'un. »

En termes plus précis, les collaborateurs de Sue avaient déjà réussi à produire des événements tau-turbulents de petite échelle. De simples grains de sable comparés aux Chronolithes de Kuin, bien sûr, mais identiques sur le principe. Sue se croyait désormais à même de perturber l'arrivée d'un Chronolithe, en

effectuant la même manipulation dans l'espace physique où le Chronolithe allait se manifester.

Elle préconisait cette action depuis presque un an, mais les systèmes globaux de surveillance et de prédition des arrivées étant soit extrêmement secrets, soit en déroute (et parfois l'un et l'autre), l'examen comme l'approbation de ses propositions par la bureaucratie militaire avaient pris du temps. Le Wyoming représentait sa première opportunité réelle, m'a dit Hitch... et peut-être sa dernière. Et même le Wyoming n'était pas dépourvu de dangers : il était devenu une Mecque pour les milices copperheads d'obéances politiques diverses (et souvent incompatibles). Côté bonnes nouvelles, ils disposaient d'une généreuse fenêtre de trois semaines avant l'arrivée, ainsi que d'un soutien militaire total. Leur action ne serait pas rendue publique, de peur d'attirer davantage de kuinistes. Elle serait donc furtive, mais pas timorée pour autant.

Tout cela était très bien, ai-je dit à Hitch, mais n'expliquait pas pourquoi j'étais là, dans sa camionnette, à écouter ce qui m'avait de plus en plus l'air d'un boniment commercial.

Hitch a pris une expression grave. « Cela n'a rien d'un boniment, Scotty. Du moins de ma part. Si je t'apprécie comme être humain, je ne suis pas convaincu pour autant que tu seras un atout dans cette expédition-là. Je respecte tout ce que tu as accompli ici, Dieu sait combien il est difficile de nos jours de garder une famille unie, mais nous avons besoin de techniciens, d'ingénieurs, de types capables de manipuler un équipement lourd, pas de quelqu'un qui vend des merdouilles d'occase au marché aux puces.

— Eh bien... merci !

— Ceci dit sans vouloir t'offenser. Mais bon... j'ai raison, non ?

— Oui, tu as raison.

— C'est Sue qui te veut avec nous, pour des raisons auxquelles elle se contente plus ou moins de ne faire qu'allusion.

— Tu as parlé d'une flèche.

— En fait, il s'agit plutôt d'un jeu genre points à relier. Je peux te raconter une histoire ?

— Tant que tu gardes les yeux sur la route. » La moitié des rues de Minneapolis étant retournées à l'état non surveillé, seul l'équipement embarqué d'un véhicule pouvait lui éviter une collision. Hitch s'était suffisamment approché de la carriole d'un colporteur pour déclencher la stridence des alarmes de proximité.

« Je hais la circulation », a-t-il dit.

Six mois plus tôt, Hitch était parti pour le compte de Sue à El Paso enquêter sur des menaces de mort qu'elle avait reçues sur son terminal domestique, une adresse que seuls quelques proches collaborateurs étaient censés connaître.

En théorie, c'était à Morris de se charger de la sécurité de Sue, mais le travail de terrain était toujours confié à Hitch. Il avait des relations dans les cercles kuinistes et assez de crédibilité dans la rue pour impressionner la plupart des voyous. Il savait se battre et sans doute aussi se servir d'armes de toutes sortes, mais je n'ai pas posé la question.

Morris avait remonté la trace des menaces jusqu'à une des grandes cellules kuinistes opérant depuis le Texas, et Hitch était parti s'insinuer dans les armées de rue locales d'El Paso. « Malheureusement, j'ai fait l'erreur à ne pas faire, m'a-t-il raconté. J'ai posé trop de questions trop vite. Ça ne porte pas forcément à conséquence si l'ambiance est bonne. Mais ces foutus Texans sont paranos. Quelque part sur la route, quelqu'un a décidé que j'étais un client à risques. »

Finalement, cinq membres des troupes de choc kuinistes l'avaient traîné derrière une boutique d'entretien et de réparation automobile pour l'interroger à l'aide d'une machette à dents de scie.

Hitch a levé la main gauche pour mettre en évidence les moignons de son index et de son majeur. Tous deux avaient été sectionnés à ras. Les points de suture étaient irréprochables, mais on voyait que l'amputation avait été brutale. J'y ai réfléchi. J'ai réfléchi à la douleur.

« Fais pas cette tête, a-t-il dit. C'aurait pu être pire. J'ai réussi à m'échapper.

— Ton boitement aussi, il vient de là ?

— D'une balle de petit calibre dans le tissu musculaire. Au moment où je quittais les lieux. Ils avaient un vieux pistolet, une antiquité du XX<sup>e</sup> siècle au fût à moitié rongé par la rouille. Le problème, Scotty, c'est que j'ai reconnu celui qui m'a tiré dessus.

— Tu l'as reconnu ?

— Et je crois qu'il m'a reconnu aussi, du moins qu'il savait qu'il m'avait déjà vu quelque part. Ça l'a un peu ébranlé, sinon il aurait mieux visé. C'était Adam Mills. »

Presque par réflexe, je me suis éloigné de lui et collé contre la porte passager, glacé malgré la chaleur estivale. « Impossible, ai-je décrété.

— Putain que si, c'est possible. Il n'est pas mort à Portillo... il a dû en sortir avec les réfugiés.

— Et tu tombes sur lui à El Paso ? Comme ça ?

— Pas par coïncidence, d'après Sue. À cause de la turbulence tau. C'est une synchronicité significative. Et notre relation à Adam passe justement par *toi*, Scotty. La flèche, c'est Adam Mills, et elle est pointée droit sur toi.

— Je ne l'admets pas.

— Tu n'as pas à l'admettre, en ce qui me concerne. Je ne voulais pas de cette balle dans ma jambe. Pour tout te dire, il a fallu que je tue deux personnes pour ramener cette information à Sue. Ce qu'elle en fait, ce que tu en fais, cela ne me regarde pas.

— Tu as tué deux personnes ?

— Tu crois que je fais quoi, au juste, Scotty ? Que je me balade dans le pays en prêchant la bonne parole ? Ouais, j'ai tué des gens. » Il a secoué la tête. « Voilà exactement le genre de situation qui me rend nerveux. Tu me regardes et tu vois ce grand pote pittoresque avec qui tu traînais à Chumphon. Mais j'avais déjà tué un type avant de te connaître, Scotty. Sue le sait. Je dealais à l'époque, tu sais, je ne vendais pas des maillots de bain. Et il arrive qu'on se retrouve en mauvaise posture. Pareil maintenant. Je n'ai pas ton genre de conscience. Je sais que tu te prends pour un pestiféré moral parce que tu as merdé avec Janice et Kait, mais au fond, Scotty, tu es fait pour la vie de famille, voilà tout.

— Et Sue, qu'est-ce qu'elle veut de moi ?

— Ça, j'aimerais bien le savoir. »

## 21

Le Marriott attirait peu de clients en ces jours peu glorieux. À part Morris Torrance montant la garde devant l'entrée, il n'y avait que Sue dans la salle piscine et sauna.

Elle a levé les yeux vers moi depuis les eaux bouillonnantes de la piscine à remous. Elle portait un maillot une pièce rouge pompier et un bonnet de bain élastique jaune. Ni l'un ni l'autre ne l'avantageaient, mais Sue ne s'était jamais intéressée à la mode. Elle avait même gardé ses énormes verres archaïques, sertis dans ce qui ressemblait à de la bakélite noire éraflée. « Tu devrais te laisser tenter, Scotty, c'est très relaxant.

— Je ne suis pas d'humeur.

— Tu as discuté avec Hitch, si je comprends bien ?

— Oui. »

Elle a soupiré. « Bon, donne-moi une minute. »

Elle a hissé son corps piriforme hors du bassin et a arraché son bonnet, dont ses cheveux ont jailli comme un animal d'une cage. « J'aime bien m'installer sur une des chaises longues près des fenêtres, a-t-elle dit. Si toutefois tu n'as pas trop chaud avec tes habits.

— Ça va », ai-je répondu malgré la chaleur tropicale et le chlore qui empuantissait l'atmosphère. Quelque part, cet inconfort me semblait adapté à la situation.

Elle a déployé une serviette de bain et s'est installée avec des allures de reine. « Hitch t'a dit, pour Adam Mills ?

— Oui. Je n'en ai pas encore parlé à Ashlee.

— Ne le fais pas, Scotty.

— Que je n'en parle pas à Ashlee ? Pourquoi, tu comptes le lui apprendre toi-même ?

— Certainement pas, et j'espère bien que tu t'en abstiendras.

— Elle le croit peut-être mort. S'il ne l'est pas, elle a le droit de le savoir.

— Adam est vivant, cela ne fait aucun doute. Mais demande-

toi à quoi cela servirait qu'elle le sache. Tu crois que cela vaut vraiment mieux pour elle qu'elle sache qu'il est vivant et qu'il a commis des meurtres ?

— Des meurtres ? C'est vrai ?

— Oui, des meurtres. Nous l'avons établi de manière indubitable. Adam Mills est un kuiniste endurci et dévoué, un meurtrier récidiviste qui sert d'homme de main à l'un des gangs P-K les plus brutaux du pays. Tu crois qu'Ash a besoin de savoir ça ? Tu veux lui apprendre que son fils vit d'une manière qui ne devrait pas tarder à l'envoyer soit au cimetière, soit en prison ? Et tu veux la voir reprendre son deuil du début si cela se produit ? »

J'ai hésité, je m'étais mis à la place d'Ashlee : si je me demandais depuis sept ans si Kait avait survécu ou non à Portillo, j'aurais accueilli avec plaisir la moindre information sur le sujet.

Mais Adam n'était pas Kaitlin.

« Regarde tout ce qu'elle a obtenu depuis Portillo. Un boulot, une famille, une vraie vie... *l'équilibre*, Scotty, dans un monde où c'est un luxe rare. Bien entendu, tu la connais mieux que moi. Mais réfléchis bien avant de lui reprendre tout ça. »

J'ai décidé de laisser le problème en suspens. Je n'étais pas venu voir Sue pour cela.

« Je le lui reprendrai tout autant en t'accompagnant dans l'Ouest... et c'est ce que tu souhaites de moi, à en croire Hitch.

— C'est vrai, mais pas longtemps. Tu veux bien t'asseoir, Scotty ? J'ai horreur de parler en levant la tête. Ça me rend nerveuse. »

J'ai tiré un transat en face du sien. De l'autre côté de la fenêtre embuée, la ville cuisait dans le soleil de l'après-midi. Les rayons du soleil se reflétaient sur les fenêtres, les toits et les trottoirs émaillés de mica.

« Bon, écoute, a-t-elle dit. C'est important, et je veux que tu gardes l'esprit ouvert, même si cela semble difficile dans cette situation. Je sais qu'on t'a caché beaucoup de choses, mais essaye de comprendre : il fallait qu'on soit prudent. Nous devions nous assurer que tu n'avais pas changé d'avis sur Kuin – ne fais pas cette tête, on a vu arriver plus étrange – ou

que tu n'appartenaient pas à des cercles copperheads comme le mari de Janice, comment c'est déjà, Whitman. Morris n'arrête pas de répéter qu'on ne peut faire confiance à *personne*, même quand je lui dis que tu es un type bien. Parce que je te connais, Scotty. Tu es dans la turbulence tau presque depuis le début. Comme moi.

— Nous sommes unis par un lien sacré. Arrête tes conneries, Sue.

— Ce ne sont *pas* des conneries. Ni uniquement conjectural, d'ailleurs. D'accord, j'interprète, mais les calculs laissent penser que...

— Je me fiche complètement de ce que les calculs laissent penser.

— Eh bien, contente-toi de m'écouter, alors, et je te dirai ce que je pense être vrai. »

Elle a détourné le regard, l'a fixé au loin. Son expression à la fois fervente et distante, presque inhumaine, ne m'a pas plu.

« Scotty, je ne crois pas au destin. C'est un concept dépassé. La vie d'une personne est un phénomène d'une complexité phénoménale qui la rend bien moins prévisible que celle d'une étoile. Mais je sais aussi que la turbulence tau a éparpillé de la causalité sur tout le cours du temps. N'est-ce vraiment qu'une coïncidence que Hitch et toi ayez tous deux fini par travailler pour moi, ou qu'à Portillo Adam Mills soit venu partager notre turbulence ? Dans un cas comme dans l'autre, on peut construire une séquence logique d'événements qui l'explique de façon presque, mais pas tout à fait, satisfaisante. Je suis associée à Hitch Paley par les événements de Chumphon, pas complètement par hasard ; tu as rencontré Ashlee parce qu'elle et toi aviez un enfant pris dans un *hadj*. Mais prends un peu de recul et étudie ça plus longuement, Scotty. Cela se combine trop bien. Les causes antécédentes ne suffisent pas. Il doit y avoir une cause *postcédente*. »

Hitch se frottant à Adam, en l'occurrence. Plus qu'une coïncidence. Mais impossible à interpréter, là aussi. « C'est une question de foi, ai-je dit doucement.

— Alors regarde-moi, Scotty ! Regarde le pouvoir que je tiens entre les mains. » Elle les a tournées vers le haut, a révélé la

pâleur de ses paumes. « Le pouvoir d'abattre un de ces foutus Chronolithes ! Cela me donne un rôle à jouer dans la résolution de ces événements. Scotty, je suis une cause postcédente !

— La mégalomanie, ça existe.

— Sauf que je ne l'ai pas inventé, que je n'ai rien inventé ! S'il se trouve que personne sur cette planète ne comprend la physique des Chronolithes mieux que moi, ce n'est ni pure invention ni vanité de ma part. Que Hitch et toi vous trouviez à Chumphon et à Portillo, que toi et moi étions à Jérusalem, je ne l'ai pas rêvé non plus. Ce sont des *faits*, Scotty, et ces faits exigent une interprétation qui aille plus loin que le hasard ou la simple coïncidence.

— Pourquoi veux-tu de moi au Wyoming ? »

Elle a cligné des yeux. « Mais non, je ne *veux* pas de toi là-bas. Tu es probablement plus en sécurité ici. Mais je ne peux pas non plus ignorer les faits. Je crois – oui, c'est une intuition, probablement sans rien de scientifique, mais je m'en fiche – je crois que tu as un rôle à jouer dans la fin des Chronolithes. En bien ou en mal, je ne sais pas vraiment, même si je suis sûre que tu ne ferais rien qui me nuise ou serve les intérêts de Kuin. Je pense que ce serait mieux que tu viennes avec nous, parce qu'il y a quelque chose de spécial en toi. Le fait qu'Adam Mills soit vivant, cela agit comme un panneau d'affichage. Chumphon, Jérusalem, Portillo, le Wyoming. *Toi*. Ça ne te plaît peut-être pas, Scotty, mais *tu comptes* dans cette histoire. » Elle a haussé les épaules. « Voilà ce que je crois, et très fermement. Mais si je n'arrive pas à te convaincre de venir, tu ne viendras pas, et peut-être est-ce notre destin, peut-être ton refus est-il précisément ce qui nous lie.

— Tu ne peux pas faire peser ce poids sur moi.

— Non, Scotty, je ne peux pas. » Elle a cligné des yeux d'un air triste. « Mais je ne peux pas non plus l'enlever de tes épaules. »

Rien de tout cela ne me semblait bien sensé, j'avais appris, sans doute « grâce » à ma mère, à détecter l'irrationnel à l'oreille. Enfant déjà, je repérais tout de suite les moments où ma mère déviait vers la folie. Je reconnaissais les assertions grandiloquentes, l'inflation de suffisance, les indices d'une

menace imminente. Et cela provoquait toujours en moi la même réaction, un retrait confinant au dégoût, un gel émotionnel rapide et total.

« Tu te souviens de Jérusalem ? a demandé Sue. Et de ces jeunes gens, ceux qui se sont fait tuer ? Je pense souvent à eux, Scotty, je pense à cette jeune fille qui est venue vers moi juste au moment où le Chronolithe arrivait, au plus fort de la turbulence tau. Elle s'appelait Cassie. Tu te souviens de ce que Cassie a dit ?

— Elle t'a remerciée.

— Elle m'a remerciée pour quelque chose que je n'avais pas fait, et ensuite elle est morte. Je ne pense pas impossible qu'elle ait été aussi profond qu'on puisse être dans la turbulence tau, que le fait de sa mort ait débordé sur les dernières minutes de sa vie. Je ne sais pas exactement *pourquoi* elle m'a remercié, Scotty, et je ne suis même pas sûre *qu'elle* le savait. Mais elle avait dû sentir quelque chose... quelque chose d'une importance capitale. »

Elle a détourné les yeux de moi d'un air presque penaude, une expression qui nous a ramenés au niveau de simples humains.

« J'ai besoin de me montrer à la hauteur de cela, a-t-elle dit. Du moins, j'ai besoin d'essayer. »

Si vous êtes tombé amoureux un jour, il y a une chance sur deux que vous ayez un endroit qui vous est spécial. Une plage, un jardin, un banc public près d'une bibliothèque. Pour Ashlee et moi, il s'agit d'un parc situé à quelques pâtés de maisons à l'est de chez nous, un parc de banlieue ordinaire avec une mare à canards en béton, une aire de jeux et un terrain de softball à la pelouse bien taillée. Nous l'avions souvent fréquenté peu après Portillo, lorsque Ash se remettait de la perte d'Adam et après que j'avais coupé les ponts avec Sue et les autres.

C'est là que je l'avais demandée en mariage. Nous avions apporté un pique-nique, mais des nuages d'orage avaient tangué vers nous depuis l'horizon et il s'était soudain mis à pleuvoir à verse. Nous avions couru jusqu'au terrain de softball nous réfugier dans les tribunes couvertes. Le rafraîchissement de l'atmosphère et l'humidité du vent avaient poussé Ashlee à se blottir contre mon épaule. Les immenses ormes du parc se

dressaient dans la tempête, leurs branches entremêlées comme des doigts, et c'est ce moment-là que j'avais choisi pour demander à Ashlee si elle consentirait à m'épouser, et elle m'avait embrassé en répondant oui. Cela avait été aussi simple et aussi parfait que cela.

Je l'y ai emmenée à nouveau.

Obnubilée par la réhabilitation des banlieues au début du siècle, la ville avait sans doute créé trop de ces parcs. Plusieurs avaient été réaménagés en logements sociaux ou s'étaient détériorés jusqu'à devenir totalement inutilisables. Celui-ci constituait une exception, toujours obstinément sollicité par les familles du quartier, défendu par une armée d'ordonnances locales, patrouillé dès la nuit tombée par des volontaires de la communauté. Nous y sommes arrivés en fin d'après-midi d'un jour moins étouffant que la veille, le genre de jour d'été si beau qu'il donne envie de le ranger dans sa poche. Il y avait des pique-niqueurs près de la mare et des essaims de bambins sur les balançoires ou les jeux d'escalade récemment repeints.

Nous nous sommes assis dans les tribunes vides. En chemin, nous avions acheté de la nourriture à emporter, de petits beignets filiformes au poulet. Ashlee a picoré les siens sans appétit. Son malaise transparaissait dans le moindre de ses gestes. Je suppose qu'on pouvait en dire autant pour moi.

J'avais initialement prévu (du moins, peut-être) de lui faire part ce jour-là de ce que j'avais appris sur Adam. J'avais dernièrement compris que je n'en ferais rien. C'était une décision par défaut, peut-être attribuable à un manque de courage. Je continuais à croire qu'Ash méritait de savoir qu'Adam était en vie. Mais Sue avait raison aussi. Cela lui ferait plus de mal que de bien.

Malgré toutes les protestations de ma conscience, je n'ai pu me résoudre à blesser Ash à ce point.

C'est de telles décisions que se bâtit le destin, j'imagine, planches et clous, comme une potence.

« Tu te souviens du garçon ? » a demandé Ashlee en s'essuyant les lèvres à une serviette. « Le petit garçon du match de base-ball ? »

Nous étions venus là un samedi, peu après notre mariage. Il

s'y disputait un match d'entraînement pour les juniors, aussi partagions-nous les tribunes avec deux entraîneurs et quelques parents. Le batteur était un gamin qu'on aurait dit nourri exclusivement de viande rouge et de stéroïdes, le genre d'enfant de onze ans obligé de se raser avant de partir à l'école. Le lanceur était au contraire un blond style enfant abandonné, très doué pour les balles plongeantes. Malheureusement, il en avait fait passer une au-dessus du marbre. La balle était repartie de la batte et avait rejoint le monticule avant que le chétif lanceur – distrait par quelque chose du côté de la première base – ait le temps de lever un gant. Au moment où il tournait la tête, la balle l'avait frappé en pleine tempe.

Silence, puis hoquets de surprise ainsi qu'un ou deux cris. Le lanceur avait cligné des yeux avant de tomber, de tomber en un seul mouvement souple, et était resté allongé immobile sur le lopin de terre nue servant de monticule.

Mais voilà le plus étrange. Alors que ni parents ni participants, nous n'étions que des spectateurs de passage profitant d'un jour de congé pour musarder, j'avais composé le numéro des urgences avant que quiconque dans les tribunes ait pensé à mettre la main dans la poche, et Ashlee, qui avait suivi quelques cours d'infirmière, avait atteint le monticule avant l'entraîneur.

La blessure était superficielle. Ash avait tranquillisé et calmé le garçon en attendant l'arrivée de l'ambulance. L'incident n'avait eu de spécial que notre rapidité de réaction.

« Je me souviens, lui ai-je répondu.

— J'ai appris quelque chose ce jour-là. J'ai appris que toi et moi sommes prêts au pire. Toujours. Peut-être que quelque part, on *s'attend au pire*. Sans doute à cause de mon père, en ce qui me concerne. » Elle avait eu un père alcoolique, une situation qui force souvent un enfant à atteindre prématurément l'âge adulte. Il était mort d'un cancer du foie juste après le quinzième anniversaire d'Ashlee. « Et toi à cause de ta mère. » S'attendre au pire : eh bien, oui, forcément. (Et sa voix a retenti un instant dans ma tête : *Scotty, arrête de me regarder comme ça !*)

« Et cela m'apprend », a-t-elle continué en choisissant ses

mots avec soin et en évitant de croiser mon regard, « que nous sommes plutôt solides. Nous avons affronté des situations difficiles. »

Aussi difficiles qu'un enfant assassin revenu d'entre les morts ?

« Donc ça va, a-t-elle conclu. Je te fais confiance, Scott. Tu feras ce que tu crois être juste. Tu n'as pas besoin de prendre des gants pour me l'annoncer. Tu vas partir avec eux, pas vrai ?

— Juste quelques jours », ai-je répondu.

## 22

Nous avons franchi la frontière du Wyoming le jour de la démission de son gouverneur.

L'une des soi-disant milices Oméga avait occupé le bâtiment législatif pendant presque une semaine, y retenant soixante otages dont le gouverneur Atherton. La Garde nationale avait fini par libérer l'immeuble et Atherton, mais ce dernier avait aussitôt démissionné en invoquant des raisons de santé. (Légitimes : il avait pris une balle dans l'aine et la blessure avait eu le temps de s'infecter.)

En d'autres termes, les passions étaient à leur comble dans cette région de grands espaces, mais toute cette agitation politique restait invisible depuis la route. À l'endroit où nous sommes entrés dans l'État, l'autoroute était percée de fondrières et se déroulait entre de vastes ranchs redevenus secs et sauvages suite à l'épuisement de la nappe aquifère d'Oglalla. Des volées d'étourneaux peuplaient les nervures rouillées des conduites d'irrigation.

« Le problème, proférait Sue, vient en partie de ce que les gens voient plus ou moins les Chronolithes comme de la magie... Alors que c'est faux, les Chronolithes sont le produit d'une technologie, ils *se comportent* comme le produit d'une technologie. »

Elle parlait des Chronolithes depuis au moins cinq heures, mais pas exclusivement à moi. Sue tenait à conduire la dernière camionnette du convoi, que remplissaient nos effets personnels, ses notes et ses plans. Nous – Hitch, Ray et moi – tendions à occuper tour à tour le siège passager. Sue avait ajouté une espèce de volubilité nerveuse à son comportement obsessionnel habituel. Il fallait lui rappeler de se nourrir.

« La magie n'est pas limitée, a-t-elle dit, ou alors seulement, paraît-il, par les talents de qui la pratique ou les caprices du monde surnaturel. Les Chronolithes, eux, ont des limites

imposées par la nature, des limites strictes et tout à fait calculables. Kuin émet ses Chronolithes à une vingtaine d'années en arrière parce que, au-delà, cela devient infaisable – s'il dépasse ce point, les besoins énergétiques croissent de façon logarithmique et tendent vers l'infini, même pour une masse infime. »

Notre convoi consistait en huit gros camions de transport militaire fermés et en deux fois plus de camionnettes et de transports de troupes. Au fil des ans, Sue avait rassemblé une petite armée d'individus qui partageaient la même vision des choses – en particulier les universitaires et les étudiants de troisième cycle qui avaient assemblé l'équipement d'intervention tau. Ces personnes étaient, dans notre caravane, prises en sandwich entre des détachements de l'armée. On avait repeint tous les véhicules du bleu de l'Uniforce afin de ressembler à un des convois militaires qui empruntaient assez régulièrement ces autoroutes peu fréquentées de l'Ouest.

Quelques kilomètres après la frontière, obéissant à un signal du camion de tête, nous nous sommes arrêtés en file indienne au bord de la route pour faire le plein à une petite station-service Sunshine Volatiles isolée. Sue a éteint la climatisation à air puisé et j'ai descendu une vitre latérale. Ça et là, des nuages d'altitude marquaient de leurs rubans le ciel d'un bleu infini. Le soleil se trouvait presque au zénith. Dans une prairie brune, d'autres moineaux tournoyaient au-dessus d'un vieux derrick à pétrole bruni par la rouille. L'air sentait la chaleur et la poussière.

« Les Chronolithes obéissent à toutes sortes de limites », a continué Sue d'une voix qui ressemblait à un bourdonnement somnolent. « Leur masse, par exemple, ou plus exactement leur *équivalent-masse*, étant donné que ce dont ils sont constitués n'est pas de la matière conventionnelle. Tu sais qu'il n'y a pas eu un seul Chronolithe avec un équivalent-masse supérieur à environ deux cents tonnes ? Pas par manque d'ambition de la part de Kuin, j'en suis convaincue. Il les aurait construits sur la Lune s'il s'en était cru capable. Mais là encore, au-delà d'une certaine limite, la facture énergétique croît de façon exponentielle. La stabilité en souffre aussi. Les effets

secondaires deviennent plus importants. Scotty, tu sais ce qu'il arriverait à un Chronolithe s'il ne dépassait ne serait-ce que d'une fraction la limite de masse théorique ? »

J'ai répondu n'en rien savoir.

« Il deviendrait instable et s'autodétruirait. Probablement de manière spectaculaire. En quelque sorte, sa géométrie Calabi-Yau se *déploierait*, tout simplement. En termes pratiques, ce serait une catastrophe. »

Mais Kuin n'avait pas été assez imprudent pour laisser cela se produire. Kuin, me suis-je dit, avait fait preuve de jugeote depuis le début. Ce qui n'augurait rien de bon de notre périple donquichottesque dans ces paysages de western écrasés de soleil.

« Je prendrais bien un Coca, a soudain déclaré Sue. Je meurs de soif. Tu veux bien aller à la station-service voir s'ils ne m'en vendraient pas un ? »

J'ai hoché la tête, suis descendu de la camionnette sur le bas-côté caillouteux et me suis dirigé vers le Sunshine en remontant la file des camions immobilisés. La station-service était un avant-poste isolé, un vieux demi-dôme géodésique abritant du soleil une supérette et une rangée de réservoirs piqués de rouille. Le macadam était bordé de minuscules cordons de poussière formés par le vent. Debout sur le seuil, un vieil homme, la main en visière, considérait le long alignement de véhicules. Il n'avait probablement pas eu autant de clients au cours des deux dernières semaines. Cela n'avait pas l'air de le réjouir pour autant.

Des modules de service automatique ont tâtonné sous le tablier du camion de tête pour le nettoyer et le ravitailler en carburant. Les prix s'affichaient au-dessus de nous sur un grand panneau dont l'action incessante du soleil et du sable avait opacifié le verre.

« Salut, ai-je dit. Apparemment, ça fait un certain temps qu'il n'a pas plu, dans le coin. »

Le pompiste a baissé la main qui lui protégeait les yeux et m'a regardé de travers. « Pas depuis mai, a-t-il répondu.

— Vous avez des boissons fraîches là-dedans ? »

Il a haussé les épaules. « Un peu. Des sodas.

— Je peux jeter un œil ? »

Il a libéré le passage. « C'est votre fric. »

L'ombre à l'intérieur semblait presque glacée comparée à la chaleur brutale du jour. Il n'y avait pas grand-chose sur les étagères du magasin. L'armoire réfrigérée contenait quelques cannettes, Coca, *root beers* et boissons gazeuses à l'orange. J'en ai pris trois au hasard.

Le pompiste a enregistré l'achat en fixant mon front aussi intensément que si je portais une marque au fer rouge. « Un problème ? lui ai-je demandé.

— Je vérifie juste s'il y a le Nombre.

— Le Nombre ?

— Celui de la Bête », a-t-il précisé en désignant un autocollant de pare-chocs qu'il avait fixé sur le devant du comptoir : JE SUIS PRÊT POUR L'EXTASE ! ET VOUS ?

« Je ne dois guère être prêt que pour une boisson fraîche, ai-je dit.

— C'est c'qu'y m'semblait. »

Il m'a suivi à l'extérieur et a plissé les yeux pour regarder la file de camions. « Le cirque arrive en ville, à c'qu'on dirait. » Il a craché distraitemen dans la poussière.

« Il y a une clé pour les toilettes ?

— Accrochée derrière le coin. » Il a tendu le pouce vers la gauche. « Ayez un peu de miséricorde et tirez la chasse en sortant. »

Le lieu de l'arrivée – identifié par surveillance satellite et précisé par des mesures de radiation ambiante sur place – était aussi énigmatique et aussi peu instructif que tant d'autres sites de Chronolithes. On baptisait « stratégiques » les pierres rurales, celles des petites villes ou celles relativement peu destructrices. Celles écrasant des grandes villes comme Bangkok ou Jérusalem étaient dites « tactiques ». Que cette distinction soit significative ou le simple fruit du hasard, la question restait à trancher.

La pierre du Wyoming, quant à elle, se classait clairement parmi les « stratégiques ». Le Wyoming n'est guère qu'une haute mesa désertique barrée de montagnes – « beaucoup

d'altitude et peu de multitudes », avait dit de lui un de ses gouverneurs au XX<sup>e</sup> siècle. Ses réserves de pétrole et son industrie du bétail souffriraient à peine de l'arrivée d'une pierre de Kuin, et de toute façon, l'endroit où on l'attendait ne bénéficiait d'aucune de ces ressources – à vrai dire, il n'y avait rien sinon deux ou trois vieux bâtiments agricoles tombant en ruine et des nids de chiens de prairie. L'agglomération la plus proche était un village-bureau de poste nommé Modesty Creek, auquel on se rendait par vingt-cinq kilomètres de route goudronnée à deux voies courant entre pâturages brunis, affleurements de basalte et rares bosquets de peupliers cottonwood. Nous avons traversé cette route secondaire à une vitesse prudente, et en arrivant à proximité de notre destination Sue a interrompu son monologue pour admirer les vagues de sauge et d'orties sauvages.

— À quoi peut bien servir un Chronolithe dans un endroit pareil ? lui ai-je demandé.

« Je n'en sais rien, mais c'est une bonne question, une question qu'il faut se poser. Cela doit bien signifier *quelque chose*. Comme quand aux échecs votre adversaire déplace d'un coup son fou sur le bord de l'échiquier, sans raison apparente. Soit il s'agit d'une erreur d'une stupidité phénoménale, soit d'un gambit. »

— Un gambit, alors : une diversion, une fausse menace, une provocation, un leurre. Cela n'avait aucune importance, d'après Sue. Quel que soit le but poursuivi par ce Chronolithe, nous empêcherions son arrivée. « Mais la causalité est très complexe, a-t-elle admis. Contractée à forte densité et d'une grande recomplication. Kuin a l'avantage du recul. Il a pour s'opposer à nous des moyens que nous ne pouvons anticiper. Nous en savons très peu sur lui, alors que lui pourrait bien en savoir beaucoup sur nous. »

À la tombée de la nuit, nous avions quitté la route. Une avant-garde avait déjà reconnu le site et grossièrement délimité un périmètre à l'aide de jalons et de bande jaune. Le ciel conservait encore suffisamment de lumière pour permettre à Sue de conduire quelques-uns d'entre nous au sommet d'une hauteur, d'où nous avons contemplé des pâturages aussi

prosaïques que le sol quadrillé d'un projet de construction de centre commercial.

C'était une contrée sauvage, incluse au départ dans une parcelle privée jamais cultivée et rarement visitée. Le crépuscule conférait une certaine solennité à cette prairie ondulante que délimitait à l'est un promontoire abrupt. Le sol était rocailleux, l'armoise grisée par un été sec. Il aurait régné un silence absolu sans le bruit produit par les équipes de techniciens insufflant de l'air comprimé dans la structure d'une douzaine d'abris gonflables.

En haut du promontoire, la silhouette d'une antilope s'est découpée en contre-jour sur le bleu de plus en plus noir du ciel. Elle a levé la tête, nous a flairés et s'est éloignée en trottant.

Ray Mosely s'est avancé derrière Sue et lui a pris le bras. « On peut presque la sentir, a-t-il dit, tu ne trouves pas ? »

Il parlait de la turbulence tau. Dans ce cas, j'y étais insensible. Peut-être flottait-il une vague odeur d'ozone, mais je n'avais d'autre sensation nette que celle du vent froid dans mon dos.

« Un bel endroit, dans le genre désolé », a estimé Sue.

Un endroit qu'au matin nous avons rempli de bulldozers et de niveleuses avec lesquels nous avons éliminé toute beauté.

Le réseau de télécommunications civil, comme beaucoup d'autres services publics, s'était récemment délabré. Les satellites quittaient leurs orbites sans qu'on les remplace, les fibres optiques vieillissaient et se brisaient, les vieux câbles de cuivre souffraient des conditions météorologiques. J'ai malgré tout eu la chance, le soir suivant, d'obtenir une communication vocale avec Ashlee.

Notre première journée sur le site avait été extrêmement occupée et étonnamment productive. Les techniciens de Sue avaient triangulé le centre du lieu d'arrivée, que le génie militaire avait aplani avant d'y déverser une dalle de béton en guise de fondations pour l'appareil de variabilité tau, qu'on appelait « le cœur » pour abréger. Bien entendu, il ne s'agissait pas d'un cœur de réacteur nucléaire au sens conventionnel du terme, mais le but dans lequel il avait été conçu – la production

d'un fragment de matière exotique – nécessitait un blindage similaire, thermique et magnétique.

On avait coulé des fondations moins importantes pour les générateurs diesel redondants qui l'alimenteraient et pour les groupes électrogènes plus modestes qui serviraient à l'éclairage et aux appareils électroniques. À notre deuxième coucher de soleil, nous avions transformé notre plateau isolé en une lande industrielle d'une monotonie presque victorienne en effarouchant une quantité surprenante de lièvres, de chiens de prairie et de serpents. Nos lampes luisaient dans l'obscurité comme autrefois les feux de sentinelles des Crows ou des Blackfoots, des Sioux ou des Cheyennes ; l'air empestait les substances volatiles et le plastique.

Sue m'avait assigné au guet, mais c'était une tâche si manifestement artificielle que je l'ai échangée contre une autre moins prestigieuse mais infiniment plus utile : le creusement de fosses d'aisances, dans lesquelles j'ai ensuite versé de la chaux. Juste avant le coucher du soleil, hébété de fatigue, j'ai emmené mon terminal portable sur la pente du promontoire pour y établir la communication avec Ashlee. La bande passante disponible suffisait pour la voix mais pas pour l'image. Cela ne me gênait pas : c'était sa voix que j'avais besoin d'entendre.

Ash m'a informé que tout allait bien. Elle avait payé quelques factures très en retard avec l'argent avancé par Hitch, et elle avait même emmené Kaitlin une fois ou deux au cinéma. Elle m'a dit ne pas comprendre pourquoi nous avions estimé nécessaire que Morris Torrance reste pour veiller sur elle – il montait la garde dans sa voiture garée sous les fenêtres de l'appartement. Elle a précisé qu'il ne la gênait pas, mais que du coup elle avait l'impression d'être surveillée.

Elle l'était en effet. Sue redoutait que des éléments kuinistes aient suivi sa trace jusqu'à Minneapolis, et j'avais insisté pour ne pas laisser Ash sans protection – obligeant ainsi le vénérable mais compétent Morris Torrance à lui servir de garde du corps. J'avais refusé d'abandonner Ashlee sans protection s'il pesait le moindre début de menace sur sa sécurité ; Sue avait délégué Morris.

« Il est plutôt sympa, a dit Ash, mais ça m'énerve un peu de

l'avoir toujours dans les jambes.

— Ça ne durera que jusqu'à mon retour.

— C'est trop long.

— Essaye de voir ça comme le moyen de préserver ma tranquillité d'esprit.

— Essaye de voir ça comme une raison de revenir vite.

— Dès que je peux, Ash.

— Et donc, à quoi ressemble... Wyoming ? »

J'ai compris le sens de sa question malgré la courte interruption qui m'en avait privé d'une ou deux syllabes. « Si tu voyais ça... Le soleil vient de se coucher. L'air sent l'armoise. » L'air sentait la créosote, la chaux et le métal brûlant, mais le mensonge m'a semblé préférable. « Le ciel est presque aussi beau que toi.

— ... conneries.

— J'ai passé la journée à creuser des latrines.

— Voilà qui paraît plus vraisemblable.

— Tu me manques, Ash.

— Toi aussi. » Elle s'est tue un instant, et j'ai entendu un bruit, peut-être la sonnette de sécurité de notre appartement. « Je crois qu'il y a quelqu'un à la porte, a-t-elle dit.

— Je t'appelle demain.

— ... demain », a-t-elle fait en écho, puis la communication s'est coupée pour de bon.

Mais je n'ai pas pu la joindre le lendemain. Nous n'avons pas réussi à établir la moindre communication avec l'est des Dakotas, malgré les redondances multiples encore incluses dans les réseaux. Ray Mosely attribuait cela à une panne dans une grappe de serveurs nodaux, probablement due à un autre sabotage kuiniste.

C'est ce problème de communications qui a décidé le responsable des médias au ministère de la Défense à avertir la presse un jour plus tôt que prévu. Beaucoup de reporters vidéo indépendants couvraient les troubles à Cheyenne pour le compte des réseaux, mais il leur faudrait bien vingt-quatre heures pour arriver à Modesty Creek... où on avait besoin d'eux.

La nuit suivante, les ingénieurs ont mis en place un cercle éblouissant de microlampes au soufre. Nous avons travaillé à la

fraîche sous la lueur de la lune, à creuser une casemate dans la terre sèche à un kilomètre et demi du point d'atterrissement, à enterrer des câbles et à dérouler d'immenses longueurs de grillage. Clôturer le site en interdirait l'accès aux touristes et aux kuinistes, au cas où ils aient vent de notre action. Hitch a fait remarquer que cela serait efficace contre les antilopes mais pas contre un certain nombre de mammifères de plus grande taille, pas sans gardes armés. Mais nous en avions aussi.

À l'aube, les mains en sang, je me suis glissé dans mon lit de camp.

Le siège allait commencer.

## 23

Jusqu'alors, nous avions eu le site pour nous seuls. Sous peu, le monde nous tiendrait compagnie.

Le monde, et tout ce que cela impliquait, c'est-à-dire les journalistes mais aussi les kuinistes de tous bords... même si nous espérions que l'isolement du lieu et la brièveté du délai permettraient d'éviter un *hadj* massif. (« *C'est notre hadj*, avait répété Sue. Celui-là, il est à *nous*. »)

Voilà pourquoi nos troupes uniforces se sont déployées devant le grillage et jusqu'en haut du promontoire. Voilà pourquoi nous avons averti la police des autoroutes et les officiels de l'État. Qui n'ont pas du tout apprécié que nous ayons rendu notre action publique, mais ne disposaient pas de l'autorité nécessaire pour nous arrêter. Ray Mosely a calculé que nous bénéficions tout au plus de douze heures avant que les premiers étrangers arrivent. Nous avions déjà réussi à ériger une structure en grue au-dessus des fondations qui supporteraient le cœur tau, et à monter puis à tester notre équipement auxiliaire. Mais nous n'en avions pas terminé.

Sue a rôdé autour du grand camion à plateau qui transportait le cœur lui-même, en s'efforçant d'anticiper les actions des ingénieurs, jusqu'à ce que Ray et moi la distayions en l'emmenant déjeuner. Nous avons englouti des repas de surplus militaires sous une toile de tente tandis que Ray nous faisait parcourir une check-list. Nous avions avancé plus vite que prévu, ce qui a apaisé quelques-unes des craintes de Sue.

Du moins pour un temps. Sue était « agitée », comme disent les docteurs. En fait, elle donnait tous les signes d'un effondrement nerveux imminent. Elle gesticulait sans cesse et sans but, tambourinait des doigts, clignait des yeux et avouait n'avoir pu dormir. Au beau milieu d'une conversation, son regard dérivait vers l'emplacement en béton du cœur et vers la structure de support aux tubes d'acier miroitant.

Elle n'a pas cessé de parler du projet. Elle a tout d'abord craint un retard de la presse, puis une arrivée prématurée du Chronolithe. « Le plus important n'est pas ce que nous faisons ici, a-t-elle dit, mais ce qu'on nous *voit* faire ici. Nous ne réussirons que si le monde nous *voit* réussir. »

(J'ai alors pensé que tout cela ne tenait vraiment pas à grand-chose. Nous n'avions que la promesse de Sue que la destruction d'un Chronolithe au moment de son apparition pourrait inverser la balance de cette guerre de l'ombre, déstabiliser cette boucle de rétroaction dont Kuin était censé dépendre. Mais Sue se fondait-elle uniquement sur des calculs ou prenait-elle aussi ses désirs pour la réalité ? Grâce à sa position et à ses ardents plaidoyers, Sue avait pu nous emmener tous jusque-là, investie comme elle l'était de l'autorité de ses mathématiques et de la profondeur de sa compréhension de la turbulence tau. Cela ne voulait pas forcément dire pour autant qu'elle avait raison. Ni même qu'elle était saine d'esprit.)

Après le repas, nous avons observé une équipe de débardeurs se faire assister d'un grutier pour soulever le cœur tau de sa caisse et le transporter jusqu'à sa dernière demeure avec autant de précautions que s'il s'agissait d'une cargaison de dynamite. Le cœur était une sphère de trois mètres de diamètre d'un noir anodisé et truffée de ports électroniques et de baies pour les câbles. J'ai déduit de ce que m'avait raconté Sue qu'il s'agissait en substance d'une bouteille magnétique renfermant déjà une forme exotique de plasma froid. Quand on activerait le cœur, une batterie d'appareils à grande énergie initierait une décohésion fermionique qui créerait quelques particules de matière tau-indéterminée pratiquement dépourvues de masse.

Ce matériau, affirmait Sue, essayerait d'occuper l'espace du Chronolithe qui arrivait, ce qui suffirait à le déstabiliser. Ce que cela pouvait bien signifier restait peu clair, du moins pour moi. Sue disait que l'interaction entre ces espaces tau en compétition serait violente mais « ne dégagerait pas une énergie excessive », c'est-à-dire qu'*a priori* elle n'effacerait pas le comté de Modesty et nous par la même occasion de la surface de la Terre. *À priori*.

Au crépuscule, le cœur était fixé en place et relié à nos appareils électroniques par l'intermédiaire d'un faisceau de

fibres optiques et de fils conducteurs gainés d'azote liquide. Il nous restait encore beaucoup à faire, mais l'essentiel du gros œuvre de levage et de creusement était terminé. Ce que les civils ont célébré avec des entrecôtes grillées et de nombreuses bouteilles de bière. Un groupe d'ingénieurs plus âgés s'est rassemblé près de la route après le dîner pour évoquer le bon temps et chanter de vieilles chansons de Lux Ebene (au grand dam des jeunes troupes uniforces). Je me suis joint à eux pour les refrains.

Nous avons eu notre première victime cette nuit-là.

Malgré notre isolement, il subsistait une circulation occasionnelle sur les deux voies de la route secondaire par laquelle nous étions arrivés. Nous avions placé des hommes au nord et au sud sur le bord de la chaussée, des soldats porteurs des brassards orange des ouvriers d'autoroute. Avec leurs torches à incandescence, ils faisaient signe de circuler à quiconque semblait porter un intérêt plus que superficiel à nos camions et à notre équipement. Cette stratégie avait plutôt bien fonctionné jusque-là.

Mais peu après le lever de la lune, un homme dans une berline landau vert-de-gris a coupé son moteur et ses phares au sommet de l'éminence située au nord, qu'il a descendue en roue libre sur l'accotement jusqu'à parvenir à moins de quinze mètres de notre camion de tête, là où la lueur des lumières du camp se fondait dans l'ombre.

Il est sorti sur la berme de graviers, le dos tourné vers deux membres des troupes de sécurité qui approchaient, et en se retournant il a démasqué une forme lourde et indéterminée qui s'est révélée être celle d'un vieux fusil à pompe. Il l'a braqué sur les deux hommes des Uniforces et a tiré, tuant le premier et aveuglant définitivement le deuxième.

Par chance, le chef de la sécurité cette nuit-là était une femme intelligente et compétente nommée Marybeth Pearlstein, qui avait assisté à la scène depuis une station de surveillance située à quinze mètres de là sur la route. Quelques petites secondes plus tard, le fusil levé, elle contournait le pare-chocs du camion le plus proche et descendait l'agresseur d'un seul coup de feu bien ajusté.

Nous n'avons pas tardé à découvrir que l'homme était un fanatique copperhead bien connu des services de police locaux. Une camionnette du service médico-légal du comté s'est présentée deux heures plus tard et a emmené les corps ; une ambulance a transporté le survivant au centre médical du comté de Modesty. J'imagine qu'il aurait pu y avoir enquête si les choses avaient tourné différemment par la suite.

Ce que j'ignorais...

C'est-à-dire, ce que j'ai appris plus tard...

Je vous demande pardon, mais que ces mots stupides et impuissants aillent se faire foutre.

Vous l'entendez qui grince sous la page imprimée, cette atrocité exhumée du sol de trop d'années ?

Ce que j'ignorais, c'est que plusieurs membres de la milice PK du Texas – les gens dont Hitch m'avait parlé, ceux qui lui avaient pris deux de ses doigts – avaient déjà suivi une piste de relations clandestines jusqu'au domicile de Whitman Delahunt.

Whit n'avait apparemment pas cessé de mettre ses collègues au courant de mes allées et venues à partir du moment où j'étais parti chercher Kaitlin à Portillo. Les élites PK et copperheads s'intéressaient déjà alors à Sue Chopra, comme on s'intéresse à un ennemi en puissance, ou pire, à une marchandise, à une ressource potentielle.

Je ne pense pas que Whit ait pu prévoir les conséquences de ses actes. Après tout, il ne faisait que partager quelques informations intéressantes avec ses copains copperheads (qui les partageaient avec les leurs, et ainsi de suite depuis l'univers banlieusard de Whit jusqu'aux cadres militants dans la clandestinité). Dans le monde de Whit, les conséquences étaient toujours lointaines et les récompenses immédiates, sinon ce n'était pas des récompenses. Il n'y avait rien d'authentiquement politique dans les penchants copperheads de Whit Delahunt. Il voyait le mouvement comme une espèce de Rotary ou de club Kiwani où l'on payait sa cotisation avec des informations. Je doute qu'il ait jamais vraiment cru à un Kuin substantiel, physique. Si Kuin lui était apparu, il en aurait été aussi stupéfait qu'un chrétien du dimanche se retrouvant face au charpentier

de Galilée.

Ce qui, je m’empresse de l’ajouter, n’est pas une *excuse*.

Mais je suis sûr que Whit n’avait jamais envisagé que ces miliciens texans frapperait à sa porte bien après minuit, rentreraient chez lui comme si c’était chez eux (parce que *lui* était des leurs) avant de lui soutirer sous la menace de leurs armes l’adresse de l’appartement dans lequel Ashlee et moi vivions.

Janice était présente lors de cette intrusion. Comme elle n’arrivait pas à persuader Whit de ne pas répondre aux questions des intrus, elle a voulu appeler la police. Ses efforts n’ont eu d’autre résultat qu’un coup de crosse qui lui a brisé la mâchoire et la clavicule. Je suis certain qu’ils auraient été tous deux abattus si Whit n’avait promis de garder Janice sous contrôle – il n’avait rien à gagner à porter plainte et je suis sûr qu’il s’est dit qu’il ne pouvait rien faire pour les arrêter – et sans sa potentielle utilité ultérieure pour le mouvement.

Ce que ni Whit ni Janice ne pouvaient savoir, c’est qu’un de ces miliciens portait depuis longtemps un intérêt personnel aux activités de Sue Chopra et Hitch Paley : je veux bien entendu parler d’Adam Mills. Adam avait regagné sa ville natale dans un accès d’antinostalgie, ravi que les fils de sa vie se soient rejoints d’une si étrange et si satisfaisante façon. Je suppose qu’il en retirait une impression de destinée, un intense sentiment d’importance personnelle.

S’il avait connu l’expression, il aurait pu se considérer « en plein dans la turbulence tau ». Adam avait perdu le bout de deux de ses doigts, gelés dans les séquelles de Portillo – et certainement pas par coïncidence, les deux mêmes qu’il avait plus tard soustraits à coups de machette à Hitch. Il avait du coup le sentiment d’être en droit d’agir à sa guise, comme si Kuin l’avait oint en personne.

Durant ces événements, Kait, Dieu merci, dormait dans son appartement au-dessus du garage. Il y avait eu du bruit, mais pas suffisamment pour la tirer du sommeil. Elle n’avait pas été impliquée.

Du moins, pas encore.

Ne pouvant fermer l'œil après la fusillade sur la route, j'ai marché un peu avec Ray Moseley sur le sol jonché d'objets entre la tour du cœur et les abris préfabriqués.

Le camp s'était pour l'essentiel apaisé, et hormis le bourdonnement assourdi des générateurs il y avait peu de bruit. En fait, on pouvait enfin entendre le silence, apprécier son *existence*, profonde et puissante, hors de la prétention de la lumière.

Je n'avais jamais été intime avec Ray, mais ce voyage nous avait un peu rapprochés. À notre première rencontre, c'était un rat de bibliothèque, genre surdoué des livres manquant de confiance en lui et ne craignant rien davantage que sa propre vulnérabilité. Cela le mettait en permanence sur la défensive, le rendait cassant. Il était toujours ainsi. Mais des années d'abnégation compulsive avaient fait de lui un homme mûr, davantage conscient de ses défauts.

« Tu t'inquiètes pour Sue », a-t-il affirmé.

Je me suis demandé si je devais en parler. Mais nous étions seuls, personne ne pouvait surprendre notre conversation. Il n'y avait que Ray, moi et les lièvres.

« Elle est manifestement sous pression, ai-je dit. Et elle ne le gère pas spécialement bien.

— Tu t'en sortirais mieux, à sa place ?

— Probablement pas. Mais écoute comment elle parle. Tu vois ce que je veux dire. Maintenant, c'est presque tout le temps comme ça. Du coup, on finit par se demander...

— Si elle n'est pas folle ?

— Si la logique qui nous a amenés ici est aussi implacable qu'elle le pense. »

Ray a semblé y réfléchir. Il s'est fourré les mains dans les poches et m'a adressé un sourire triste. « Fais confiance aux maths.

— Ce ne sont pas les maths qui m'inquiètent. On n'est pas là pour les *maths*, Ray. On est dix ou quinze sauts de foi au-delà.

— Tu n'as pas confiance en elle, c'est ça que tu veux me dire ?

— Pas confiance dans quel sens ? Est-ce que je pense qu'elle est honnête ? Oui. Qu'elle croit bien faire ? Bien sûr qu'elle le croit. Mais est-ce que je me fie à son jugement ? Là, je ne suis

pas sûr.

- Tu as pourtant accepté de nous accompagner ici.
- Elle sait se montrer convaincante. »

Ray n'a pas répondu tout de suite, il a plongé le regard dans les ténèbres qui s'étalaient derrière le cadre métallique entourant le cœur tau, pour le fixer sur les broussailles, sur l'herbe sauvage qu'éclairait la lune, sur les étoiles. « Pense à ce à quoi elle a renoncé, Scott. Pense à la vie qu'elle aurait pu avoir. Elle aurait pu connaître l'amour. » Il a eu un faible sourire. « Je sais que mes sentiments pour elle sont évidents. Et je sais qu'ils sont ridicules. Quel putain de cirque. Quelle connerie. Elle n'est même pas hétérosexuelle. Mais l'amour, à défaut du mien, elle aurait pu le connaître avec quelqu'un d'autre. Avec l'une de ces femmes avec qui elle est toujours en train de sortir tout en les ignorant, en les insérant ou en les supprimant du film de sa vie comme on écarte une bobine de réserve du montage final. Mais elle les écarte parce que son travail est important, et plus elle travaille plus il devient important, et maintenant elle s'y consacre tout entière, elle lui *appartient*. En fait, tout au long de sa vie, chaque pas qu'elle faisait l'approchait d'ici. Je pense même qu'en ce moment, Sue se demande si elle n'est pas en train de délirer.

- Nous lui devons donc le bénéfice du doute ?
- Non, a répondu Ray. Nous lui devons plus que cela. Nous lui devons notre loyauté. »

Toujours aussi désireux d'avoir le dernier mot, c'est ce moment-là qu'il a choisi pour faire demi-tour et rentrer au camp.

Je ne l'ai pas suivi, je suis resté debout, en silence, entre la lune et les projecteurs. À cette distance, le cœur tau avait l'air bien petit. Une toute petite chose avec laquelle faire levier afin d'obtenir un résultat si loin dans le temps.

Quand j'ai trouvé le sommeil, j'ai dormi longtemps et à poings fermés. Je me suis éveillé à midi sous le toit translucide de l'abri gonflable, seul à l'exception de quelques membres de l'équipe de nuit épuisée et d'autres du service de sécurité qui avaient fini leur garde.

Personne n'avait songé à me réveiller. Tout le monde avait été bien trop occupé.

J'ai quitté l'ombre de l'abri et me suis retrouvé sous un soleil de plomb. Le ciel, d'un éclat brutal, ressemblait à un léger vernis bleu tendu entre la prairie et le soleil. Mais c'est le bruit qui m'a tout d'abord frappé. Si vous êtes déjà passé près d'un stade un jour de match, vous connaissez ce grondement que produit une multitude de voix humaines.

Je suis tombé sur Hitch Paley près de la tente-cantine.

« Il y a plus de journalistes qu'on ne s'y attendait, Scotty, m'a-t-il annoncé. On en a toute une foule qui bloque la route. La police des autoroutes essaye de la leur faire dégager. Tu sais qu'on nous a déjà dénoncés, au Congrès ? Les gens se couvrent au cas où on ne réussisse pas.

— Tu crois qu'on a une chance ?

— Peut-être. S'ils nous laissent le temps. »

Mais personne ne voulait nous en laisser. Les milices kuinistes arrivaient par camions entiers, et le lendemain matin la fusillade avait sérieusement commencé.

## 24

Je connais l'odeur de l'avenir.

En fait, l'avenir abuse du passé ; passé et avenir se mélangent telles deux substances inoffensives qui, une fois combinées, produisent une toxine. L'avenir a une odeur de poussière alcaline et d'air ionisé, de métal brûlant et de glacier. Et aussi pas mal de cordite.

La nuit s'était passée à peu près dans le calme. Ce jour-là, celui de l'arrivée, j'ai été sorti d'une série de sommets épuisés par des coups de feu sporadiques – trop éloignés pour m'inspirer une panique immédiate, assez proches pour que je m'habille en hâte.

Hitch, de retour dans la tente-cantine, mangeait paisiblement dans un bol en carton une ration froide de haricots blancs à la sauce tomate. « Assieds-toi, a-t-il dit. Nous maîtrisons la situation.

— Ça n'en a pas l'air. »

Il s'est étiré et a bâillé. « Ce que tu entends, ce sont les démêlés d'une bande de kuinistes avec la sécurité, le long de la route au sud. Certains sont armés mais tout ce qu'ils veulent, c'est tirer en l'air et brandir le poing. Ce sont des spectateurs, en somme. Et on a un nombre équivalent de journalistes qui cherchent à franchir le grillage pour s'approcher davantage. Les Uniforce les filtrent. Sue veut qu'ils soient près de l'arrivée, mais *pas trop près*, tu comprends.

— Et trop près, c'est à quelle distance ?

Une question intéressante, n'est-ce pas ? Les ingénieurs et les polars sont tous regroupés à proximité du bunker. On a installé la presse un peu plus loin à l'est. »

Le bunker, ou prétendu tel, était une casemate avec une toiture en bois située à mille cinq cents mètres du cœur, un abri dans lequel Sue avait installé l'équipement de surveillance et d'initiation de l'événement tau. On l'avait équipé de radiateurs

destinés à fournir une protection minimum contre le choc thermique, et, au pire, il était défendable contre des armes légères.

Le cœur lui-même restait vulnérable à un point presque ridicule, mais les membres des Uniforces avaient promis de le protéger aussi longtemps qu'ils arriveraient à garder intacts nos périmètres. La bonne nouvelle, c'était que ce rassemblement hétéroclite de kuinistes, plus bas sur la route, ne représentait en rien (selon Hitch) une force supérieure.

« On pourrait bien y arriver, Scotty, a-t-il dit. Avec un peu de chance.

— Comment va Sue ?

— Je ne l'ai pas vue depuis l'aube, mais... comment elle va ? Elle est à cran, oui ! Cela ne me surprendrait pas qu'elle se pète une artère. » Il m'a regardé d'un air bizarre. « Dis-moi... Tu la connais vraiment bien ?

— Je la connais depuis mes études.

— Oui, mais à quel point ? Moi aussi, j'ai bossé longtemps pour elle, mais je ne peux pas pour autant prétendre la *connaître*. Elle parle de son travail... et c'est tout, du moins avec moi. Elle ne se sent jamais seule, elle n'a jamais peur, elle ne se met jamais en colère ? »

Cette conversation m'a paru incongrue, avec les coups de feu qui éclataient encore sur la route. « Où veux-tu en venir ?

— On ne sait rien d'elle, et pourtant on est là et on fait ce qu'elle nous dit de faire. Plutôt curieux, quand on y songe. »

J'ai trouvé cela curieux aussi, du moins à ce moment-là. Que faisais-je là, en réalité ? Rien sinon risquer ma vie, et certainement pas quelque chose d'utile. Sue n'aurait pas été d'accord avec moi. Tu attends ton heure, aurait-elle affirmé. Tu attends la turbulence.

J'ai pensé à ce que Hitch m'avait dit à Minneapolis, quand il avait froidement déclaré avoir tué des gens. « À quel point nous connaissons-nous les uns les autres ?

— Il fait plus frais ce matin, a dit Hitch. Même au soleil. Tu ne trouves pas ? »

Quelques jours auparavant, Adam Mills s'était présenté à la

porte de sa mère avec cinq voyous de ses amis et un assortiment d'armes dissimulées.

Je ne m'étendrai pas là-dessus.

Bien entendu, Adam était psychotique. Au sens clinique du terme. Avec sa personnalité antisociale et tyrannique et, plus ou moins *a contrario*, son talent inné de leader, il en présentait tous les symptômes. Son univers mental consistait en un grenier encombré d'idéologies usées et de purs fantasmes, tous centrés sur Kuin ou l'idée qu'il s'en faisait. Adam n'avait jamais noué de liens affectifs, comme le font les humains de manière naturelle, avec sa famille ou des amis. Tout démontrait en lui une totale absence de conscience.

Dans ses moments de grande dépression, Ashlee se reprochait ce qu'Adam était devenu, alors que cela venait de sa chimie cérébrale et non de son éducation. Une analyse de son génome et quelques tests sanguins de base pratiqués dès sa petite enfance auraient permis de détecter le problème. On aurait peut-être même pu le soigner, jusqu'à un certain point. Mais Ash n'avait jamais eu les moyens de payer ce type d'intervention médicale haut de gamme.

Je ne peux pas et ne veux pas imaginer ce qu'Ashlee a enduré au cours de ces quelques heures face à Adam. À la fin, elle avait révélé l'emplacement du point d'arrivée au Wyoming et le fait que je m'y trouvais en compagnie de Hitch Paley et de Sue Chopra – et aussi le plus important : que nous espérions mettre un Chronolithe hors service.

On ne peut pas le reprocher à Ash.

Adam a donc disposé d'informations fiables sur la pierre de Kuin et sur nos efforts pour la détruire quarante-huit heures au moins avant que nous avertissions la presse.

Il s'est aussitôt mis en route vers l'ouest, non sans laisser derrière lui deux de ses séides pour empêcher tout coup de fil gênant de la part d'Ashlee. Il aurait pu tout aussi bien la tuer, mais il a choisi de la garder en réserve, peut-être comme otage.

Mais il y avait encore pire.

Le pire, c'était l'arrivée de Kaitlin à l'appartement, peu après le départ d'Adam ; Kait qui ignorait toujours ce qui était arrivé à Janice et comptait se joindre à Ashlee pour un repas tranquille

et éventuellement une séance de cinéma en soirée.

On avait affiné les mesures statistiques des radiations ambiantes de faible niveau depuis Jérusalem et Portillo. L'équipe de Sue était capable d'établir un compte à rebours bien plus précis pour cette arrivée-là. Mais nous n'avions nul besoin du compte à rebours pour sentir que le Chronolithe arrivait.

Voilà quelle était la situation quand je suis sorti du bunker prendre une dernière bouffée d'air, une vingtaine de minutes avant l'heure prévue pour l'activation du cœur.

Il y avait eu d'autres coups de feu le long de la route au sud, ainsi que sporadiquement en divers points de notre enceinte grillagée. Jusqu'ici, les polices locale et d'État avaient réussi à contenir les kuinistes – il régnait au Wyoming un fort sentiment anti-kuiniste, surtout parmi les fonctionnaires et policiers, depuis l'assaut de l'hôtel d'État. Un soldat uniforce avait été blessé par un membre de la milice Oméga qui cherchait à franchir le grillage d'enceinte en véhicule tout-terrain et, plus tôt dans l'après-midi, quatre kuinistes armés d'affiliation inconnue avaient été abattus alors qu'ils tentaient de prendre d'assaut le poste de contrôle nord. Depuis, il ne s'était produit que gesticulations et arrestations éparses... même si la foule continuait à grossir.

Sue avait autorisé un groupe de journalistes à monter leurs appareils d'enregistrement loin derrière le bunker, et à l'est je voyais de ma position leur file de camions et de tripodes à peu près longue comme un terrain de football. Des reporters, il y en avait des douzaines, la plupart envoyés depuis Cheyenne, représentant tous les principaux réseaux d'informations et un nombre non négligeable des indépendants les plus estimés. Cette multitude semblait pourtant perdue dans le vaste paysage brun. Un deuxième contingent de journalistes indépendants avait installé son matériel sur le promontoire qui dominait le site, un peu plus près que Sue ne l'aurait souhaité, mais notre agent de liaison avec les médias qualifiait ces types de « très dévoués et très pressants » – autrement dit, têtus et stupides. Je voyais aussi leurs caméras, dressées en bataille au-dessus du rocher.

La plupart de nos opérateurs et de nos ouvriers avaient déjà quitté le site. Les scientifiques et ingénieurs civils restants s'entassaient dans le bunker ou observaient les événements de derrière la ligne des journalistes.

Suspendu dans sa structure d'acier au-dessus de sa dalle de béton, le cœur tau ressemblait à un gros œuf noir. Non loin de là s'élevait un plumet de poussière produit par la dernière camionnette de notre convoi, dans laquelle Hitch Paley grimpait le chemin depuis la route afin de se garer près du bunker. Tous nos véhicules avaient été adaptés pour supporter sans dommages la vague de froid consécutive à l'arrivée.

Il y avait aussi un frisson tau manifeste, une fraîcheur prémonitoire dans l'atmosphère. Dans l'atmosphère et dans tout, la terre et la chair, le sang et les os. Nous n'avions pour le moment perdu qu'une fraction de degré. Le choc thermique commençait à peine à bander ses muscles, mais on le sentait déjà sous forme d'un léger picotement sur la peau.

J'ai sorti mon téléphone pour tenter une nouvelle fois de joindre Ashlee. Ma tentative n'a pas rencontré plus de succès que toutes les autres depuis presque une semaine. Soit le système me répondait par un message d'échec global, soit (comme pour cet appel-là) je n'obtenais qu'un écran vierge et un murmure audio dénaturé. J'ai rangé mon téléphone.

J'ai été surpris de voir Sue Chopra ouvrir la porte d'acier du bunker et sortir derrière moi. Le visage blême, agitée de tremblements, elle a mis la main en visière pour protéger ses yeux du soleil.

« Tu ne devrais pas être en bas ? ai-je demandé.

— Le mécanisme est enclenché, maintenant. Ça tourne tout seul. »

Elle a trébuché sur une racine d'épineux et je l'ai retenue par le bras. Il était froid.

« Scotty, a-t-elle dit comme si elle venait de me reconnaître.

— Respire profondément. Comment te sens-tu ?

— Fatiguée, c'est tout. Et j'ai l'estomac vide. » Elle a secoué la tête, perplexe. « Je n'arrête pas de me demander... est-ce que quelque chose *m'a fait venir ici* ? Ou suis-je venue *de moi-même* ? La turbulence tau a cela de bizarre qu'elle nous donne

un destin. Mais un destin sans dieu. Sans personne qui commande.

— Ou alors Kuin. »

Elle a froncé les sourcils. « Oh non, Scotty. Ne dis pas ça.

— On le saura sous peu. Comment ça se passe, en bas ?

— Comme je t'ai dit. Ça roule tout seul. De bons chiffres bien solides. Tu as raison, il faut que j'y retourne... si tu venais avec moi ?

— Pourquoi ?

— Parce que, en fait, il y a pas mal de rayonnements ionisants, par ici. On te fait une radio des poumons toutes les vingt minutes. » Puis elle a souri. « Mais surtout parce que ta présence me rassure. »

Ce motif me suffisait, et j'allais l'accompagner quand nous avons senti une explosion au loin. Les coups de feu ont repris, bien plus proches qu'ils n'auraient dû l'être.

D'instinct, Sue s'est laissée tomber à genoux. Je suis resté debout comme un idiot. La fusillade a commencé en un *pop pop* saccadé mais s'est aussitôt accélérée en rafales quasi ininterrompues. Le grillage d'enceinte (ainsi qu'un grand portail) se trouvait à quelques mètres dans notre dos. J'ai jeté un coup d'œil dans cette direction et y ai vu des troupes uniforce se mettre à couvert en levant leurs armes, mais je n'ai pas tout de suite repéré l'origine des coups de feu.

Sue fixait le promontoire. Je l'ai imitée.

Un reste de fumée montait du point d'observation uniforce situé là-haut.

« *Les journalistes* », a-t-elle murmuré.

Bien entendu, il ne s'agissait pas d'authentiques journalistes mais de kuinistes, d'un groupe de miliciens assez intelligents pour s'emparer du camion d'un réseau hors de Modesty Creek et assez futés pour donner le change à nos hommes qui filtraient les médias au portail. (Plus tard, à trente kilomètres de là par la route, on a découvert dans un buisson les cinq véritables reporters du réseau, battus et étranglés.) Une douzaine de kuinistes moins présentables à bord de voitures banalisées avaient été introduits en les prétendant techniciens, leurs armes

soigneusement dissimulées au sein d'un chargement d'objectifs, d'appareils de diffusion et d'équipements d'imagerie.

Ils s'étaient tous installés sur le promontoire surplombant le cœur tau, non loin du point d'observation uniforce. En voyant Hitch amener la dernière camionnette au bunker, ils ont compris que l'arrivée ne tarderait plus. Ils ont fait sauter l'avant-poste uniforce et abattu les survivants pour concentrer ensuite leurs efforts sur le cœur tau.

Pâles devant le bleu du ciel, j'ai vu les panaches de fumée sortir de leurs fusils. Ils étaient trop loin du cœur pour pouvoir tirer avec précision, mais des étincelles jaillissaient là où leurs balles frappaient le cadre métallique. Derrière nous, les uniforce qui gardaient le portail ont entrepris de riposter et de demander des renforts par radio. Malheureusement, le gros de nos troupes était massé au portail sud, où la foule kuiniste avait sérieusement commencé à lui tirer dessus.

Je me suis enfin accroupi dans la poussière à côté de Sue. « Le cœur est assez lourdement blindé... »

— Le cœur, oui, sans doute, mais les câbles, les connecteurs sont vulnérables... toute l'*instrumentation*, Scotty. »

Elle s'est levée et a couru vers le bunker. Je n'ai eu d'autre choix que de la suivre, mais j'ai pris le temps de faire signe de venir à Hitch, qui arrivait tout juste et avait dû confondre les coups de feu tirés du promontoire avec les escarmouches au sud. Mais il a compris l'urgence de la situation au vu de l'étrange sauve-qui-peut de Sue.

L'air soudain était beaucoup plus froid, et une rafale de vent a soufflé des plaines sèches, des tourbillons de poussière marchant comme des pèlerins dans le cœur de l'événement tau.

Quand le choc thermique nous est tombé dessus, le bunker chauffé et doublé de béton est devenu plus froid que ne l'avait prévu Sue. Ce froid nous a engourdi les extrémités, nous a glacé le sang et a imposé une étrange et langoureuse lenteur à une séquence d'événements terrifiants. Nous avons tous péniblement enfilé vestes et couvre-chefs thermo-adaptatifs tandis que Hitch fermait hermétiquement la porte derrière lui.

Comme une horloge, le processus d'initiation du cœur tau

s'est déroulé. Comme une horloge, il n'était plus sensible à une intervention humaine. Les poings serrés, les techniciens restaient assis près de leurs moniteurs, sans pouvoir rien faire d'autre que prier qu'une balle perdue ne vienne pas interrompre le flot de données.

J'avais vu les câbles et les connecteurs du cœur, isolés au Téflon, gainés de Kevlar et épais comme des lances d'incendie. En dépit des peurs de Sue, je ne pensais pas que des balles normales, tirées d'une telle distance, puissent représenter un danger réel.

Mais les miliciens n'avaient pas apporté que des fusils.

Le compte à rebours était passé sous la barre des cinq minutes lorsque s'est élevé le grondement d'une détonation lointaine. De la poussière est tombée des planches du plafond et les lumières du bunker se sont éteintes d'un coup.

« Ils ont touché un générateur », ai-je entendu dire Hitch, et quelqu'un d'autre a braillé : « On est foutus, complètement foutus ! »

Je ne voyais pas Sue – je ne voyais même rien du tout. L'obscurité était totale. Nous étions presque quarante, entassés dans le bunker derrière ses solides fortifications en terre.

D'évidence, notre générateur de secours n'avait pas rempli son rôle. Les batteries auxiliaires ont rétabli les voyants lumineux des appareils électroniques mais n'ont projeté aucune lumière utilisable. Quarante personnes dans un espace clos et noir. En esprit, je me suis représenté l'entrée, la porte d'acier située en haut d'un escalier en béton à peut-être un mètre de moi, et la direction à prendre pour l'atteindre.

Et à ce moment-là... l'arrivée.

Le Chronolithe s'est enfoncé jusqu'au soubassement.

Un Chronolithe absorbe la matière, il ne la déplace pas, mais l'onde de froid, en brisant des veines d'humidité souterraines, a généré une onde de choc qui a voyagé dans la terre. Le sol a semblé se soulever et retomber. Ceux d'entre nous qui ne s'agrippaient pas à une main courante se sont effondrés. Je pense que tout le monde a hurlé. Un son terrible, bien pire qu'un dommage physique.

Il a fait encore plus froid. Toute sensation a disparu du bout

de mes doigts.

Quelqu'un a paniqué, un de nos ingénieurs, et s'est frayé un chemin vers l'écouille de sortie. J'imagine qu'il voulait simplement revoir la lumière du jour, et que l'extrême intensité de ce besoin lui avait ôté la raison. Je me trouvais assez près de lui pour le distinguer dans la faible lueur émanant des rangées de consoles. Il a trouvé les marches, les a escaladées à quatre pattes et a touché la poignée de la porte. Le levier devait être horriblement froid : l'ingénieur a hurlé au moment où il pesait dessus de tout son poids. La poignée a eu un mouvement convulsif et la porte s'est ouverte vers l'extérieur.

Il n'y avait plus de ciel bleu. Des rideaux de poussière hurlante l avaient remplacé.

L'ingénieur est sorti en titubant. Le vent, le sable et des granules de glace se sont engouffrés dans le bunker. Sue avait-elle prévu une arrivée aussi brutale ? Peut-être pas... les journalistes alignés à l'est devaient maintenant nager dans la poussière. Et je doutais qu'il reste encore quelqu'un pour tirer des coups de feu depuis le promontoire.

Le choc thermique avait atteint son maximum mais nos températures corporelles continuaient à chuter. La sensation était étrange. On se sentait froid, oui, indiciblement froid, mais d'un froid *paresseux*, trompeur, anesthésiant. J'ai senti que je tremblais dans mes vêtements protecteurs surmenés. On aurait dit que ce tremblement m'incitait à dormir.

« Restez dans le bunker ! » a crié Sue derrière moi, quelque part au fond de la tranchée. « Vous serez plus en sécurité dans le bunker ! Scotty, *ferme cette porte !* »

Mais il n'y a pas eu grand monde parmi les ingénieurs et les techniciens pour suivre son conseil. Ils sont passés devant moi, se répandant dans les hurlements du vent, courant – dans la mesure où le froid leur permettait de courir, car on aurait plutôt dit des valseurs qui ne tenaient plus qu'à grand-peine debout – en direction des véhicules garés en file indienne.

Quelques-uns ont même réussi à monter à bord et à démarrer. Bien que protégés contre le choc thermique, les véhicules ont rugi comme des animaux blessés, leurs pistons grinçant dans les cylindres. Les vents de l'arrivée avaient abattu

le grillage d'enceinte et la faction civile de notre convoi a commencé à disparaître entre les dents de la tempête.

À l'ouest, là où le Chronolithe devait se trouver, je ne voyais qu'un mur de brouillard et de poussière.

Je me suis hissé en haut de l'escalier et ai refermé l'écouille. L'ingénieur avait laissé un bout de peau sur le levier glacé. J'y ai laissé un peu de la mienne.

Sue a mis la main sur quelques lampes à piles et a entrepris de les allumer. Nous n'étions plus qu'une douzaine dans le bunker.

Dès que nous avons eu de la lumière, Sue s'est effondrée à l'autre bout de la pièce contre un des appareils de télémétrie inertes. Je l'ai rejointe d'un pas chancelant. J'ai failli lui tomber dessus. Nos bras se sont touchés, et sa peau était d'un froid atroce (la mienne aussi, je suppose). Ray se trouvait à proximité mais avait les yeux fermés et ne semblait conscient que par intermittence. Accroupi près de la porte, Hitch s'obstinait à rester sur le qui-vive.

Sue a posé sa tête sur mon épaule.

« Ça n'a pas marché, Scotty, a-t-elle murmuré.

— On en parlera plus tard.

— Mais ça n'a pas marché. Et si ça n'a pas marché...

— Chut. »

Le Chronolithe avait atterri. Le premier à atterrir sur le sol américain... et d'une taille plutôt conséquente, à en juger par *les effets secondaires*. Sue avait raison : nous avions échoué.

« Mais Scotty... », a-t-elle prononcé d'une voix dans laquelle perçait une fatigue et une perplexité infinies, « si cela n'a pas marché... qu'est-ce que je fais ici ? *À quoi je sers ?* »

J'ai cru à une question purement rhétorique. Mais Sue n'avait jamais été plus sérieuse.

## 25

Je suppose que lorsque l'histoire permettra un certain degré d'objectivité, quelqu'un s'essaiera à une évaluation esthétique des Chronolithes.

Si indécent que cela paraisse, on peut considérer les monuments comme des œuvres d'art, toutes différentes et chacune avec ses particularités.

Certains sont rudimentaires, comme le Kuin de Chumphon : relativement petit, sans détails, tel un bijou en sable coulé, un travail de novice. D'autres, plus finement sculptés (sans pour autant se départir d'une généricté sinistre digne des œuvres du réalisme soviétique), méritent plus d'attention. Ainsi les Kuins d'Islamabad et de Capetown, qui le représentent en géant aimable d'une bienveillante masculinité.

Mais les Chronolithes les plus caractéristiques sont les monstres, ceux qui ont ravagé de grandes villes. Le Kuin de Bangkok, à cheval sur les eaux brunes et grossières du Chao Phraya ; le Kuin de Bombay, enveloppé d'une toge ; le Kuin de Jérusalem, sévère et patriarchal, qui semble embrasser les religions du monde malgré les reliques religieuses gisant éparpillées à ses pieds.

Le Kuin du Wyoming les surpassait tous. Sue ne s'était pas trompée quant à la portée de ce monument. C'était le premier Chronolithe américain, une proclamation de victoire au cœur d'une grande puissance occidentale, et s'il se manifestait dans ce désert rural par respect pour les grandes villes américaines, il n'en constituait pas moins un symbole audacieux sur lequel on ne pouvait se tromper.

Le choc thermique a fini par s'atténuer. Nous nous sommes secoués pour sortir de notre torpeur et avons peu à peu pris conscience de ce qu'il s'était produit, de ce que nous n'avions pas réussi à obtenir.

Fidèle à lui-même, Hitch a immédiatement consacré son

énergie à rester en vie. « Tout le monde debout ! a-t-il ordonné d'une voix rauque. Il faut qu'on s'éloigne le plus possible avant que les kuinistes viennent nous chercher, et ils ne vont sûrement pas tarder. Surtout qu'il faut qu'on évite la grand-route. »

Sue a hésité, le regard fixé sur les appareils branchés sur batterie qui s'alignaient contre le mur du bunker. Ils clignotaient sans aucune cohérence, avides de données à traiter.

« C'est valable pour toi aussi, lui a dit Hitch.

— Ça pourrait avoir de l'importance, a-t-elle répondu. Certains chiffres ont crevé des plafonds.

— Au diable les chiffres. » Il nous a conduits à la porte d'une démarche qui manquait d'assurance.

Sue a gémi en voyant le Chronolithe qui se dressait à l'assaut du ciel.

Ray l'a suivie en haut des marches et j'ai emboîté le pas à Hitch. À peine sorti, l'un des ingénieurs restants, un homme aux cheveux gris nommé MacGruder, est tombé à genoux en un geste de vénération pure, quoique involontaire.

Le Kuin... eh bien, il défiait toute description.

Il était immense et véritablement magnifique. Il dépassait le point culminant des environs : le promontoire rocheux sur lequel les saboteurs avaient pris position. Du cœur tau et de ses structures attenantes, il ne restait bien entendu pas la moindre trace. La couche de glace enrobant le Chronolithe se détachait déjà – l'air ambiant n'avait recelé que peu d'humidité –, ce qui aurait révélé les détails du monument sans les brumes qui se sublimaient sur sa surface. Couronné de son propre nuage, il se dressait avec majesté, immense, à la hauteur d'une montagne. De là où nous nous tenions, l'expression sur le visage de Kuin était oblique tout en suggérant la suffisance, le contentement de soi, la confiance sereine d'un conquérant arrogant.

Des cristaux de glace ont fondu et sont tombés autour de nous en une petite brume froide. Le vent tournait de façon erratique, un coup chaud, un coup frais.

Le principal groupe de kuinistes s'était rassemblé au sud du site. Beaucoup avaient été mis hors de combat par le choc thermique, mais le grillage d'enceinte filait là-bas à plus de trois

kilomètres du point d'atterrissement, et à en juger par le renouveau de coups de feu, il leur restait assez d'énergie pour occuper les uniforces. Les soldats plus proches de nous, qui avaient survécu grâce à leurs équipements isothermes, semblaient hésitants, perdus. Leurs appareils de communication hors service, ils ralliaient les restes aplatis du portail est.

Aucune trace des miliciens qui avaient désactivé le cœur tau.

Ray a conseillé aux derniers ingénieurs et techniciens qui se traînaient hors du bunker de rester à proximité des uniforces. Visiblement, les journalistes à l'abri du bunker avaient eu une autre idée : leurs camionnettes blindées franchissaient à toute vitesse le portail à terre. Ils diffusaient sans doute déjà l'image stupéfiante de ce grand et nouveau Kuin du Wyoming qu'ils avaient filmé. Notre échec était patent.

« Aide-moi à faire monter Sue dans la camionnette », m'a demandé Ray.

Sue ne pleurait plus, mais elle gardait les yeux fixés sur le Chronolithe, en s'appuyant sur Ray. Elle a murmuré : « Ce n'est pas juste...

— Bien sûr que ce n'est pas juste. Allez, Sue, viens. Il faut partir. »

Elle s'est dégagée de la main de Ray. « Non, je veux dire : ce n'est pas *juste*. Les mesures sont montées très haut. Il me faut un sextant. Et une carte. Il y en a une topographique dans la camionnette, mais... *Hitch* ! »

Hitch s'est retourné.

« Il me faut un sextant ! Demande à un des ingénieurs !

— Bordel, un quoi ?

— Un *sextant* ! »

Hitch a dit à Ray de démarrer la camionnette pendant qu'il se dépêchait de revenir muni d'un sextant numérique et d'un tripodé trouvés dans le véhicule de relèvements. Sue a monté l'instrument malgré les rafales de vent et a gribouillé des chiffres dans son carnet. Ray a dit avec douceur mais fermeté : « Je ne crois pas que cela ait encore de l'importance.

— Quoi donc ?

— De prendre des mesures.

— Je ne le fais pas pour *le plaisir* », a-t-elle répliqué d'un ton cassant. Mais elle s'est effondrée dans les bras de Ray en essayant de replier le tripodode, et nous l'avons portée dans la camionnette.

J'ai ramassé son carnet dans la boue glacée.

Hitch a pris le volant tandis que Ray et moi placions un coussin sous la tête et une couverture sur le corps de Sue. Les troupes uniforces nous ont fait signe de nous arrêter. L'air nerveux, un garde armé d'un fusil s'est penché à la fenêtre et s'est adressé à Hitch. « Monsieur, je ne peux garantir votre sécurité...

— Ouais, je sais », a répondu Hitch en redémarrant aussitôt. Nous serions plus en sécurité — Sue serait plus en sécurité — très loin de là. Hitch a coupé dans les plaines sur l'une des petites routes locales. Il y avait des sentiers terreux qui, pour la plupart, aboutissaient en cul-de-sac à des ranchs désertés ou des abreuvoirs à sec. Un itinéraire d'évasion peu prometteur. Mais Hitch avait toujours préféré les petites routes.

Malgré sa protection poussée contre le froid, notre moteur avait souffert du choc thermique. À la tombée de la nuit, la camionnette renâclait et s'épuisait. Nous approchions alors d'un abri en briques de mâchefer surmontées d'un grossier toit de tôle. Nous nous y sommes arrêtés, non parce que la construction nous a semblé un tant soit peu accueillante — la saison des pluies était passée année après année par ses fenêtres vides ; des générations de rats des champs avaient construit puis abandonné des nids à l'intérieur — mais parce qu'elle nous permettrait de masquer notre présence et dissimulerait la camionnette aux premiers regards. Au moins, nous avions mis quelques kilomètres derrière nous.

N'ayant rien d'autre à faire, nous nous sommes blottis les uns contre les autres à l'intérieur du véhicule et avons cherché le sommeil, tandis qu'un vent frais peignait l'herbe sauvage et qu'au loin le soleil se couchait derrière l'imposante silhouette de Kuin. Nous n'avons pas eu à chercher bien longtemps, étant tous épuisés. Même Sue a dormi, alors qu'elle avait vite récupéré de son malaise et s'était montrée assez fringante pendant que nous roulions vers l'est.

Elle a dormi toute la nuit et s'est levée à l'aube.

Au matin, Hitch a ouvert le capot de la camionnette pour lancer les diagnostics intégrés. Ray Mosely a sourcillé au bruit, mais s'est retourné et rendormi.

Je me suis réveillé affamé et le suis resté (nous n'avions que des rations d'urgence), j'ai dépassé le mur à la peinture écaillée de l'abri et j'ai marché jusqu'à la prairie sur laquelle Sue avait redéployé notre triode et notre sextant.

L'outil de géomètre était pointé sur le Chronolithe dans le lointain. Sue avait déplié et posé à ses pieds une carte topographique, qu'un caillou sur chaque coin maintenait en place. Une brise fraîche a ébouriffé les boucles de sa chevelure. Malgré ses vêtements poussiéreux et ses énormes verres maculés, et si incroyable que cela paraisse, elle a réussi à sourire en me voyant.

« 'jour Scotty », m'a-t-elle salué.

Colonne de glace se découplant devant le bleu embrumé de l'horizon, le Chronolithe attirait l'œil comme l'attire tout ce qui est incongru ou choquant. Depuis son piédestal, le Kuin du Wyoming braquait son regard vers l'est, presque droit sur nous.

Il nous vise, ai-je pensé. Comme une flèche. « Tu arrives à découvrir du nouveau ? me suis-je enquise en évitant de paraître trop ironique.

— Oh que oui. » Elle s'est tournée vers moi, un sourire étrange aux lèvres. Un sourire à la fois heureux et triste. Elle avait les yeux brillants et grands ouverts. « Trop. Beaucoup trop.

— Sue...

— Non, ne dis rien de pragmatique. Je peux te poser une question ? »

J'ai haussé les épaules.

« Si tu faisais tes bagages pour un voyage dans le futur, Scotty, qu'est-ce que tu emporterais ?

— Qu'est-ce que *j'emporterais* ? Je n'en ai aucune idée. Et toi ?

— J'emporterais... un secret. Tu peux garder un secret ? » Sa question m'a troublé. Ma mère me posait la même quand elle

commençait à sombrer dans la démence. Elle se penchait sur moi telle une ombre malveillante pour me demander : « Tu peux garder un secret, Scotty ? »

Et chaque fois, ce secret consistait en une accusation paranoïaque : les chats lisaient dans ses pensées, le gouvernement essayait de l'empoisonner, mon père était un imposteur.

« Allons, Scotty, a dit Sue, ne me regarde pas comme ça.

— Si tu me le confies, ce ne sera plus un secret.

— Tu as raison. Mais il faut que je le dise à quelqu'un. Pas à Ray, parce qu'il est amoureux de moi. Ni à Hitch, parce que lui n'est amoureux de personne.

— Que d'énigmes...

— C'est vrai. Je ne peux pas m'en empêcher. » Elle a jeté un coup d'œil au loin vers la colonne bleue du Kuin. « Nous n'avons peut-être pas beaucoup de temps.

— Pas beaucoup de temps pour quoi ?

— Ça ne va pas durer, je voulais dire. Le Chronolithe. Il n'est pas stable. Il est trop énorme. Regarde-le, Scotty. On dirait qu'il frémit, tu ne trouves pas ?

— À cause de la chaleur qui monte de la plaine. Simple illusion d'optique.

— Oui, aussi. Mais pas seulement. J'ai vu, revu, re-revu les chiffres. Ceux qui crevaient les plafonds, au bunker. *Ces chiffres-là.* » Ceux de son carnet. « J'ai triangulé sa hauteur et son rayon, du moins à peu près. Et j'ai beau lésiner sur les estimations, il dépasse toujours de loin la limite.

— Quelle limite ?

— Tu ne te souviens pas ? Un Chronolithe trop gros devient instable – si j'avais pu publier l'article, on aurait peut-être appelé ça la limite de Chopra. » Son étrange sourire s'est évanoui et elle a détourné le regard. « Je suis peut-être trop vaniteuse pour le travail que j'ai à faire. Je ne dois pas laisser cela se produire. Il faut que je sois humble, Scotty, Parce que Dieu sait que je vais être *humiliée*.

— Tu disais penser que le Chronolithe allait s'autodétruire...

— Oui. Dans la journée.

— Je ne vois pas en quoi cela sera un secret.

— Non, bien sûr, mais la *cause* en sera un. La limite de Chopra, c'est *mon* travail. Je ne l'ai partagé avec personne, et je doute que quelqu'un d'autre se livre en ce moment à des calculs de triangulation. Le Kuin ne durera pas assez longtemps pour qu'on puisse le mesurer avec précision. »

L'écouter finissait par me rendre nerveux. « Sue, même si tout cela est vrai, les gens sauront...

— Ils sauront *quoi* ? Que le Chronolithe a été détruit et que nous étions justement là pour essayer de le détruire, et c'est tout. Ils en tireront la conclusion la plus logique : nous avons réussi, encore qu'avec un peu de retard. La vérité sera notre secret.

— Mais pourquoi un secret ?

— Parce qu'il *ne faut pas que je le dise*, Scotty, et toi non plus. Nous devons emporter ce secret au moins vingt ans et trois mois dans le futur, sinon ça ne marchera pas.

— Merde, Sue... *Qu'est-ce* qui ne marchera pas ? »

Elle a cligné des yeux. « Pauvre Scotty. Tu ne comprends pas. Je vais t'expliquer. »

Voici ce que j'ai compris de son explication :

Nous n'avions pas été vaincus.

Beaucoup de journalistes n'avaient très probablement pas fini de rendre compte de l'arrivée, et ceux-là assisteraient aussi – dans quelques heures si ce n'est quelques minutes – à l'effondrement spectaculaire du Chronolithe. La diffusion de cette image interromprait (selon Sue) la boucle de rétroaction et ferait voler en éclats l'aura d'invincibilité de Kuin. Vainqueur ou pas, Kuin ne serait plus le destin. Il serait réduit au statut d'ennemi.

Et il *fallait* que le monde pense que nous avions réussi : la limite de Chopra *devait* rester un secret soigneusement gardé...

Parce que, d'après elle, ce n'était pas par hasard que ce Chronolithe avait dépassé la limite physique de stabilité.

De toute évidence, a-t-elle déclaré, il y avait eu là sabotage.

Réfléchissez-y : le sabotage d'un Chronolithe, un sabotage délibéré. Qui commettrait un tel acte ? Quelqu'un dans la place, forcément. Et forcément, quelqu'un qui comprendrait non

seulement les bases de la physique des Chronolithes, mais aussi ses nuances les plus subtiles. Quelqu'un qui comprendrait les limites physiques et saurait comment on les transgresse.

« Cette flèche... », a conclu Sue, l'air presque penaud et en même temps nettement effrayée, choquée par l'audace de ses paroles.

« C'est sur *moi* qu'elle pointe. »

Bien entendu, c'était de la folie.

De la mégolomanie, de l'autoglorification et de l'autoabnégation à la fois. Sue s'était élevée au rang de Siva. Le créateur et le destructeur.

Mais une partie de moi voulait que ce soit vrai.

Je crois que je voulais que le drame long et perturbateur des Chronolithes prenne fin – et pas seulement pour mon bien, pour celui d'Ashlee, pour celui de Kaitlin.

Et je voulais faire confiance à Sue. Après avoir douté tout au long de mon existence, je crois que j'avais *besoin* de lui faire confiance.

J'avais besoin que, par miracle, sa folie soit divine.

Hitch travaillait toujours sur la camionnette quand les douze motos se sont approchées sur la route au milieu d'un nuage de poussière grise. Elles arrivaient de la direction du Chronolithe.

Sue et moi nous sommes précipités dans l'abri dès que nous les avons repérées. Entre-temps, Ray avait alerté Hitch. Il est sorti de sous le moteur et a chargé quatre pistolets, qu'il nous a passés.

J'en ai pris un avec reconnaissance, mais me suis très vite aperçu ne pas apprécier cette sensation froide et vaguement graisseuse dans ma main. Plus que l'approche de ces étrangers – presque certainement des kuinistes, mais qui sait ? –, c'est le pistolet qui a fait naître la peur en moi. Les armes sont censées augmenter votre assurance, mais celle-ci n'a fait que souligner à mes yeux notre vulnérabilité, notre implacable solitude.

Ray Mosely a fourré la sienne dans sa ceinture et s'est mis à tapoter à toute vitesse sur son téléphone portable. Mais cela

faisait des jours que nous n'avions pas réussi à passer un seul appel, et il n'a pas eu plus de chance cette fois-là. Sa tentative semblait à la fois presque réflexe et, je ne sais trop pourquoi, pitoyable.

Hitch a tendu une arme à Sue, qui s'est plaqué les mains sur les hanches. « Non merci, a-t-elle décliné.

— Ne fais pas l'idiote. »

J'entendais les motos, maintenant, le son des criquets migrateurs, la descente du fléau.

« Garde-la, a-t-elle dit. Je ne saurai pas m'en servir. Je risquerais de tirer sur la mauvaise personne. »

Elle m'a regardé en disant ces mots, et inexplicablement cela m'a rappelé cette jeune fille à Jérusalem qui avait remercié Sue juste avant de mourir. Ses yeux, sa voix avaient transmis la même mystérieuse insistance.

« Nous n'avons pas le temps de discuter. »

Hitch avait pris la situation en main. Sur le qui-vive, concentré, il fronçait les sourcils à la manière d'un joueur d'échecs confronté à un adversaire doué. L'abri en briques de mâchefer, avec sa porte unique et ses trois étroites fenêtres, était facile à défendre mais pouvait se transformer en piège mortel si nous nous laissions déborder. De toute façon, la camionnette ne nous aurait pas procuré plus de sécurité.

« Ils ne savent peut-être pas que nous sommes là, a avancé Ray. Ils ne font peut-être que passer.

— Possible, a répondu Hitch, mais à ta place, je n'y compterais pas. »

Ray a posé la main sur la crosse de son pistolet. Il a regardé la porte, puis Hitch, puis la porte, comme s'il essayait de résoudre une énigme mathématique.

« Scotty, a dit Sue, je dépends de toi. »

Mais j'ignorais ce que cela signifiait.

« Ils ralentissent, a annoncé Hitch.

— Ce ne sont peut-être pas des kuinistes, a espéré Ray.

— Ce sont peut-être des bonnes sœurs en goguette. Mais n'y compte pas trop. »

L'absence de couvert les désavantageait.

Le sol à cet endroit était plat et recouvert de buissons d'armoise. Manifestement conscients de leur vulnérabilité, les motards ont ralenti pour s'arrêter loin de l'abri, hors de portée.

Alors que je regardais entre les briques de mâchefer par l'interstice qui tenait lieu de fenêtre ouest, c'est l'incongruité de la situation qui m'a frappé. La journée était belle et fraîche, et le ciel aussi dégagé qu'un cristal. Même le Chronolithe peut-être instable semblait figé et tranquille sur l'horizon. Un bruit léger dû aux moineaux et aux criquets flottait dans l'atmosphère. Et une douzaine d'hommes armés occupait face à nous toute la largeur de la route, sans que personne à des kilomètres à la ronde ne puisse nous venir en aide.

L'un de motards a pris son casque à la main, secoué son abondante chevelure blond filasse et s'est mis en marche d'un pas presque nonchalant sur le sentier qui conduisait à nous.

Et :

« Que je sois damné si ce n'est pas Adam Mills », s'est exclamé Hitch.

Sue aurait sans doute pu dire que nous nous trouvions en plein dans la turbulence tau, à cet endroit où la flèche du temps n'arrête pas de tourner sur elle-même, où les coïncidences n'existent pas.

« Tout ce que nous voulons, c'est la dame », a crié Adam Mills un peu plus loin sur la route.

Sa voix était stridente et aiguë. Presque une parodie de celle d'Ashlee. Dépourvue de toute sa chaleur et de toute sa subtilité, cela va de soi.

(« On a un drôle de passé, toi et moi, m'avait un jour dit Ash. Toi avec ta mère folle, et moi avec mon fils fou. »)

« De quelle dame parlez-vous ? a répondu Hitch sur le même ton.

— De Sulamith Chopra.  
— Il n'y a que moi ici.

— Il me semble reconnaître cette voix. Monsieur Paley, c'est bien ça ? Oui, je connais cette voix. La dernière fois que je l'ai entendue, vous étiez en train de hurler, si je ne me trompe pas. »

Hitch n'a pas voulu répondre, mais je l'ai vu serrer les doigts de sa main gauche – du moins ceux qu'il lui restait.

« Faites-la sortir et nous nous en irons. Vous m'entendez, madame Chopra ? Nous ne vous voulons aucun mal.

— Descends-le, a chuchoté Ray. Mais descends-moi cet enfoiré.

— Ray, le descendre ne servira qu'à les faire envoyer une rocket dans la fenêtre. Bien sûr, ils peuvent toujours le faire de toute façon...

— Tout va bien, a soudain dit Sue d'une voix calme. Inutile de faire tant d'histoires. Je vais y aller. »

Cela a surpris Ray et Hitch. Moi, non : j'avais commencé à deviner ses intentions.

« Arrête tes conneries, c'est ridicule, a dit Hitch. Tu n'as aucune idée... ce sont des *mercenaires*. Pire, ils ont des connexions directes avec l'Asie. Ils seront ravis de te vendre à un Kuin potentiel. Pour eux, tu n'es qu'une marchandise.

— Je sais, Hitch.

— Une marchandise de grande valeur, ce qui n'a rien d'étonnant. Tu veux vraiment faire bénéficier un seigneur de la guerre chinois de toutes tes connaissances ? Je te descendrais moi-même si je pensais que c'était le cas. »

Sue avait désormais la tranquillité, du moins en apparence, d'un martyr de peinture médiévale. « C'est pourtant précisément ce qu'il faut que je fasse. »

Les yeux de Hitch ont quitté la fenêtre, devant laquelle sa tête s'est découpée. S'il y avait pensé, Adam Mills aurait pu le supprimer d'un coup de feu bien ajusté.

« Sue, *non !* » s'est écrié Ray, horrifié, et la scène s'est figée pendant un instant précaire : Hitch bouche bée, Ray au bord de la panique. Sue m'a jeté un regard très bref et lourd de sens.

*Notre secret, Scotty. Garde notre secret.*

« Tu le penses vraiment, a dit Hitch.

— Oui, vraiment. »

Hitch a détourné son arme de la fenêtre.

La construction dans laquelle nous étions piégés datait probablement de l'un des booms pétroliers que cet État

connaissait à intervalles réguliers, et elle servait peut-être à protéger le matériel de prospection de la pluie – non qu'il semblât pleuvoir d'abondance dans cette région. Sur le sol de béton courait tout ce qui, poussé par le vent, était entré par la porte ouverte au cours des cinquante ou soixante-quinze dernières années : poussière, sable, végétaux, restes desséchés de serpents et d'oiseaux.

Hitch se tenait contre les briques de mâchefer rongées et tachées d'eau du mur ouest. Sue et Ray se trouvaient ensemble dans le coin nord-ouest ; quant à moi, près du mur est, je faisais face à Hitch.

Il y avait peu de lumière à l'intérieur, malgré le jour éclatant, et l'atmosphère y était légèrement plus fraîche que celle desséchée des plaines, mais cela changerait dès que le soleil se mettrait à cuire le toit métallique. Des courants d'air obliques remuaient la poussière et l'odeur d'une ancienne décomposition.

J'ai gardé un souvenir très vif de toute la scène. Des poutres de la charpente qui commençaient à s'affaisser, du soleil qui pénétrait de biais par la fenêtre sans vitres, du reflet jeté par le front en sueur de Hitch Paley quand il a braqué son pistolet sur Sue – mais d'une main qui manquait d'assurance.

Sue était pâle. Une veine pulsait sur sa gorge, mais elle restait calme.

« Détourne ce putain de pistolet », a dit Ray.

La barbe emmêlée et le T-shirt taché de sueur, Ray ressemblait à un universitaire d'âge mûr revenu à l'état sauvage. Ses yeux avaient exactement cette nuance de sauvagerie. Mais il y avait dans la manière dont il s'était forcé à défier Hitch quelque chose d'admirable, un courage féroce quoique fragile.

« Je suis sérieux, a prévenu Hitch. Elle ne passera pas cette porte.

— Il faut que j'y aille, a dit Sue. Je suis désolé, Ray, mais...» Elle n'avait pas avancé de plus d'un pas quand Ray lui a plaqué le dos dans le coin, lui barrant le passage de son corps. « *Personne ne sort !*

— Tu comptes la coincer comme ça jusqu'au jugement dernier ? a demandé Hitch.

— Baisse ton arme !

— Je ne peux pas. Ray, tu sais bien que je ne peux pas. »

Ray a lui aussi levé son pistolet. « Arrête de la menacer, sinon je...»

Mais il venait de franchir les bornes de la patience de Hitch Paley.

Permettez-moi de dire, à la décharge de Hitch, qu'il connaissait Adam Mills. Il savait ce qui nous attendait dehors, sous les rayons impitoyables du soleil. Il n'allait pas livrer Sue et je pense qu'il aurait préféré mourir plutôt que de se rendre.

Il a tiré sur Ray, qu'il a atteint à l'épaule droite – et à cette distance la blessure était mortelle.

Je crois avoir entendu la balle traverser Ray et frapper le mur de briques derrière lui, comme un coup de marteau sur du granit. Ou bien n'était-ce que l'écho du coup de feu, assourdisant dans cet espace clos ? Je suis resté figé d'incrédulité.

À l'extérieur, d'autres coups de feu ont craché en réponse et une balle a fait tinter les blocs de mâchefer près de la fenêtre ouest. Brusquement coincée par le poids du corps de Ray, Sue a eu un hoquet et s'est dégagée. Elle a murmuré : « Oh, Ray ! Je suis désolée ! Vraiment désolée ! »

Des larmes lui perlaient aux paupières. Du sang maculait les lambeaux tachés de son chemisier jaune et le mur derrière elle.

Ray ne respirait plus. Son cœur avait cessé de battre, soit à cause de la blessure, soit à cause du choc. Une bulle de sang s'est formée sur ses lèvres et y est restée, figée.

De longues années durant, il avait aimé Sue d'un amour éperdu et désintéressé. Mais une fois qu'elle a passé par-dessus ses jambes inertes, Sue n'a plus regardé en arrière.

Elle a marché vers la porte, en chancelant mais sans tomber.

L'air empestait le sang et la cordite. Dehors, Adam Mills criait, sans que je réussisse à comprendre quoi tant mes oreilles bourdonnaient.

À l'ouest, le Kuin du Wyoming observait tout cela depuis l'horizon. Je voyais le monument, encadré par la fenêtre dans le dos de Hitch, bleu sur bleu, engourdi dans la chaleur montante.

« Stop », a ordonné Hitch.

Elle a frissonné au son de sa voix mais a avancé d'un autre pas.

« Je ne le répéterai pas. Tu le sais. »

Et je me suis entendu dire : « Non, Hitch, laisse-la partir. »

*Notre secret*, avait dit Sue.

Et aussi : *Ce n'est pas un secret si tu en parles à quelqu'un.*

Pourquoi alors l'avait-elle partagé avec moi ?

À ce moment-là, j'ai cru le savoir.

Et cette compréhension avec un horrible goût d'amertume.

Sue a fait un nouveau pas en direction de la porte.

Derrière elle, dans la lumière du soleil, une hirondelle s'est élevée de l'herbe sèche, s'est suspendue dans l'air comme une touche de piano.

« Reste en dehors de ça », m'a dit Hitch.

Mais le maniement des armes ne me gênait plus autant qu'à Portillo.

« Putain, c'est n'importe quoi ! s'est exclamé Hitch en voyant mon pistolet pointé sur lui.

— Il faut qu'elle le fasse. »

Hitch a laissé son arme braquée sur Sue. Elle a hoché la tête et s'est approchée de la porte comme si elle puisait à chaque pas dans une réserve de force et de courage bientôt épuisée.

« Merci, Scotty, a-t-elle murmuré.

— Je vais te tirer dessus si tu ne t'arrêtes pas tout de suite, a menacé Hitch.

— Non, ai-je répliqué, tu ne lui tireras pas dessus. »

Il a grogné – littéralement : c'était le bruit d'un animal acculé. « Scotty, espèce de connard et de lâche, je te descendrai aussi s'il le faut. Baisse ton arme, et toi, Sue, je t'ai dit *stop*. »

Sue a voûté les épaules, comme pour contrer l'impact d'une balle, mais elle avait déjà atteint le seuil. Elle a fait un pas de plus.

L'arme de Hitch a hésité un instant – entre Sue et moi. Puis Hitch s'est soudain décidé et a visé le dos, la courbure de la colonne vertébrale, la grande tête baissée de Sue.

Il a commencé – je sais à quel point cela semble absurde

d'affirmer l'avoir vu, mais dans l'extrême tranquillité de cet instant, dans l'ombre de cet après-midi radieux et bienveillant où nous nous trouvions en équilibre sur le pivot du temps, je jure que j'ai vu son doigt sombre et épais commencer à presser la détente.

Mais j'ai été plus rapide que lui.  
Le recul a rejeté ma main en arrière.

Ai-je tué Hitch Paley ?

Je ne suis pas un témoin objectif. Je témoigne pour ma propre défense. Mais je suis enfin honnête, maintenant que j'approche du terme de ma vie. Je n'ai plus de secrets à garder.

Le pistolet a reculé. La balle était dans l'air, au moins, puis...  
Puis *tout* a été dans l'air.

Brique, mortier, bois, métal, la poussière des âges. Mon propre corps, un projectile. Hitch, et le cadavre de Ray Mosely. Ray, qui avait beaucoup trop aimé Sue pour la laisser faire ce qu'elle avait à faire ; et Hitch, qui lui n'aimait personne du tout.

Ai-je assisté (on m'a posé la question) à la destruction du Chronolithe ? À l'effondrement brutal du Kuin du Wyoming ? Ai-je vu la lumière brillante, ai-je senti la chaleur ?

Non. Mais quand j'ai rouvert les yeux, des morceaux du Chronolithe tombaient du ciel, tombaient tout autour de moi. Des morceaux de la taille de cailloux, redevenus matière conventionnelle et fondus par la chaleur de leur extinction en larmes d'un bleu vitreux.

## 26

En s'effondrant, le Chronolithe a dégagé une immense énergie et provoqué la propagation d'une onde de choc – plus de vent que de chaleur, mais quand même beaucoup de chaleur ; plus de chaleur que de lumière, mais assez de lumière pour vous aveugler.

L'abri de mâchefer a perdu son toit et ses murs nord et ouest. Le souffle m'en a éjecté et j'ai repris connaissance à quelques mètres des fragments encore debout.

Pendant quelque temps, je n'ai été tout à fait cohérent ni conscient. Ma première pensée a été pour Sue, mais elle avait disparu. Comme Adam Mills, comme ses hommes et leurs motos, même si (plus tard) j'ai découvert une moto Daimler, le réservoir fendu, capotée et abandonnée dans les broussailles, ainsi qu'un casque, un seul, non loin d'un exemplaire en lambeaux du *Cinquième Cavalier*.

Sue s'est-elle livrée aux kuinistes dans les séquelles de l'explosion ? À mon avis, oui. L'onde de choc n'aurait *a priori* pas été mortelle pour quelqu'un à l'air libre. C'est à l'écroulement de l'abri de pierres que je devais ma commotion et mon épaule gauche démise, non à l'onde de choc elle-même. Sue se tenait alors dans l'embrasure de la porte, qui avait tenu bon.

J'ai trouvé Hitch et Ray à moitié enfouis dans les ruines, visiblement morts.

J'ai passé plusieurs heures à essayer de les dégager avec ma main valide avant de comprendre que je m'épuisais en vain. Histoire de manger un peu, j'ai alors récupéré quelques rations déshydratées dans la camionnette sens dessus dessous. La nourriture passait mal, mais je suis parvenu à en ingérer une petite partie.

Quand j'ai essayé mon téléphone, je n'ai eu qu'un fracas de bruit et un message « pas de signal » déformé qui dérivait sur

l'écran comme sur une vague de plus en plus obscure.

Le soleil s'est couché. Le ciel a pris une teinte indigo puis noire. De l'horizon, à l'ouest, de là où s'était dressé le Chronolithe, me parvenait la lueur vive de feux de brousse.

Je me suis détourné et suis parti dans l'autre direction.

Il y a peu, j'ai visité deux endroits importants : le cratère du Wyoming et les chantiers navals de Boca Raton. L'un, un lac pollué par les souvenirs, l'autre une passerelle vers une mer plus grande.

Et je me suis dit...

Mais non, j'y reviendrai plus loin.

Ashlee était sortie de l'hôpital quand j'ai enfin pu regagner Minneapolis.

J'avais moi-même séjourné à l'hôpital, du moins dans une petite clinique d'urgences de nuit à Pine Ridge. Trois jours d'errance avec une blessure à la tête au fin fond du Wyoming m'avaient laissé brûlé par le soleil, affamé et trop affaibli pour grimper le moindre escalier, même en me reposant à chaque marche. J'avais le bras gauche en écharpe.

Ashlee n'avait pas eu autant de chance.

Elle m'avait prévenu, bien entendu, mais je ne m'attendais pas à ce que j'ai découvert lorsqu'en m'entendant rentrer dans notre appartement, elle m'a appelé de la chambre.

Les draps d'un blanc de neige dissimulaient les tourments infligés à son corps – les brûlures, les contusions. Mais je n'ai pu réprimer une grimace en voyant son visage.

Je ne dresserai pas l'inventaire des dommages. Je me suis convaincu que cela guérirait, que le sang répandu derrière ces bleus disparaîtrait, que la peau déchirée se réparerait autour des sutures et que le jour viendrait bientôt où elle pourrait ouvrir complètement les yeux.

Elle m'a regardé de derrière deux fentes violettes. « C'est si moche que ça ? » a-t-elle demandé.

Il lui manquait des dents.

« Ashlee, je suis vraiment désolé. »

Elle m'a embrassé, malgré ses blessures, et mon bras

endommagé ne m'a pas empêché de la serrer légèrement contre moi.

Elle a commencé à s'excuser aussi. Elle avait eu peur que je ne lui pardonne pas d'avoir fini par céder et par révéler à Adam Mills où j'étais parti. Dieu sait combien je voulais lui demander pardon de l'avoir laissée subir cela.

Mais j'ai posé mon doigt, doucement, tout doucement, sur ses lèvres tuméfiées. Pourquoi honorer l'horreur de nos récriminations ? Nous avions survécu. Nous étions ensemble. Cela suffisait.

Ce que je n'avais pas su – pas avant d'avoir enfin réussi à contacter Ashlee –, c'est que Morris Torrance n'avait pas abandonné son poste devant l'immeuble.

Adam Mills avait repéré Morris et compris qu'il gardait l'immeuble, aussi avait-il fait entrer ses hommes par-derrière pour éviter de donner l'alerte. Morris avait appelé Ash peu avant l'arrivée d'Adam, l'avait située dans l'appartement, et n'avait détecté par la suite aucune activité suspecte. À minuit passé, il était rentré dormir quelques heures au Marriott. Il portait une balise d'alerte au cas où Ashlee aurait besoin de lui entre-temps. La balise ne s'est pas déclenchée. Au matin, il a rappelé Ash mais n'a pu passer sa routine de filtrage. Il s'est aussitôt rendu à l'appartement, y est arrivé peu de temps après Kait, et a réitéré en vain son appel téléphonique. Très inquiet, Morris a sonné chez Ashlee de la porte de l'immeuble, en prenant soin de se tenir hors du champ de la caméra.

Elle a répondu avec retard et d'une voix embrouillée. Morris lui a dit appartenir à un service de livraison de colis et avoir besoin de sa signature sur son ardoise.

Ash, qui avait dû reconnaître sa voix, lui a répondu ne pas pouvoir venir à la porte pour le moment et lui a demandé si cela lui poserait un problème de repasser plus tard.

Aucun problème, sauf que le paquet était indiqué « marchandises périssables ».

Tant pis, a dit Ashlee.

Morris a coupé la communication. Par téléphone, il a signalé une agression en cours à la police puis s'est introduit dans le

hall avec la clé que je lui avais confiée. Il s'est (illégalement) prétendu agent fédéral auprès du gardien de l'immeuble pour obtenir de lui un passe-partout qui lui permettrait d'accéder à l'appartement.

Pleinement conscient du temps que pourrait mettre la police pour réagir, il a décidé de ne pas attendre. Il a pris l'ascenseur jusqu'à notre étage, a rappelé l'appartement pour que la sonnerie du téléphone masque le bruit de la clé dans la serrure, et a pénétré chez nous l'arme au poing. Il était, il me l'avait souvent dit, un agent à la retraite sans aucune expérience du terrain. Mais il avait été formé et n'avait pas oublié son entraînement.

Au moment où il est entré, Kaitlin était enfermée dans un placard de la chambre, et Ashlee affalée sur le canapé où on l'avait abandonnée après un passage à tabac.

Morris a abattu sans hésiter l'homme qui surveillait Ash, puis a braqué son arme sur le second kuiniste, qui sortait de la cuisine.

Au bruit du coup de feu, le deuxième homme a lâché sa cannette de bière et sorti son pistolet. Il a tiré et touché Morris qui est tombé, mais a réussi à répliquer. La table de la salle à manger le mettait un peu à couvert. Il a placé deux balles dans la tête et le cou de l'agresseur.

Blessé à la jambe – la balle avait taillé en creux dans sa cuisse, exactement comme celle qui avait atteint Sue Chopra à Jérusalem –, Morris est néanmoins parvenu à réconforter Ashlee et à libérer Kaitlin avant de s'évanouir.

En attendant l'arrivée de la police, Kait – qui pouvait bouger mais avait été battue et violée – l'a bandé à l'aide d'un pansement compressif. Ashlee s'est levée du canapé et a couru à la salle de bains.

Elle a passé sous l'eau un gant avec lequel elle a essuyé le sang du visage de Morris, puis de celui de Kaitlin, puis du sien.

« J'ai été téméraire, a dit Morris quand je suis allé le remercier à l'hôpital.

— Tu as fait ce qu'il fallait. »

Il a haussé les épaules. « Remarque, ouais, je trouve aussi. »

Il était assis dans une chaise roulante, sa jambe blessée, enrobée de gels régénérateurs et enveloppée d'un plâtre, suspendue devant lui. « Ils devraient y accrocher un chiffon rouge, a-t-il dit.

— Comment pourrais-je jamais te revaloir ça ?

— Allons, Scotty, ne sombre pas dans le mélo. » Mais lui-même semblait avoir les larmes aux yeux. « Comment va Ashlee ?

— Son état s'améliore.

— Et Kaitlin ?

— Difficile à dire. Ils ramènent David de Little Rock. »

Il a hoché la tête. Nous sommes restés un moment assis sans parler.

Puis il a dit : « Je l'ai vue aux infos. La chute de la pierre du Wyoming. Ça a pris du temps, mais Sue a eu ce qu'elle voulait, pas vrai ?

— Elle a eu ce qu'elle voulait.

— Quel dommage pour Hitch et Ray. » J'en suis convenu.

« Et pour Sue. » Il m'a adressé un regard qui en disait long.

« Difficile de croire qu'elle n'est vraiment plus là.

— C'est pourtant le cas », l'ai-je assuré.

Parce qu'un secret n'en est plus un si on le partage. « Tu le sais, Scotty, je suis un chrétien vieux jeu. Je ne sais pas trop à quoi croyait Sue, à moins que ce ne soit à ces conneries hindoues sur Siva. Mais c'était quelqu'un de bien, tu ne trouves pas ?

— Il n'y avait pas mieux.

— C'est vrai. Eh bien... Je n'arrive pas à comprendre pourquoi elle m'a demandé de rester là alors que toi, elle t'a demandé de l'accompagner dans le Wyoming. Cela dit sans vouloir te vexer, mais ça m'a vraiment embêté. Remarque, je n'ai pas été inutile, ici.

— Ça, tu peux le dire, mon ami.

— Tu crois qu'elle avait tout prévu depuis le début ? Je veux dire, qu'elle avait le don de lire dans l'avenir ?

— Je crois qu'elle nous connaissait très bien, toi et moi. » Elle m'a emmené, ai-je pensé, parce que cela n'aurait pas marché avec Morris. Jamais il ne l'aurait laissée aller se jeter

dans la gueule du loup. Jamais il n'aurait tué Hitch Paley. Morris était un type bien.

## 28

Il y a peu, j'ai visité deux endroits importants.

Voyager ne m'est pas facile ces temps-ci. Les médicaments maîtrisent mes diverses affections gériatriques – à soixante-dix ans, ma santé est meilleure que celle de mon père à cinquante –, mais l'âge porte en lui sa propre lassitude. Je nous vois comme des seaux de chagrin, qui finissent par se remplir à ras bord.

Je suis allé seul dans le Wyoming.

De nos jours, le cratère du Wyoming est un monument aux morts mineur, quoique unique. Pour la plupart des Américains, le Wyoming ne représente que le début de la guerre des Chronolithes, une guerre de vingt ans. Pour cette génération-là, celle de Kait et de David, la première bataille de Pékin, les batailles du golfe Persique, de Canberra et de la province de Canton sont celles qui comptent. Après tout... il n'y a pas eu beaucoup de morts au Wyoming.

Pas beaucoup.

Il y a désormais une clôture autour du cratère, qui est géré comme un monument national. Les touristes peuvent monter sur une plate-forme au sommet du promontoire pour admirer les ruines au loin. Mais je voulais me rapprocher davantage. J'avais le sentiment d'en avoir le droit.

J'ai dû expliquer au garde du Service des parcs en faction à l'entrée principale avoir été présent en 2039 et lui montrer la cicatrice courant de mon oreille gauche à mes tempes de plus en plus dégarnies pour qu'il cesse de m'affirmer que cela serait impossible. C'était un vétéran – les blindés, Canton, le sanglant hiver 2050. Il m'a dit d'attendre que le centre d'accueil ferme, à dix-sept heures, qu'il verrait à ce moment-là ce qu'il pouvait faire pour moi.

Ce qu'il a fait, c'est me permettre d'accomplir avec lui sa tournée d'inspection du soir. Nous avons pris place à bord d'un véhicule de la taille d'une voiturette de golf, dans lequel nous

avons descendu un chemin escarpé pour nous garer près du cratère. Le garde a ouvert un journal et fait semblant de ne pas me surveiller tandis que je me promenais quelques minutes au milieu des ombres longues.

Il était tombé plus de deux centimètres de pluie au cours de ce mois de mai. Au fond du cratère, peu profond, s'étalait une minuscule mare brune, et de l'armoise fleurissait sur ses parois ravinées et érodées.

Il restait quelques fragments intacts de la pierre de Kuin.

Ils s'étaient érodés aussi. L'instabilité tau et le démêlage des complexes nœuds Calabi-Yau avaient transformé la substance finale du Chronolithe en un simple silicate fondu : un verre bleu graveleux, presque aussi fragile que le grès.

La région avait connu des frappes aériennes durant la Sécession occidentale, lorsque les kuinistes américains la tenaient sous leur contrôle. Les milices avaient revendiqué l'État durant les heures les plus sombres de la guerre et avaient vraisemblablement (on n'avait retrouvé aucun survivant pour en témoigner) tenté de corriger l'histoire en reconstruisant et en réémettant l'énorme kuin du Wyoming. Mais ils avaient été mal conseillés. Par quelqu'un. Quelqu'un qui les avait convaincus de pousser au-delà de ses limites l'enveloppe de stabilité.

L'histoire n'a pas retenu le nom de ce bienfaiteur.

Un secret est un secret.

Mais, ainsi qu'aimait également dire Sue, les coïncidences n'existent pas.

Je me suis approché d'un fragment de la tête de Kuin, un morceau avec un bout de sourcil érodé et un œil intact. L'accumulation de poussière et de pluie dans la pupille, une dépression concave de la taille d'un pneu de camion, avait permis à un chardon sauvage d'y pousser.

Les Chronolithes s'étaient révélés imperméables à l'histoire tout autant qu'ils l'étaient à la logique. L'acte de création d'un tel emblème renferme tant de turbulence tau et de paradoxe absolu – la cause et l'effet sont tellement entremêlés – qu'aucune ligne narrative simple n'en a émergé. Le passé (la « glace de Minkowski » chère à Ray, je suppose) est immuable,

mais sa structure a été finement fracturée, ses couches compressées et retournées, à des endroits devenus chaotiques et réfractaires à toute interprétation.

La pierre était froide au toucher.

Je mentirais en disant avoir prié. Je ne sais pas prier. Mais dans l'intimité de mon esprit, j'ai prononcé quelques noms, des mots adressés à la turbulence tau, s'il en restait quelque chose. Le nom de Sue, entre autres. Je l'ai remerciée.

Puis j'ai demandé aux morts de me pardonner.

Le garde du parc a fini par perdre patience. Il m'a raccompagné à la voiturette alors que le soleil touchait l'horizon. « Vous ne devez pas manquer de choses à raconter, j'imagine », a-t-il dit.

J'en ai quelques-unes, en effet. Et d'autres que je n'ai jamais racontées. Jusqu'à aujourd'hui.

Y a-t-il jamais eu un seul Kuin réel – un Kuin humain, je veux dire ?

Si oui, il reste une figure insaisissable, qu'éclipsent les armées ayant combattu en son nom et inventé son idéologie. Il y a forcément eu un Kuin original, mais je le soupçonne d'avoir été renversé par un grand nombre de ses successeurs. Peut-être, comme Sue l'avait supposé, chaque Chronolithe devait-il avoir son propre Kuin. « Kuin » est devenu un peu plus qu'un nom pour désigner le vide au cœur de la tornade. Le roi n'est pas encore né, vive le roi.

Après la mort d'Ashlee, l'année dernière, j'ai dû trier ses effets personnels. Au fond d'une boîte de vieux papiers (coupons de rationnement expirés, formulaires fiscaux, rappels sur papier jaune de facture d'eau ou d'électricité), je suis tombé sur le certificat de naissance d'Adam Mills. La seule chose marquante à ce propos était qu'Adam avait Quinn pour deuxième prénom et qu'Ashlee ne me l'avait jamais dit.

Mais là, à mon avis, il s'agit enfin d'une vraie coïncidence. Du moins, c'est ce que je préfère croire. Je suis maintenant assez âgé pour croire ce que je veux. Ce que je peux supporter de croire.

Cet été-là, Kait a laissé David à la maison et m'a rejoint à Boca Raton pour des vacances impromptues. Nous ne nous étions pas vus depuis l'enterrement d'Ashlee, en décembre. J'étais venu à Boca Raton sur un coup de tête : je voulais voir les chantiers navals tant que je pouvais encore voyager.

Personne ne parle plus du redressement d'après-guerre. Nous sommes comme des patients en phase terminale qui bénéficient d'un traitement miracle. Le soleil a l'air de briller plus fort, le monde (tel qu'il est) nous appartient, et l'avenir brille de mille feux. Nous finirons forcément par être déçus. Mais pas trop, j'espère.

Et il y a deux ou trois choses dont nous pouvons raisonnablement tirer fierté. Les Chantiers navals nationaux, par exemple.

Je me souviens qu'à peu près au moment de l'arrivée de Portillo, Sue Chopra soutenait que la technologie de la manipulation Calabi-Yau engendrerait une série de merveilles plus durables que les Chronolithes. (« Les voyages interstellaires, par exemple, Scotty : ce serait vraiment possible ! ») Et une fois de plus, Sue avait raison. Elle avait une conscience précise de l'avenir.

Kait et moi avons accompli à pas lents la longue promenade menant au niveau d'observation qui surplombe les aires de lancement, une vaste structure en demi-lune ceinte de verre renforcé.

Kait a pris mon bras – il fallait m'aider un peu quand je marchais longtemps. Nous avons discuté, mais pas des grands problèmes de nos vies. Nous étions en vacances.

Tant de choses ont changé. Tout d'abord, bien entendu, j'ai perdu Ashlee. Un anévrisme non pressenti l'a emportée à la fin de l'année dernière, me laissant veuf. Mais nous avons passé ensemble tant d'années de bonheur malgré les privations dues à la guerre et aux crises financières. Elle n'a cessé de me manquer depuis, mais je n'ai pas parlé de cela avec Kaitlin. Ni de la mère de Kait, à la retraite et vivant dans un confort relatif dans l'État de Washington, ni de Whit Delahunt, qui passait le déclin de sa vie dans un HLM fédéral à l'extérieur de Saint Paul, où il purgeait vingt ans d'incarcération à domicile et de travaux

d'intérêt général pour sédition. Tout cela appartenait au passé.

Et nous croyons désormais à la possibilité d'un avenir.

Le pont d'observation était bondé d'enfants, venus en voyage scolaire assister au dernier lancement inhabité. Dans son berceau de lancement, à huit cents mètres de là, la sonde se dressait tel un joyau bleu, un glacier sculpté. « *Le temps est l'espace*, disait notre guide touristique. Si nous contrôlons l'un, nous contrôlons l'autre. »

Sue aurait sans doute contesté le verbe « contrôler ». Mais les gamins s'en fichaient. Ils étaient là pour le spectacle, pas pour suivre une conférence. Ils discutaient et se dandinaient avec nervosité, pressant leurs mains (et certains leurs nez) sur la vitre.

« Ils n'ont pas peur », s'est émerveillée Kaitlin.

Et ils n'ont pas été surpris non plus – du moins pas trop – quand la sonde Tau Ceti s'est élevée lentement et comme par magie de son aire pour glisser sans bruit vers le firmament. Cela les a impressionnés, je pense, de voir un objet si massif monter telle une montgolfière dans le ciel sans nuages de Floride. Les plus perspicaces ont pu en être intimidés. Mais non, ils n'avaient pas peur.

Ils connaissaient si mal le passé.

Je ne veux pas qu'ils oublient. Sur ce point, j'imagine que je ressemble à tous les autres vieux vétérans. Mais ils oublieront. Forcément. Et leurs enfants en sauront encore moins qu'eux, et les enfants de leurs enfants auront du mal à nous imaginer.

C'est très bien ainsi. On ne peut arrêter le temps. Sue m'a appris cela (Ashlee aussi, à sa manière). On peut se donner au temps. Ou être pris par lui.

Une vérité qui n'est pas si difficile à entendre qu'elle en a l'air – surtout par une belle journée radieuse comme celle-ci.

« Ça va ? s'est enquise Kait.

— Ça va. Juste un peu essoufflé. »

Nous avions beaucoup marché, et la journée était chaude.

FIN